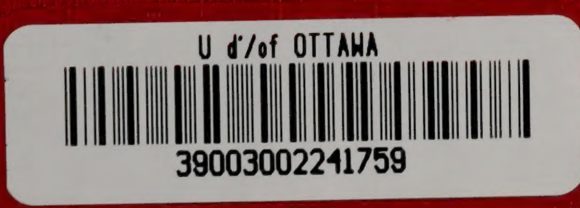

U d'/of OTTAWA
39003002241759

9-24-69

LA
TENTATION DE SAINT ANTOINE


Giriend

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

DE

GUSTAVE FLAUBERT

LA TENTATION

DE

SAINT ANTOINE

ILLUSTRATIONS

DE

PIERRE GIRIEUD

SMARH — LA DANSE DES MORTS — RÊVE D'ENFER

(Texte définitif de la Bibliothèque-Charpentier)

ÉDITION DU CENTENAIRE

PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE

F. SANT'ANDREA et L. MARCEROU

110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110

—

1922



A LA MÉMOIRE

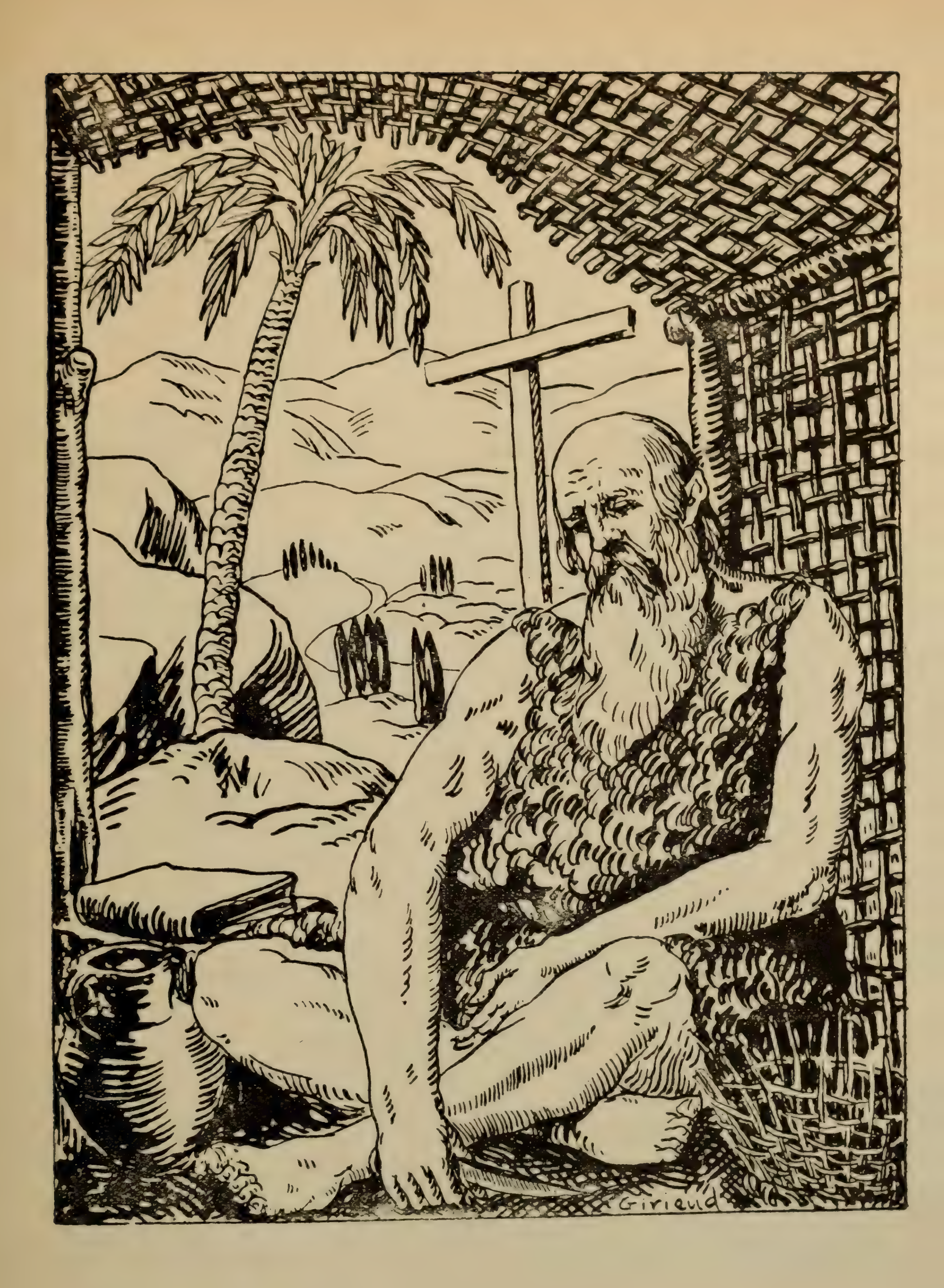
DE MON AMI

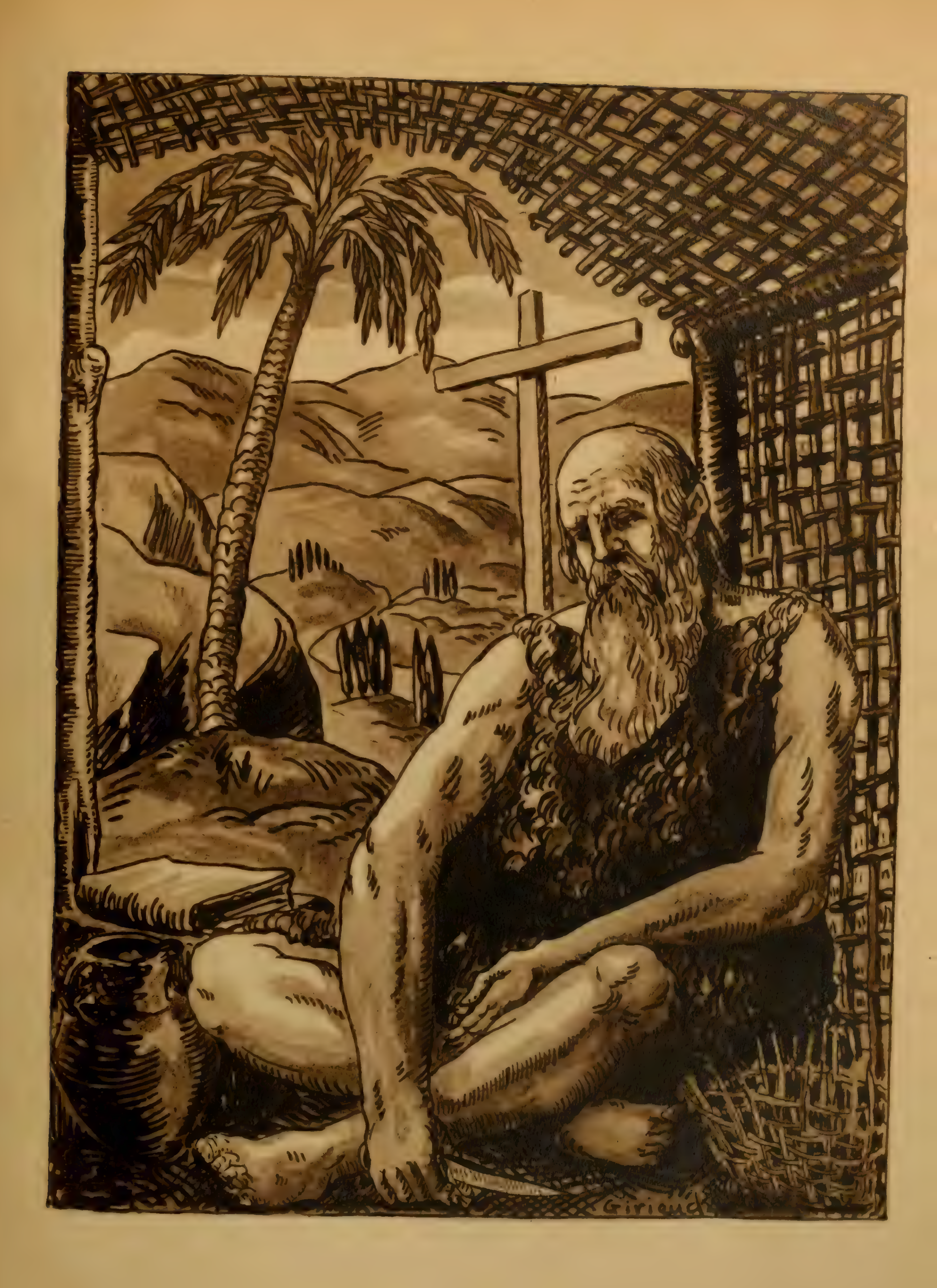
ALFRED LEPOITTEVIN

DÉCÉDÉ

A LA NEUVILLE-CHANT-D'OISEL

LE 3 AVRIL 1848


Girieud


Giriaud



I

C'EST dans la Thébaïde, au haut d'une montagne, sur une plate-forme arrondie en demi-lune, et qu'enferment de grosses pierres.

La cabane de l'Ermite occupe le fond. Elle est faite de boue et de roseaux, à toit plat, sans porte. On distingue dans l'intérieur une cruche avec un pain noir; au milieu, sur une stèle de bois, un gros livre; par terre, çà et là, des filaments de sparterie, deux ou trois nattes, une corbeille, un couteau.

A dix pas de la cabane, il y a une longue croix plantée dans le sol; et, à l'autre bout de la plate-forme, un vieux palmier tordu se penche sur l'abîme, car la montagne est taillée à pic, et le Nil semble faire un lac au bas de la falaise.

La vue est bornée à droite et à gauche par l'enceinte des roches. Mais du côté du désert, comme des plages qui se succéderaient, d'immenses ondulations parallèles d'un blond cendré s'étirent les unes derrière les autres, en montant toujours; — puis au delà des sables, tout au loin, la chaîne libyque forme un mur couleur de craie, estompé légèrement par des vapeurs violettes. En face, le soleil s'abaisse. Le ciel, dans le nord, est d'une teinte gris-perle, tandis qu'au zénith des nuages de pourpre,

disposés comme les flocons d'une crinière gigantesque, s'allongent sur la voûte bleue. Ces rais de flamme se rembrunissent, les parties d'azur prennent une pâleur nacrée ; les buissons, les cailloux, la terre, tout maintenant paraît dur comme du bronze ; et dans l'espace flotte une poudre d'or tellement menue qu'elle se confond avec la vibration de la lumière.

SAINT ANTOINE

qui a une longue barbe, de longs cheveux, et une tunique de peau de chèvre, est assis jambes croisées, en train de faire des nattes. Dès que le soleil disparaît, il pousse un grand soupir, et regardant l'horizon :

Encore un jour ! un jour de passé !

Autrefois pourtant, je n'étais pas si misérable ! Avant la fin de la nuit, je commençais mes oraisons; puis, je descendais vers le fleuve chercher de l'eau, et je remontais par le sentier rude avec l'outre sur mon épaule, en chantant des hymnes. Ensuite, je m'amusais à ranger tout dans ma cabane. Je prenais mes outils; je tâchais que les nattes fussent bien égales et les corbeilles légères; car mes moindres actions me semblaient alors des devoirs qui n'avaient rien de pénible.

A des heures réglées je quittais mon ouvrage; et priant les deux bras étendus je sentais comme une fontaine de miséricorde qui s'épanchait du haut du ciel dans mon cœur. Elle est tarie, maintenant. Pourquoi ?...

Il marche dans l'enceinte des roches, lentement.

Tous me blâmaient lorsque j'ai quitté la maison. Ma mère s'affaissa mourante, ma sœur de loin me faisait des signes pour revenir; et l'autre pleurait, Ammonaria, cette enfant que je rencontrais chaque soir au bord de la citerne, quand elle amenait ses buffles. Elle a couru après moi. Les anneaux de ses pieds brillaient dans la poussière, et sa tunique ouverte sur les hanches flottait au vent. Le vieil ascète qui m'emmenait lui a crié des injures. Nos deux chameaux galopaient toujours; et je n'ai plus revu personne.

D'abord, j'ai choisi pour demeure le tombeau d'un Pharaon. Mais un enchantement circule dans ces palais souterrains, où les ténèbres ont l'air épaissies par l'ancienne fumée des aromates. Du fond des sarcophages j'ai entendu s'élever une voix dolente qui m'appelait; ou bien, je voyais vivre, tout à coup, les choses abominables peintes sur les murs; et j'ai fui jusqu'au bord de la mer Rouge dans une citadelle en ruines. Là, j'avais pour compagnie des scorpions se traînant parmi les pierres, et au-dessus de ma tête, continuellement des aigles qui tournoyaient sur le ciel bleu. La nuit, j'étais déchiré par des griffes, mordu par des becs, frôlé par des ailes molles; et d'épouvantables démons, hurlant dans mes oreilles, me renversaient par terre. Une fois même, les gens d'une caravane qui s'en allait vers Alexandrie m'ont secouru, puis emmené avec eux.

Alors j'ai voulu m'instruire près du bon vieillard Didyme. Bien qu'il fût aveugle, aucun ne l'égalait dans la connaissance des Écritures. Quand la leçon était finie, il réclamait mon bras pour se promener. Je le conduisais sur le Paneum, d'où l'on découvre le Phare et la haute mer. Nous revenions ensuite par le port, en coudoyant des hommes de toutes les nations, jusqu'à des Cimmériens vêtus de peaux d'ours, et des Gymnosophistes du Gange frottés de bouse de vache. Mais sans cesse, il y avait quelque bataille dans les rues, à cause des Juifs refusant de payer l'impôt ou des séditieux qui voulaient chasser les Romains. D'ailleurs la ville est pleine d'hérétiques, des sectateurs de Manès, de Valentin, de Basilide, d'Arius, — tous vous accaparant pour discuter et vous convaincre.

Leurs discours me reviennent quelquefois dans la mémoire. On a beau n'y pas faire attention, cela trouble.

Je me suis réfugié à Colzim; et ma pénitence fut si haute que je n'avais plus peur de Dieu. Quelques-uns s'assemblèrent autour de moi pour devenir des anachorètes. Je leur ai imposé une règle pratique, en haine des extravagances de la Gnose et des assertions des philosophes. On m'envoyait de partout des messages. On venait me voir de très loin.

Cependant le peuple torturait les confesseurs, et la soif du martyre m'entraîna dans Alexandrie. La persécution avait cessé depuis trois jours.

Comme je m'en retournais, un flot de monde m'arrêta devant le temple de Sérapis. C'était, me dit-on, un dernier exemple que le gouverneur voulait faire. Au milieu du portique, en plein soleil, une femme nue était attachée contre une colonne, deux soldats la fouettant avec des lanières; à chacun des coups son corps entier se tordait. Elle s'est retournée, la bouche ouverte; — et par-dessus la foule, à travers ses longs cheveux qui lui couvraient la figure, j'ai cru reconnaître Ammonaria...

Cependant... celle-là était plus grande..., et belle..., prodigieusement !

Il se passe les mains sur le front.

Non ! non ! je ne veux pas y penser !

Une autre fois, Athanase m'appela pour le soutenir contre les Ariens. Tout s'est borné à des invectives et à des risées. Mais, depuis lors, il a été calomnié, dépossédé de son siège, mis en fuite. Où est-il maintenant ? je n'en sais rien ! On s'inquiète si peu de me donner des nouvelles. Tous mes disciples m'ont quitté, Hilarion comme les autres !

Il avait peut-être quinze ans quand il est venu; et son intelligence était si curieuse qu'il m'adressait à chaque instant des questions. Puis, il écoutait d'un air pensif; — et les choses dont j'avais besoin, il me les apportait sans murmure, plus leste qu'un chevreau, gai d'ailleurs à faire rire les patriarches. C'était un fils pour moi!

Le ciel est rouge, la terre complètement noire. Sous les rafales du vent des traînées de sable se lèvent comme de grands linceuls, puis retombent. Dans une éclaircie, tout à coup, passent des oiseaux, formant un bataillon triangulaire, pareil à un morceau de métal, et dont les bords seuls frémissent. Antoine les regarde.

Ah! que je voudrais les suivre!

Combien de fois, aussi, n'ai-je pas contemplé avec envie les longs bateaux, dont les voiles ressemblent à des ailes, et surtout quand ils emmenaient au loin ceux que j'avais reçus chez moi! Quelles bonnes heures nous avions! quels épanchements! Aucun ne m'a plus intéressé qu'Ammon; il me racontait son voyage à Rome, les Catacombes, le Colisée, la piété des femmes illustres, mille choses encore!... et je n'ai pas voulu partir avec lui! D'où vient mon obstination à continuer une vie pareille? J'aurais bien fait de rester chez les moines de Nitrie, puisqu'ils m'en suppliaient. Ils habitent des cellules à part, et cependant communiquent entre eux. Le dimanche, la trompette les assemble à l'église, où l'on voit accrochés trois martinets qui servent à punir les délinquants, les voleurs et les intrus, car leur discipline est sévère.

Ils ne manquent pas de certaines douceurs, néanmoins. Des fidèles leur apportent des œufs, des fruits, et même des instruments propres à ôter les épines des pieds. Il y a des vignobles autour de Pisperi, ceux de Pabène ont un radeau pour aller chercher les provisions.

Mais j'aurais mieux servi mes frères en étant tout simplement un prêtre. On secourt les pauvres, on distribue les sacrements, on a de l'autorité dans les familles.

D'ailleurs les laïques ne sont pas tous damnés, et il ne tenait qu'à moi d'être... par exemple... grammairien, philosophe. J'aurais dans ma chambre une sphère de roseaux, toujours des tablettes à la main, des jeunes gens autour de moi, et à ma porte, comme enseigne, une couronne de laurier suspendue.

Mais il y a trop d'orgueil à ces triomphes! Soldat valait mieux. J'étais robuste et hardi, — assez pour tendre le câble des machines, traverser les forêts sombres, entrer casque en tête dans les villes fumantes!... Rien ne m'empêchait, non plus, d'acheter avec mon argent une charge de publicain au péage de quelque pont; et les voyageurs m'auraient appris des histoires, en me montrant dans leurs bagages des quantités d'objets curieux...

Les marchands d'Alexandrie naviguent les jours de fête sur la

rivière de Canope, et boivent du vin dans des calices de lotus, au bruit des tambourins qui font trembler les tavernes le long du bord ! Au delà, les arbres taillés en cône protègent contre le vent du sud les fermes tranquilles. Le toit de la haute maison s'appuie sur de minces colonnettes, rapprochées comme les bâtons d'une claire-voie ; et par ces intervalles le maître, étendu sur un long siège, aperçoit toutes ses plaines autour de lui, avec les chasseurs entre les blés, le pressoir où l'on vendange, les bœufs qui battent la paille. Ses enfants jouent par terre, sa femme se penche pour l'embrasser.

Dans l'obscurité blanchâtre de la nuit, apparaissent çà et là des museaux pointus, avec des oreilles toutes droites et des yeux brillants. Antoine marche vers eux. Des graviers déroulent, les bêtes s'enfuient. C'était un troupeau de chacals.

Un seul est resté, et qui se tient sur deux pattes, le corps en demi-cercle et la tête oblique, dans une pose pleine de confiance.

Comme il est joli ! je voudrais passer ma main sur son dos, doucement.

Antoine siffle pour le faire venir. Le chacal disparaît.

Ah ! il s'en va rejoindre les autres ! Quelle solitude ! Quel ennui !

Riant amèrement :

C'est une si belle existence que de tordre au feu des bâtons de palmier pour faire des houlettes, et de façonner des corbeilles, de coudre des nattes, puis d'échanger tout cela avec les Nomades contre du pain qui vous brise les dents ! Ah ! misère de moi ! est-ce que ça ne finira pas ! Mais la mort vaudrait mieux ! Je n'en peux plus ! Assez ! assez !

Il frappe du pied, et tourne au milieu des roches d'un pas rapide, puis s'arrête hors d'haleine, éclate en sanglots et se couche par terre, sur le flanc.

La nuit est calme ; des étoiles nombreuses palpitent ; on n'entend que le claquement des tarentules.

Les deux bras de la croix font une ombre sur le sable ; Antoine, qui pleure, l'aperçoit.

Suis-je assez faible, mon Dieu ! Du courage, relevons-nous !

Il entre dans sa cabane, découvre un charbon enfoui, allume une torche et la plante sur la stèle de bois, de façon à éclairer le gros livre.

Si je prenais... la Vie des Apôtres ?... oui !... n'importe où !

« Il vit le ciel ouvert avec une grande nappe qui descendait par « les quatre coins, dans laquelle il y avait toutes sortes d'animaux « terrestres et de bêtes sauvages, de reptiles et d'oiseaux, et une voix « lui dit : « Pierre, lève-toi ! tue, et mange ! »

Donc le Seigneur voulait que son apôtre mangeât de tout ?... tandis que moi...

Antoine reste le menton sur la poitrine. Le frémissement des pages, que le vent agite, lui fait relever la tête, et il lit :

« Les Juifs tuèrent tous leurs ennemis avec des glaives et ils en « firent un grand carnage, de sorte qu'ils disposèrent à volonté de « ceux qu'ils haïssaient. »

Suit le dénombrement des gens tués par eux : soixante-quinze mille. Ils avaient tant souffert ! D'ailleurs, leurs ennemis étaient les ennemis du vrai Dieu. Et comme ils devaient jouir à se venger, tout en massacrant des idolâtres ! La ville sans doute regorgeait de morts ! Il y en avait au seuil des jardins, sur les escaliers, à une telle hauteur dans les chambres que les portes ne pouvaient plus tourner !... — Mais voilà que je plonge dans des idées de meurtre et de sang !

Il ouvre le livre à un autre endroit.

« Nabuchodonosor se prosterna le visage contre terre et adora Daniel. »

Ah ! c'est bien ! Le Très-Haut exalte ses prophètes au-dessus des rois ; celui-là pourtant vivait dans les festins, ivre continuelle-

ment de délices et d'orgueil. Mais Dieu, par punition, l'a changé en bête. Il marchait à quatre pattes !

Antoine se met à rire ; et en écartant les bras, du bout de sa main, dérange les feuilles du livre. Ses yeux tombent sur cette phrase :

« Ézéchias eut une grande joie de leur arrivée. Il leur montra ses « parfums, son or et son argent, tous ses aromates, ses huiles de « senteur, tous ses vases précieux, et ce qu'il y avait dans ses trésors. »

Je me figure... qu'on voyait entassés jusqu'au plafond des pierres fines, des diamants, des dariques. Un homme qui en possède une accumulation si grande n'est plus pareil aux autres. Il songe tout en les maniant qu'il tient le résultat d'une quantité innombrable d'efforts et comme la vie des peuples qu'il aurait pompée et qu'il peut répandre. C'est une précaution utile aux rois. Le plus sage de tous n'y a pas manqué. Ses flottes lui apportaient de l'ivoire, des singes... Où est-ce donc ?

Il feuillette vivement.

Ah ! voici :

« La Reine de Saba, connaissant la gloire de Salomon, vint le « tenter, en lui proposant des énigmes. »

Comment espérait-elle le tenter ? Le Diable a bien voulu tenter Jésus ! Mais Jésus a triomphé parce qu'il était Dieu, et Salomon grâce peut-être à sa science de magicien. Elle est sublime, cette science-là ! Car le monde, — ainsi qu'un philosophe me l'a expliqué, — forme un ensemble dont toutes les parties influent les unes sur les autres, comme les organes d'un seul corps. Il s'agit de connaître les amours et les répulsions naturelles des choses, puis de les mettre en jeu... On pourrait donc modifier ce qui paraît être l'ordre immuable ?

Alors les deux ombres dessinées derrière lui par les bras de la croix se projettent en avant. Elles font comme deux grandes cornes ; Antoine s'écrie :

Au secours, mon Dieu !

L'ombre est revenue à sa place.

Ah !... c'était une illusion ! pas autre chose ! — Il est inutile que je me tourmente l'esprit. Je n'ai rien à faire!... absolument rien à faire!

Il s'asseoit et se croise les bras.

Cependant... j'avais cru sentir l'approche... Mais pourquoi viendrait-*Il?* D'ailleurs, est-ce que je ne connais pas ses artifices? J'ai repoussé le monstrueux anachorète qui m'offrait, en riant, des petits pains chauds, le centaure qui tâchait de me prendre sur sa croupe, — et cet enfant noir apparu au milieu des sables, qui était très beau, et qui m'a dit s'appeler l'esprit de fornication.

Antoine marche de droite et de gauche, vivement.

C'est par mon ordre qu'on a bâti cette foule de retraites saintes, pleines de moines portant des cilices sous leurs peaux de chèvres, et nombreux à pouvoir faire une armée ! J'ai guéri de loin des malades; j'ai chassé des démons ; j'ai passé le fleuve au milieu des crocodiles; l'empereur Constantin m'a écrit trois lettres; Balacius, qui avait craché sur les miennes, a été déchiré par ses chevaux ; le peuple d'Alexandrie, quand j'ai reparu, se battait pour me voir, et Athanase m'a reconduit sur la route. Mais aussi quelles œuvres ! Voilà plus de trente ans que je suis dans le désert à gémir toujours ! J'ai porté sur mes reins quatre-vingts livres de bronze comme Eusèbe, j'ai exposé mon corps à la piqûre des insectes comme Macaire, je suis resté cinquante-trois nuits sans fermer l'œil comme Pacôme ; et ceux qu'on décapite, qu'on tenaille ou qu'on brûle ont moins de vertu, peut-être, puisque ma vie est un continuel martyre !

Antoine se ralentit.

Certainement, il n'y a personne dans une détresse aussi profonde ! Les cœurs charitables diminuent. On ne me donne plus rien. Mon manteau est usé. Je n'ai pas de sandales, pas même une écuelle ! — car, j'ai distribué aux pauvres et à ma famille tout mon bien, sans retenir une obole. Ne serait-ce que pour avoir des outils indispensables

à mon travail, il me faudrait un peu d'argent. Oh ! pas beaucoup ! une petite somme !... je la ménagerais.

Les Pères de Nicée, en robes de pourpre, se tenaient comme des mages, sur des trônes, le long du mur; et on les a régalés dans un banquet, en les comblant d'honneurs, surtout Paphnuce, parce qu'il est borgne et boîteux depuis la persécution de Dioclétien ! L'Empereur lui a baisé plusieurs fois son œil crevé; quelle sottise ! Du reste, le Concile avait des membres si infâmes ! Un évêque de Scythie, Théophile; un autre de Perse, Jean; un gardeur de bestiaux, Spiridion ! Alexandre était trop vieux. Athanase aurait dû montrer plus de douceur aux Ariens, pour en obtenir des concessions !

Est-ce qu'ils en auraient fait ! Ils n'ont pas voulu m'entendre ! Celui qui parlait contre moi, — un grand jeune homme à barbe frisée, — me lançait, d'un air tranquille, des objections captieuses ; et, pendant que je cherchais mes paroles, ils étaient à me regarder avec leurs figures méchantes, en aboyant comme des hyènes. Ah ! que ne puis-je les faire exiler tous par l'Empereur, ou plutôt les battre, les écraser, les voir souffrir ! Je souffre bien, moi !

Il s'appuie en défaillant contre sa cabane.

C'est d'avoir trop jeûné ! mes forces s'en vont. Si je mangeais... une fois seulement, un morceau de viande.

Il entreferme les yeux, avec langueur.

Ah ! de la chair rouge... une grappe de raisin qu'on mord !... du lait caillé qui tremble sur un plat !...

Mais qu'ai-je donc ?... Qu'ai-je donc ?... Je sens mon cœur grossir comme la mer, quand elle se gonfle avant l'orage. Une mollesse infinie m'accable, et l'air chaud me semble rouler le parfum d'une chevelure. Aucune femme n'est venue, cependant ?...

Il se tourne vers le petit chemin entre les roches.

C'est par là qu'elles arrivent, balancées dans leurs litières aux bras noirs des eunuques. Elles descendent, et joignant leurs mains chargées d'anneaux, elles s'agenouillent. Elles me racontent leurs

inquiétudes. Le besoin d'une volupté surhumaine les torture ; elles voudraient mourir, elles ont vu dans leurs songes des Dieux qui les appelaient ; — et le bas de leur robe tombe sur mes pieds. Je les repousse. « Oh ! non, disent-elles, pas encore ! Que dois-je faire ! » Toutes les pénitences leur seraient bonnes. Elles demandent les plus rudes, à partager la mienne, à vivre avec moi.

Voilà longtemps que je n'en ai vu ! Peut-être qu'il en va venir ? pourquoi pas ? Si tout à coup... j'allais entendre tinter des clochettes de mulet dans la montagne. Il me semble...

Antoine grimpe sur une roche, à l'entrée du sentier ; et il se penche, en dardant ses yeux dans les ténèbres.

Oui ! là-bas, tout au fond, une masse remue, comme des gens qui cherchent leur chemin. Elle est là ! Ils se trompent.

Appelant :

De ce côté ! viens ! viens !

L'écho répète : Viens ! viens !

Il laisse tomber ses bras, stupéfait.

Quelle honte ! Ah ! pauvre Antoine !

Et tout de suite, il entend chuchoter : « Pauvre Antoine ! »

Quelqu'un ? répondez !

Le vent qui passe dans les intervalles des roches fait des modulations ; et dans leurs sonorités confuses, il distingue DES VOIX comme si l'air parlait. Elles sont basses et insinuantes, sifflantes.

LA PREMIÈRE

Veux-tu des femmes ?

LA SECONDE

De grands tas d'argent, plutôt !

LA TROISIÈME

Une épée qui reluit ?

ET LES AUTRES

— Le Peuple entier t'admire.
— Endors-toi !
— Tu les égorgeras, va, tu les égorgeras !

En même temps, les objets se transforment. Au bord de la falaise, le vieux palmier, avec sa touffe de feuilles jaunes, devient le torse d'une femme penchée sur l'abîme, et dont les grands cheveux se balancent.

ANTOINE

se tourne vers sa cabane ; et l'escabeau soutenant le gros livre, avec ses pages chargées de lettres noires, lui semble un arbuste tout couvert d'hirondelles.

C'est la torche, sans doute, qui, faisant un jeu de lumière... Éteignons-la !

Il l'éteint, l'obscurité est profonde.

Et, tout à coup, passent au milieu de l'air, d'abord une flaque d'eau, ensuite une prostituée, le coin d'un temple, une figure de soldat, un char avec deux chevaux blancs, qui se cabrent. Ces images arrivent brusquement, par secousses, se détachant sur la nuit comme des peintures d'écarlate sur de l'ébène. Leur mouvement s'accélère. Elles défilent d'une façon vertigineuse. D'autres fois, elles s'arrêtent et pâlissent par degrés, se fondent ; ou bien, elles s'envolent et immédiatement d'autres arrivent.

Antoine ferme ses paupières.

Elles se multiplient, l'entourent, l'assiègent. Une épouvante indicible l'envahit ; et il ne sent plus rien qu'une contraction brûlante à l'épigastre. Malgré le vacarme de sa tête, il perçoit un silence énorme qui le sépare du monde. Il tâche de parler ; impossible ! C'est comme si le lien général de son être se dissolvait ; et, ne résistant plus, Antoine tombe sur la natte.



II

Alors une grande ombre, plus subtile qu'une ombre naturelle, et que d'autres ombres festonnent le long de ses bords, se marque sur la terre.

C'est le Diable, accoudé contre le toit de la cabane et portant sous ses deux ailes, — comme une chauve-souris gigantesque qui allaiterait ses petits, — les Sept Péchés Capitaux, dont les têtes grimaçantes se laissent entrevoir confusément.

Antoine, les yeux toujours fermés, jouit de son inaction; et il étale ses membres sur la natte.

Elle lui semble douce, de plus en plus, — si bien qu'elle se rembourre, elle se hausse, elle devient un lit, le lit une chaloupe; de l'eau clapote contre ses flancs.

A droite et à gauche, s'élèvent deux langues de terre noire, que dominent des champs cultivés, avec un sycomore, de place en place. Un bruit de grelots, de tambours et de chanteurs retentit au loin. Ce sont des gens qui s'en vont à Canope dormir sur le temple de Sérapis pour avoir des songes. Antoine sait cela; — et il glisse, poussé par le vent, entre les deux berges du canal. Les feuilles des papyrus et les fleurs rouges des nymphæas, plus grandes qu'un homme, se penchent sur lui. Il est étendu au fond de la barque; un aviron, à l'arrière, traîne dans l'eau. De temps en temps un souffle tiède arrive, et les roseaux minces s'entre-choquent. Le murmure des petites vagues diminue. Un assoupissement le prend. Il songe qu'il est un solitaire d'Égypte.

Alors il se relève en sursaut.

Ai-je rêvé ?... c'était si net que j'en doute. La langue me brûle ! J'ai soif !

Il entre dans sa cabane, et tâte au hasard, partout.

Le sol est humide !... Est-ce qu'il a plu ? Tiens ! des morceaux ! ma cruche brisée !... mais l'outre ?

Il la trouve.

Vide ! complètement vide !

Pour descendre jusqu'au fleuve, il me faudrait trois heures au moins, et la nuit est si profonde que je n'y verrais pas à me conduire. Mes entrailles se tordent. Où est le pain ?

Après avoir cherché longtemps, il ramasse une croûte moins grosse qu'un œuf.

Comment ? Les chacals l'auront pris ? Ah, malédiction !

Et, de fureur, il jette le pain par terre.

A peine ce geste est-il fait qu'une table est là, couverte de toutes les choses bonnes à manger.

La nappe de byssus, striée comme les bandelettes des sphinx, produit d'elle-même des ondulations lumineuses. Il y a dessus d'énormes quartiers de viandes rouges, de grands poissons, des oiseaux avec leurs plumes, des quadrupèdes avec leurs poils, des fruits d'une coloration presque humaine ; et des morceaux de glace blanche et des buires de cristal violet se renvoient des feux. Antoine distingue au milieu de la table un sanglier fumant par tous ses pores, les pattes sous le ventre, les yeux à demi clos ; — et l'idée de pouvoir manger cette bête formidable le réjouit extrêmement. Puis, ce sont des choses qu'il n'a jamais vues, des hachis noirs, des gelées couleur d'or, des ragoûts où flottent des champignons comme des nénuphars sur des étangs, des mousses si légères qu'elles ressemblent à des nuages.

Et l'arome de tout cela lui apporte l'odeur salée de l'Océan, la fraîcheur des fontaines, le grand parfum des bois. Il dilate ses narines tant qu'il peut ; il en bave ; il se dit qu'il en a pour un an, pour dix ans, pour sa vie entière !


Girieud

A mesure qu'il promène sur les mets ses yeux écarquillés, d'autres s'accumulent, formant une pyramide, dont les angles s'écroulent. Les vins se mettent à couler, les poissons à palpiter, le sang dans les plats bouillonne, la pulpe des fruits s'avance comme des lèvres amoureuses ; et la table monte jusqu'à sa poitrine, jusqu'à son menton, — ne portant qu'une seule assiette et qu'un seul pain, qui se trouvent juste en face de lui.

Il va saisir le pain. D'autres pains se présentent.

Pour moi !... tous ! mais...

Antoine recule.

Au lieu d'un qu'il y avait, en voilà !... C'est un miracle, alors le même que fit le Seigneur !...

Dans quel but ? Eh ! tout le reste n'est pas moins incompréhensible ! Ah ! démon, va-t'en ! va-t'en !

Il donne un coup de pied dans la table. Elle disparaît.

Plus rien ? non !

Il respire largement.

Ah ! la tentation était forte. Mais comme je m'en suis délivré !

Il relève la tête, et trébuche contre un objet sonore.

Qu'est-ce donc ?

Antoine se baisse.

Tiens ! une coupe ! quelqu'un, en voyageant, l'aura perdue. Rien d'extraordinaire...

Il mouille son doigt, et frotte.

Ça reluit ! du métal ! Cependant, je ne distingue pas...

Il allume sa torche, et examine la coupe.

Elle est en argent, ornée d'ovules sur le bord, avec une médaille au fond.

Il fait sauter la médaille d'un coup d'ongle.

C'est une pièce de monnaie qui vaut... de sept à huit drachmes ;

pas davantage ! N'importe ! je pourrais bien, avec cela, me procurer une peau de brebis.

Un reflet de la torche éclaire la coupe.

Pas possible ! en or ! oui !... tout en or !

Une autre pièce, plus grande, se trouve au fond. Sous celle-ci, il en découvre plusieurs autres.

Mais cela fait une somme... assez forte pour avoir trois bœufs... un petit champ !

La coupe est maintenant remplie de pièces d'or.

Allons donc ! cent esclaves, des soldats, une foule, de quoi acheter...

Les granulations de la bordure se détachent, forment un collier de perles.

Avec ce joyau-là, on gagnerait même la femme de l'Empereur !

D'une secousse, Antoine fait glisser le collier sur son poignet. Il tient la coupe de sa main gauche, et de son autre bras lève la torche pour mieux l'éclairer. Comme l'eau qui ruisselle d'une vasque, il s'en épanche à flots continus, — de manière à faire un monticule sur le sable, — des diamants, des escarboucles et des saphirs mêlés à de grandes pièces d'or, portant des effigies de rois.

Comment ? comment ? des staters, des cycles, des dariques, des aryandiques ! Alexandre, Démétrius, les Ptolémées, César ! mais chacun d'eux n'en avait pas autant ! Rien d'impossible ! plus de souffrance ! et ces rayons qui m'éblouissent ! Ah ! mon cœur déborde ! comme c'est bon ! oui !... oui !... encore ! jamais assez ! J'aurais beau en jeter à la mer continuellement, il m'en restera. Pourquoi en perdre ? Je garderai tout ; sans le dire à personne ; je me ferai creuser dans le roc une chambre qui sera couverte à l'intérieur de lames de bronze — et je viendrai là, pour sentir les piles d'or s'enfoncer sous mes talons ; j'y plongerai mes bras comme dans des

sacs de grain. Je veux m'en frotter le visage, me coucher dessus !

Il lâche la torche pour embrasser le tas ; et tombe par terre sur la poitrine.

Il se relève. La place est entièrement vide.

Qu'ai-je fait ?

Si j'étais mort pendant ce temps-là, c'était l'enfer ! l'enfer irrévocable !

Il tremble de tous ses membres.

Je suis donc maudit ? Eh non! c'est ma faute ! je me laisse prendre à tous les pièges ! On n'est pas plus imbécile et plus infâme. Je voudrais me battre, ou plutôt m'arracher de mon corps ! Il y a trop longtemps que je me contiens ! J'ai besoin de me venger, de frapper, de tuer ! c'est comme si j'avais dans l'âme un troupeau de bêtes féroces. Je voudrais, à coups de hache, au milieu d'une foule... Ah ! un poignard !...

Il se jette sur son couteau, qu'il aperçoit. Le couteau glisse de sa main, et Antoine reste accoté contre le mur de sa cabane, la bouche grande ouverte, immobile, — cataleptique.

Tout l'entourage a disparu.

Il se croit à Alexandrie sur le Paneum, montagne artificielle qu'entoure un escalier en limaçon et dressée au centre de la ville.

En face de lui s'étend le lac Mareotis, à droite la mer, à gauche la campagne, — et, immédiatement sous ses yeux, une confusion de toits plats, traversée du sud au nord et de l'est à l'ouest par deux rues qui s'entre-croisent et forment, dans toute leur longueur une file de portiques à chapiteaux corinthiens. Les maisons surplombant cette double colonnade ont des fenêtres à vitres coloriées. Quelques-unes portent extérieurement d'énormes cages en bois, où l'air du dehors s'engouffre.

Des monuments d'architecture différente se tassent les uns près des autres. Des pylônes égyptiens dominent des temples grecs. Des obélisques apparaissent comme des lances entre des créneaux de briques rouges. Au milieu des places, il y a des Hermès à oreilles pointues et des Anubis à

tête de chien. Antoine distingue des mosaïques dans les cours, et aux poutrelles des plafonds des tapis accrochés.

Il embrasse, d'un seul coup d'œil, les deux ports (le Grand-Port et l'Eunoste), ronds tous les deux comme deux cirques, et que sépare un môle joignant Alexandrie à l'îlot escarpé sur lequel se lève la tour du Phare, quadrangulaire, haute de cinq cents coudées et à neuf étages, — avec an amas de charbons noirs fumant à son sommet.

De petits ports intérieurs découpent les ports principaux. Le môle, à chaque bout, est terminé par un pont établi sur des colonnes de marbre plantées dans la mer. Des voiles passent dessous ; et de lourdes gabares débordantes de marchandises, des barques thalamèges à incrustations d'ivoire, des gondoles couvertes d'un tendelet, des trirèmes et des birèmes, toutes sortes de bateaux, circulent ou stationnent contre les quais.

Autour du Grand-Port, c'est une suite ininterrompue de constructions royales : le palais des Ptolémées, le Museum, le Posidium, le Cesareum, le Timonium où se réfugia Marc-Antoine, le Soma qui contient le tombeau d'Alexandre ; — tandis qu'à l'autre extrémité de la ville, après l'Eunoste on aperçoit dan un faubourg des fabriques de verre, de parfums et d papyrus.

Des vendeurs ambulants, des portefaix, des âniers, courent, se heurtent. Çà et là, un prêtre d'Osiris avec une peau de panthère sur l'épaule, un soldat romain à casque de bronze, beaucoup de nègres. Au seuil des boutiques, des femmes s'arrêtent, des artisans travaillent ; et le grincement des chars fait envoler des oiseaux qui mangent par terre les détritus des boucheries et des restes de poisson.

Sur l'uniformité des maisons blanches, le dessin des rues jette comme un réseau noir. Les marchés pleins d'herbes y font des bouquets verts, les sécheries des teinturiers des plaques de couleurs, les ornements d'or au fronton des temples des points lumineux, — tout cela compris dans l'enceinte ovale des murs grisâtres, sous la voûte du ciel bleu, près de la mer immobile.

Mais la foule s'arrête, et regarde du côté de l'occident, d'où s'avancent d'énormes tourbillons de poussière.

Ce sont les moines de la Thébaïde, vêtus de peaux de chèvre, armés

de gourdins, et hurlant un cantique de guerre et de religion avec ce refrain : « Où sont-ils? où sont-ils? »

Antoine comprend qu'ils viennent pour tuer les Ariens.

Tout à coup les rues se vident, — et l'on ne voit plus que des pieds levés.

Les Solitaires maintenant sont dans la ville. Leurs formidables bâtons, garnis de clous, tournent comme des soleils d'acier. On entend le fracas des choses brisées dans les maisons. Il y a des intervalles de silence. Puis de grands cris s'élèvent.

D'un bout à l'autre des rues, c'est un remous continuel de peuple effaré.

Plusieurs tiennent des piques. Quelquefois, deux groupes se rencontrent, n'en font qu'un ; et cette masse glisse sur les dalles, se disjoint, s'abat. Mais toujours les hommes à longs cheveux reparaissent.

Des filets de fumée s'échappent du coin des édifices. Les battants des portes éclatent. Des pans de murs s'écroulent. Des architraves tombent.

Antoine retrouve tous ses ennemis l'un après l'autre. Il en reconnaît qu'il avait oubliés ; avant de les tuer, il les outrage. Il éventre, égorge, assomme, traîne les vieillards par la barbe, écrase les enfants, frappe les blessés. Et on se venge du luxe ; ceux qui ne savent pas lire, déchirent les livres ; d'autres cassent, abîment les statues, les peintures, les meubles, les coffrets, mille délicatesses dont ils ignorent l'usage et qui, à cause de cela, les exaspèrent. De temps à autre, ils s'arrêtent tout hors d'haleine puis recommencent.

Les habitants, réfugiés dans les cours, gémissent. Les femmes lèvent au ciel leurs yeux en pleurs et leurs bras nus. Pour fléchir les Solitaires, elles embrassent leurs genoux; ils les renversent ; et le sang jaillit jusqu'aux plafonds, retombe en nappes le long des murs, ruisselle du tronc des cadavres décapités, emplit les aqueducs, fait par terre de larges flaques rouges.

Antoine en a jusqu'aux jarrets. Il marche dedans ; il en hume les gouttelettes sur ses lèvres, et tressaille de joie à le sentir contre ses membres, sous sa tunique de poils, qui en est trempée.

La nuit vient. L'immense clameur s'apaise.

Les Solitaires ont disparu.

Tout à coup, sur les galeries extérieures bordant les neuf étages du Phare, Antoine aperçoit de grosses lignes noires comme seraient des corbeaux arrêtés. Il y court, et il se trouve au sommet.

Un grand miroir de cuivre, tourné vers la haute mer, reflète les navires qui sont au large.

Antoine s'amuse à les regarder, et à mesure qu'il les regarde, leur nombre augmente.

Ils sont tassés dans un golfe ayant la forme d'un croissant. Par derrière, sur un promontoire, s'étale une ville neuve d'architecture romaine, avec des coupoles de pierre, des toits coniques, des marbres roses et bleus, et une profusion d'airain appliquée aux volutes des chapiteaux, à la crête des maisons, aux angles des corniches. Un bois de cyprès la domine. La couleur de la mer est plus verte, l'air plus froid. Sur les montagnes à l'horizon, il y a de la neige.

Antoine cherche sa route, quand un homme l'aborde et lui dit : « Venez ! on vous attend ! »

Il traverse un forum, entre dans une cour, se baisse sous une porte ; et il arrive devant la façade du palais, décoré par un groupe en cire qui représente l'empereur Constantin terrassant un dragon. Une vasque de porphyre porte à son milieu une conque en or pleine de pistaches. Son guide lui dit qu'il peut en prendre. Il en prend.

Puis il est comme perdu dans une succession d'appartements.

On voit, le long des murs en mosaïque, des généraux offrant à l'Empereur sur le plat de la main des villes conquises. Et partout, ce sont des colonnes de basalte, des grilles en filigrane d'argent, des sièges d'ivoire, des tapisseries brodées de perles. La lumière tombe des voûtes, Antoine continue à marcher. De tièdes exhalaisons circulent ; il entend, quelquefois, le claquement discret d'une sandale. Postés dans les antichambres, des gardiens, — qui ressemblent à des automates, — tiennent sur leurs épaules des bâtons de vermeil.

Enfin, il se trouve au bas d'une salle terminée au fond par des rideaux d'hyacinthe. Ils s'écartent, et découvrent l'Empereur, assis sur un trône, en tunique violette, et chaussé de brodequins rouges à bandes noires.

Un diadème de perles contourne sa chevelure disposée en rouleaux symétriques. Il a les paupières tombantes, le nez droit, la physionomie lourde et sournoise. Aux coins du dais étendu sur sa tête quatre colombes d'or sont posées, et au pied du trône deux lions d'émail accroupis. Les colombes se mettent à chanter, les lions à rugir, l'Empereur roule des yeux, Antoine s'avance ; et tout de suite, sans préambule, ils se racontent des événements. Dans les villes d'Antioche, d'Ephèse et d'Alexandrie, on a saccagé les temples et fait avec les statues des dieux des pots et des marmites ; l'Empereur en rit beaucoup. Antoine lui reproche sa tolérance envers les Novatiens. Mais l'Empereur s'emporte ; Novatiens, Ariens, Méléciens, tous l'ennuient. Cependant il admire l'épiscopat, car les chrétiens relevant des évêques, qui dépendent de cinq ou six personnages, il s'agit de gagner ceux-là pour avoir à soi tous les autres. Aussi n'a-t-il pas manqué de leur fournir des sommes considérables. Mais il déteste les Pères du Concile de Nicée. — « Allons les voir ! » Antoine le suit.

Et ils se trouvent, de plain-pied, sur une terrasse.

Elle domine un hippodrome, rempli de monde et que surmontent des portiques, où le reste de la foule se promène. Au centre du champ de course s'étend une plate-forme étroite, portant sur sa longueur un petit temple de Mercure, la statue de Constantin, trois serpents de bronze entrelacés, à un bout de gros œufs en bois, et à l'autre sept dauphins la queue en l'air.

Derrière le pavillon impérial, les Préfets des chambres, les Comtes des domestiques et les Patrices s'échelonnent jusqu'au premier étage d'une église, dont toutes les fenêtres sont garnies de femmes. A droite est la tribune de la faction bleue, à gauche celle de la verte, en dessous un piquet de soldats, et au niveau de l'arène un rang d'arcs corinthiens, formant l'entrée des loges.

Les courses vont commencer, les chevaux s'alignent. De hauts panaches, plantés entre leurs oreilles, se balancent au vent comme des arbres ; et

ils secouent, dans leurs bonds, des chars en forme de coquille, conduits par des cochers revêtus d'une sorte de cuirasse multicolore, avec des manches étroites du poignet et larges du bras, les jambes nues, toute la barbe, les cheveux rasés sur le front à la mode des Huns.

Antoine est d'abord assourdi par le clapotement des voix. Du haut en bas, il n'aperçoit que des visages fardés, des vêtements bigarrés, des plaques d'orfèvrerie ; et le sable de l'arène, tout blanc, brille comme un miroir.

L'Empereur l'entretient. Il lui confie des choses importantes, secrètes, lui avoue l'assassinat de son fils Crispus, lui demande même des conseils pour sa santé.

Cependant Antoine remarque des esclaves au fond des loges. Ce sont les Pères du Concile de Nicée, en haillons, abjects. Le martyr Paphnuce brosse la crinière d'un cheval, Théophile lave les jambes d'un autre, Jean peint les sabots d'un troisième, Alexandre ramasse du crottin dans une corbeille.

Antoine passe au milieu d'eux. Ils font la haie, le prient d'intercéder, lui baisent les mains. La foule entière les hue ; et il jouit de leur dégradation, démesurément. Le voilà devenu un des grands de la Cour, confident de l'Empereur, premier ministre ! Constantin lui pose son diadème sur le front. Antoine le garde, trouvant cet honneur tout simple.

Et bientôt se découvre sous les ténèbres une salle immense, éclairée par des candélabres d'or.

Des colonnes, à demi perdues dans l'ombre tant elles sont hautes, vont s'alignant à la file en dehors des tables qui se prolongent jusqu'à l'horizon, — où apparaissent dans une vapeur lumineuse des superpositions d'escaliers, des suites d'arcades, des colosses, des tours, et par derrière une vague bordure de palais que dépassent des cèdres, faisant des masses plus noires sur l'obscurité.

Les convives, couronnés de violettes, s'appuient du coude contre des lits très bas. Le long de ces deux rangs des amphores qu'on incline versent du vin ; — et tout au fond, seul, coiffé de la tiare et couvert d'escarboucles, mange et boit le roi Nabuchodonosor.

A sa droite et à sa gauche, deux théories de prêtres en bonnets pointus

balancent des encensoirs. Par terre, sous lui, rampent les rois captifs, sans pieds ni mains, auxquels il jette des os à ronger ; plus bas se tiennent ses frères, avec un bandeau sur les yeux, — étant tous aveugles.

Une plainte continue monte du fond des ergastules. Les sons doux et lents d'un orgue hydraulique alternent avec les chœurs de voix ; et on sent qu'il y a tout autour de la salle une ville démesurée, un océan d'hommes dont les flots battent les murs.

Les esclaves courent portant des plats. Des femmes circulent offrant à boire, les corbeilles crient sous le poids des pains ; et un dromadaire, chargé d'outres percées, passe et revient, laissant couler de la verveine pour rafraîchir les dalles.

Des belluaires amènent des lions. Des danseuses, les cheveux pris dans des filets, tournent sur les mains en crachant du feu par les narines ; des bateleurs nègres jonglent, des enfants nus se lancent des pelotes de neige, qui s'écrasent en tombant contre les claires argenteries. La clameur est si formidable qu'on dirait une tempête, et un nuage flotte sur le festin, tant il y a de viandes et d'haleines. Quelquefois une flammèche des grands flambeaux, arrachée par le vent, traverse la nuit comme une étoile qui file.

Le Roi essuie avec son bras les parfums de son visage. Il mange dans les vases sacrés, puis les brise ; et il énumère intérieurement ses flottes, ses armées, ses peuples. Tout à l'heure, par caprice, il brûlera son palais avec ses convives. Il compte rebâtir la tour de Babel et détrôner Dieu.

Antoine lit, de loin, sur son front, toutes ses pensées. Elles le pénètrent, — et il devient Nabuchodonosor.

Aussitôt il est repu de débordements et d'exterminations; et l'envie le prend de se rouler dans la bassesse. D'ailleurs, la dégradation de ce qui épouvante les hommes est un outrage fait à leur esprit, une manière encore de les stupéfier; et comme rien n'est plus vil qu'une bête brute Antoine se met à quatre pattes sur la table et beugle comme un taureau.

Il sent une douleur à la main, — un caillou, par hasard, l'a blessé, — et il se retrouve devant sa cabane.

L'enceinte des roches est vide. Les étoiles rayonnent. Tout se tait.

Une fois de plus je me suis trompé ! Pourquoi ces choses ? Elles viennent des soulèvements de la chair. Ah ! misérable !

Il s'élance dans sa cabane, y prend un paquet de cordes, terminé par des ongles métalliques, se dénude jusqu'à la ceinture, et levant la tête vers le ciel :

Accepte ma pénitence, ô mon Dieu ! ne la dédaigne pas pour sa faiblesse. Rends-la aiguë, prolongée, excessive ! Il est temps ! à l'œuvre !

Il s'applique un cinglon vigoureux.

Aïe ! non ! non ! pas de pitié !

Il recommence.

Oh ! oh ! oh ! chaque coup me déchire la peau, me tranche les membres. Cela me brûle horriblement !

Eh ! ce n'est pas terrible ! on s'y fait. Il me semble même...

Antoine s'arrête.

Va donc, lâche ! va donc ! Bien ! bien ! sur les bras, dans le dos, sur la poitrine, contre le ventre, partout ! Sifflez, lanières, mordez-moi, arrachez-moi ! Je voudrais que les gouttes de mon sang jaillissent jusqu'aux étoiles, fissent craquer mes os, découvrir mes nerfs ! Des tenailles, des chevalets, du plomb fondu ! Les martyrs en ont subi bien d'autres ! n'est-ce pas, Ammonaria ?

L'ombre des cornes du Diable reparaît.

J'aurais pu être attaché à la colonne près de la tienne, face à face, sous tes yeux, répondant à tes cris par mes soupirs ; et nos douleurs se seraient confondues, nos âmes se seraient mêlées.

Il se flagelle avec furie.

Tiens, tiens ! pour toi ! encore !... Mais voilà qu'un chatouillement me parcourt. Quel supplice ! quels délices ! ce sont comme des baisers. Ma moelle se fond ! je meurs !

Et il voit en face de lui trois cavaliers montés sur des onagres, vêtus de robes vertes, tenant des lis à la main et se ressemblant tous de figure.

Antoine se retourne, et il voit trois autres cavaliers semblables, sur de pareils onagres, dans la même attitude.

Il recule. Alors les onagres, tous à la fois, font un pas et frottent leur museau contre lui, en essayant de mordre son vêtement. Des voix crient : « Par ici, par ici, c'est là ! » Et des étendards paraissent entre les fentes de la montagne avec des têtes de chameau en licol de soie rouge, des mulets chargés de bagages, et des femmes couvertes de voiles jaunes, montées à califourchon sur des chevaux-pies.

Les bêtes haletantes se couchent, les esclaves se précipitent sur les ballots, on déroule des tapis bariolés, on étale par terre des choses qui brillent.

Un éléphant blanc, caparaçonné d'un filet d'or, accourt, en secouant le bouquet de plumes d'autruche attaché à son frontal.

Sur son dos parmi des coussins de laine bleue, jambes croisées, paupières à demi-closes et se balançant la tête, il y a une femmme si splendidement vêtue qu'elle envoie des rayons autour d'elle. La foule se prosterne, l'éléphant plie les genoux, et

LA REINE DE SABA

se laissant glisser le long de son épaule descend sur les tapis et s'avance vers saint Antoine.

Sa robe en brocart d'or, divisée régulièrement par des falbalas de perles, de jais et de saphirs, lui serre la taille dans un corsage étroit, rehaussé d'applications de couleur, qui représentent les douze signes du Zodiaque. Elle a des patins très hauts, dont l'un est noir et semé d'étoiles d'argent, avec un croissant de lune, — et l'autre, qui est blanc, est couvert de gouttelettes d'or avec un soleil au milieu.

Ses larges manches, garnies d'émeraudes et de plumes d'oiseau, laissent voir à nu son petit bras rond, orné au poignet d'un bracelet d'ébène, et ses mains chargées de bagues se terminent par des ongles si pointus que le bout de ses doigts ressemble presque à des aiguilles.

Une chaîne d'or plate, lui passant sous le menton, monte le long de ses joues, s'enroule en spirale autour de sa coiffure, poudrée de poudre bleue; puis, redescendant, lui effleure les épaules et vient s'attacher sur sa poitrine à un scorpion de diamant, qui allonge la langue entre ses seins. Deux grosses perles blondes tirent ses oreilles. Le bord de ses paupières est peint en noir. Elle a sur la pommette gauche une tache brune naturelle ; et elle respire en ouvrant la bouche, comme si son corset la gênait.

Elle secoue, tout en marchant, un parasol vert à manche d'ivoire, entouré de sonnettes vermeilles ; — et douze négrillons crépus portent la longue queue de sa robe, dont un singe tient l'extrémité qu'il soulève de temps à autre.

Elle dit :

Ah ! bel ermite ! bel ermite ! mon cœur défaille !

A force de piétiner d'impatience il m'est venu des calus au talon, et j'ai cassé un de mes ongles ! J'envoyais des bergers qui restaient sur les montagnes la main étendue devant les yeux, et des chasseurs qui criaient ton nom dans les bois, et des espions qui parcouraient toutes les routes en disant à chaque passant : « L'avez-vous vu ? »

La nuit, je pleurais, le visage tourné vers la muraille. Mes larmes, à la longue, ont fait deux petits trous dans la mosaïque, comme des flaques d'eau de mer dans les rochers, car, je t'aime ! Oh ! oui ! beaucoup !

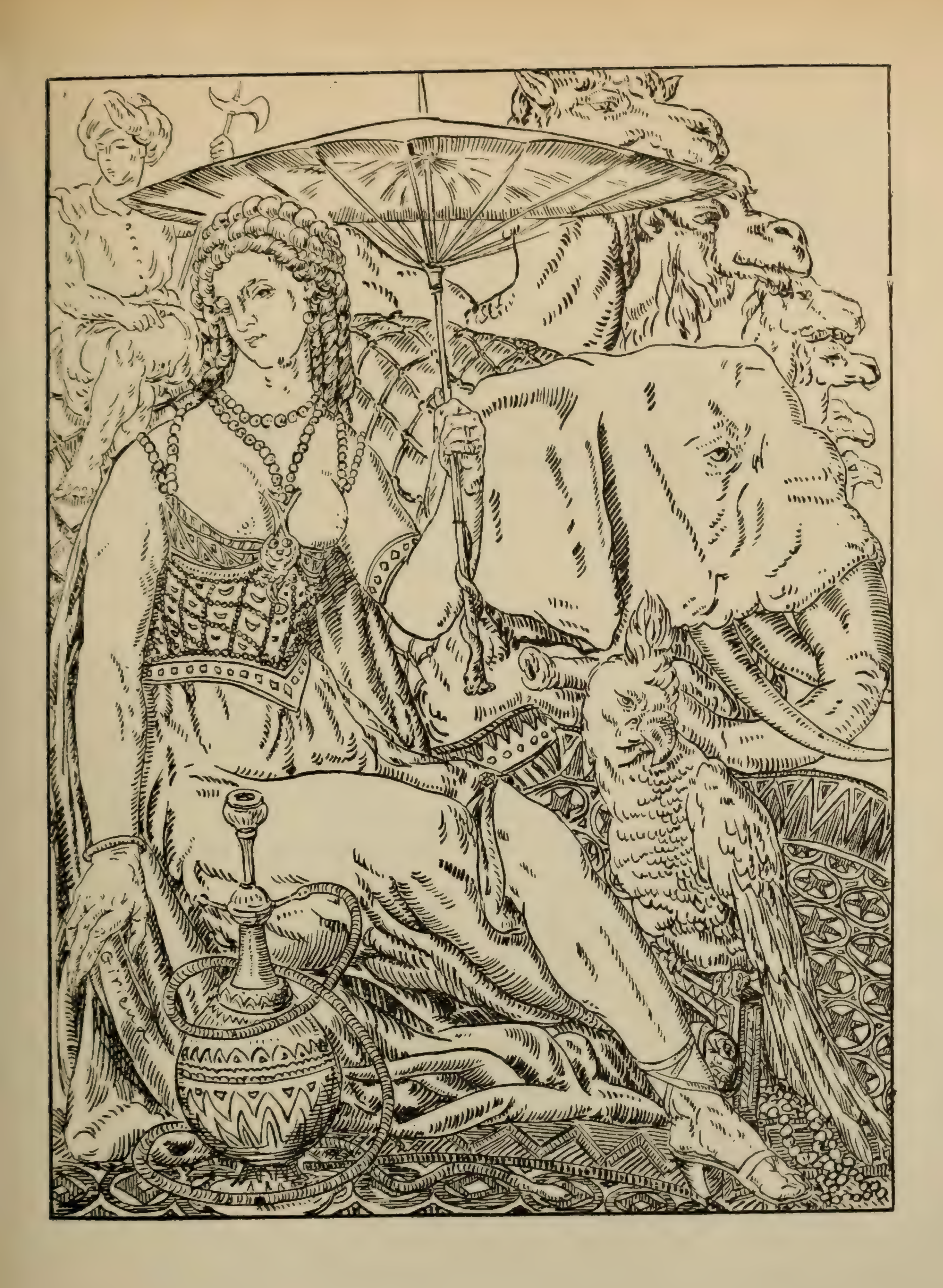
Elle lui prend la barbe.

Ris donc, bel ermite ! ris donc ! Je suis très gaie, tu verras ! Je pince de la lyre, je danse comme une abeille, et je sais une foule d'histoires à raconter, toutes plus divertissantes les unes que les autres.

Tu n'imagines pas la longue route que nous avons faite. Voilà les onagres des courriers verts qui sont morts de fatigue !

Les onagres sont étendus par terre, sans mouvement.

Depuis trois grandes lunes, ils ont couru d'un train égal, avec



un caillou dans les dents pour couper le vent, la queue toujours droite, le jarret toujours plié, et galopant toujours. On n'en retrouvera pas de pareils ! Ils me venaient de mon grand-père maternel, l'empereur Saharil, fils d'Iakhschab, fils d'Iaarab, fils de Kastan. Ah ! s'ils vivaient encore, nous les attellerions à une litière pour nous en retourner vite à la maison ! Mais.... comment ?... à quoi songes-tu ?

Elle l'examine.

Ah ! quand tu seras mon mari, je t'habillerai, je te parfumerai, je t'épilerai.

Antoine reste immobile, plus roide qu'un pieu, pâle comme un mort.

Tu as l'air triste ; est-ce de quitter ta cabane ? Moi, j'ai tout quitté pour toi, — jusqu'au roi Salomon, qui a cependant beaucoup de sagesse, vingt mille chariots de guerre, et une belle barbe ! Je t'ai apporté mes cadeaux de noces. Choisis.

Elle se promène entre les rangées d'esclaves et les marchandises.

Voici du baume de Génézareth, de l'encens du cap Gardefan, du dadanon, du cinnamome, et du silphium bon à mettre dans les sauces. Il y a là dedans des broderies d'Assur, des ivoires du Gange, de la pourpre d'Élisa ; et cette boîte de neige contient une outre de chalibon, vin réservé pour les rois d'Assyrie, — et qui se boit pur dans une corne de licorne. Voilà des colliers, des agrafes, des filets, des parasols, de la poudre d'or de Baasa, du cassiteros de Tartessus, du bois bleu de Pandio, des fourrures blanches d'Issedonie, des escarboucles de l'île Palæsimonde, et des cure-dents faits avec les poils du tachas, — animal perdu qui se trouve sous la terre. Ces coussins sont d'Émath, et ces franges à manteau de Palmyre. Sur ce tapis de Babylone, il y a... mais viens donc ! Viens donc !

Elle tire saint Antoine par la manche. Il résiste. Elle continue :

Ce tissu mince, qui craque sous les doigts avec un bruit d'étincelles, est la fameuse toile jaune apportée par les marchands de la

Bactriane. Il leur faut quarante-trois interprètes dans leur voyage. Je t'en ferai faire des robes, que tu mettras à la maison.

Poussez les crochets de l'étui en sycomore, et donnez-moi la cassette d'ivoire qui est au garrot de mon éléphant !

On retire d'une boîte quelque chose de rond couvert d'un voile, et l'on apporte un petit coffret chargé de ciselures.

Veux-tu le bouclier de Dgian-ben-Dgian, celui qui a bâti les Pyramides ? le voilà ! Il est composé de sept peaux de dragon mises l'une sur l'autre, jointes par des vis de diamant, et qui ont été tannées dans de la bile de parricide. Il représente, d'un côté, toutes les guerres qui ont eu lieu depuis l'invention des armes, et, de l'autre, toutes les guerres qui auront lieu jusqu'à la fin du monde. La foudre rebondit dessus, comme une balle de liège. Je vais le passer à ton bras, et tu le porteras à la chasse.

Mais si tu savais ce que j'ai dans ma petite boîte ! Retourne-là, tâche de l'ouvrir ! Personne n'y parviendrait; embrasse-moi; je te le dirai.

Elle prend saint Antoine par les deux joues ; il la repousse à bras tendus.

C'était une nuit que le roi Salomon perdait la tête. Enfin nous conclûmes un marché. Il se leva et sortant à pas de loup...

Elle fait une pirouette.

Ah! ah! bel ermite! tu ne le sauras pas! tu ne le sauras pas!

Elle secoue son parasol, dont toutes les clochettes tintent.

Et j'ai bien d'autres choses encore, va! J'ai des trésors enfermés dans des galeries où l'on se perd comme dans un bois. J'ai des palais d'été en treillage de roseaux, et des palais d'hiver en marbre noir. Au milieu de lacs grands comme des mers, j'ai des îles rondes comme des pièces d'argent, toutes couvertes de nacre, et dont les rivages font de la musique, au battement des flots tièdes qui se roulent sur le sable. Les esclaves de mes cuisines prennent des oiseaux

dans mes volières et pêchent le poisson dans mes viviers. J'ai des graveurs continuellement assis pour creuser mon portrait sur des pierres dures, des fondeurs haletants qui coulent mes statues, des parfumeurs qui mêlent le suc des plantes à des vinaigres et battent des pâtes. J'ai des couturières qui me coupent des étoffes, des orfèvres qui me travaillent des bijoux, des coiffeuses qui sont à me chercher des coiffures, et des peintres attentifs, versant sur mes lambris des résines bouillantes, qu'ils refroidissent avec des éventails. J'ai des suivantes de quoi faire un harem, des eunuques de quoi faire une armée. J'ai des armées, j'ai des peuples ! J'ai dans mon vestibule une garde de nains portant sur le dos des trompes d'ivoire.

Antoine soupire.

J'ai des attelages de gazelles, des quadriges d'éléphants, des couples de chameaux par centaines, et des cavales à crinière si longue que leurs pieds y entrent quand elles galopent, et des troupeaux à cornes si larges que l'on abat les bois devant eux quand ils pâturent. J'ai des girafes qui se promènent dans mes jardins, et qui avancent leur tête sur le bord de mon toit, quand je prends l'air après dîner.

Assise dans une coquille, et traînée par les dauphins, je me promène dans les grottes, écoutant tomber l'eau des stalactites. Je vais au pays des diamants, où les magiciens mes amis me laissent choisir les plus beaux; puis je remonte sur la terre, et je rentre chez moi.

Elle pousse un sifflement aigu ; — et un grand oiseau, qui descend du ciel, vient s'abattre sur le sommet de sa chevelure, dont il fait tomber la poudre bleue.

Son plumage, de couleur orange, semble composé d'écailles métalliques. Sa petite tête, garnie d'une huppe d'argent, représente un visage humain. Il a quatre ailes, des pattes de vautour, et une immense queue de paon, qu'il étale en rond derrière lui.

Il saisit de son bec le parasol de la Reine, chancelle un peu avant de prendre son aplomb, puis hérisse toutes ses plumes, et demeure immobile.

Merci, beau Simorg-anka ! toi qui m'as appris où se cachait l'amoureux ! Merci ! merci ! messager de mon cœur !

Il vole comme le désir. Il fait le tour du monde dans sa journée. Le soir, il revient ; il se pose au pied de ma couche ; il me raconte ce qu'il a vu, les mers qui ont passé sous lui avec les poissons et les navires, les grands déserts vides qu'il a contemplés du haut des cieux, et toutes les moissons qui se courbaient dans la campagne, et les plantes qui poussaient sur le mur des villes abandonnées.

Elle tord ses bras, langoureusement.

Oh ! si tu voulais, si tu voulais !... J'ai un pavillon sur un promontoire au milieu d'un isthme, entre deux océans. Il est lambrissé de plaques de verre, parqueté d'écailles de tortue, et s'ouvre aux quatre vents du ciel. D'en haut, je vois revenir mes flottes et les peuples qui montent la colline avec des fardeaux sur l'épaule. Nous dormirions sur des duvets plus mous que des nuées, nous boirions des boissons froides dans des écorces de fruits, et nous regarderions le soleil à travers des émeraudes ! Viens !...

Antoine se recule. Elle se rapproche ; et d'un ton irrité :

Comment ? ni riche, ni coquette, ni amoureuse ? ce n'est pas tout cela qu'il te faut, hein ? mais lascive, grasse, avec une voix rauque, la chevelure couleur de feu et des chairs rebondissantes. Préfères-tu un corps froid comme la peau des serpents, ou bien de grands yeux noirs, plus sombres que les cavernes mystiques ? regarde-les, mes yeux !

Antoine, malgré lui, les regarde.

Toutes celles que tu as rencontrées, depuis la fille des carrefours chantant sous sa lanterne jusqu'à la patricienne effeuillant des roses du haut de sa litière, toutes les formes entrevues, toutes les imaginations de ton désir, demande-les ! Je ne suis pas une femme, je suis un monde. Mes vêtements n'ont qu'à tomber, et tu découvriras sur ma personne une succession de mystères !

Antoine claque des dents.

Si tu posais ton doigt sur mon épaule, ce serait comme une traînée de feu dans tes veines. La possession de la moindre place de mon corps t'emplira d'une joie plus véhémente que la conquête d'un empire. Avance tes lèvres ! mes baisers ont le goût d'un fruit qui se fondrait dans ton cœur ! Ah ! comme tu vas te perdre sous mes cheveux, humer ma poitrine, t'ébahir de mes membres, et brûlé par mes prunelles, entre mes bras, dans un tourbillo-

Antoine fait un signe de croix.

Tu me dédaignes ! adieu !

Elle s'éloigne en pleurant, puis se retourne :

Bien sûr ? une femme si belle !

Elle rit, et le singe qui tient le bas de sa robe la soulève.

Tu te repentiras, bel ermite, tu gémiras ! tu t'ennuieras ! mais je m'en moque ! la ! la ! la ! oh ! oh ! oh !

Elle s'en va la figure dans les mains, en sautillant à cloche-pied.

Les esclaves défilent devant saint Antoine, les chevaux, les dromadaires, l'éléphant, les suivantes, les mulets qu'on a rechargés, les négrillons, le singe, les courriers verts, tenant à la main leur lis cassé ; — et la Reine de Saba s'éloigne, en poussant une sorte de hoquet convulsif, qui ressemble à des sanglots ou à un ricanement.





III

Quand elle a disparu, Antoine aperçoit un enfant sur le seuil de sa cabane.

C'est quelqu'un des serviteurs de la Reine,

pense-t-il.

Cet enfant est petit comme un nain, et pourtant trapu comme un Cabire contourné, d'aspect misérable. Des cheveux blancs couvrent sa tête prodigieusement grosse ; et il grelotte sous une méchante tunique, tout en gardant à sa main un rouleau de papyrus.

La lumière de la lune, que traverse un nuage, tombe sur lui.

ANTOINE

l'observe de loin et en a peur.

Qui es-tu ?

L'ENFANT

répond :

Ton ancien disciple Hilarion !

ANTOINE

Tu mens ! Hilarion habite depuis de longues années la Palestine.

HILARION

J'en suis revenu ! c'est bien moi !

ANTOINE

se rapproche, et il le considère.

Cependant sa figure était brillante comme l'aurore, candide, joyeuse. Celle-là est toute sombre et vieille

HILARION

De longs travaux m'ont fatigué !

ANTOINE

La voix aussi est différente. Elle a un timbre qui vous glace.

HILARION

C'est que je me nourris de choses amères !

ANTOINE

Et ces cheveux blancs ?

HILARION

J'ai eu tant de chagrins !

ANTOINE

à part.

Serait-ce possible ?...

HILARION

Je n'étais pas si loin que tu le supposes. L'ermite Paul t'a rendu visite cette année, pendant le mois de schebar. Il y a juste vingt jours que les Nomades t'ont apporté du pain. Tu as dit, avant-hier, à un matelot de te faire parvenir trois poinçons.

ANTOINE

Il sait tout !


Girieud

HILARION

Apprends même que je ne t'ai jamais quitté. Mais tu passes de longues périodes sans m'apercevoir.

ANTOINE

Comment cela ? Il est vrai que j'ai la tête si troublée ! Cette nuit particulièrement...

HILARION

Tous les Péchés Capitaux sont venus. Mais leurs piètres embûches se brisent contre un Saint tel que toi !

ANTOINE

Oh ! non !... non ! A chaque minute, je défaille ! Que ne suis-je un de ceux dont l'âme est toujours intrépide et l'esprit ferme, — comme le grand Athanase, par exemple.

HILARION

Il a été ordonné illégalement par sept évêques !

ANTOINE

Qu'importe ! si sa vertu...

HILARION

Allons donc ! un homme orgueilleux, cruel, toujours dans les intrigues et finalement exilé comme accapareur.

ANTOINE

Calomnie !

HILARION

Tu ne nieras pas qu'il ait voulu corrompre Eustates, le trésorier des largesses ?

ANTOINE

On l'affirme; j'en conviens.

HILARION

Il a brûlé, par vengeance, la maison d'Arsène !

ANTOINE

Hélas !

HILARION

Au concile de Nicée, il a dit en parlant de Jésus : « l'homme du Seigneur ».

ANTOINE

Ah ! cela c'est un blasphème !

HILARION

Tellement borné du reste, qu'il avoue ne rien comprendre à la nature du Verbe.

ANTOINE

souriant de plaisir.

En effet, il n'a pas l'intelligence très... élevée.

HILARION

Si l'on t'avait mis à sa place, c'eût été un grand bonheur pour tes frères comme pour toi. Cette vie à l'écart des autres est mauvaise.

ANTOINE

Au contraire ! L'homme, étant esprit, doit se retirer des choses mortelles Toute action le dégrade. Je voudrais ne pas tenir à la terre, — même par la plante de mes pieds !

HILARION

Hypocrite qui s'enfonce dans la solitude pour se livrer mieux au débordement de ses convoitises ! Tu te prives de viandes, de vin,

d'étuves, d'esclaves et d'honneurs; mais comme tu laisses ton imagination t'offrir des banquets, des parfums, des femmes nues et des foules applaudissantes ! Ta chasteté n'est qu'une corruption plus subtile, et ce mépris du monde l'impuissance de ta haine contre lui ! C'est là ce qui rend tes pareils si lugubres, ou peut-être parce qu'ils doutent. La possession de la vérité donne la joie. Est-ce que Jésus était triste ? Il allait entouré d'amis, se reposait à l'ombre de l'olivier, entrait chez le publicain, multipliait les coupes, pardonnant à la pécheresse, guérissant toutes les douleurs. Toi, tu n'as de pitié que pour ta misère. C'est comme un remords qui t'agite et une démence farouche, jusqu'à repousser la caresse d'un chien ou le sourire d'un enfant.

ANTOINE

éclate en sanglots.

Assez ! assez ! tu remues trop mon cœur !

HILARION

Secoue la vermine de tes haillons ! Relève-toi de ton ordure ! Ton Dieu n'est pas un Moloch qui demande de la chair en sacrifice !

ANTOINE

Cependant la souffrance est bénie. Les chérubins s'inclinent pour recevoir le sang des confesseurs.

HILARION

Admire donc les Montanistes ! Ils dépassent tous les autres.

ANTOINE

Mais c'est la vérité de la doctrine qui fait le martyre !

HILARION

Comment peut-il en prouver l'excellence, puisqu'il témoigne également pour l'erreur ?

ANTOINE

Te tairas-tu, vipère !

HILARION

Cela n'est peut-être pas si difficile. Les exhortations des amis le plaisir d'insulter le peuple, le serment qu'on a fait, un certain vertige, mille circonstances les aident.

Antoine s'éloigne d'Hilarion. Hilarion le suit.

D'ailleurs, cette manière de mourir amène de grands désordres. Denys, Cyprien et Grégoire s'y sont soustraits. Pierre d'Alexandrie l'a blâmée, et le concile d'Elvire...

ANTOINE

se bouche les oreilles.

Je n'écoute plus !

HILARION

élevant la voix.

Voilà que tu retombes dans ton péché d'habitude, la paresse. L'ignorance est l'écume de l'orgueil. On dit : « Ma conviction est faite, pourquoi discuter ? » et on méprise les docteurs, les philosophes, la tradition, et jusqu'au texte de la Loi qu'on ignore. Crois-tu tenir la sagesse dans ta main ?

ANTOINE

Je l'entends toujours ! Ses paroles bruyantes emplissent ma tête

HILARION

Les efforts pour comprendre Dieu sont supérieurs à tes mortifications pour le fléchir. Nous n'avons de mérite que par notre soif du Vrai. La Religion seule n'explique pas tout ; et la solution des problèmes que tu méconnais peut la rendre plus inattaquable et plus haute. Donc il faut, pour son salut, communiquer avec ses

frères, — ou bien l'Église, l'assemblée des fidèles, ne serait qu'un mot, — et écouter toutes les raisons, ne dédaigner rien, ni personne. Le sorcier Balaam, le poète Eschyle et la sibylle de Cumes avaient annoncé le Sauveur. Denys l'Alexandrin reçut du Ciel l'ordre de lire tous les livres. Saint Clément nous ordonne la culture des lettres grecques. Hermas a été converti par l'illusion d'une femme qu'il avait aimée.

ANTOINE

Quel air d'autorité ! Il me semble que tu grandis...

En effet, la taille d'Hilarion s'est progressivement élevée ; et Antoine pour ne plus le voir, ferme les yeux.

HILARION

Rassure-toi, bon ermite !

Asseyons-nous là, sur cette grosse pierre, — comme autrefois, quand à la première lueur du jour je te saluais, en t'appelant « claire étoile du matin » ; et tu commençais tout de suite mes instructions. Elles ne sont pas finies. La lune nous éclaire suffisamment. Je t'écoute.

Il a tiré un calame de sa ceinture ; et, par terre, jambes croisées, avec son rouleau de papyrus à la main, il lève la tête vers saint Antoine, qui, assis près de lui, reste le front penché.

Après un moment de silence, Hilarion reprend :

La parole de Dieu, n'est-ce pas, nous est confirmée par les miracles ? Cependant les sorciers de Pharaon en faisaient ; d'autres imposteurs peuvent en faire ; on s'y trompe. Qu'est-ce donc qu'un miracle ? Un événement qui nous semble en dehors de la nature. Mais connaissons-nous toute sa puissance ? et de ce qu'une chose ordinairement ne nous étonne pas, s'ensuit-il que nous la comprenions ?

ANTOINE

Peu importe ! il faut croire l'Écriture !

HILARION

Saint Paul, Origène et bien d'autres ne l'entendaient pas littéralement ; mais si on l'explique par des allégories, elle devient le partage d'un petit nombre et l'évidence de la vérité disparaît. Que faire ?

ANTOINE

S'en remettre à l'Église !

HILARION

Donc l'Écriture est inutile ?

ANTOINE

Non pas ! quoique l'Ancien Testament, je l'avoue, ait... des obscurités... Mais le Nouveau resplendit d'une lumière pure.

HILARION

Cependant l'ange annonciateur, dans Matthieu apparaît à Joseph, tandis que, dans Luc, c'est à Marie. L'onction de Jésus par une femme se passe, d'après le premier Évangile, au commencement de sa vie publique, et, selon les trois autres, peu de jours avant sa mort. Le breuvage qu'on lui offre sur la croix, c'est, dans Matthieu, du vinaigre avec du fiel, dans Marc du vin et de la myrrhe. Suivant Luc et Matthieu, les apôtres ne doivent prendre ni argent ni sac, pas même de sandales et de bâton; dans Marc, au contraire, Jésus leur défend de rien emporter si ce n'est des sandales et un bâton. Je m'y perds !...

ANTOINE

avec ébahissement :

En effet... en effet...

HILARION

Au contact de l'hémorroïdesse, Jésus se retourna en disant : « Qui m'a touché ? » Il ne savait donc pas qui le touchait ? Cela contre-

dit l'omniscience de Jésus. Si le tombeau était surveillé par des gardes, les femmes n'avaient pas à s'inquiéter d'un aide pour soulever la pierre de ce tombeau. Donc, il n'y avait pas de gardes, ou bien les saintes femmes n'étaient pas là. A Emmaüs, il mange avec ses disciples et leur fait tâter ses plaies. C'est un corps humain, un objet matériel, pondérable, et cependant qui traverse les murailles. Est-ce possible ?

ANTOINE

Il faudrait beaucoup de temps pour te répondre !

HILARION

Pourquoi reçut-il le Saint-Esprit, bien qu'étant le Fils ? Qu'avait-il besoin du baptême s'il était le Verbe ? Comment le Diable pouvait-il le tenter, lui, Dieu ?

Est-ce que ces pensées-là ne te sont jamais venues ?

ANTOINE

Oui !... souvent ! Engourdies ou furieuses, elles demeurent dans ma conscience. Je les écrase, elles renaissent, m'étouffent ; et je crois parfois que je suis maudit.

HILARION

Alors, tu n'as que faire de servir Dieu ?

ANTOINE

J'ai toujours besoin de l'adorer !

Après un long silence,

HILARION

reprend :

Mais en dehors du dogme, toute liberté de recherches nous est permise. Désires-tu connaître la hiérarchie des Anges, la vertu des Nombres, la raison des germes et des métamorphoses ?

ANTOINE

Oui ! oui ! ma pensée se débat pour sortir de sa prison. Il me semble qu'en ramassant mes forces j'y parviendrai. Quelquefois même, pendant la durée d'un éclair, je me trouve comme suspendu ; puis je retombe !

HILARION

Le secret que tu voudrais tenir est gardé par des sages. Ils vivent dans un pays lointain, assis sous des arbres gigantesques, vêtus de blanc et calmes comme des Dieux. Un air chaud les nourrit. Des léopards tout à l'entour marchent sur des gazons. Le murmure des sources avec le hennissement des licornes se mêlent à leurs voix Tu les écouteras ; et la face de l'Inconnu se dévoilera !

ANTOINE

soupirant :

La route est longue, et je suis vieux !

HILARION

Oh ! oh ! les hommes savants ne sont pas rares. Il y en a même tout près de toi ; ici ! — Entrons !





IV

Et Antoine voit devant lui une basilique immense.

La lumière se projette du fond, merveilleuse comme serait un soleil multicolore. Elle éclaire les têtes innombrables de la foule qui emplit la nef et reflue entre les colonnes, vers les bas côtés, — où l'on distingue dans des compartiments de bois, des autels, des lits, des chaînettes de petites pierres bleues, et des constellations peintes sur les murs.

Au milieu de la foule, des groupes, çà et là, stationnent. Des hommes, debout sur des escabeaux, haranguent le doigt levé; d'autres prient les bras en croix, sont couchés par terre, chantent les hymnes, ou boivent du vin; autour d'une table, des fidèles font les agapes; des martyrs démaillotent leurs membres pour montrer leurs blessures; des vieillards, appuyés sur des bâtons, racontent leurs voyages.

Il y en a du pays des Germains, de la Thrace et des Gaules, de la Scythie et des Indes, — avec de la neige sur la barbe, des plumes dans la chevelure, des épines aux franges de leur vêtement, les sandales noires de poussière, la peau brûlée par le soleil. Tous les costumes se confondent, les manteaux de pourpre et les robes de lin, des dalmatiques brodées, des sayons de poil, des bonnets de matelots, des mitres d'évêques. Leurs yeux fulgurent extraordinairement. Ils ont l'air de bourreaux ou l'air d'eunuques.

Hilarion s'avance au milieu d'eux. Tous le saluent. Antoine, en se serrant contre son épaule, les observe. Il remarque beaucoup de femmes. Plusieurs sont habillées en hommes, avec les cheveux ras; il en a peur.

HILARION

Ce sont des chrétiennes qui ont converti leurs maris. D'ailleurs les femmes sont toujours pour Jésus, même les idolâtres, témoin Procula l'épouse de Pilate, et Poppée la concubine de Néron. Ne tremble plus ! avance !

Et il en arrive d'autres, continuellement.

Ils se multiplient, se dédoublent, légers comme des ombres, tout en faisant une grande clameur où se mêlent des hurlements de rage, des cris d'amour, des cantiques et des objurgations.

ANTOINE

à voix basse :

Que veulent-ils ?

HILARION

Le Seigneur a dit : « J'aurais encore à vous parler de bien des choses. » Ils possèdent ces choses.

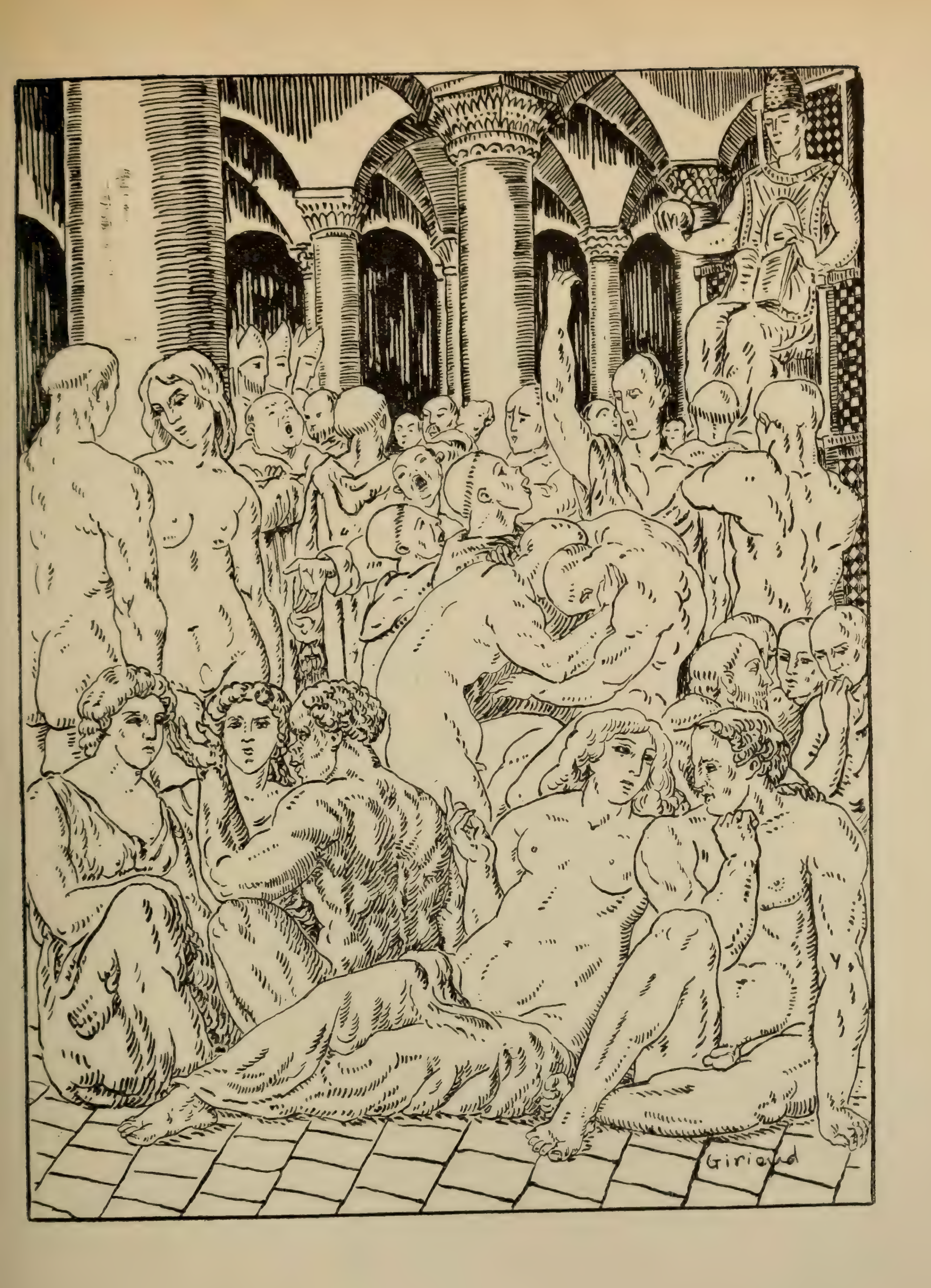
Et il pousse vers un trône d'or à cinq marches où, entouré de quatre-vingt-quinze disciples, tous frottés d'huiles, maigres et très pâles, siège le prophète Manès — beau comme un archange, immobile comme une statue, portant une robe indienne, des escarboucles dans ses cheveux nattés, à sa main gauche un livre d'images peintes, et sous sa droite un globe. Les images représentent les créatures qui sommeillaient dans le chaos. Antoine se penche pour les voir. Puis,

MANÈS

fait tourner son globe ; et réglant ses paroles sur une lyre d'où s'échappent des sons cristallins :

La terre céleste est à l'extrémité supérieure, la terre mortelle à l'extrémité inférieure. Elle est soutenue par deux anges, le Splenditenens et l'Omophore à six visages.

Au sommet du ciel le plus haut se tient la Divinité impassible ;


Girieud

en dessous, face à face, sont le Fils de Dieu et le Prince des ténèbres.

Les ténèbres s'étant avancées jusqu'à son royaume, Dieu tira de son essence une vertu qui produisit le premier homme ; et il l'environna des cinq éléments. Mais les démons des ténèbres lui en dérobèrent une partie, et cette partie est l'âme.

Il n'y a qu'une seule âme — universellement épandue, comme l'eau d'un fleuve divisé en plusieurs bras. C'est elle qui soupire dans le vent, grince dans le marbre qu'on scie, hurle par la voix de la mer; et elle pleure des larmes de lait quand on arrache les feuilles du figuier.

Les âmes sorties de ce monde émigrent vers les astres, qui sont des êtres animés.

ANTOINE

se met à rire.

Ah ! ah ! quelle absurde imagination !

UN HOMME

sans barbe et d'apparence austère :

En quoi ?

Antoine va répondre. Mais Hilarion lui dit tout bas que cet homme est l'immense Origène ; et

MANÈS

reprend :

D'abord elles s'arrêtent dans la lune, où elles se purifient. Ensuite elles montent dans le soleil.

ANTOINE

lentement :

Je ne connais rien... qui nous empêche... de le croire.

MANÈS

Le but de toute créature est la délivrance du rayon céleste enfermé dans la matière. Il s'en échappe plus facilement par les parfums,

les épices, l'arome du vin cuit, les choses légères qui ressemblent à des pensées. Mais les actes de la vie l'y retiennent. Le meurtrier renaîtra dans le corps d'un célèphe, celui qui tue un animal deviendra cet animal; si tu plantes une vign , tu seras lié dans ses rameaux. La nourriture en absorbe. Donc, privez-vous ! jeûnez !

HILARION

Ils sont tempérants, comme tu vois !

MANÈS

Il y en a beaucoup dans les viandes, moins dans les herbes. D'ailleurs les Purs, grâce à leurs mérites, dépouillent les végétaux de cette partie lumineuse et elle remonte à son foyer. Les animaux, par la génération, l'emprisonnent dans la chair. Donc, fuyez les femmes !

HILARION

Admire leur continence !

MANÈS

Ou plutôt, faites si bien qu'elles ne soient pas fécondes. — Mieux vaut pour l'âme tomber sur la terre que de languir dans des entraves charnelles !

ANTOINE

Ah ! l'abomination !

HILARION

Qu'importe la hiérarchie des turpitudes ? l'Église a bien fait du mariage un sacrement !

SATURNIN

en costume de Syrie.

Il propage un ordre de choses funestes ! Le Père, pour punir les anges révoltés, leur ordonna de créer le monde. Le Christ est venu, afin que le Dieu des Juifs qui était un de ces anges...

ANTOINE

Un ange ? lui ! le Créateur !

CERDON

N'a-t-il pas voulu tuer Moïse, tromper ses prophètes, séduit les peuples, répandu le mensonge et l'idolâtrie ?

MARCION

Certainement, le Créateur n'est pas le vrai Dieu !

SAINT CLÉMENT D'ALEXANDRIE

La matière est éternelle !

BARDESANES

en mage de Babylone :

Elle a été formée par les Sept Esprits planétaires.

LES HERNIENS

Les anges ont fait les âmes !

LES PRISCILLIANIENS

C'est le Diable qui a fait le monde !

ANTOINE

se rejette en arrière :

Horreur !

HILARION

le soutenant :

Tu te désespères trop vite ! tu comprends mal leur doctrine ! En voici un qui a reçu la sienne de Théodas, l'ami de saint Paul. Écoute-le !

Et, sur un signe d'Hilarion,

VALENTIN

en tunique de toile d'argent, la voix sifflante et le crâne pointu :

Le monde est l'œuvre d'un Dieu en délire.

ANTOINE

baisse la tête.

L'œuvre d'un Dieu en délire !...

Après un long silence :

Comment cela ?

VALENTIN

Le plus parfait des êtres, des Éons, l'Abîme, reposait au sein de la Profondeur avec la Pensée. De leur union sortit l'Intelligence, qui eut pour compagne la Vérité.

L'Intelligence et la Vérité engendrèrent le Verbe et la Vie, qui à leur tour, engendrèrent l'Homme et l'Église ; — et cela fait huit Éons !

Il compte sur ses doigts.

Le Verbe et la Vérité produisirent dix autres Éons, c'est-à-dire cinq couples. L'Homme et l'Église en avaient produit douze autres, parmi lesquels le Paraclet et la Foi, l'Espérance et la Charité, le Parfait et la Sagesse, Sophia.

L'Ensemble de ces trente Éons constitue le Plérôme, ou Universalité de Dieu. Ainsi, comme les échos d'une voix qui s'éloigne, comme les effluves d'un parfum qui s'évapore, comme les feux du soleil qui se couche, les Puissances émanées du Principe vont toujours s'affaiblissant.

Mais Sophia, désireuse de connaître le Père s'élança hors du Plérôme ;— et le Verbe fit alors un autre couple, le Christ et le Saint-Esprit, qui avait relié entre eux tous les Éons ; et tous ensemble ils formèrent Jésus, la fleur du Plérôme.

Cependant, l'effort de Sophia pour s'enfuir avait laissé dans le vide une image d'elle, une substance mauvaise, Acharamoth. Le Sauveur en eut pitié, la délivra des passions; — et du sourire d'Acharamoth délivrée la lumière naquit; ses larmes firent les eaux, sa tristesse engendra la matière noire.

D'Acharamoth sortit le Demiurge, fabricateur des mondes, des cieux et du Diable. Il habite bien plus bas que le Plérôme, sans même l'apercevoir, tellement qu'il se croit le vrai Dieu, et répète par la bouche de ses prophètes : « Il n'y a d'autre Dieu que moi ! » Puis il fit l'homme, et lui jeta dans l'âme la semence immatérielle, qui était l'Église, reflet de l'autre Église placée dans le Plérôme.

Acharamoth, un jour, parvenant à la région la plus haute, se joindra au Sauveur; le feu caché dans le monde anéantira toute matière, se dévorera lui-même, et les hommes, devenus de purs esprits, épouseront des anges !

ORIGÈNE

Alors le Démon sera vaincu, et le règne de Dieu commencera !

Antoine retient un cri; et aussitôt,

BASILIDE

le prenant par le coude :

L'Être suprême avec les émanations infinies s'appelle Abraxas, et le Sauveur avec toutes ses vertus Kaulakau, autrement ligne-sur-ligne, rectitude-sur-rectitude.

On obtient la force de Kaulakau par le secours de certains mots, inscrits sur cette calcédoine pour faciliter la mémoire.

Et il montre à son cou une petite pierre où sont gravées des lignes bizarres.

Alors tu seras transporté dans l'Invisible; et supérieur à la loi, tu mépriseras tout, même la vertu !

Nous autres, les Purs, nous devons fuir la douleur, d'après l'exemple de Kaulakau.

ANTOINE

Comment ! et la croix ?

LES ELKHESAÏTES

en robe d'hyacinthe, lui répondent :

La tristesse, la bassesse, la condamnation et l'oppression de mes pères sont effacées, grâce à la mission qui est venue !

On peut renier le Christ inférieur, l'homme-Jésus; mais il faut adorer l'autre Christ, éclos dans sa personne sous l'aile de la Colombe.

Honorez le mariage ! Le Saint-Esprit est féminin !

Hilarion a disparu ; et Antoine poussé par la foule arrive devant

LES CARPOCRATIENS

étendus avec des femmes sur des coussins d'écarlate :

Avant de rentrer dans l'Unique, tu passeras par une série de conditions et d'actions. Pour t'affranchir des ténèbres, accomplis dès maintenant, leurs œuvres ! L'époux va dire à l'épouse : « Fais la charité à ton frère », et elle te baisera.

LES NICOLAÏTES

assemblés autour d'un mets qui fume :

C'est de la viande offerte aux idoles; prends-en ! L'apostasie est permise quand le cœur est pur. Gorge ta chair de ce qu'elle demande. Tâche de l'exterminer à force de débauches ! Prounikos, la mère du Ciel, s'est vautrée dans les ignominies.

LES MARCOSIENS

avec des anneaux d'or et ruisselants de baume :

Entre chez nous pour t'unir à l'Esprit ! Entre chez nous pour boire l'immortalité !

Et l'un d'eux lui montre, derrière une tapisserie, le corps d'un homme terminé par une tête d'âne. Cela représente Sabaoth, père du Diable. En marque de haine, il crache dessus.

Un autre découvre un lit très bas, jonché de fleurs, en disant que

Les noces spirituelles vont s'accomplir.

Un troisième tient une coupe de verre, fait une invocation ; du sang y paraît :

Ah ! le voilà ! le voilà ! le sang du Christ !

Antoine s'écarte. Mais il est éclaboussé par l'eau qui saute d'une cuve.

LES HELVIDIENS

s'y jettent la tête en bas, en marmottant :

L'homme régénéré par le baptême est impeccable !

Puis il passe près d'un grand feu, où se chauffent les Adamites, complètement nus pour imiter la pureté du paradis ; et il se heurte aux

MESSALIENS

vautrés sur les dalles, à moitié endormis, stupides :

Oh ! écrase-nous si tu veux, nous ne bougerons pas ! Le travail est un péché, toute occupation mauvaise !

Derrière ceux-là, les abjects

PATERNIENS,

hommes, femmes et enfants, pêle-mêle sur un tas d'ordures, relèvent leur faces hideuses barbouillées de vin :

Les parties inférieures du corps faites par le Diable lui appartiennent. Buvons, mangeons, forniquons !

ÆTIUS

Les crimes sont des besoins au-dessous du regard de Dieu !

Mais tout à coup

UN HOMME,

vêtu d'un manteau carthaginois, bondit au milieu d'eux, avec un paquet de lanières à la main ; et frappant au hasard de droite et de gauche, violemment.

Ah ! imposteurs, brigands, simoniaques, hérétiques et démons ! la vermine des écoles, la lie de l'enfer ! Celui-là, Marcion, c'est un matelot de Sinope excommunié pour inceste ; on a banni Carpocras comme magicien ; Ætius a volé sa concubine, Nicolas prostitué sa femme; et Manès, qui se fait appeler le Bouddha et qui se nomme Cubricus, fut écorché vif avec une pointe de roseau, si bien que sa peau tannée se balance aux portes de Ctésiphon !

ANTOINE

a reconnu Tertullien, et s'élance pour le rejoindre :

Maître ! à moi ! à moi !

TERTULLIEN

continuant :

Brisez les images ! voilez les vierges ! Priez, jeûnez, pleurez mortifiez-vous ! Pas de philosophie ! pas de livres ! après Jésus la science est inutile !

Tous ont fui ; et Antoine voit, à la place de Tertullien, une femme assise sur un banc de pierre.

Elle sanglotte, la tête appuyée contre une colonne, les cheveux pendants, le corps affaisé dans une longue simarre brune.

Puis, ils se trouvent l'un près de l'autre, loin de la foule ; — et un silence, un apaisement extraordinaire s'est fait, comme dans les bois, quand le vent s'arrête et que les feuilles tout à coup ne remuent plus.

Cette femme est très belle, flétrie pourtant et d'une pâleur de sépulcre. Ils se regardent; et leurs yeux s'envoient comme un flot de pensées, mille choses anciennes, confuses et profondes. Enfin,

PRISCILLA

se met à dire :

J'étais dans la dernière chambre des bains, et je m'endormais au bourdonnement des rues.

Tout à coup j'entendis des clameurs. On criait : « C'est un magicien ! c'est le Diable ! » Et la foule s'arrêta devant notre maison, en face du temple d'Esculape. Je me haussai avec les poignets jusqu'à la hauteur du soupirail.

Sur le péristyle du temple, il y avait un homme qui portait un carcan de fer à son cou. Il prenait des charbons dans un réchaud, et il s'en faisait sur la poitrine de larges traînées, en appelant « Jésus, Jésus ! » Le peuple disait : « Cela n'est pas permis ! lapidons-le ! » Lui, il continuait. C'étaient des choses inouïes, transportantes. Des fleurs larges comme le soleil tournaient devant mes yeux, et j'entendais dans les espaces une harpe d'or vibrer. Le jour tomba. Mes bras lâchèrent les barreaux, mon corps défaillit, et quand il m'eut emmenée à sa maison....

ANTOINE

De qui donc parles-tu ?

PRISCILLA

Mais, de Montanus !

ANTOINE

Il est mort, Montanus.

PRISCILLA

Ce n'est pas vrai !

UNE VOIX

Non, Montanus n'est pas mort !

Antoine se retourne ; et près de lui, de l'autre côté, sur le banc, une seconde femme est assise, — blonde celle-là, et encore plus pâle, avec des bouffissures sous les paupières comme si elle avait longtemps pleuré. Sans qu'il l'interroge, elle dit :

MAXIMILLA

Nous revenions de Tarse par les montagnes, lorsqu'à un détour du chemin, nous vîmes un homme sous un figuier.

Il cria de loin : « Arrêtez-vous ! » et il se précipita en nous injuriant. Les esclaves accoururent. Il éclata de rire. Les chevaux se cabrèrent. Les molosses hurlaient tous.

Il était debout. La sueur coulait sur son visage. Le vent faisait claquer son manteau.

En nous appelant par nos noms, il nous reprochait la vanité de nos œuvres, l'infamie de nos corps ; — et il levait le poing du côté des dromadaires, à cause des clochettes d'argent qu'ils portent sous la mâchoire.

Sa fureur me versait l'épouvante dans les entrailles ; c'était pourtant comme une volupté qui me berçait, m'enivrait.

D'abord, les esclaves s'approchèrent. « Maître, dirent-ils, nos bêtes sont fatiguées ; » puis ce furent les femmes : « Nous avons peur, » et les esclaves s'en allèrent. Puis, les enfants se mirent à pleurer : « Nous avons faim ! » Et comme on n'avait pas répondu aux femmes, elles disparurent.

Lui, il parlait. Je sentis quelqu'un près de moi. C'était l'époux ; j'écoutais l'autre. Il se traîna parmi les pierres en s'écriant : « Tu m'abandonnes ? » et je répondis : « Oui, va-t'en ! » — afin d'accompagner Montanus.

ANTOINE

Un eunuque !

PRISCILLA

Ah ! cela t'étonne, cœur grossier ! Cependant Madeleine, Jeanne, Marthe et Suzanne n'entraient pas dans la couche du Sauveur. Les âmes, mieux que les corps, peuvent s'étreindre avec délire. Pour conserver impunément Eustolie, Léonce l'évêque se mutila, — aimant mieux son amour que sa virilité. Et puis, ce n'est pas ma faute ; un esprit m'y contraint ; Sotas n'a pu me guérir. Il est cruel, pourtant ! Qu'importe ! Je suis la dernière des prophétesses ; et après moi, la fin du monde viendra.

MAXIMILLA

Il m'a comblée de ses dons. Aucune, d'ailleurs, ne l'aime autant, et n'en est plus aimée !

PRISCILLA

Tu mens ! c'est moi !

MAXIMILLA

Non, c'est moi !

Elles se battent.
Entre leurs épaules paraît la tête d'un nègre.

MONTANUS

couvert d'un manteau noir, fermé par deux os de mort :

Apaisez-vous, mes colombes ! Incapables du bonheur terrestre, nous sommes par cette union dans la plénitude spirituelle. Après l'âge du Père, l'âge du Fils ; et j'inaugure le troisième, celui du Paraclet. Sa lumière m'est venue durant les quarante nuits que la Jérusalem céleste a brillé dans le firmament, au-dessus de ma maison, à Pepuza.

Ah ! comme vous criez d'angoisse quand les lanières vous flagellent ! comme vos membres endoloris se présentent à mes ardeurs !

comme vous languissez sur ma poitrine, d'un irréalisable amour ! Il est si fort qu'il vous a découvert des mondes, et vous pouvez maintenant apercevoir les âmes avec vos yeux.

Antoine fait un geste d'étonnement.

TERTULLIEN

revenu près de Montanus :

Sans doute, puisque l'âme a un corps, — ce qui n'a point de corps n'existant pas.

MONTANUS

Pour la rendre plus subtile, j'ai institué des mortifications nombreuses, trois carêmes par an, et pour chaque nuit des prières où l'on ferme la bouche, — de peur que l'haleine en s'échappant ne ternisse la pensée. Il faut s'abstenir des secondes noces, ou plutôt de tout mariage ! Les anges ont péché avec les femmes.

LES ARCONTIQUES

en cilices de crins :

Le Sauveur a dit : « Je suis venu pour détruire l'œuvre de la Femme. »

LES TATIANIENS

en cilices de joncs :

L'arbre du mal, c'est elle ! Les habits de peau sont notre corps.

Et, avançant toujours du même côté, Antoine rencontre

LES VALÉSIENS

étendus par terre, avec des plaques rouges au bas du ventre, sous leur tunique.

Ils lui présentent un couteau :

Fais comme Origène et comme nous ! Est-ce la douleur que tu

crains, lâche ? Est-ce l'amour de ta chair qui te retient, hypocrite ?

Et, pendant qu'il est à les regarder se débattre, étendus sur le dos dans les mares de leur sang,

LES CAÏNITES,

les cheveux noués par une vipère, passent près de lui en vociférant à son oreille :

Gloire à Caïn ! gloire à Sodome ! gloire à Judas !

Caïn fit la race des forts. Sodome épouvanta la terre avec son châtiment ; et c'est par Judas que Dieu sauva le monde ! — Oui, Judas ! sans lui pas de mort et pas de rédemption !

Ils disparaissent sous la horde des

CIRCONCELLIONS

vêtus de peaux de loup, couronnés d'épines, et portant des massues de fer :

Écrasez le fruit ! troublez la source ! noyez l'enfant ! Pillez le riche qui se trouve heureux, qui mange beaucoup ! Battez le pauvre qui envie la housse de l'âne, le repas du chien, le nid de l'oiseau, et qui se désole parce que les autres ne sont pas des misérables comme lui.

Nous, les Saints, pour hâter la fin du monde, nous empoisonnons, brûlons, massacrons !

Le salut n'est que dans le martyre. Nous nous donnons le martyre. Nous enlevons avec des tenailles la peau de nos têtes, nous étalons nos membres sous les charrues, nous nous jetons dans la gueule des fours !

Honni le baptême ! honnie l'eucharistie ! honni le mariage ! damnation universelle !

Alors, dans toute la basilique, c'est un redoublement de fureurs.

Les Audiens tirent des flèches contre le Diable ; les Collyridiens lancent au plafond des voiles bleues ; les Ascites se prosternent devant un outre ; les Marcionites baptisent un mort avec de l'huile. Auprès d'Appelles,

une femme, pour expliquer mieux son idée, fait voir un pain rond dans une bouteille ; une autre, au milieu des Sampséens, distribue comme une hostie la poussière de ses sandales. Sur le lit des Marcosiens jonché de roses, deux amants s'embrassent. Les Circoncellions s'entr'égorgent, les Valésiens râlent, Bardesane chante, Carpocras danse, Maximilla et Priscilla poussent des gémissements sonores ; — et la fausse prophétesse de Cappadoce, toute nue, accoudée sur un lion et secouant trois flambeaux, hurle l'Invocation-Terrible.

Les colonnes se balancent comme des troncs d'arbres, les amulettes aux cous des Hérésiarques entre-croisent des lignes de feux, les constellations dans les chapelles s'agitent, et les murs reculent sous le va-et-vient de la foule, dont chaque tête est un flot qui saute et rugit.

Cependant, — du fond même de la clameur, une chanson s'élève avec des éclats de rire, où le nom de Jésus revient.

Ce sont des gens de la plèbe, tous frappant dans leurs mains pour marquer la cadence. Au milieu d'eux est

ARIUS

en costume de diacre.

Les fous qui déclament contre moi prétendent expliquer l'absurde ; et pour les perdre tout à fait, j'ai composé des petits poèmes tellement drôles, qu'on les sait par cœur dans les moulins, les tavernes et les ports.

Mille fois non ! le Fils n'est pas coéternel au Père, ni de même substance ! Autrement il n'aurait pas dit : « Père, éloigne de moi ce calice ! — Pourquoi m'appelez-vous bon ? Dieu seul est bon ! — Je vais à mon Dieu, à votre Dieu ! » et d'autres paroles attestant sa qualité de créature. Elle nous est démontrée, de plus, par tous ses noms : agneau, pasteur, fontaine, sagesse, fils de l'homme, prophète, bonne voie, pierre angulaire !

SABELLIUS

Moi, je soutiens que tous deux sont identiques.

ARIUS

Le concile d'Antioche a décidé le contraire.

ANTOINE

Qu'est-ce donc que le Verbe ?... Qu'était Jésus ?

LES VALENTINIENS

C'était l'époux d'Acharamoth repentie !

LES SETHIANIENS

C'était Sem, fils de Noé !

LES THÉODOTIENS

C'était Melchisédech !

LES MÉRINTHIENS

Ce n'était rien qu'un homme !

LES APOLLINARISTES

Il en a pris l'apparence ! il a simulé la Passion.

MARCEL D'ANCYRE

C'est un développement du Père !

LE PAPE CALIXTE

Père et Fils sont les deux modes d'un seul Dieu !

MÉTHODIUS

Il fut d'abord dans Adam, puis dans l'homme !

CÉRINTHE

Et il ressuscitera !

VALENTIN

Impossible, — son corps étant céleste !

PAUL DE SAMOSATE

Il n'est Dieu que depuis son baptême !

HERMOGÈNE

Il habite le soleil !

Et tous les hérésiarques font un cercle autour d'Antoine, qui pleure, la tête dans ses mains.

UN JUIF

à barbe rouge, et la peau maculée de lèpre, s'avance tout près de lui ; — et ricanant horriblement :

Son âme était l'âme d'Esaü ! Il souffrait de la maladie bellérophontienne; et sa mère, la parfumeuse, s'est livrée à Pantherus, un soldat romain, sur des gerbes de maïs, un soir de moisson.

ANTOINE

vivement, relève sa tête, les regarde sans parler ; puis marchant droit sur eux :

Docteurs, magiciens, évêques et diacres, hommes et fantômes, arrière ! arrière ! Vous êtes tous des mensonges !

LES HÉRÉSIARQUES

Nous avons des martyrs plus martyrs que les tiens, des prières plus difficiles, des élans d'amour supérieurs, des extases aussi longues.

ANTOINE

Mais pas de révélation ! pas de preuves !

Alors tous brandissent dans l'air des rouleux de papyrus, des tablettes

de bois, des morceaux de cuir, des bandes d'étoffes ; — et se poussant les uns les autres :

LES CÉRINTHIENS

Voilà l'Évangile des Hébreux !

LES MARCIONITES

L'Évangile du Seigneur !

LES MARCOSIENS

L'Évangile d'Ève !

LES ENCRATITES

L'Évangile de Thomas !

LES CAÏNITES

L'Évangile de Judas !

BASILIDE

Le traité de l'âme advenue !

MANÈS

La prophétie de Barcouf !

Antoine se débat, leur échappe ; — et il aperçoit dans un coin, plein d'ombre,

LES VIEUX ÉBIONITES

desséchés comme des momies, le regard éteint, les sourcils blancs.

Ils disent, d'une voix chevrotante :

Nous l'avons connu, nous autres, nous l'avons connu, le fils du charpentier ! Nous étions de son âge, nous habitions dans sa rue. Il s'amusait avec de la boue à modeler des petits oiseaux, sans avoir peur du coupant des tailloirs, aidait son père dans son travail, ou

assemblait pour sa mère des pelotons de laine teinte. Puis, il fit un voyage en Égypte, d'où il rapporta de grands secrets. Nous étions à Jéricho, quand il vint trouver le mangeur de sauterelles. Ils causèrent à voix basse, sans que personne pût les entendre. Mais c'est à partir de ce moment qu'il fit du bruit en Galilée et qu'on a débité sur son compte beaucoup de fables.

Ils répètent, en tremblotant :

Nous l'avons connu, nous autres ! nous l'avons connu !

ANTOINE

Ah ! encore, parlez ! parlez ! Comment était son visage ?

TERTULLIEN

D'un aspect farouche et repoussant; — car il s'était chargé de tous les crimes, toutes les douleurs, et toutes les difformités du monde.

ANTOINE

Oh ! non ! non ! Je me figure, au contraire, que toute sa personne avait une beauté plus qu'humaine.

EUSÈBE DE CÉSARÉE

Il y a bien à Paneades, contre une vieille masure, dans un fouillis d'herbes, une statue de pierre, élevée, à ce qu'on prétend, par l'hémorroïdesse. Mais le temps lui a rongé la face, et les pluies ont gâté l'inscription.

Une femme sort du groupe des Carpocratiens.

MARCELLINA

Autrefois, j'étais diaconesse à Rome dans une petite église, où je faisais voir aux fidèles les images en argent de saint Paul, d'Homère, de Pythagore et de Jésus-Christ.

Je n'ai gardé que la sienne.

Elle entr'ouvre son manteau.

La veux-tu ?

UNE VOIX

Il reparaît, lui-même, quand nous l'appelons ! c'est l'heure ! Viens !

Et Antoine sent tomber sur son bras une main brutale, qui l'entraîne.

Il monte un escalier complètement obscur ; — et après bien des marches il arrive devant une porte. Alors, celui qui le mène (est-ce Hilarion? il n'en sait rien) dit à l'oreille d'un autre : « *Le Seigneur va venir,* » *— et ils sont introduits dans une chambre, basse de plafond, sans meubles.*

Ce qui le frappe d'abord, c'est en face de lui une longue chrysalide couleur de sang, avec une tête d'homme d'où s'échappent des rayons, et le mot Knouphis, *écrit en grec autour. Elle domine un fût de colonne, posé au milieu d'un piédestal. Sur les autres parois de la chambre, des médaillons en fer poli représentent des têtes d'animaux, celle d'un bœuf, d'un lion, d'un aigle, d'un chien, et la tête d'âne — encore !*

Les lampes d'argile, suspendues au bas de ces images, font une lumière vacillante. Antoine, par un trou de la muraille, aperçoit la lune qui brille au loin sur les flots, et même il distingue leur petit clapotement régulier, avec le bruit sourd d'une carène de navire tapant contre les pierres d'un môle.

Des hommes accroupis, la figure sous leurs manteaux, lancent, par intervalles, comme un aboiement étouffé. Des femmes sommeillent, le front sur leurs deux bras que soutiennent leurs genoux, tellement perdues dans leurs voiles qu'on dirait des tas de hardes le long du mur. Auprès d'elles, des enfants demi-nus, tout dévorés de vermine, regardent d'un air idiot les lampes brûler ; — et on ne fait rien ; on attend quelque chose.

Ils parlent à voix basse de leurs familles ou se communiquent des remèdes pour leurs maladies. Plusieurs vont s'embarquer au point du jour,

la persécution devenant trop forte. Les païens pourtant ne sont pas difficiles à tromper. « Ils croient, les sots, que nous adorons Knouphis ! »

Mais un des frères, inspiré tout à coup, se pose devant la colonne, où l'on a mis un pain qui surmonte une corbeille, pleine de fenouil et d'aristoloches.

Les autres ont pris leurs places, formant debout trois lignes parallèles.

L'INSPIRÉ

déroule une pancarte couverte de cylindres entre-mêlés, puis commence :

Sur les ténèbres, le rayon du Verbe descendit et un cri violent s'échappa, qui semblait la voix de la lumière.

TOUS

répondent, en balançant leurs corps :

Kyrie eleïson !

L'INSPIRÉ

L'homme, ensuite, fut créé par l'infâme Dieu d'Israël, avec l'auxiliaire de ceux-là :

En désignant les médaillons,

Astophaios, Oraïos, Sabaoth, Adonaï, Eloï, Iaô !

Et il gisait sur la boue, hideux, débile, informe, sans pensée.

TOUS

d'un ton plaintif :

Kyrie eleïson !

L'INSPIRÉ

Mais Sophia, compatissante, le vivifia d'une parcelle de son âme.

Alors, voyant l'homme si beau, Dieu fut pris de colère. Il l'emprisonna dans son royaume en lui interdisant l'arbre de la science.

L'autre, encore une fois, le secourut ! Elle envoya le serpent, qui, par de longs détours, le fit désobéir à cette loi de haine.

Et l'homme, quand il eut goûté de la science, comprit les choses célestes.

TOUS

avec force :

Kyrie eleïson !

L'INSPIRÉ

Mais Iabdalaoth, pour se venger, précipita l'homme dans la matière, et le serpent avec lui !

TOUS

très bas :

Kyrie eleïson !

Ils ferment la bouche, puis se taisent.

Les senteurs du port se mêlent dans l'air chaud à la fumée des lampes. Leurs mèches, en crépitant, vont s'éteindre ; de longs moustiques tournoient. Et Antoine râle d'angoisse ; c'est comme le sentiment d'une monstruosité flottant autour de lui, l'effroi d'un crime près de s'accomplir.

Mais

L'INSPIRÉ

frappant du talon, claquant des doigts, hochant la tête, psalmodie sur un rhythme furieux, au son des cymbales et d'une flûte aiguë :

Viens ! viens ! viens ! sors de ta caverne !

Véloce qui cours sans pieds, capteur qui prends sans mains !

Sinueux comme les fleuves, orbiculaire comme le soleil, noir avec des taches d'or, comme le firmament semé d'étoiles ! Pareil aux enroulements de la vigne et aux circonvolutions des entrailles !

Inengendré ! mangeur de terre ! toujours jeune ! perspicace ! honoré à Épidaure ! Bon pour les hommes ! qui as guéri le roi Ptolémée, les soldats de Moïse, et Glaucus fils de Minos !

Viens ! viens ! viens ! sors de ta caverne !

TOUS

répètent :

Viens ! viens ! viens ! sors de ta caverne !

Cependant, rien ne se montre.

Pourquoi ? qu'a-t-il ?

Et on se concerte, on propose des moyens.

Un vieillard offre une motte de gazon. Alors un soulèvement se fait dans la corbeille. La verdure s'agite, des fleurs tombent, — et la tête d'un python paraît.

Il passe lentement sur le bord du pain, comme un cercle qui tournerait autour d'un disque immobile, puis se développe, s'allonge ; il est énorme et d'un poids considérable. Pour empêcher qu'il ne frôle la terre, les hommes le tiennent contre leur poitrine, les femmes sur leur tête, les enfants au bout de leurs bras ; — et sa queue, sortant par le trou de la muraille, s'en va indéfiniment jusqu'au fond de la mer. Ses anneaux se dédoublent emplissent la chambre ; ils enferment Antoine.

LES FIDÈLES

collant leur bouche contre sa peau, s'arrachent le pain qu'il a mordu.

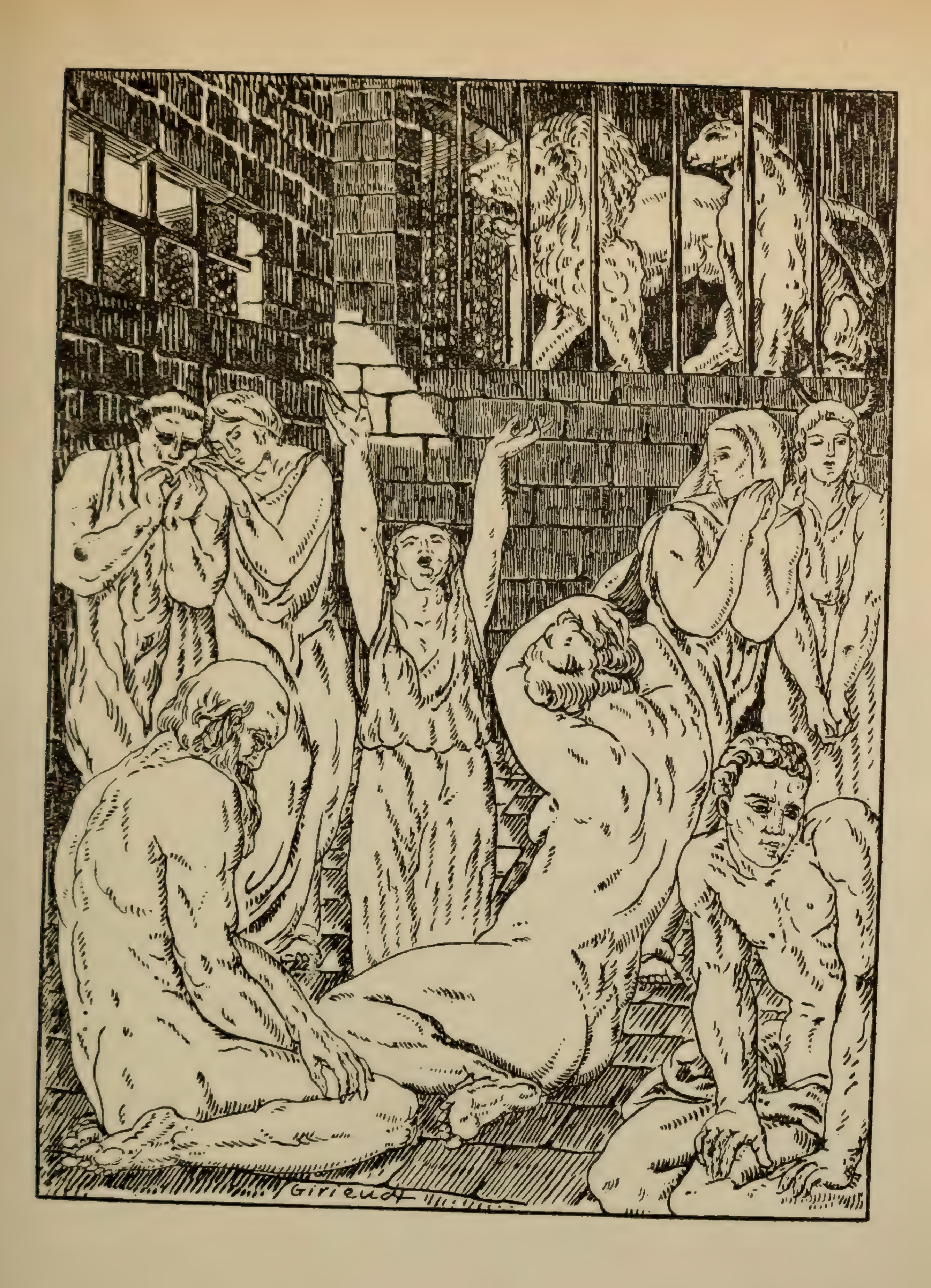
C'est toi ! c'est toi !

Élevé d'abord par Moïse, brisé par Ézéchias, rétabli par le Messie. Il t'avait bu dans les ondes du baptême ; mais tu l'as quitté au jardin des Olives, et il sentit alors toute sa faiblesse.

Tordu à la barre de la croix, et plus haut que sa tête, en bavant sur la couronne d'épines, tu le regardais mourir. — Car tu n'es pas Jésus, toi, tu es le Verbe ! tu es le Christ !

Antoine s'évanouit d'horreur, et il tombe devant sa cabane sur les éclats de bois, où brûle doucement la torche qui a glissé de sa main.

Cette commotion lui fait entr'ouvrir les yeux ; et il aperçoit le Nil,


Girieud

onduleux et clair sous la blancheur de la lune, comme un grand serpent au milieu des sables ; — si bien que l'hallucination le reprenant, il n'a pas quitté les Ophites ; ils l'entourent, l'appellent, charrient des bagages, descendent vers le port. Il s'embarque avec eux.

Un temps inappréciable s'écoule.

Puis la voûte d'une prison l'environne. Des barreaux, devant lui, font des lignes noires sur un fond bleu ; — et à ses côtés, dans l'ombre, des gens pleurent et prient entourés d'autres qui les exhortent et les consolent.

Au dehors, on dirait le bourdonnement d'une foule, et la splendeur d'un jour d'été.

Des voix aiguës crient des pastèques, de l'eau, des boissons à la glace, des coussins d'herbes pour s'asseoir. De temps à autre, des applaudissements éclatent. Il entend marcher sur sa tête.

Tout à coup, part un long mugissement, fort et caverneux comme le bruit de l'eau dans un acqueduc.

Et il aperçoit en face, derrière les barreaux d'une autre loge, un lion qui se promène, — puis une ligne de sandales, de jambes nues et de franges de pourpre. Au delà, des couronnes de monde étagées symétriquement vont en s'élargissant depuis la plus basse qui enferme l'arène jusqu'à la plus haute, où se dressent des mâts pour soutenir un voile d'hyacinthe, tendu dans l'air, sur des cordages. Des escaliers qui rayonnent vers le centre, coupent, à intervalles égaux, ces grands cercles de pierre. Leurs gradins disparaissent sous un peuple assis, chevaliers, sénateurs, soldats, plébéiens, vestales et courtisanes, — en capuchons de laine, en manipules de soie, en tuniques fauves, avec des aigrettes de pierreries, des panaches de plumes, des faisceaux de licteurs ; et tout cela grouillant, criant, tumultueux et furieux l'étourdit, comme une immense cuve bouillonnante. Au milieu de l'arène, sur un autel, fume un vase d'encens.

Ainsi, les gens qui l'entourent sont des chrétiens condamnés aux bêtes. Les hommes portent le manteau rouge des pontifes de Saturne, les femmes les bandelettes de Cérès. Leurs amis se partagent des bribes de leurs vêtements, des anneaux. Pour s'introduire dans la prison, il a fallu,

disent-ils, donner beaucoup d'argent. Qu'importe ! ils resteront jusqu'à la fin.

Parmi ces consolateurs, Antoine remarque un homme chauve, en tunique noire, dont la figure s'est déjà montrée quelque part ; il les entretient du néant du monde et de la félicité des élus. Antoine est transporté d'amour. Il souhaite l'occasion de répandre sa vie pour le Sauveur, ne sachant pas s'il n'est point lui-même un de ces martyrs.

Mais, sauf un Phrygien à longs cheveux, qui reste les bras levés, tous ont l'air triste. Un vieillard sanglote sur un banc, et un jeune homme rêve, debout, la tête basse.

LE VIEILLARD

n'a pas voulu payer, à l'angle d'un carrefour, devant une statue de Minerve ; et il considère ses compagnons avec un regard qui signifie :

Vous auriez dû me secourir ! Des communautés s'arrangent quelquefois pour qu'on les laisse tranquilles. Plusieurs d'entre vous ont même obtenu de ces lettres déclarant faussement qu'on a sacrifié aux idoles.

Il demande :

N'est-ce pas Petrus d'Alexandrie qui a réglé ce qu'on doit faire quand on a fléchi dans les tourments ?

Puis, en lui-même :

Ah ! cela est bien dur à mon âge ! mes infirmités me rendent si faible ! Cependant, j'aurais pu vivre jusqu'à l'autre hiver, encore !

Le souvenir de son petit jardin l'attendrit ; — et il regarde du côté de l'autel.

LE JEUNE HOMME

qui a troublé, par des coups, une fête d'Apollon, murmure :

Il ne tenait qu'à moi, pourtant, de m'enfuir dans les montagnes !

— Les soldats t'auraient pris,

dit un des frères.

— Oh ! j'aurais fait comme Cyprien ; je serais revenu ; et, la seconde fois, j'aurais eu plus de force, bien sûr !

Ensuite, il pense aux jours innombrables qu'il devait vivre, à toutes les joies qu'il n'aura pas connues ; — et il regarde du côté de l'autel.
Mais

L'HOMME EN TUNIQUE NOIRE

accourt sur lui :

Quel scandale ! Comment, toi, une victime d'élection ? Toutes ces femmes qui te regardent, songe donc ! Et puis Dieu, quelquefois, fait un miracle. Pionius engourdit la main de ses bourreaux, le sang de Polycarpe éteignait les flammes de son bûcher.

Il se tourne vers le vieillard :

Père, père ! tu dois nous édifier par ta mort. En la retardant, tu commettrais sans doute quelque action mauvaise qui perdrait le fruit des bonnes. D'ailleurs la puissance de Dieu est infinie. Peut-être que ton exemple va convertir le peuple entier.

Et dans la loge en face, les lions passent et reviennent sans s'arrêter, d'un mouvement continu, rapide. Le plus grand tout à coup regarde Antoine, se met à rugir — et une vapeur sort de sa gueule.
Les femmes sont tassées contre les hommes.

LE CONSOLATEUR

va de l'un à l'autre.

Que diriez-vous, que dirais-tu, si on te brûlait avec des plaques de fer, si des chevaux t'écartelaient, si ton corps enduit de miel était dévoré par les mouches ! Tu n'auras que la mort d'un chasseur qui est surpris dans un bois.

Antoine aimerait mieux tout cela que les horribles bêtes féroces ; il

croit sentir leurs dents, leurs griffes, entendre ses os craquer dans leurs mâchoires.

Un belluaire entre dans le cachot ; les martyrs tremblent.

Un seul est impassible, le Phrygien, qui priait à l'écart. Il a brûlé trois temples ; et il s'avance les bras levés, la bouche ouverte, la tête au ciel, sans rien voir, comme un somnambule.

LE CONSOLATEUR

s'écrie :

Arrière ! arrière ! L'esprit de Montanus vous prendrait.

TOUS

reculent, en vociférant :

Damnation au Montaniste !

Ils l'injurient, crachent dessus, voudraient le battre.

Les lions cabrés se mordent à la crinière. Le peuple hurle : « Aux bêtes ! aux bêtes ! »

Les martyrs, éclatant en sanglots, s'étreignent. Une coupe de vin narcotique leur est offerte. Ils se la passent de main en main, vivement.

Contre la porte de la loge, un autre belluaire attend le signal. Elle s'ouvre ; un lion sort.

Il traverse l'arène, à grands pas obliques. Derrière lui, à la file, paraissent les autres lions, puis un ours, trois panthères, des léopards. Ils se dispersent comme un troupeau dans une prairie.

Le claquement d'un fouet retentit. Les chrétiens chancellent, — et, pour en finir, leurs frères les poussent. Antoine ferme les yeux.

Il les ouvre. Mais des ténèbres l'enveloppent.

Bientôt elles s'éclaircissent ; et il distingue une plaine aride et mamelonneuse, comme on en voit autour des carrières abandonnées.

Çà et là, un bouquet d'arbustes se lève parmi des dalles a ras de sol ; et des formes blanches, plus indécises que des nuages, sont penchées sur elles.

Il en arrive d'autres, légèrement. Des yeux brillent dans la fente des longs voiles. A la nonchalance de leurs pas et aux parfums qui s'exhalent, Antoine reconnaît des patriciennes. Il y a aussi des hommes, mais de condition inférieure, car ils ont des visages à la fois naïfs et grossiers.

UNE D'ELLES

en respirant largement :

Ah ! comme c'est bon l'air de la nuit froide, au milieu des sépulcres ! Je suis si fatiguée de la mollesse des lits, du fracas des jours, de la pesanteur du soleil !

Sa servante retire d'un sac en toile une torche qu'elle enflamme. Les fidèles y allument d'autres torches, et vont les planter sur les tombeaux.

UNE FEMME

haletante :

Ah ! enfin, me voilà ! Mais quel ennui que d'avoir épousé un idolâtre !

UNE AUTRE

Les visites dans les prisons, les entretiens avec nos frères, tout est suspect à nos maris ! — et même il faut nous cacher quand nous [illegible] le signe de la croix ; ils prendraient cela pour une conjuration magique.

UNE AUTRE

Avec le mien, c'était tous les jours des querelles ; je ne voulais pas me soumettre aux abus qu'il exigeait de mon corps ; — et afin de se venger, il m'a fait poursuivre comme chrétienne.

UNE AUTRE

Vous rappelez-vous, Lucius, ce jeune homme si beau, qu'on a traîné par les talons derrière un char, comme Hector, depuis la porte Esquiléenne jusqu'aux montagnes de Tibur ; — et des deux

côtés du chemin le sang tachetait les buissons ! J'en ai recueilli les gouttes. Le voilà !

Elle tire de sa poitrine une éponge toute noire, la couvre de baisers, puis se jette sur les dalles, en criant :

Ah ! mon ami ! mon ami !

UN HOMME

Il y a juste aujourd'hui trois ans qu'est morte Domitilla. Elle fut lapidée au fond du bois de Proserpine. J'ai recueilli ses os qui brillaient comme des lucioles dans les herbes. La terre maintenant les recouvre !

Il se jette sur un tombeau.

O ma fiancée ! ma fiancée !

ET TOUS LES AUTRES

par la plaine :

O ma sœur ! ô mon frère ! ô ma fille ! ô ma mère !

Ils sont à genoux, le front dans les mains, ou le corps tout à plat, les deux bras étendus ; — et les sanglots qu'ils retiennent soulèvent leur poitrine à la briser. Ils regardent le ciel en disant :

Aie pitié de son âme, ô mon Dieu ! Elle languit au séjour des ombres ; daigne l'admettre dans la Résurrection, pour qu'elle jouisse de ta lumière !

Ou, l'œil fixé sur les dalles, ils murmurent :

Apaise-toi, ne souffre plus ! Je t'ai apporté du vin, des viandes !

UNE VEUVE

Voici du pultis fait par moi, selon son goût, avec beaucoup d'œufs et double mesure de farine ! Nous allons le manger ensemble, comme autrefois, n'est-ce pas ?

Elle en porte un peu à ses lèvres ; et, tout à coup, se met à rire d'une façon extravagante, frénétique.

Les autres, comme elle, grignotent quelque morceau, boivent une gorgée.

Ils se racontent les histoires de leurs martyres : la douleur s'exalte, les libations redoublent. Leurs yeux noyés de larmes se fixent les uns sur les autres. Ils balbutient d'ivresse et de désolation ; peu à peu, leurs mains se touchent, leurs lèvres s'unissent, les voiles s'entr'ouvrent, et ils se mêlent sur les tombes entre les coupes et les flambeaux.

Le ciel commence à blanchir. Le brouillard mouille leurs vêtements ; — et, sans avoir l'air de se connaître, ils s'éloignent les uns des autres par des chemins différents, dans la campagne.

Le soleil brille ; les herbes ont grandi, la plaine s'est transformée.

Et Antoine voit nettement à travers des bambous une forêt de colonnes, d'un gris bleuâtre. Ce sont des troncs d'arbres provenant d'un seul tronc. De chacune de ses branches descendent d'autres branches qui s'enfoncent dans le sol ; et l'ensemble de toutes ces lignes horizontales et perpendiculaires, indéfiniment multipliées, ressemblerait à une charpente monstrueuse, si elles n'avaient une petite figue de place en place, avec un feuillage noirâtre, comme celui du sycomore.

Il distingue dans leurs enfourchures des grappes de fleurs jaunes, des fleurs violettes et des fougères, pareilles à des plumes d'oiseaux.

Sous les rameaux les plus bas, se montrent çà et là les cornes d'un bubal, ou les yeux brillants d'une antilope ; des perroquets sont juchés, des papillons voltigent, des lézards se traînent, des mouches bourdonnent ; et on entend, au milieu du silence, comme la palpitation d'une vie profonde.

A l'entrée du bois, sur une manière de bûcher, est une chose étrange — un homme — enduit de bouse de vache, complètement nu, plus sec qu'une momie ; ses articulations forment des nœuds à l'extrémité de ses os qui semblent des bâtons. Il a des paquets de coquilles aux oreilles, la figure très longue, le nez en bec de vautour. Son bras gauche reste droit

en l'air, ankylosé, raide comme un pieu ; — et il se tient là depuis si longtemps que des oiseaux ont fait un nid dans sa chevelure.

Aux quatre coins de son bûcher flambent quatre feux. Le soleil est juste en face. Il le contemple les yeux grands ouverts ; — et sans regarder Antoine :

Brahkmane des bords du Nil, qu'en dis-tu ?

Des flammes sortent de tous les côtés par les intervalles des poutres ; et

LE GYMNOSOPHISTE

reprend :

Pareil au rhinocéros, je me suis enfoncé dans la solitude. J'habitais l'arbre derrière moi.

En effet, le gros figuier présente, dans ses cannelures, une excavation naturelle de la taille d'un homme.

Et je me nourrissais de fleurs et de fruits, avec une telle observance des préceptes, que pas même un chien ne m'a vu manger.

Comme l'existence provient de la corruption, la corruption du désir, le désir de la sensation, la sensation du contact, j'ai fui toute action, tout contact ; et — sans plus bouger que la stèle d'un tombeau, exhalant mon haleine par mes deux narines, fixant mon regard sur mon nez et considérant l'éther dans mon esprit, le monde dans mes membres, la lune dans mon cœur, — je songeais à l'essence de la grande Ame d'où s'échappent continuellement, comme des étincelles de feu, les principes de la vie.

J'ai saisi enfin l'Ame suprême dans tous les êtres, tous les êtres dans l'Ame suprême ; — et je suis parvenu à y faire entrer mon âme, dans laquelle j'avais fait rentrer mes sens.

Je reçois la science, directement du ciel, comme l'oiseau Tchataka qui ne se désaltère que dans les rayons de la pluie.

Par cela même que je connais les choses, les choses n'existent plus.

Pour moi, maintenant, il n'y a pas d'espoir et pas d'angoisse,

pas de bonheur, pas de vertu, ni jour ni nuit, ni toi ni moi, absolument rien.

Mes austérités effroyables m'ont fait supérieur aux Puissances. Une contraction de ma pensée peut tuer cent fils de rois, détrôner les dieux, bouleverser le monde.

Il a dit tout cela d'une voix monotone.

Les feuilles à l'entour se recroquevillent : Des rats, par terre, s'enfuient.

Il abaisse lentement ses yeux vers les flammes qui montent, puis ajoute :

J'ai pris en dégoût la forme, en dégoût la perception, en dégoût jusqu'à la connaissance elle-même, — car la pensée ne survit pas au fait transitoire qui la cause, et l'esprit n'est qu'une illusion comme le reste.

Tout ce qui est engendré périra, tout ce qui est mort doit revivre; les êtres actuellement disparus séjourneront dans des matrices non encore formées, et reviendront sur la terre pour servir avec douleur d'autres créatures.

Mais, comme j'ai roulé dans une multitude infinie d'existences, sous des enveloppes de dieux, d'hommes et d'animaux, je renonce au voyage, je ne veux plus de cette fatigue ! J'abandonne la sale auberge de mon corps, maçonnée de chair, rougie de sang, couverte d'une peau hideuse, pleine d'immondices; — et, pour ma récompense, je vais enfin dormir au plus profond de l'absolu, dans l'Anéantissement.

Les flammes s'élèvent jusqu'à sa poitrine, — puis l'enveloppent. Sa tête passe à travers comme par le trou d'un mur. Ses yeux béants regardent toujours.

ANTOINE

se relève.

La torche, par terre, a incendié les éclats de bois ; et les flammes ont roussi sa barbe.

Tout en criant, Antoine trépigne sur le feu ; — et quand il ne reste plus qu'un amas de cendres :

Où est donc Hilarion ? Il était là tout à l'heure.

Je l'ai vu !

Eh ! non, c'est impossible ! je me trompe !

Pourquoi ?... Ma cabane, ces pierres, le sable, n'ont peut-être pas plus de réalité. Je deviens fou. Du calme ! où étais-je ? qu'y avait-il ?

Ah ! le gymnosophiste !... Cette mort est commune parmi les sages indiens. Kalanos se brûla devant Alexandre ; un autre a fait de même du temps d'Auguste. Quelle haine de la vie il faut avoir ! A moins que l'orgueil ne les pousse ?... N'importe, c'est une intrépidité de martyrs !... Quant à ceux-là, je crois maintenant tout ce qu'on m'avait dit sur les débauches qu'ils occasionnent.

Et auparavant ? Oui, je me souviens ! la foule des hérésiarques... Quels cris ! quels yeux ! Mais pourquoi tant de débordements de la chair et d'égarements de l'esprit ?

C'est vers Dieu qu'ils prétendent se diriger par toutes ces voies ! De quel droit les maudire, moi qui trébuche dans la mienne ? Quand ils ont disparu, j'allais peut-être en apprendre davantage. Cela tourbillonnait trop vite ; je n'avais pas le temps de répondre. A présent, c'est comme s'il y avait dans mon intelligence plus d'espace et plus de lumière. Je suis tranquille. Je me sens capable... Qu'est-ce donc ? je croyais avoir éteint le feu !

Une flamme voltige entre les roches ; et bientôt une voix saccadée se fait entendre, au loin, dans la montagne.

Est-ce l'aboiement d'une hyène, ou les sanglots de quelque voyageur perdu ?

Antoine écoute. La flamme se rapproche.

Et il voit venir une femme qui pleure, appuyée sur l'épaule d'un homme à barbe blanche.


Girieud

Elle est couverte d'une robe de pourpre en lambeaux. Il est nu-tête comme elle, avec une tunique de même couleur, et porte un vase de bronze, d'où s'élève une petite flamme bleue.

Antoine a peur — et voudrait savoir qui est cette femme.

L'ÉTRANGER (SIMON)

C'est une jeune fille, une pauvre enfant, que je mène partout avec moi.

Il hausse le vase d'airain.

Antoine la considère, à la lueur de cette flamme qui vacille.

Elle a sur le visage des marques de morsures, le long des bras des traces de coups ; ses cheveux épars s'accrochent dans les déchirures de ses haillons ; ses yeux paraissent insensibles à la lumière.

SIMON

Quelquefois, elle reste ainsi, pendant fort longtemps, sans parler, sans manger ; puis elle se réveille, — et débite des choses merveilleuses.

ANTOINE

Vraiment ?

SIMON

Ennoia ! Ennoia ! Ennoia ! raconte ce que tu as à dire !

Elle tourne ses prunelles comme sortant d'un songe, passe lentement ses doigts sur ses deux sourcils, et d'une voix dolente :

HÉLÈNE (ENNOIA)

J'ai souvenir d'une région lointaine, couleur d'émeraude. Un seul arbre l'occupe.

Antoine tressaille.

A chaque degré de ses larges rameaux se tient dans l'air un couple d'Esprits. Les branches autour d'eux s'entre-croisent, comme

les veines d'un corps; et ils regardent la vie éternelle circuler depuis les racines plongeant dans l'ombre jusqu'au faîte qui dépasse le soleil Moi, sur la deuxième branche, j'éclairais avec ma figure les nuits d'été.

ANTOINE

se touchant le front.

Ah ! ah ! je comprends ! la tête.

SIMON

le doigt sur la bouche :

Chut !...

HÉLÈNE

La voile restait bombée, la carène fendait l'écume. Il me disait · « Que m'importe si je trouble ma patrie, si je perds mon royaume ! Tu m'appartiendras, dans ma maison ! »

Qu'elle était douce la haute chambre de son palais ! Il se couchait sur le lit d'ivoire, et, caressant ma chevelure, chantait amoureusement

A la fin du jour, j'apercevais les deux camps, les fanaux qu'on allumait, Ulysse au bord de sa tente. Achille tout armé conduisant un char le long du rivage de la mer

ANTOINE

Mais elle est folle entièrement ! Pourquoi ?...

SIMON

Chut !... chut !

HÉLÈNE

Ils m'ont graissée avec des onguents, et ils m'ont vendue au peuple pour que je l'amuse.

Un soir, debout, et le cistre en main, je faisais danser des matelots grecs. La pluie, comme une cataracte, tombait sur la taverne, et les

coupes de vin chaud fumaient. Un homme entra, sans que la porte fût ouverte.

SIMON

C'était moi ! je t'ai retrouvée !

La voici, Antoine, celle qu'on nomme Sigeh, Ennoia, Barbelo, Prounikos ! Les Esprits gouverneurs du monde furent jaloux d'elle, et ils l'attachèrent dans un corps de femme.

Elle a été l'Hélène des Troyens, dont le poète Stesichore a maudit la mémoire. Elle a été Lucrèce, la patricienne violée par les rois. Elle a été Dalila, qui coupait les cheveux de Samson. Elle a été cette fille d'Israël qui s'abandonnait aux boucs. Elle a aimé l'adultère, l'idolâtrie, le mensonge et la sottise. Elle s'est prostituée à tous les peuples. Elle a chanté dans tous les carrefours. Elle a baisé tous les visages.

A Tyr, la Syrienne, elle était la maîtresse des voleurs. Elle buvait avec eux pendant les nuits, et elle cachait les assassins dans la vermine de son lit tiède.

ANTOINE

Eh ! que me fait !...

SIMON

un air furieux :

Je l'ai rachetée, te dis-je, — et rétablie en sa splendeur; tellement que Caïus César Caligula en est devenu amoureux, puisqu'il voulait coucher avec la Lune !

ANTOINE

Eh bien ?...

SIMON

Mais c'est elle qui est la Lune ! Le pape Clément n'a-t-il pas écrit qu'elle fut emprisonnée dans une tour ? Trois cents personnes

vinrent cerner la tour; et à chacune des meurtrières en même temps, on vit paraître la lune, — bien qu'il n'y ait pas dans le monde plusieurs lunes, ni plusieurs Ennoia !

ANTOINE

Oui... je crois me rappeler...

Et il tombe dans une rêverie.

SIMON

Innocente comme le Christ, qui est mort pour les hommes, elle s'est dévouée pour les femmes. Car l'impuissance de Jéhovah se démontre par la transgression d'Adam, et il faut secouer la vieille loi, antipathique à l'ordre des choses.

J'ai prêché le renouvellement dans Éphraïm et dans Issachar, le long du torrent de Bizor, derrière le lac d'Houleh, dans la vallée de Mageddo, plus loin que les montagnes, à Bostra et à Damas ! Viennent à moi ceux qui sont couverts de vin, ceux qui sont couverts de boue, ceux qui sont couverts de sang; et j'effacerai leurs souillures avec le Saint-Esprit, appelé Minerve par les Grecs ! Elle est Minerve ! elle est le Saint-Esprit ! Je suis Jupiter, Apollon, le Christ, le Paraclet, la grande puissance de Dieu, incarnée en la personne de Simon !

ANTOINE

Ah ! c'est toi !... c'est donc toi ? Mais je sais tes crimes !

Tu es né à Gittoï, près de Samarie. Dosithéus, ton premier maître, t'a renvoyé ! Tu exècres saint Paul pour avoir converti une de tes femmes; et, vaincu par saint Pierre, — de rage et de terreur tu as jeté dans les flots le sac qui contenait tes artifices !

SIMON

Les veux-tu ?

Antoine le regarde ; — et une voix intérieure mumure dans sa poitrine: « Pourquoi pas? »

Simon reprend :

Celui qui connaît les forces de la Nature et la substance des Esprits doit opérer des miracles. C'est le rêve de tous les sages — et le désir qui te ronge ; avoue-le !

Au milieu des Romains, j'ai volé dans le cirque tellement haut qu'on ne m'a plus revu. Néron ordonna de me décapiter ; mais ce fut la tête d'une brebis qui tomba par terre, au lieu de la mienne. Enfin, on m'a enseveli tout vivant, mais j'ai ressuscité le troisième jour. La preuve, c'est que me voilà !

Il lui donne ses mains à flairer. Elles sentent le cadavre. Antoine se recule.

Je peux faire se mouvoir des serpents de bronze, rire des statues de marbre, parler des chiens. Je te montrerai une immense quantité d'or ; j'établirai des rois ; tu verras des peuples m'adorant ! Je peux marcher sur les nuages et sur les flots, passer à travers les montagnes apparaître en jeune homme, en vieillard, en tigre et en fourmi, prendre ton visage, te donner le mien, conduire la foudre. L'entends-tu ?

Le tonnerre gronde, des éclairs se succèdent.

C'est la voix du Très-Haut ! « car l'Éternel ton Dieu est un feu » et toutes les créations s'opèrent par des jaillissements de ce foyer.

Tu vas en recevoir le baptême, — ce second baptême annoncé par Jésus, et qui tomba sur les apôtres, un jour d'orage que la fenêtre était ouverte !

Et tout en remuant la flamme avec sa main, lentement, comme pour en asperger Antoine :

Mère des miséricordes, toi qui découvres les secrets, afin que le repos nous arrive dans la huitième maison...

ANTOINE

s'écrie :

Ah ! si j'avais de l'eau bénite !

La flamme s'éteint, en produisant beaucoup de fumée.
Ennoia et Simon ont disparu.
Un brouillard extrêmement froid, opaque et fétide emplit l'atmosphère.

ANTOINE

étendant ses bras comme un aveugle :

Où suis-je ?... J'ai peur de tomber dans l'abîme. Et la croix, bien sûr, est trop loin de moi... Ah ! quelle nuit ! quelle nuit !

Sous un coup de vent, le brouillard s'entr'ouvre ; — et il aperçoit deux hommes, couverts de longues tuniques blanches.

Le premier est de haute taille, de figure douce, de maintien grave. Ses cheveux blonds, séparés comme ceux du Christ, descendent régulièrement sur ses épaules. Il a jeté une baguette qu'il portait à la main, et que son compagnon a reçue en faisant une révérence à la manière des Orientaux.

Ce dernier est petit, gros, camard, d'encolure ramassée, les cheveux crépus, une mine naïve.

Ils sont tous les deux nu-pieds, nu-tête et poudreux comme des gens qui arrivent de voyage.

ANTOINE

en sursaut :

Que voulez-vous ? Parlez ! Allez-vous-en !

DAMIS

— C'est le petit homme.

Là, là !... bon ermite ! ce que je veux ? je n'en sais rien ! Voici le maître.

Il s'asseoit; l'autre reste debout. Silence.

ANTOINE

reprend :

Vous venez ainsi ?...

DAMIS

Oh ! de loin, — de très loin !

ANTOINE

Et vous allez ?...

DAMIS

désignant l'autre :

Où il voudra !

ANTOINE

Qui est-il donc ?

DAMIS

Regarde-le ?

ANTOINE

à part :

Il a l'air d'un saint ! Si j'osais...

La fumée est partie. Le temps est très clair. La lune brille.

DAMIS

A quoi songez-vous donc, que vous ne parlez plus ?

ANTOINE

Je songe... Oh ! rien.

DAMIS

s'avance vers Apollonius, et fait plusieurs tours autour de lui, la taille courbée, sans lever la tête.

Maître ! c'est un ermite galiléen qui demande à savoir les origines de la sagesse.

APOLLONIUS

Qu'il approche !

Antoine hésite.

DAMIS

Approchez !

APOLLONIUS

d'une voix tonnante :

Approche ! Tu voudrais connaître qui je suis, ce que j'ai fait ce que je pense ? n'est-ce pas cela, enfant ?

ANTOINE

... Si ces choses, toutefois, peuvent contribuer à mon salut.

APOLLONIUS

Réjouis-toi, je vais te les dire !

DAMIS

bas à Antoine :

Est-ce possible ! Il faut qu'il vous ait, du premier coup d'œil reconnu des inclinations extraordinaires pour la philosophie ! Je vais en profiter aussi, moi !

APOLLONIUS

Je te raconterai d'abord la longue route que j'ai parcourue pour obtenir la doctrine ; et si tu trouves dans toute ma vie une action mauvaise, tu m'arrêteras, — car celui-là doit scandaliser par ses paroles qui a méfait par ses œuvres.

DAMIS

à Antoine :

Quel homme juste ! hein ?

ANTOINE

Décidément, je crois qu'il est sincère.

APOLLONIUS

La nuit de ma naissance, ma mère crut se voir cueillant des fleurs sur le bord d'un lac. Un éclair parut, et elle me mit au monde à la voix des cygnes qui chantaient dans son rêve.

Jusqu'à quinze ans, on m'a plongé, trois fois par jour, dans la fontaine Asbadée, dont l'eau rend les parjures hydrophiques; et l'on me frottait le corps avec les feuilles du cnyza, pour me faire chaste.

Une princesse palmyrienne vint un soir me trouver, m'offrant des trésors qu'elle savait être dans des tombeaux. Une hiérodoule du temple de Diane s'égorgea, désespérée, avec le couteau des sacrifices; et le gouverneur de Cilicie, à la fin de ses promesses, s'écria devant ma famille qu'il me ferait mourir; mais c'est lui qui mourut trois jours après, assassiné par les Romains.

DAMIS

à Antoine, en le frappant du coude :

Hein ? quand je vous disais ! quel homme !

APOLLONIUS

J'ai, pendant quatre ans de suite, gardé le silence complet des pythagoriciens. La douleur la plus imprévue ne m'arrachait pas un soupir; et au théâtre, quand j'entrais, on s'écartait de moi comme d'un fantôme.

DAMIS

Auriez-vous fait cela, vous ?

APOLLONIUS

Le temps de mon épreuve terminé, j'entrepris d'instruire les prêtres qui avaient perdu la tradition.

ANTOINE

Quelle tradition ?

DAMIS

Laissez-le poursuivre ! Taisez-vous !

APOLLONIUS

J'ai devisé avec les Samanéens du Gange, avec les astrologues de Chaldée, avec les mages de Babylone, avec les Druides gaulois, avec les sacerdotes des nègres ! J'ai gravi les quatorze Olympes, j'ai sondé les lacs de Scythie, j'ai mesuré la grandeur du Désert !

DAMIS

C'est pourtant vrai, tout cela ! J'y étais, moi !

APOLLONIUS

J'ai d'abord été jusqu'à la mer d'Hyrcanie. J'en ai fait le tour; et par le pays des Baraomates, où est enterré Bucéphale, je suis descendu vers Ninive. Aux portes de la ville, un homme s'approcha.

DAMIS

Moi ! moi ! mon bon maître ! Je vous aimai, tout de suite ! Vous étiez plus doux qu'une fille et plus beau qu'un Dieu !

APOLLONIUS

sans l'entendre :

Il voulait m'accompagner, pour me servir d'interprète.

DAMIS

Mais vous répondîtes que vous compreniez tous les langages et que vous deviniez toutes les pensées. Alors j'ai baisé le bas de votre manteau, et je me suis mis à marcher derrière vous.

APOLLONIUS

Après Ctésiphon, nous entrâmes sur les terres de Babylone

DAMIS

Et le satrape poussa un cri, en voyant un homme si pâle.

ANTOINE

à part :

Que signifie...

APOLLONIUS

Le Roi m'a reçu debout, près d'un trône d'argent, dans une salle ronde, constellée d'étoiles; — et de la coupole pendaient, à des fils que l'on n'apercevait pas, quatre grands oiseaux d'or, les deux ailes étendues.

ANTOINE

rêvant :

Est-ce qu'il y a sur la terre des choses pareilles ?

DAMIS

C'est là une ville, cette Babylone ! tout le monde y est riche ! Les maisons, peintes en bleu, ont des portes de bronze, avec un escalier qui descend vers le fleuve ;

Dessinant par terre, avec son bâton,

Comme cela, voyez-vous ? Et puis, ce sont des temples, des places, des bains, des aqueducs ! Les palais sont couverts de cuivre rouge ! et l'intérieur donc, si vous saviez !

APOLLONIUS

Sur la muraille du septentrion s'élève une tour qui en supporte une seconde, une troisième, une quatrième, une cinquième — et il y en a trois autres encore ? La huitième est une chapelle avec un lit.

Personne n'y entre que la femme choisie par les prêtres pour le Dieu Bélus. Le roi de Babylone m'y fit loger.

DAMIS

A peine si l'on me regardait, moi ! Aussi, je restais seul à me promener par les rues. Je m'informais des usages ; je visitais les ateliers ; j'examinais les grandes machines qui portent l'eau dans les jardins. Mais il m'ennuyait d'être séparé du Maître.

APOLLONIUS

Enfin, nous sortîmes de Babylone ; et au clair de la lune, nous vîmes tout à coup une empuse.

DAMIS

Oui-da ! Elle sautait sur son sabot de fer ; elle hennissait comme un âne ; elle galopait dans les rochers. Il lui cria des injures ; elle disparut.

ANTOINE

à part :

Où veulent-ils en venir ?

APOLLONIUS

A Taxilla, capitale de cinq mille forteresses, Phraortes, roi du Gange, nous a montré sa garde d'hommes noirs hauts de cinq coudées, et dans les jardins de son palais, sous un pavillon de brocart vert, un éléphant énorme, que les reines s'amusaient à parfumer. C'était l'éléphant de Porus, qui s'était enfui après la mort d'Alexandre,

DAMIS

Et qu'on avait retrouvé dans une forêt.

ANTOINE

Ils parlent abondamment comme des gens ivres.

APOLLONIUS

Phraortes nous fit asseoir à sa table.

DAMIS

Quel drôle de pays ! Les seigneurs, tout en buvant, se divertissent à lancer des flèches sous les pieds d'un enfant qui danse. Mais je n'approuve pas...

APOLLONIUS

Quand je fus prêt à partir, le Roi me donna un parasol, et il me dit : « J'ai sur l'Indus un haras de chameaux blancs Quand tu n'en voudras plus, souffle dans leurs oreilles. Ils reviendront »

Nous descendîmes le long du fleuve, marchant la nuit à la lueur des lucioles qui brillaient dans les bambous. L'esclave sifflait un air pour écarter les serpents; et nos chameaux se courbaient les reins en passant sous les arbres, comme sous des portes trop basses

Un jour, un enfant noir qui tenait un caducée d'or à la main, nous conduisit au collège des sages. Iarchas, leur chef, me parla de mes ancêtres, de toutes mes pensées, de toutes mes actions, de toutes mes existences. Il avait été le fleuve Indus, et il me rappela que j'avais conduit des barques sur le Nil, au temps du roi Sésostris.

DAMIS

Moi, on ne me dit rien, de sorte que je ne sais pas qui j'ai été.

ANTOINE

Ils ont l'air vague comme des ombres.

APOLLONIUS

Nous avons rencontré, sur le bord de la mer les Cynécophales gorgés de lait, qui s'en revenaient de leur expédition dans l'île Taprobane. Les flots tièdes poussaient devant nous des perles blondes. L'ambre craquait sous nos pas. Des squelettes de baleine blanchis-

saient dans la crevasse des falaises. La terre, à la fin, se fit plus étroite qu'une sandale ; — et après avoir jeté vers le soleil des gouttes de l'Océan, nous tournâmes à droite, pour revenir.

Nous sommes revenus par la Région des Aromates, par le pays des Gangarides, le promontoire de Comaria, la contrée des Sachalites, des Adramites et des Homérites ; — puis, à travers les monts Cassaniens, la mer Rouge et l'île Topazos, nous avons pénétré en Éthiopie par le royaume des Pygmées.

ANTOINE

à part :

Comme la terre est grande !

DAMIS

Et quand nous sommes rentrés chez nous, tous ceux que nous avions connus jadis étaient morts.

Antoine baisse la tête. Silence.

APOLLONIUS

reprend :

Alors on commença dans le monde à parler de moi.

La peste ravageait Éphèse; j'ai fait lapider un vieux mendiant;

DAMIS

Et la peste s'en est allée !

ANTOINE

Comment ! il chasse les maladies ?

APOLLONIUS

A Cnide, j'ai guéri l'amoureux de la Vénus.

DAMIS

Oui, un fou, qui même avait promis de l'épouser. — Aimer

une femme passe encore; mais une statue, quelle sottise ! — Le Maître lui posa la main sur le cœur; et l'amour aussitôt s'éteignit.

ANTOINE

Quoi ! il délivre des démons ?

APOLLONIUS

A Tarente, on portait au bûcher une jeune fille morte.

DAMIS

Le Maître lui toucha les lèvres, et elle s'est relevée en appelant sa mère.

ANTOINE

Comment ! il ressuscite les morts ?

APOLLONIUS

J'ai prédit le pouvoir à Vespasien.

ANTOINE

Quoi ! il devine l'avenir ?

DAMIS

Il y avait à Corinthe...

APOLLONIUS

Étant à table avec lui, aux eaux de Baïa...

ANTOINE

Excusez-moi, étrangers, il est tard !

DAMIS

Un jeune homme qu'on appelait Ménippe.

ANTOINE

Non ! non ! allez-vous-en !

APOLLONIUS

Un chien entra, portant à la gueule une main coupée.

DAMIS

Un soir, dans un faubourg, il rencontra une femme.

ANTOINE

Vous ne m'entendez pas ? retirez-vous !

APOLLONIUS

Il rôdait vaguement autour des lits.

ANTOINE

Assez !

APOLLONIUS

On voulait le chasser.

DAMIS

Ménippe donc se rendit chez elle; ils s'aimèrent.

APOLLONIUS

En battant la mosaïque avec sa queue, il déposa cette main sur les genoux de Flavius.

DAMIS

Mais le matin, aux leçons de l'école, Ménippe était pâle.

ANTOINE

bondissant :

Encore ! Ah ! qu'ils continuent, puisqu'il n'y a pas...

DAMIS

Le Maître lui dit : « O beau jeune homme, tu caresses un serpent ; un serpent te caresse ! à quand les noces ? » Nous allâmes tous à la noce.

ANTOINE

J'ai tort, bien sûr, d'écouter cela !

DAMIS

Dès le vestibule, des serviteurs se remuaient, les portes s'ouvraient ; on n'entendait cependant ni le bruit des pas, ni le bruit des portes. Le Maître se plaça près de Ménippe. Aussitôt la fiancée fut prise de colère contre les philosophes. Mais la vaisselle d'or, les échansons, les cuisiniers, les pannetiers disparurent ; le toit s'envola, les murs s'écroulèrent ; et Apollonius resta seul, debout, ayant à ses pieds cette femme tout en pleurs. C'était une vampire qui satisfaisait les beaux jeunes hommes, afin de manger leur chair, — parce que rien n'est meilleur pour ces sortes de fantômes que le sang des amoureux.

APOLLONIUS

Si tu veux savoir l'art...

ANTOINE

Je ne veux rien savoir !

APOLLONIUS

Le soir de notre arrivée aux portes de Rome,

ANTOINE

Oh ! oui, parlez-moi de la ville des papes !

APOLLONIUS

Un homme ivre nous accosta. qui chantait d'une voix douce.

C'était un épithalame de Néron; et il avait le pouvoir de faire mourir quiconque l'écoutait négligemment. Il portait à son dos, dans une boîte, une corde prise à la cythare de l'Empereur. J'ai haussé les épaules. Il nous a jeté de la boue au visage. Alors, j'ai défait ma ceinture, et je la lui ai placée dans la main.

DAMIS

Vous avez eu bien tort, par exemple !

APOLLONIUS

L'Empereur, pendant la nuit, me fit appeler à sa maison. Il jouait aux osselets avec Sporus, accoudé du bras gauche, sur une table d'agate. Il se détourna, et fronçant ses sourcils blonds : « Pourquoi ne me crains-tu pas ? me demanda-t-il ? — Parce que le Dieu qui t'a fait terrible m'a fait intrépide, » répondis-je.

ANTOINE

à part :

Quelque chose d'inexplicable m'épouvante.

Silence.

DAMIS

reprend d'une voix aiguë :

Toute l'Asie, d'ailleurs, pourra vous dire...

ANTOINE

en sursaut :

Je suis malade ! Laissez-moi !

DAMIS

Écoutez donc. Il a vu, d'Éphèse, tuer Domitien, qui était à Rome.

ANTOINE

s'efforçant de rire :

Est-ce possible !

DAMIS

Oui, au théâtre, en plein jour, le quatorzième des calendes d'octobre, tout à coup il s'écria : « On égorge César ! » et il ajoutait de temps à autre : « Il roule par terre; oh ! comme il se débat ! Il se relève; il essaye de fuir; les portes sont fermées; ah ! c'est fini ! le voilà mort ! » Et ce jour-là, en effet, Titus Flavius Domitianus fut assassiné, comme vous savez.

ANTOINE

Sans le secours du Diable... certainement...

APOLLONIUS

Il avait voulu me faire mourir, ce Domitien ! Damis s'était enfui par mon ordre, et je restais seul dans ma prison.

DAMIS

C'était une terrible hardiesse, il faut avouer !

APOLLONIUS

Vers la cinquième heure, les soldats m'amenèrent au tribunal. J'avais ma harangue toute prête que je tenais sous mon manteau.

DAMIS

Nous étions sur le rivage de Pouzzoles, nous autres ! Nous vous croyions mort; nous pleurions. Quand, vers la sixième heure, tout à coup vous apparûtes, et vous nous dites : « C'est moi ! »

ANTOINE

à part :

Comme Lui !

DAMIS

très haut :

Absolument !

ANTOINE

Oh ! non ! vous mentez, n'est-ce pas ? vous mentez !

APOLLONIUS

Il est descendu du Ciel. Moi, j'y monte, — grâce à ma vertu qui m'a élevé jusqu'à la hauteur du Principe !

DAMIS

Thyane, sa ville natale, a institué en son honneur un temple avec des prêtres.

APOLLONIUS

se rapproche d'Antoine et lui crie aux oreilles :

C'est que je connais tous les dieux, tous les rites, toutes les prières, tous les oracles ! J'ai pénétré dans l'antre de Trophonius, fils d'Apollon ! j'ai pétri pour les Syracusaines les gâteaux qu'elles portent sur les montagnes ! j'ai subi les quatre-vingts épreuves de Mithra ! j'ai serré contre mon cœur le serpent de Sabasius ! j'ai reçu l'écharpe des Cabires ! j'ai lavé Cybèle aux flots des golfes campaniens, et j'ai passé trois lunes dans les cavernes de Samothrace !

DAMIS

riant bêtement :

Ah ! ah ! ah ! aux mystères de la Bonne Déesse !

APOLLONIUS

Et maintenant nous recommençons le pèlerinage !

Nous allons au Nord, du côté des cygnes et des neiges. Sur la plaine blanche, les hippopodes aveugles cassent du bout de leurs pieds la plante d'outre-mer.

DAMIS

Viens ! c'est l'aurore. Le coq a chanté, le cheval a henni, la voile est prête.

ANTOINE

Le coq n'a pas chanté ! J'entends le grillon dans les sables, et je vois la lune qui reste en place.

APOLLONIUS

Nous allons au Sud, derrière les montagnes et les grands flots, chercher dans les parfums la raison de l'amour. Tu humeras l'odeur du myrrhodion qui fait mourir les faibles. Tu baigneras ton corps dans le lac d'huile rose de l'île Junonia. Tu verras, dormant sur les primevères, le lézard qui se réveille tous les siècles quand tombe à sa maturité l'escarboucle de son front. Les étoiles palpitent comme des yeux, les cascades chantent comme des lyres, des enivrements s'exhalent des fleurs écloses; ton esprit s'élargira parmi les airs, et dans ton cœur comme sur ta face.

DAMIS

Maître ! il est temps ! Le vent va se lever, les hirondelles s'éveillent, la feuille du myrte est envolée !

APOLLONIUS

Oui ! partons !

ANTOINE

Non ! moi, je reste !

APOLLONIUS

Veux-tu que je t'enseigne où pousse la plante Balis, qui ressuscite les morts ?

DAMIS

Demande-lui plutôt l'androdamas qui attire l'argent, le fer et l'airain !

ANTOINE

Oh ! que je souffre ! que je souffre !

DAMIS

Tu comprendras la voix de tous les êtres, les rugissements, les roucoulements !

APOLLONIUS

Je te ferai monter sur les licornes, sur les dragons, sur les hippocentaures et les dauphins !

ANTOINE

pleure.

Oh ! oh ! oh !

APOLLONIUS

Tu connaîtras les démons qui habitent les cavernes, ceux qui parlent dans les bois, ceux qui remuent les flots, ceux qui poussent les nuages.

DAMIS

Serre ta ceinture ! noue tes sandales !

APOLLONIUS

Je t'expliquerai la raison des formes divines, pourquoi Apollon est debout, Jupiter assis, Vénus noire à Corinthe, carrée dans Athènes, conique à Paphos.

ANTOINE

joignant les mains :

Qu'ils s'en aillent ! qu'ils s'en aillent !

APOLLONIUS

J'arracherai devant toi les armures des Dieux, nous forcerons les sanctuaires, je te ferai violer la Pythie !

ANTOINE

Au secours, Seigneur !

Il se précipite vers la croix.

APOLLONIUS

Quel est ton désir ? ton rêve ? Le temps seulement d'y songer...

ANTOINE

Jésus, Jésus, à mon aide !

APOLLONIUS

Veux-tu que je le fasse apparaître, Jésus ?

ANTOINE

Quoi ? Comment ?

APOLLONIUS

Ce sera lui ! pas un autre ! Il jettera sa couronne, et nous causerons face à face !

DAMIS

bas :

Dis que tu veux bien ! Dis que tu veux bien !

Antoine, au pied de la croix, murmure des oraisons. Damis tourne autour de lui, avec des gestes patelins.

Voyons, bon ermite, cher saint Antoine ! homme pur, homme illustre ! homme qu'on ne saurait assez louer ! Ne vous effrayez pas ; c'est une façon de dire exagérée prise aux Orientaux. Cela n'empêche nullement...

APOLLONIUS

Laisse-le, Damis !

Il croit, comme une brute, à la réalité des choses. La terreur qu'il a des Dieux l'empêche de les comprendre; et il ravale le sien au niveau d'un roi jaloux !

Toi, mon fils, ne me quitte pas !

Il s'approche à reculons du bord de la falaise, la dépasse, et reste suspendu.

Par-dessus toutes les formes, plus loin que la terre, au delà des cieux, réside le monde des Idées, tout plein du Verbe ! D'un bond, nous franchirons l'autre espace; et tu saisiras dans son infinité l'Éternel, l'Absolu, l'Être ! — Allons ! donne-moi la main ! En marche !

Tous les deux, côte à côte, s'élèvent dans l'air, doucement.
Antoine embrassant la croix, les regarde monter
Ils disparaissent.





V

ANTOINE

marchant lentement :

Celui-là vaut tout l'enfer !

Nabuchodonosor ne m'avait pas tant ébloui. La reine de Saba ne m'a pas si profondément charmé.

Sa manière de parler des Dieux inspire l'envie de les connaître.

Je me rappelle en avoir vu des centaines à la fois, dans l'île d'Éléphantine, du temps de Dioclétien. L'Empereur avait cédé aux Nomades un grand pays, à condition qu'ils garderaient les frontières; et le traité fut conclu au nom des « Puissances invisibles ». Car les Dieux de chaque peuple étaient ignorés de l'autre peuple.

Les Barbares avaient amené les leurs. Ils occupaient les collines de sable qui bordent le fleuve. On les apercevait tenant leurs idoles entre leurs bras comme de grands enfants paralytiques; ou bien naviguant au milieu des cataractes sur un tronc de palmier, ils montraient de loin les amulettes de leurs cous, les tatouages de leurs poitrines ; — et cela n'est pas plus criminel que la religion des Grecs, des Asiatiques et des Romains !

Quand j'habitais le temple d'Héliopolis, j'ai souvent considéré tout ce qu'il y a sur les murailles : vautours portant des sceptres, crocodiles pinçant des lyres, figures d'hommes avec des corps de serpent, femmes à tête de vache prosternées devant des dieux ithyphalliques; et leurs formes surnaturelles m'entraînaient vers d'autres

mondes. J'aurais voulu savoir ce que regardent ces yeux tranquilles.

Pour que de la matière ait tant de pouvoir, il faut qu'elle contienne un esprit. L'âme des Dieux est attachée à ses images.

Ceux qui ont la beauté des apparences peuvent séduire. Mais les autres... qui sont abjects ou terribles, comment y croire?...

Et il voit passer à ras du sol des feuilles, des pierres, des coquilles, des branches d'arbres, de vagues représentations d'animaux, puis des espèces de nains hydropiques ; ce sont des Dieux. Il éclate de rire.

Un autre rire part derrière lui ; et Hilarion se présente — habillé en ermite, beaucoup plus grand que tout à l'heure, colossal.

ANTOINE

n'est pas surpris de le revoir.

Qu'il faut être bête pour adorer cela !

HILARION

Oh ! oui, extrêmement bête !

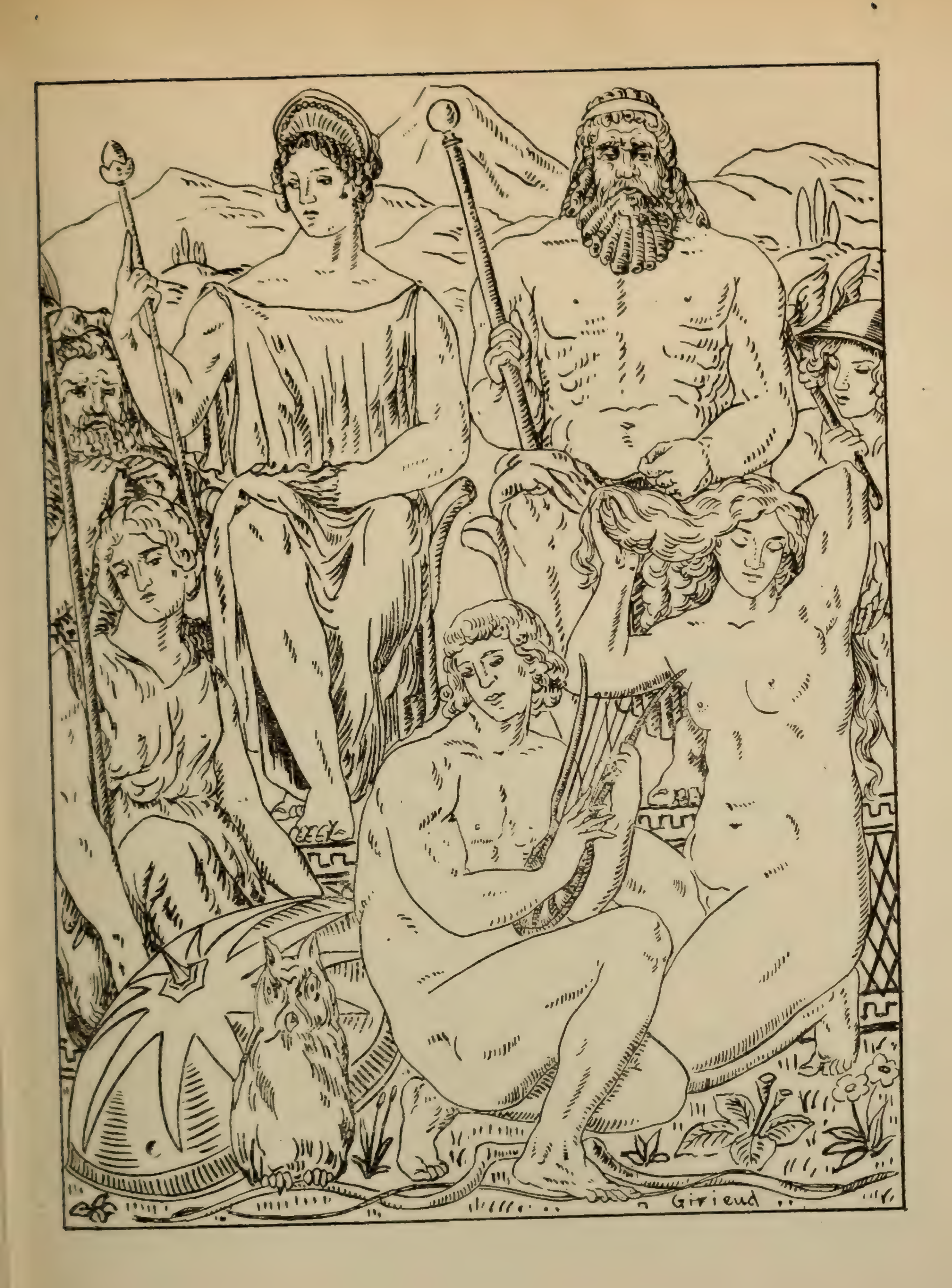
Alors défilent devant eux, des idoles de toutes les nations et de tous les âges, en bois, en métal, en granit, en plumes, en peaux cousues.

Les plus vieilles, antérieures au Déluge, disparaissent sous des goëmons qui pendent comme des crinières. Quelques-unes, trop longues pour leur base, craquant dans leurs jointures et se cassent les reins en marchant. D'autres laissent couler du sable par les trous de leurs ventres.

Antoine et Hilarion s'amusent énormément. Ils se tiennent les côtes à force de rire.

Ensuite, passent des idoles à profil de mouton. Elles titubent sur leurs jambes cagneuses, entr'ouvrent leurs paupières et bégayent comme des muets : « Bâ ! bâ ! bâ ! »

A mesure qu'elles se rapprochent du type humain, elles irritent Antoine davantage. Il les frappe à coups de poing, à coups de pied, s'acharne dessus. Elles deviennent effroyables — avec de hauts panaches, des yeux en boules, les bras terminés par des griffes, des mâchoires de requin.


Girieud

Et devant ces Dieux, on égorge des hommes sur des autels de pierre ; d'autres sont broyés dans des cuves, écrasés sous des chariots, cloués dans des arbres. Il y en a un, tout en fer rougi et à cornes de taureau, qui dévore des enfants.

ANTOINE

Horreur!

HILARION

Mais les Dieux réclament toujours des supplices. Le tien même a voulu...

ANTOINE

pleurant :

Oh ! n'achève pas, tais-toi !

L'enceinte des roches se change en une vallée. Un troupeau de bœufs y pâture l'herbe rase.

Le pasteur qui les conduit observe un nuage ; — et jette dans l'air, d'une voix aiguë, des paroles impératives.

HILARION

Comme il a besoin de pluie, il tâche, par des chants, de contraindre le roi du ciel à ouvrir la nuée féconde.

ANTOINE

en riant :

Voilà un orgueil trop niais !

HILARION

Pourquoi fais-tu des exorcismes ?

La vallée devient une mer de lait, immobile et sans bornes.

Au milieu flotte un long berceau, composé par les enroulements d'un serpent dont toutes les têtes, s'inclinant à la fois, ombragent un dieu endormi sur son corps.

Il est jeune, imberbe, plus beau qu'une fille et couvert de voiles dia-

phanes. Les perles de sa tiare brillent doucement comme des lunes, un chapelet d'étoiles fait plusieurs tours sur sa poitrine ; — et une main sous la tête, l'autre bras étendu, il repose, d'un air songeur et enivré.

Une femme accroupie devant ses pieds attend qu'il se réveille.

HILARION

C'est la dualité primordiale des Brakhmanes, — l'Absolu ne s'exprimant par aucune forme.

Sur le nombril du Dieu une tige de lotus a poussé; et, dans son calice, paraît un autre Dieu à trois visages.

ANTOINE

Tiens, quelle invention !

HILARION

Père, Fils et Saint-Esprit ne font de même qu'une seule personne !

Les trois têtes s'écartent, et trois grands Dieux paraissent.

Le premier, qui est rose, mord le bout de son orteil.

Le second, qui est bleu, agite quatre bras.

Le troisième, qui est vert, porte un collier de crânes humains.

En face d'eux, immédiatement surgissent trois Déesses, l'une enveloppée d'un réseau, l'autre offrant une coupe, la dernière brandissant un arc.

Et ces Dieux, ces Déesses se décuplent, se multiplient. Sur leurs épaules poussent des bras, au bout de leurs bras des mains tenant des étendards, des haches, des boucliers, des épées, des parasols et des tambours. Des fontaines jaillissent de leurs têtes, des herbes descendent de leurs narines.

A cheval sur des oiseaux, bercés dans des palanquins, trônant sur des sièges d'or, debout dans des niches d'ivoire, ils songent, voyagent, commandent, boivent du vin, respirent des fleurs. Des danseuses tournoient, des géants poursuivent des monstres ; à l'entrée des grottes des solitaires méditent. On ne distingue pas les prunelles des étoiles, les nuages des banderoles ; des paons s'abreuvent à des ruisseaux de poudre d'or, la

broderie des pavillons se mêle aux taches des léopards, des rayons colorés s'entre-croisent sur l'air bleu, avec des flèches qui volent et des encensoirs qu'on balance.

Et tout cela se développe comme une haute frise — appuyant sa base sur les rochers, et montant jusque dans le ciel.

ANTOINE

ébloui :

Quelle quantité ! que veulent-ils ?

HILARION

Celui qui gratte son abdomen avec sa trompe d'éléphant, c'est le Dieu solaire, l'inspirateur de la sagesse.

Cet autre, dont les six têtes portent des tours et les quatorze bras des javelots, c'est le prince des armées, le Feu-dévorateur.

Le vieillard chevauchant un crocodile va laver sur le rivage les âmes des morts. Elles seront tourmentées par cette femme noire aux dents pourries, dominatrice des enfers.

Le chariot tiré par des cavales rouges, que conduit un cocher qui n'a pas de jambes, promène en plein azur le maître du soleil. Le Dieu-lune l'accompagne, dans une litière attelée de trois gazelles.

A genoux sur le dos d'un perroquet, la déesse de la Beauté présente à l'Amour, son fils, sa mamelle ronde. La voici plus loin, qui saute de joie dans les prairies. Regarde ! regarde ! Coiffée d'une mitre éblouissante, elle court sur les blés, sur les flots, monte dans l'air, s'étale partout !

Entre ces Dieux siègent les Génies des vents, des planètes, des mois, des jours, cent mille autres ! et leurs aspects sont multiples, leurs transformations rapides. En voilà un qui de poisson devient tortue; il prend la hure d'un sanglier, la taille d'un nain.

ANTOINE

Pourquoi faire ?

HILARION

Pour rétablir l'équilibre, pour combattre le mal. Mais la vie s'épuise, les formes s'usent; et il leur faut progresser dans les métamorphoses.

Tout à coup paraît

UN HOMME NU

assis au milieu du sable, les jambes croisées.

Un large halo vibre, suspendu derrière lui. Les petites boucles de ses cheveux noirs, et à reflets d'azur, contournent symétriquement une protubérance au haut de son crâne. Ses bras, très longs, descendent droits contre ses flancs. Ses deux mains, les paumes ouvertes, reposent à plat sur ses cuisses. Le dessous de ses pieds offre l'image de deux soleils; et il reste complètement immobile, — en face d'Antoine et d'Hilarion, — avec tous les Dieux à l'entour, échelonnés sur les roches comme sur les gradins d'un cirque.

Ses lèvres s'entr'ouvrent; et d'une voix profonde :

Je suis le maître de la grande aumône, le secours des créatures, et aux croyants comme aux profanes j'expose la loi.

Pour délivrer le monde, j'ai voulu naître parmi les hommes. Les Dieux pleuraient quand je suis parti.

J'ai d'abord cherché une femme comme il convient : de race militaire, épouse d'un roi, très bonne, extrêmement belle, le nombril profond, le corps ferme comme du diamant; et au temps de la pleine lune, sans l'auxiliaire d'aucun mâle, je suis entré dans son ventre.

J'en suis sorti par le flanc droit. Des étoiles s'arrêtèrent.

HILARION

murmure entre ses dents :

« Et quand ils virent l'étoile s'arrêter, ils conçurent une grande joie ! »

Antoine regarde plus attentivement

LE BUDDHA

qui reprend :

Du fond de l'Himalaya, un religieux centenaire accourut pour me voir.

HILARION

« Un homme appelé Simon, qui ne devait pas mourir avant d'avoir vu le Christ ! »

LE BUDDHA

On m'a mené dans les écoles. J'en savais plus que les docteurs.

HILARION

« ... Au milieu des docteurs ; et tous ceux qui l'entendaient étaient ravis de sa sagesse. »

Antoine fait signe à Hilarion de se taire.

LE BUDDHA

Continuellement, j'étais à méditer dans les jardins. Les ombres des arbres tournaient ; mais l'ombre de celui qui m'abritait ne tournait pas.

Aucune ne pouvait m'égaler dans la connaissance des Écritures, l'énumération des atomes, la conduite des éléphants, les ouvrages de cire, l'astronomie, la poésie, le pugilat, tous les exercices et tous les arts !

Pour me conformer à l'usage, j'ai pris une épouse ; — et je passais les jours dans mon palais de roi, vêtu de perles, sous la pluie des parfums, éventé par les chasse-mouches de trente-trois mille femmes, regardant mes peuples du haut de mes terrasses, ornées de clochettes retentissantes.

Mais la vue des misères du monde me détournait des plaisirs. J'ai fui.

J'ai mendié sur les routes, couvert de haillons ramassés dans les sépulcres; et comme il y avait un ermite très savant, j'ai voulu devenir son esclave; je gardais sa porte, je lavais ses pieds.

Toute sensation fut anéantie, toute joie, toute langueur.

Puis, concentrant ma pensée dans une méditation plus large, je connus l'essence des choses, l'illusion des formes.

J'ai vidé promptement la science des Brakhmanes. Ils sont rongés de convoitises sous leurs apparences austères, se frottent d'ordures, couchent sur des épines, croyant arriver au bonheur par la voie de la mort !

HILARION

« Pharisiens, hypocrites, sépulcres blanchis, race de vipères ! »

LE BUDDHA

Moi aussi, j'ai fait des choses étonnantes — ne mangeant par jour qu'un seul grain de riz, et les grains de riz dans ce temps-là n'étaient pas plus gros qu'à présent; — mes poils tombèrent, mon corps devint noir ; mes yeux rentrés dans les orbites semblaient des étoiles aperçues au fond d'un puits.

Pendant six ans, je me suis tenu immobile, exposé aux mouches, aux lions et aux serpents; et les grands soleils, les grandes ondées, la neige, la foudre, la grêle et la tempête, je recevais tout cela, sans m'abriter même avec la main.

Les voyageurs qui passaient, me croyant mort, me jetaient de loin des mottes de terre !

La tentation du Diable me manquait.

Je l'ai appelé.

Ses fils sont venus, — hideux, couverts d'écailles, nauséabonds comme des charniers, hurlant, sifflant, beuglant, entre-choquant des armures et des os de mort. Quelques-uns crachent des flammes par

les naseaux, quelques-uns font des ténèbres avec leurs ailes, quelques-uns portent des chapelets de doigts coupés, quelques-uns boivent du venin de serpent dans le creux de leurs mains ; ils ont des têtes de porc, de rhinocéros ou de crapaud, toutes sortes de figures inspirant le dégoût ou la terreur.

ANTOINE

à part :

J'ai enduré cela, autrefois !

LE BUDDHA

Puis il m'envoya ses filles — belles, bien fardées, avec des ceintures d'or, les dents blanches comme le jasmin, les cuisses rondes comme la trompe de l'éléphant. Quelques-unes étendent les bras en bâillant, pour montrer les fossettes de leurs coudes ; quelques-unes clignent des yeux, quelques-unes se mettent à rire, quelques-unes entr'ouvrent leurs vêtements. Il y a des vierges rougissantes, des matrones pleines d'orgueil, des reines avec une grande suite de bagages et d'esclaves.

ANTOINE

à part :

Ah ! lui aussi ?

LE BUDDHA

Ayant vaincu le démon, j'ai passé douze ans à me nourrir exclusivement de parfums ; — et comme j'avais acquis les cinq vertus, les cinq facultés, les dix forces, les dix-huit substances, et pénétré dans les quatre sphères du monde invisible, l'Intelligence fut à moi ! Je devins le Buddha !

Tous les Dieux s'inclinent ; ceux qui ont plusieurs têtes les baissent à la fois.

Il lève dans l'air sa haute main et reprend :

En vue de la délivrance des êtres, j'ai fait des centaines de mille de sacrifices ! J'ai donné aux pauvres des robes de soie, des lits, des chars, des maisons, des tas d'or et des diamants. J'ai donné mes mains aux manchots, mes jambes aux boiteux, mes prunelles aux aveugles ; j'ai coupé ma tête pour les décapités. Au temps que j'étais roi, j'ai distribué des provinces ; au temps que j'étais brakhmane, je n'ai méprisé personne. Quand j'étais un solitaire, j'ai dit des paroles tendres au voleur qui m'égorgea. Quand j'étais un tigre, je me suis laissé mourir de faim.

Et dans cette dernière existence, ayant prêché la loi, je n'ai plus rien à faire. La grande période est accomplie ! Les hommes, les animaux, les Dieux, les bambous, les océans, les montagnes, les grains de sable des Ganges avec les myriades de myriades d'étoiles, tout va mourir ; — et, jusqu'à des naissances nouvelles, une flamme dansera sur les ruines des mondes détruits !

Alors un vertige prend les Dieux. Ils chancellent, tombent en convulsions, et vomissent leurs existences. Leurs couronnes éclatent, leurs étendards s'envolent. Ils arrachent leurs attributs, leurs sexes, lancent par-dessus l'épaule les coupes où ils buvaient l'immortalité, s'étranglent avec leurs serpents, s'évanouissent en fumée ; — et quand tout a disparu...

HILARION

lentement :

Tu viens de voir la croyance de plusieurs centaines de millions d'hommes !

Antoine est par terre, la figure dans ses mains. Debout près de lui et tournant le dos à la croix, Hilarion le regarde.

Un assez long temps s'écoule.

Ensuite, paraît un être singulier, ayant une tête d'homme sur un corps de poisson. Il s'avance droit dans l'air, en battant le sable de sa queue ; — et cette figure de patriarche avec de petits bras fait rire Antoine.

OANNÈS

d'une voix plaintive :

Respecte-moi ! Je suis le contemporain des origines.

J'ai habité le monde informe où sommeillaient des bêtes hermaphrodites, sous le poids d'une atmosphère opaque, dans la profondeur des ondes ténébreuses, — quand les doigts, les nageoires et les ailes étaient confondus, et que des yeux sans tête flottaient comme des mollusques, parmi des taureaux à face humaine et des serpents à pattes de chien.

Sur l'ensemble de ces êtres, Omorôca, pliée comme un cerceau, étendait son corps de femme. Mais Bélus la coupa net en deux moitiés, fit la terre avec l'une, le ciel avec l'autre; et les deux mondes pareils se contemplent mutuellement.

Moi, la première conscience du Chaos, j'ai surgi de l'abîme pour durcir la matière, pour régler les formes; et j'ai appris aux humains la pêche, les semailles, l'écriture et l'histoire des Dieux.

Depuis lors, je vis dans les étangs qui restent du Déluge. Mais le désert s'agrandit autour d'eux, le vent y jette du sable, le soleil les dévore; — et je meurs sur ma couche de limon, en regardant les étoiles à travers l'eau. J'y retourne.

Il saute, et disparaît dans le Nil.

HILARION

C'est un ancien Dieu des Chaldéens !

ANTOINE

ironiquement :

Qu'étaient donc ceux de Babylone ?

HILARION

Tu peux les voir !

Et ils se trouvent sur la plate-forme d'une tour quadrangulaire dominant six autres tours qui, plus étroites à mesure qu'elles s'élèvent, forment une monstrueuse pyramide. On distingue en bas une grande masse noire, — la ville sans doute, — étalée dans les plaines. L'air est froid, le ciel d'un bleu sombre; des étoiles en quantité palpitent.

Au milieu de la plate-forme, se dresse une colonne de pierre blanche. Des prêtres en robes de lin passent et reviennent tout autour, de manière à décrire par leurs évolutions un cercle en mouvement; et, la tête levée, ils contemplent les astres.

HILARION

en désigne plusieurs à saint Antoine.

Il y en a trente principaux. Quinze regardent le dessus de la terre, quinze le dessous. A des intervalles réguliers, un d'eux s'élance des régions supérieures vers celles d'en bas, tandis qu'un autre abandonne les inférieures pour monter vers les sublimes.

Des sept planètes, deux sont bienfaisantes, deux mauvaises, trois ambiguës; tout dépend, dans le monde, de ces feux éternels. D'après leur position et leur mouvement on peut tirer des présages; — et tu foules l'endroit le plus respectable de la terre. Pythagore et Zoroastre s'y sont rencontrés. Voilà douze mille ans que ces hommes observent le ciel, pour mieux connaître les Dieux.

ANTOINE

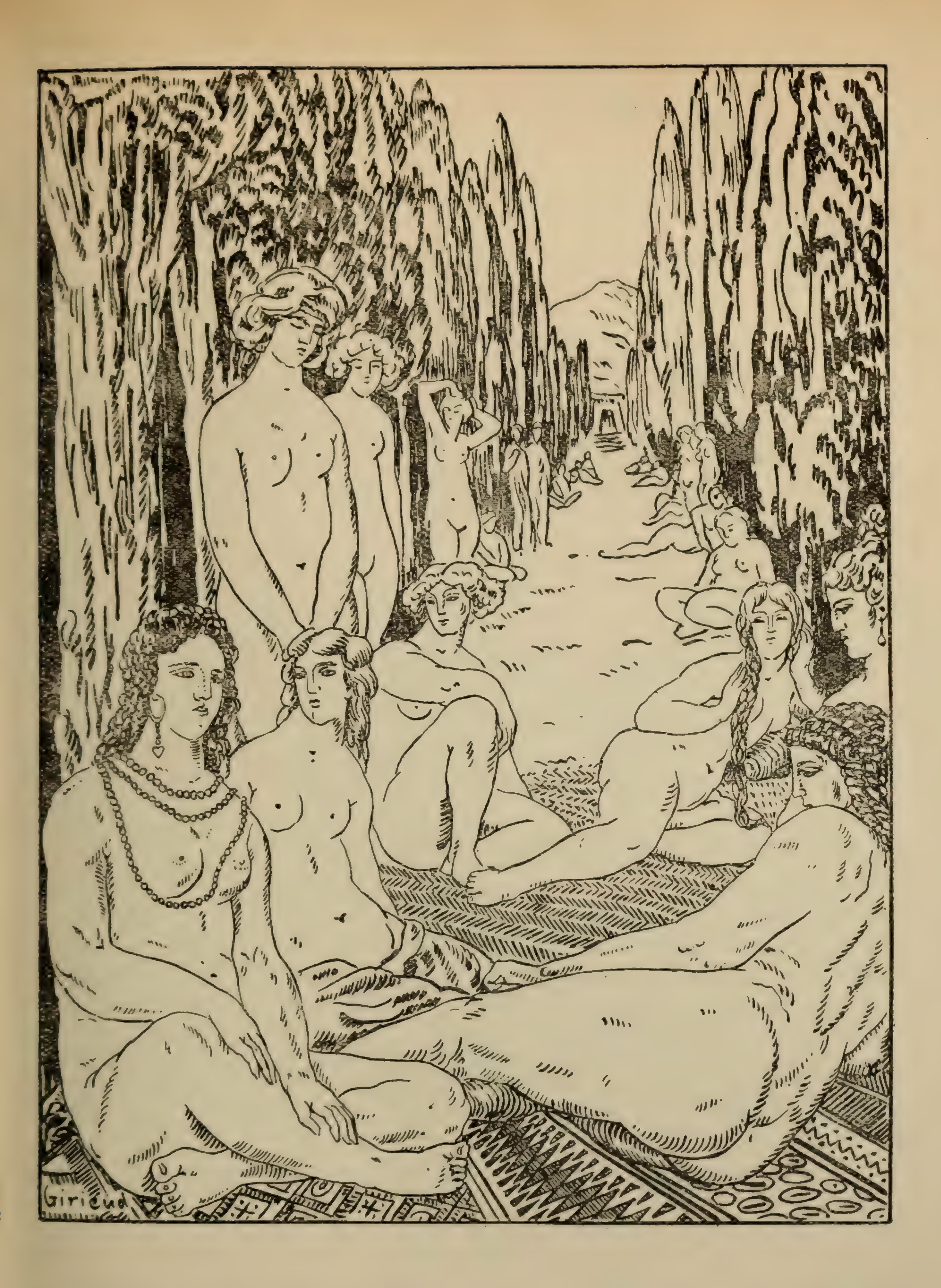
Les astres ne sont pas Dieux.

HILARION

Oui ! disent-ils ; car les choses passent autour de nous; le ciel, comme l'éternité, reste immuable !

ANTOINE

Il a un maître, pourtant.


Girieud

HILARION

montrant la colonne :

Celui-là, Bélus, le premier rayon, le Soleil, le Mâle ! — L'Autre, qu'il féconde, est sous lui !

Antoine aperçoit un jardin éclairé par des lampes.

Il est au milieu de la foule, dans une avenue de cyprès. A droite et à gauche, des petits chemins conduisent vers des cabanes établies dans un bois de grenadiers, que défendent des treillages de roseaux.

Les hommes, pour la plupart, ont des bonnets pointus avec des robes chamarrées comme le plumage des paons. Il y a des gens du nord vêtus de peaux d'ours, des nomades en manteau de laine brune, de pâles Gangarides à longues boucles d'oreilles; et les rangs comme les nations paraissent confondus, car des matelots et des tailleurs de pierres coudoient des princes portant des tiares d'escarboucles avec de hautes cannes à pomme ciselée. Tous marchent en dilatant les narines, recueillis dans le même désir.

De temps à autre, ils se dérangent pour donner passage à un long chariot couvert, traîné par des bœufs : ou bien c'est un âne, secouant sur son dos une femme empaquetée de voiles, et qui disparaît aussi vers les cabanes.

Antoine a peur ; il voudrait revenir en arrière. Cependant une curiosité inexprimable l'entraîne.

Au pied des cyprès, des femmes sont accroupies en ligne sur des peaux de cerf, toutes ayant pour diadème une tresse de cordes. Quelques-unes, magnifiquement habillées, appellent à haute voix les passants. De plus timides cachent leur figure sous leur bras, tandis que par derrière, une matrone, leur mère sans doute, les exhorte. D'autres, la tête enveloppée d'un châle noir et le corps entièrement nu, semblent de loin des statues de chair. Dès qu'un homme leur a jeté de l'argent sur les genoux, elles se lèvent.

Et on entend des baisers sous les feuillages, — quelquefois un grand cri aigu.

HILARION

Ce sont les vierges de Babylone qui se prostituent à la Déesse.

ANTOINE

Quelle déesse ?

HILARION

La voilà !

Et il lui fait voir, tout au fond de l'avenue, sur le seuil d'une grotte illuminée, un bloc de pierre représentant l'organe sexuel d'une femme.

ANTOINE

Ignominie ! quelle abomination de donner un sexe à Dieu !

HILARION

Tu l'imagines bien comme une personne vivante !

Antoine se retrouve dans les ténèbres.

Il aperçoit, en l'air, un cercle lumineux, posé sur des ailes horizontales.

Cette espèce d'anneau entoure, comme une ceinture trop lâche, la taille d'un petit homme coiffé d'une mitre, portant une couronne à sa main, et dont la partie inférieure du corps disparaît sous de grandes plumes étalées en jupon.

C'est

ORMUZ

le dieu des Perses.

Il voltige en criant :

J'ai peur ! J'entrevois sa gueule.

Je t'avais vaincu, Ahriman ! Mais tu recommences !

D'abord, te révoltant contre moi, tu as fait périr l'aîné des créatures Kaiomortz, l'homme-Taureau. Puis tu as séduit le premier

couple humain, Meschia et Meschiané; et tu as répandu les ténèbres dans les cœurs, tu as poussé vers le ciel tes bataillons.

J'avais les miens, le peuple des étoiles; et je contemplais au-dessous de mon trône tous les astres échelonnés.

Mithra, mon fils, habitait un lieu inaccessible. Il y recevait les âmes, les en faisait sortir, et se levait chaque matin pour épandre sa richesse.

La splendeur du firmament était reflétée par la terre. Le feu brillait sur les montagnes, — image de l'autre feu dont j'avais créé tous les êtres. Pour le garantir des souillures, on ne brûlait pas les morts. Le bec des oiseaux les emportait vers le ciel.

J'avais réglé les pâturages, les labours, le bois du sacrifice, la forme des coupes, les paroles qu'il faut dire dans l'insomnie; — et mes prêtres étaient continuellement en prières, afin que l'hommage eût l'éternité du Dieu. On se purifiait avec de l'eau, on offrait des pains sur les autels, on confessait à haute voix ses crimes.

Homa se donnait à boire aux hommes, pour leur communiquer sa force.

Pendant que les génies du ciel combattaient les démons, les enfants d'Iran poursuivaient les serpents. Le Roi, qu'une cour innombrable servait à genoux, figurait ma personne, portait ma coiffure. Ses jardins avaient la magnificence d'une terre céleste; et son tombeau le représentait égorgeant un monstre, — emblème du Bien qui extermine le Mal.

Car je devais un jour, grâce au temps sans bornes, vaincre définitivement Ahriman.

Mais l'intervalle entre nous deux disparaît; la nuit monte! A moi, les Amschaspands, les Izeds, les Ferouers! Au secours Mithra! prends ton épée! Caosyac, qui dois revenir pour la délivrance universelle, défends-moi! Comment?... Personne!

Ah! je meurs! Ahriman, tu es le maître!

Hilarion, derrière Antoine, retient un cri de joie — et Ormuz plonge dans les ténèbres.

Alors paraît

LA GRANDE DIANE D'ÉPHÈSE

noire avec des yeux d'émail, les coudes aux flancs, les avant-bras écartés, les mains ouvertes.

Des lions rampent sur ses épaules; des fruits, des fleurs et des étoiles s'entre-croisent sur sa poitrine; plus bas se développent trois rangées de mamelles; et depuis le ventre jusqu'aux pieds, elle est prise dans une gaîne étroite d'où s'élancent à mi-corps des taureaux, des cerfs, des griffons et des abeilles. — On l'aperçoit à la blanche lueur que fait un disque d'argent, rond comme la pleine lune, posé derrière sa tête.

Où est mon temple ?

Où sont mes amazones ?

Qu'ai-je donc... moi l'incorruptible, voilà qu'une défaillance me prend !

Ses fleurs se fanent. Ses fruits trop mûrs se détachent. Les lions, les taureaux penchent leur cou; les cerfs bavent épuisés; les abeilles, en bourdonnant, meurent par terre.

Elle presse, l'une après l'autre, ses mamelles. Toutes sont vides ! Mais sous un effort désésperé sa gaîne éclate. Elle la saisit par le bas, comme le pan d'une robe, y jette ses animaux, ses floraisons, — puis rentre dans l'obscurité.

Et au loin, des voix murmurent, grondent, rugissent, brament et beuglent. L'épaisseur de la nuit est augmentée par des haleines. Les gouttes d'une pluie chaude tombent.

ANTOINE

Comme c'est bon, le parfum des palmiers, le frémissement des feuilles vertes, la transparence des sources ! Je voudrais me coucher tout à plat sur la terre pour la sentir contre mon cœur; et ma vie se retremperait dans sa jeunesse éternelle !

Il entend un bruit de castagnettes et de cymbales ; — et, au milieu

d'une foule rustique, des hommes, vêtus de tuniques blanches à bandes rouges, amènent un âne, enharnaché richement, la queue ornée de rubans, les sabots peints.

Une boîte, couverte d'une housse en toile jaune, ballotte sur son dos entre deux corbeilles ; l'une reçoit les offrandes qu'on y place : œufs, raisins, poires et fromages, volailles, petites monnaies ; et la seconde est pleine de roses, que les conducteurs de l'âne effeuillent devant lui, tout en marchant.

Ils ont des pendants d'oreilles, de grands manteaux, les cheveux nattés, les joues fardées ; une couronne d'olivier se ferme sur leur front par un médaillon à figurine; des poignards sont passés dans leur ceinture; et ils secouent des fouets à manche d'ébène, ayant trois lanières garnies d'osselets.

Les derniers du cortège posent sur le sol, droit comme un candélabre, un grand pin qui brûle par le sommet, et dont les rameaux les plus bas ombragent un petit mouton.

L'âne s'est arrêté. On retire la housse. Il y a, en dessous, une seconde enveloppe de feutre noir. Alors, un des hommes à tunique blanche se met à danser, en jouant des crotales ; un autre à genoux devant la boîte bat du tambourin, et

LE PLUS VIEUX DE LA TROUPE

commence :

Voici la Bonne-Déesse, l'idéenne des montagnes, la grande-mère de Syrie ! Approchez, braves gens !

Elle procure la joie, guérit les malades, envoie des héritages, et satisfait les amoureux.

C'est nous qui la promenons dans les campagnes par beau et mauvais temps.

Souvent nous couchons en plein air, et nous n'avons pas tous les jours de table bien servie. Les voleurs habitent les bois. Les bêtes s'élancent de leurs cavernes. Des chemins glissants bordent les précipices. La voilà ! la voilà !

Ils enlèvent la couverture ; et on voit une boîte, incrustée de petits cailloux.

Plus haute que les cèdres, elle plane dans l'éther bleu. Plus vaste que le vent elle entoure le monde. Sa respiration s'exhale par les naseaux des tigres; sa voix gronde sous les volcans, sa colère est la tempête; la pâleur de sa figure a blanchi la lune. Elle mûrit les moissons, elle gonfle les écorces, elle fait pousser la barbe. Donnez-lui quelque chose, car elle déteste les avares !

La boîte s'entr'ouvre; et on distingue, sous un pavillon de soie bleue, une petite image de Cybèle — étincelante de paillettes, couronnée de tours et assise dans un char de pierre rouge, traîné par deux lions la patte levée.

La foule se pousse pour voir.

L'ARCHI-GALLE

continue :

Elle aime le retentissement des tympanons, le trépignement des pieds, le hurlement des loups, les montagnes sonores et les gorges profondes, la fleur de l'amandier, la grenade et les figues vertes, la danse qui tourne, les flûtes qui ronflent, la sève sucrée, la larme salée, — du sang ! A toi ! à toi, Mère des montagnes !

Ils se flagellent avec leurs fouets, et les coups résonnent sur leur poitrine; la peau des tambourins vibre à éclater. Ils prennent leurs couteaux, se tailladent les bras.

Elle est triste; soyons tristes ! C'est pour lui plaire qu'il faut souffrir ! Par là, vos péchés vous seront remis. Le sang lave tout; jetez-en les gouttes, comme des fleurs ! Elle demande celui d'un autre — d'un pur !

L'archi-galle lève son couteau sur le mouton.

ANTOINE

pris d'horreur :

N'égorgez pas l'agneau !

Un flot de pourpre jaillit.

Le prêtre en asperge la foule ; et tous, — y compris Antoine et Hilarion, — rangés autour de l'arbre qui brûle, observent en silence les dernières palpitations de la victime.

Du milieu des prêtres sort Une Femme, — exactement pareille à l'image enfermée dans la petite boîte.

Elle s'arrête en apercevant Un Jeune Homme coiffé d'un bonnet phrygien.

Ses cuisses sont revêtues d'un pantalon étroit, ouvert çà et là par des losanges réguliers que ferment des nœuds de couleur. Il s'appuie du coude contre une des branches de l'arbre, en tenant une flûte à la main, dans une pose langoureuse.

CYBÈLE

lui entourant la taille de ses deux bras :

Pour te rejoindre, j'ai parcouru toutes les régions — et la famine ravageait les campagnes. Tu m'as trompée ! N'importe, je t'aime ! Réchauffe mon corps ! unissons-nous !

ATYS

Le printemps ne reviendra plus, ô Mère éternelle ! Malgré mon amour, il ne m'est pas possible de pénétrer ton essence. Je voudrais me couvrir d'une robe peinte, comme la tienne. J'envie tes seins gonflés de lait, la longueur de tes cheveux, tes vastes flancs d'où sortent les êtres. Que ne suis-je toi ! que ne suis-je femme ! — Non, jamais ! va-t'en ! Ma virilité me fait horreur !

Avec une pierre tranchante il s'émascule, puis se met à courir furieux, en levant dans l'air son membre coupé.

Les prêtres font comme le dieu, les fidèles comme les prêtres. Hommes et femmes échangent leurs vêtements, s'embrassent ; — et ce tourbillon de chairs ensanglantées s'éloigne, tandis que les voix, durant toujours, deviennent plus criardes et stridentes comme celles qu'on entend aux funérailles.

Un grand catafalque tendu de pourpre, porte à son sommet un lit d'ébène, qu'entourent des flambeaux et des corbeilles en filigranes d'argent, où verdoient des laitues, des mauves et du fenouil. Sur les gradins, du haut en bas, des femmes sont assises, toutes habillées de noir, la ceinture défaite, les pieds nus, en tenant d'un air mélancolique de gros bouquets de fleurs.

Par terre, aux coins de l'estrade, des urnes en albâtre pleines de myrrhe fument, lentement.

On distingue sur le lit le cadavre d'un homme. Du sang coule de sa cuisse. Il laisse pendre son bras ; — et un chien, qui hurle, lèche ses ongles.

La ligne des flambeaux trop pressés empêche de voir sa figure ; et Antoine est saisi par une angoisse. Il a peur de reconnaître quelqu'un.

Les sanglots des femmes s'arrêtent ; et après un intervalle de silence,

TOUTES

à la fois psalmodient :

Beau ! beau ! il est beau ! Assez dormi, lève la tête ! Debout !

Respire nos bouquets ! ce sont des narcisses et des anémones, cueillis dans tes jardins pour te plaire. Ranime-toi, tu nous fais peur !

Parle ! Que te faut-il ? Veux-tu boire du vin ? veux-tu coucher dans nos lits ? veux-tu manger des pains de miel qui ont la forme de petits oiseaux ?

Pressons ses hanches, baisons sa poitrine ! Tiens ! tiens ! les sens-tu, nos doigts chargés de bagues qui courent sur ton corps, et nos lèvres qui cherchent ta bouche, et nos cheveux qui balayent tes cuisses Dieu pâmé, sourd à nos prières !

Elles lancent des cris, en se déchirant le visage avec les ongles, puis se taisent ; — et on entend toujours les hurlements du chien.

Hélas ! hélas ! Le sang noir coule sur sa chair neigeuse ! Voilà ses genoux qui se tordent; ses côtes s'enfoncent. Les fleurs de son visage ont mouillé la pourpre. Il est mort ! Pleurons ! Désolons-nous !

Elles viennent, toutes à la file, déposer entre les flambeaux leurs longues chevelures, pareilles de loin à des serpents noirs ou blonds ; — et le catafalque s'abaisse doucement jusqu'au niveau d'une grotte, un sépulcre ténébreux qui bâille par derrière.

Alors

UNE FEMME

s'incline sur le cadavre.

Ses cheveux, qu'elle n'a pas coupés, l'enveloppent de la tête aux talons. Elle verse tant de larmes que sa douleur ne doit pas être comme celle des autres, mais plus qu'humaine, infinie.

Antoine songe à la mère de Jésus.

Elle dit :

Tu t'échappais de l'Orient; et tu me prenais dans tes bras toute frémissante de rosée, ô Soleil ! Des colombes voletaient sur l'azur de ton manteau, nos baisers faisaient des brises dans les feuillages; et je m'abandonnais à ton amour, en jouissant du plaisir de ma faiblesse.

Hélas ! hélas ! Pourquoi allais-tu courir sur les montagnes ?

A l'équinoxe d'automne un sanglier t'a blessé !

Tu es mort; et les fontaines pleurent, les arbres se penchent. Le vent d'hiver siffle dans les broussailles nues.

Mes yeux vont se clore, puisque les ténèbres te couvrent. Maintenant, tu habites l'autre côté du monde, près de ma rivale plus puissante.

O Persephone, tout ce qui est beau descend vers toi, et n'en revient plus !

Pendant qu'elle parlait, ses compagnes ont pris le mort pour le descendre au sépulcre. Il leur reste dans les mains. Ce n'était qu'un cadavre de cire.

Antoine en éprouve comme un soulagement.

Tout s'évanouit ; — et la cabane, les rochers, la croix sont reparus.

Cependant il distingue de l'autre côté du Nil, Une Femme — debout au milieu du désert.

Elle garde dans sa main le bas d'un long voile noir qui lui cache la figure, tout en portant sur le bras gauche un petit enfant qu'elle allaite. A son côté, un grand singe est accroupi sur le sable.

Elle lève la tête vers le ciel; et malgré la distance on entend sa voix.

ISIS

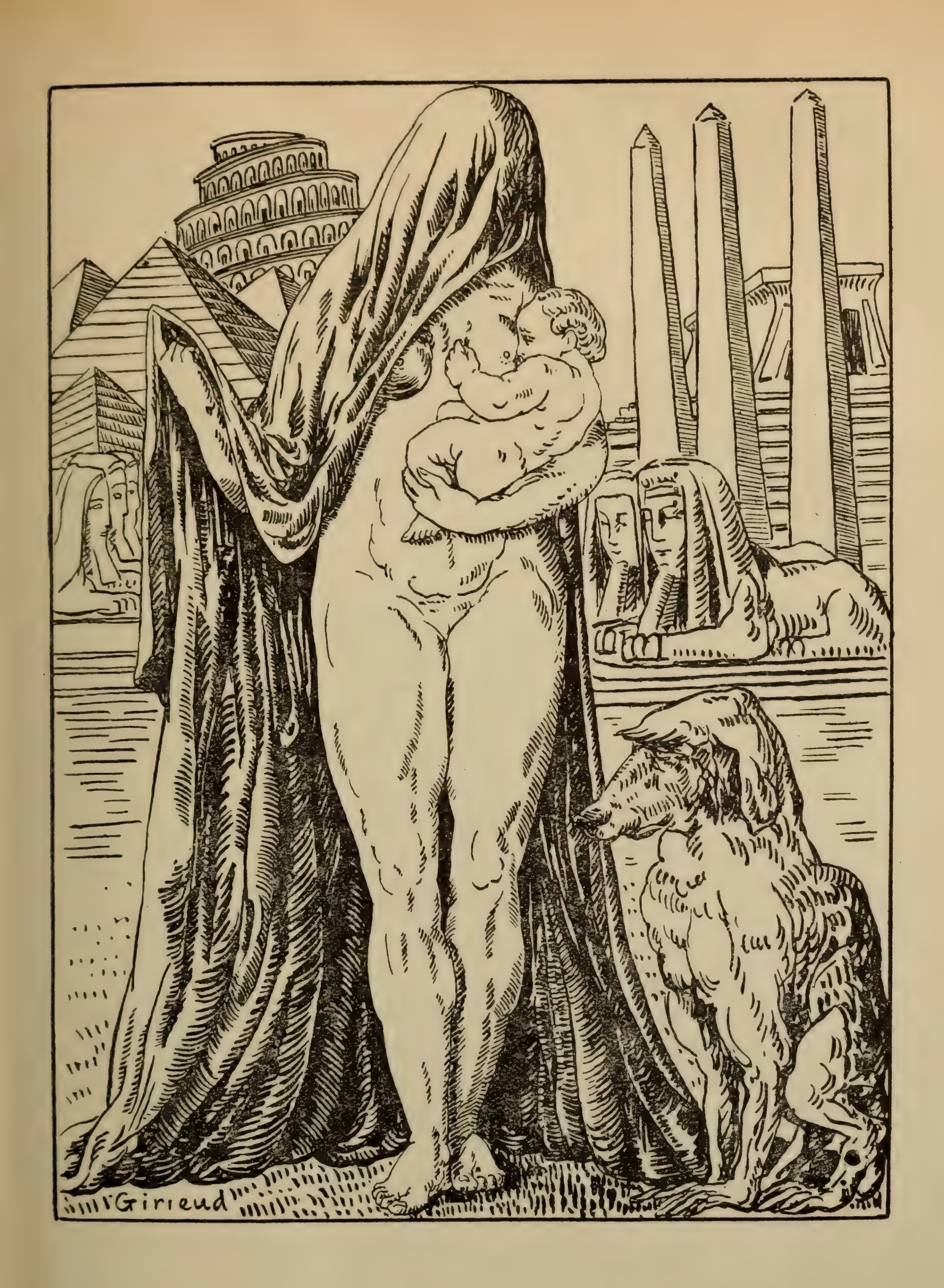
O Neith, commencement des choses ! Ammon, seigneur de l'éternité, Ptha, démiurge, Thot son intelligence, dieux de l'Amenthi, triades particulières des Nomes, éperviers dans l'azur, sphinx au bord des temples, ibis debout entre les cornes des bœufs, planètes, constellations, rivages, murmures du vent, reflets de la lumière, apprenez-moi où se trouve Osiris !

Je l'ai cherché par tous les canaux et tous les lacs, — plus loin encore, jusqu'à Byblos la phénicienne. Anubis, les oreilles droites, bondissait autour de moi, jappant, et fouillant de son museau les touffes des tamarins. Merci, bon Cynocéphale, merci !

Elle donne au singe, amicalement, deux ou trois petites claques sur la tête.

Le hideux Typhon au poil roux l'avait tué, mis en pièces ! Nous avons retrouvé tous ses membres. Mais je n'ai pas celui qui me rendait féconde !

Elle pousse des lamentations aiguës.


Girieud

ANTOINE

st pris de fureur. Il lui jette des cailloux, en l'injuriant.

Impudique ! va-t'en, va-t'en !

HILARION

Respecte-la ! C'était la religion de tes aïeux ! tu as porté ses amulettes dans ton berceau.

ISIS

Autrefois, quand revenait l'été, l'inondation chassait vers le désert les bêtes impures. Les digues s'ouvraient, les barques s'entre-choquaient, la terre haletante buvait le fleuve avec ivresse. Dieu à cornes de taureau tu t'étalais sur ma poitrine — et on entendait le mugissement de la vache éternelle !

Les semailles, les récoltes, le battage des grains et les vendanges se succédaient régulièrement, d'après l'alternance des saisons. Dans les nuits toujours pures, de larges étoiles rayonnaient. Les jours étaient baignés d'une invariable splendeur. On voyait, comme un couple royal, le Soleil et la Lune à chaque côté de l'horizon.

Nous trônions tous les deux dans un monde plus sublime, monarques-jumeaux, époux dès le sein de l'éternité, — lui, tenant un sceptre à tête de concoupha, moi un sceptre à fleur de lotus, debout l'un et l'autre, les mains jointes ; — et les écroulements d'empire ne changeaient pas notre attitude.

L'Égypte s'étalait sous nous, monumentale et sérieuse, longue comme le corridor d'un temple, avec des obélisques à droite, des pyramides à gauche, son labyrinthe au milieu, — et partout des avenues de monstres, des forêts de colonnes, de lourds pylônes flanquant des portes qui ont à leur sommet le globe de la terre entre deux ailes.

Les animaux de son zodiaque se retrouvaient dans ses pâturages, emplissaient de leurs formes et de leurs couleurs son écriture mystérieuse. Divisée en douze régions comme l'année l'est en douze mois,

— chaque mois, chaque jour ayant son dieu, — elle reproduisait l'ordre immuable du ciel; et l'homme en expirant ne perdait pas sa figure; mais, saturé de parfums, devenu indestructible, il allait dormir pendant trois mille ans dans une Égypte silencieuse.

Celle-là, plus grande que l'autre, s'étendait sous la terre.

On y descendait par des escaliers conduisant à des salles où étaient reproduites les joies des bons, les tortures des méchants, tout ce qui a lieu dans le troisième monde invisible. Rangés le long des murs, les morts dans des cercueils peints attendaient leur tour; et l'âme exempte des migrations continuait son assoupissement jusqu'au réveil d'une autre vie.

Osiris, cependant, revenait me voir quelquefois. Son ombre m'a rendu mère d'Harpocrate.

Elle contemple l'enfant.

C'est lui ! Ce sont ses yeux; ce sont ses cheveux, tressés en cornes de bélier ! Tu recommenceras ses œuvres. Nous refleurirons comme des lotus. Je suis toujours la grande Isis ! nul encore n'a soulevé mon voile ! Mon fruit est le soleil !

Soleil du printemps, des nuages obscurcissent ta face ! L'haleine de Typhon dévore les pyramides. J'ai vu, tout à l'heure, le sphinx s'enfuir. Il galopait comme un chacal.

Je cherche mes prêtres, — mes prêtres en manteau de lin, avec de grandes harpes, et qui portaient une nacelle mystique, ornée de patères d'argent. Plus de fêtes sur les lacs ! plus d'illuminations dans mon delta ! plus de coupes de lait à Philæ ! Apis, depuis longtemps, n'a pas reparu.

Égypte ! Égypte ! tes grands Dieux immobiles ont les épaules blanchies par la fiente des oiseaux, et le vent qui passe sur le désert roule la cendre de tes morts ! — Anubis, gardien des ombres, ne me quitte pas !

Le cynocéphale s'est évanoui.
Elle secoue son enfant.

Mais... qu'as-tu ?... tes mains sont froides, ta tête retombe !

Harpocrate vient de mourir.

Alors elle pousse dans l'air un cri tellement aigu, funèbre et déchirant, qu'Antoine y répond par un autre cri, en ouvrant ses bras pour la soutenir.

Elle n'est plus là. Il baisse la figure, écrasé de honte.

Tout ce qu'il vient de voir se confond dans son esprit. C'est comme l'étourdissement d'un voyage, le malaise d'une ivresse. Il voudrait haïr ; et cependant une pitié vague amollit son cœur. Il se met à pleurer abondamment.

HILARION

Qui donc te rend triste ?

ANTOINE

après avoir cherché en lui-même, longtemps :

Je pense à toutes les âmes perdues par ces faux Dieux !

HILARION

Ne trouves-tu pas qu'ils ont... quelquefois.. comme des ressemblances avec le vrai ?

ANTOINE

C'est une ruse du Diable pour séduire mieux les fidèles. Il attaque les forts par le moyen de l'esprit, les autres avec la chair.

HILARION

Mais la luxure, dans ses fureurs, a le désintéressement de la pénitence. L'amour frénétique du corps en accélère la destruction, — et proclame par sa faiblesse l'étendue de l'impossible.

ANTOINE

Qu'est-ce que cela me fait à moi ! Mon cœur se soulève de dégoût

devant ces Dieux bestiaux, occupés toujours de carnages et d'incestes!

HILARION

Rappelle-toi dans l'Écriture toutes les choses qui te scandalisent, parce que tu ne sais pas les comprendre. De même, ces Dieux, sous leurs formes criminelles, peuvent contenir la vérité.

Il en reste à voir. Détourne-toi !

ANTOINE

Non ! non ! c'est un péril !

HILARION

Tu voulais tout à l'heure les connaître. Est-ce que ta foi vacillerait sous des mensonges ? Que crains-tu ?

Les rochers en face d'Antoine sont devenus une montagne.

Une ligne de nuages la coupe à mi-hauteur ; et au-dessus apparaît une autre montagne, énorme, toute verte, que creusent inégalement des vallons et portant au sommet, dans un bois de lauriers, un palais de bronze à tuiles d'or avec des chapiteaux d'ivoire.

Au milieu du péristyle, sur un trône, JUPITER, colossal et le torse nu, tient la victoire d'une main, la foudre dans l'autre; et son aigle entre ses jambes, dresse la tête.

JUNON, auprès de lui, roule ses gros yeux, surmontés d'un diadème, d'où s'échappe comme une vapeur un voile flottant au vent.

Par derrière, MINERVE, debout sur un piédestal, s'appuie contre sa lance. La peau de la gorgone lui couvre la poitrine; et un péplos de lin descend à plis réguliers jusqu'aux ongles de ses orteils. Ses yeux glauques, qui brillent sous sa visière, regardent au loin, attentivement.

A la droite du palais, le vieillard NEPTUNE chevauche un dauphin battant de ses nageoires un grand azur qui est le ciel ou la mer, car la perspective de l'Océan continue l'éther bleu; les deux éléments se confondent.

De l'autre côté, PLUTON, farouche, en manteau couleur de la nuit, avec une tiare de diamants et un sceptre d'ébène, est au milieu d'une île entourée par les circonvolutions du Styx; — et ce fleuve d'ombre va se jeter dans les ténèbres, qui font sous la falaise un grand trou noir, un abîme sans formes.

MARS, vêtu d'airain, brandit d'un air furieux son bouclier large et son épée.

HERCULE, plus bas, le contemple, appuyé sur sa massue.

APOLLON, la face rayonnante, conduit, le bras droit allongé, quatre chevaux blancs qui galopent; et CÉRÈS, dans un chariot que traînent des bœufs, s'avance vers lui une faucille à la main.

BACCHUS vient derrière elle, sur un char très bas, mollement tiré par des lynx. Gras, imberbe, et des pampres au front, il passe en tenant un cratère d'où déborde du vin. Silène, à ses côtés, chancelle sur un âne. Pan, aux oreilles pointues, souffle dans la syrinx; les Mimallonéides frappent des tambours, les Ménades jettent des fleurs, les Bacchantes tournoient la tête en arrière, les cheveux répandus.

DIANE, la tunique retroussée, sert du bois avec ses nymphes.

Au fond d'une caverne, VULCAIN bat le fer entre les Cabires; çà et là les vieux fleuves, accoudés sur des pierres vertes, épanchent leurs urnes; les Muses debout chantent dans les vallons.

Les Heures, de taille égale, se tiennent par la main; et MERCURE est posé obliquement sur un arc-en-ciel, avec son caducée, ses talonnières et son pétase.

Mais en haut de l'escalier des Dieux, parmi des nuages doux comme des plumes et dont les volutes en tournant laissent tomber des roses, VÉNUS-ANADYOMÈNE se regarde dans un miroir; ses prunelles glissent langoureusement sous ses paupières un peu lourdes.

Elle a de grands cheveux blonds qui se déroulent sur ses épaules, les seins petits, la taille mince, les hanches évasées comme le galbe des lyres, les deux cuisses toutes rondes, des fossettes autour des genoux et les pieds délicats; non loin de sa bouche un papillon voltige. La splendeur de son corps fait autour d'elle un halo de nacre brillante; et tout le reste de

l'Olympe est baigné dans une aube vermeille qui gagne insensiblement les hauteurs du ciel bleu.

ANTOINE

Ah! ma poitrine se dilate. Une joie que je ne connaissais pas me descend jusqu'au fond de l'âme ! Comme c'est beau ! comme c'est beau !

HILARION

Ils se penchaient du haut des nuages pour conduire les épées; on les rencontrait au bord des chemins, on les possédait dans sa maison ; — et cette familiarité divinisait la vie.

Elle n'avait pour but que d'être libre et belle. Les vêtements larges facilitaient la noblesse des attitudes. La voix de l'orateur, exercée par la mer, battait à flots sonores les portiques de marbre. L'éphèbe, frotté d'huile, luttait tout nu en plein soleil. L'action la plus religieuse était d'exposer des formes pures.

Et ces hommes respectaient les épouses, les vieillards, les suppliants. Derrière le temple d'Hercule, il y avait un autel à la Pitié.

On immolait des victimes avec des fleurs autour des doigts. Le souvenir même se trouvait exempt de la pourriture des morts. Il n'en restait qu'un peu de cendres. L'âme, mêlée à l'éther sans bornes était partie vers les Dieux !

Se penchant à l'oreille d'Antoine :

Et ils vivent toujours ! L'empereur Constantin adore Apollon. Tu retrouveras la Trinité dans les mystères de Samothrace, le baptême chez Isis, la rédemption chez Mithra, le martyr d'un Dieu aux fêtes de Bacchus. Proserpine est la Vierge !... Aristée, Jésus !

ANTOINE

reste les yeux baissés; puis tout à coup il répète le symbole de Jérusalem, — comme il s'en souvient, — en poussant à chaque phrase un long soupir :

Je crois en un seul Dieu, le Père, — et en un seul Seigneur, Jésus-Christ, — fils premier-né de Dieu, — qui s'est incarné et fait homme, — qui a été crucifié — et enseveli, — qui est monté au ciel, — qui viendra pour juger les vivants et les morts — dont le royaume n'aura pas de fin ; — et à un seul Saint-Esprit, — et à un seul baptême de repentance, — et à une seule sainte Église catholique, — et à la résurrection de la chair, — et à la vie éternelle !

Aussitôt la croix grandit, et perçant les nuages elle projette une ombre sur le ciel des Dieux.

Tous pâlissent. L'Olympe a remué.

Antoine distingue contre sa base, à demi perdus dans les cavernes, ou soutenant les pierres de leurs épaules, de vastes corps enchaînés. Ce sont les Titans, les Géants, les Hécatonchires, les Cyclopes.

UNE VOIX

s'élève indistincte et formidable, — comme la rumeur des flots, comme le bruit des bois sous la tempête, comme le mugissement du vent dans les précipices :

Nous savions cela, nous autres ! Les Dieux doivent finir. Uranus fut mutilé par Saturne, Saturne par Jupiter. Il sera lui-même anéanti. Chacun son tour ; c'est le destin !

et, peu à peu, ils s'enfoncent dans la montagne, disparaissent.

Cependant les tuiles du palais d'or s'envolent.

JUPITER

est descendu de son trône. Le tonnerre, à ses pieds, fume comme un tison près de s'éteindre ; — et l'aigle, allongeant le cou, ramasse avec son bec ses plumes qui tombent.

Je ne suis donc plus le maître des choses, très bon, très grand, dieu des phratries et des peuples grecs, aïeul de tous les rois, Agamemnon du ciel !

Aigle des apothéoses, quel souffle de l'Érèbe t'a repoussé jusqu'à moi ? ou, t'envolant du champ de Mars, m'apportes-tu l'âme du dernier des empereurs ?

Je ne veux plus de celles des hommes ! Que la Terre les garde, et qu'ils s'agitent au niveau de sa bassesse. Ils ont maintenant des cœurs d'esclaves, oublient les injures, les ancêtres, le serment; et partout triomphent la sottise des foules, la médiocrité de l'individu, la hideur des races !

Sa respiration lui soulève les côtés à les briser, et il tord ses poings. Hébé en pleurs lui présente une coupe. Il la saisit.

Non ! non ! Tant qu'il y aura, n'importe où, une tête enfermant la pensée, qui haïsse le désordre et conçoive la Loi, l'esprit de Jupiter vivra !

Mais la coupe est vide.
Il la penche lentement sur l'ongle de son doigt.

Plus une goutte ! Quand l'ambroisie défaille, les Immortels s'en vont !

Elle glisse de ses mains ; et il s'appuie contre une colonne, se sentant mourir.

JUNON

Il ne fallait pas avoir tant d'amours ! Aigle, taureau, cygne, pluie d'or, nuage et flamme, tu as pris toutes les formes, égaré ta lumière dans tous les éléments, perdu tes cheveux sur tous les lits ! Le divorce est irrévocable cette fois, — et notre domination, notre existence dissoute !

Elle s'éloigne dans l'air

MINERVE

n'a plus sa lance; et des corbeaux, qui nichaient dans les sculptures de la frise, tournent autour d'elle, mordent son casque.

Laissez-moi voir si mes vaisseaux, fendant la mer brillante, sont revenus dans mes trois ports, pourquoi les campagnes se trouvent désertes, et ce que font maintenant les filles d'Athènes.

Au mois d'Hécatombéon, mon peuple entier se portait vers moi, conduit par ses magistrats et par ses prêtres. Puis s'avançaient en robes blanches avec des chitons d'or, les longues files des vierges tenant des coupes, des corbeilles, des parasols; puis, les trois cents bœufs du sacrifice, des vieillards agitant des rameaux verts, des soldats entrechoquant leurs armures, des éphèbes chantant des hymnes, des joueurs de flûte, des joueurs de lyre, des rhapsodes, des danseuses; — enfin, au mât d'une trirème marchant sur des roues, mon grand voile brodé par des vierges, qu'on avait nourries pendant un an d'une façon particulière; et quand il s'était montré dans toutes les rues, toutes les places et devant tous les temples, au milieu du cortège psalmodiant toujours, il montait pas à pas la colline de l'Acropole, frôlait les Propylées, et entrait au Parthénon.

Mais un trouble me saisit, moi, l'industrieuse! Comment, comment, pas une idée! Voilà que je tremble plus qu'une femme.

Elle aperçoit une ruine derrière elle, pousse un cri, et frappée au front, tombe par terre à la renverse.

HERCULE

a rejeté sa peau de lion; et s'appuyant des pieds, bombant son dos, mordant ses lèvres, il fait des efforts démesurés pour soutenir l'Olymphe qui s'écroule.

J'ai vaincu les Cercopes, les Amazones et les Centaures. J'ai tué beaucoup de rois. J'ai cassé la corne d'Achéloüs, un grand fleuve. J'ai coupé des montagnes, j'ai réuni des océans. Les pays esclaves, je les délivrais! les pays vides, je les peuplais. J'ai parcouru les Gaules. J'ai traversé le désert où l'on a soif. J'ai défendu les Dieux, et je me suis dégagé d'Omphale. Mais l'Olympe est trop lourd. Mes bras faiblissent. Je meurs!

Il est écrasé sous les décombres.

PLUTON

C'est ta faute, Amphytrionade ! Pourquoi es-tu descendu dans mon empire ?

Le vautour qui mange les entrailles de Tityos releva la tête, Tantale eut la lèvre mouillée, la roue d'Ixion s'arrêta.

Cependant, les Kères étendaient leurs ongles pour retenir les âmes ; les Furies en désespoir tordaient les serpents de leurs chevelures ; et Cerbère, attaché par toi avec une chaîne, râlait, en bavant de ses trois gueules.

Tu avais laissé la porte entr'ouverte. D'autres sont venus. Le jour des hommes a pénétré le Tartare !

Il sombre dans les ténèbres.

NEPTUNE

Mon trident ne soulève plus de tempêtes. Les monstres qui faisaient peur sont pourris au fond des eaux.

Amphitrite, dont les pieds blancs couraient sur l'écume, les vertes Néréides qu'on distinguait à l'horizon, les Sirènes écailleuses arrêtant les navires pour conter des histoires, et les vieux Tritons qui soufflaient dans les coquillages, tout est mort ! La gaieté de la mer a disparu !

Je n'y survivrai pas ! Que le vaste Océan me recouvre !

Il s'évanouit dans l'azur.

DIANE

habillée de noir, et au milieu de ses chiens devenus des loups :

L'indépendance des grands bois m'a grisée, avec la senteur des fauves et l'exhalaison des marécages. Les femmes, dont je protégeais les grossesses, mettent au monde des enfants morts. La lune tremble sous l'incantation des sorcières. J'ai des désirs de violence et d'im-

mensité. Je veux boire des poisons, me perdre dans les vapeurs, dans les rêves !...

Et un nuage qui passe l'emporte.

MARS

tête nue, ensanglanté :

D'abord, j'ai combattu seul, provoquant par des injures toute une armée, indifférent aux patries et pour le plaisir du carnage.

Puis, j'ai eu des compagnons. Ils marchaient au son des flûtes, en bon ordre, d'un pas égal, respirant par-dessus leurs boucliers, l'aigrette haute, la lance oblique. On se jetait dans la bataille avec de grands cris d'aigle. La guerre était joyeuse comme un festin. Trois cents hommes s'opposèrent à toute l'Asie.

Mais ils reviennent, les Barbares ! et par myriades, par millions ! Puisque le nombre, les machines et la ruse sont plus forts, mieux vaut finir comme un brave !

Il se tue.

VULCAIN

essuyant avec une éponge ses membres en sueur :

Le monde se refroidit. Il faut chauffer les sources, les volcans et les fleuves qui roulent des métaux sous la terre ! — Battez plus dur ! à pleins bras ! de toutes vos forces !

Les Cabires se blessent avec leurs marteaux, s'aveuglent avec les étincelles, et, marchant à tâtons, s'égarent dans l'ombre.

CÉRÈS

debout dans son char, qui est emporté par des roues ayant des ailes à leur moyeu :

Arrête ! arrête !

On avait bien raison d'exclure les étrangers, les athées, les épi-

curiens et les chrétiens ! Le mystère de la corbeille est dévoilé, le sanctuaire profané, tout est perdu !

Elle descend sur une pente rapide, — désespérée, criant, s'arrachant les cheveux.

Ah ! mensonge ! Daïra ne m'est pas rendue ! L'airain m'appelle vers les morts. C'est un autre Tartare ! On n'en revient pas. Horreur !

L'abîme l'engouffre.

BACCHUS

riant, frénétiquement :

Qu'importe ! la femme de l'Archonte est mon épouse ! La loi même tombe en ivresse. A moi le chant nouveau et les formes multiples !

Le feu qui dévora ma mère coule dans mes veines. Qu'il brûle plus fort, dussé-je périr !

Mâle et femelle, bon pour tous, je me livre à vous, Bacchantes ! je me livre à vous, Bacchants ! et la vigne s'enroulera au tronc des arbres ! Hurlez, dansez, tordez-vous ! Déliez le tigre et l'esclave ! à dents féroces, mordez la chair !

Et Pan, Silène, les Satyres, les Bacchantes, les Mimallonéides, et les Ménades, avec leurs serpents, leurs flambeaux, leurs masques noirs, se jettent des fleurs, découvrent un phallus, le baisent, — secouent les tympanons, frappent leurs tyrses, se lapident avec des coquillages, croquent des raisins, étranglent un bouc, et déchirent Bacchus.

APOLLON

fouettant ses coursiers, et dont les cheveux blanchis s'envolent :

J'ai laissé derrière moi Délos la pierreuse, tellement pure que tout maintenant y semble mort ; et je tâche de joindre Delphes avant que sa vapeur inspiratrice ne soit complètement perdue. Les mulets broutent son laurier. La Pythie égarée ne se retrouve pas.

Par une concentration plus forte, j'aurai des poèmes sublimes, des monuments éternels; et toute la matière sera pénétrée des vibrations de ma cithare !

Il en pince les cordes. Elles éclatent, lui cinglent la figure. Il la rejette; et battant son quadrige avec fureur :

Non ! assez des formes ! Plus loin encore ! Tout au sommet ! Dans l'idée pure !

Mais les chevaux, reculant, se cabrent, brisent le char; et empêtré par les morceaux du timon, l'emmêlement des harnais, il tombe vers l'abîme, la tête en bas.

Le ciel s'est obscurci.

VÉNUS

violacée par le froid, grelotte.

Je faisais avec ma ceinture tout l'horizon de l'Hellénie.

Ses champs brillaient des roses de mes joues, ses rivages étaient découpés d'après la forme de mes lèvres; et ses montagnes, plus blanches que mes colombes, palpitaient sous la main des statuaires. On retrouvait mon âme dans l'ordonnance des fêtes, l'arrangement des coiffures, le dialogue des philosophes, la constitution des républiques. Mais j'ai trop chéri les hommes ! C'est l'Amour qui m'a déshonorée !

Elle se renverse en pleurant.

Le monde est abominable. L'air manque à ma poitrine !

O Mercure, inventeur de la lyre et conducteur des âmes, emporte-moi !

Elle met un doigt sur sa bouche, et décrivant une immense parabole, tombe dans l'abîme.

On n'y voit plus. Les ténèbres sont complètes.

Cependant il s'échappe des prunelles d'Hilarion comme deux flèches rouges.

ANTOINE

remarque enfin sa haute taille.

Plusieurs fois déjà, pendant que tu parlais, tu m'as semblé grandir ; — et ce n'était pas une illusion. Comment ? explique-moi... Ta personne m'épouvante !

Des pas se rapprochent.

Qu'est-ce donc ?

HILARION

étend son bras.

Regarde !

Alors, sous un pâle rayon de lune, Antoine distingue une interminable caravane qui défile sur la crête des roches ; — et chaque voyageur, l'un après l'autre, tombe de la falaise dans le gouffre.

Ce sont d'abord les trois grands Dieux de Samothrace, Axieros, Axiokeros, Axiokersa, réunis en faisceau, masqués de pourpre et levant leurs mains.

Esculape s'avance d'un air mélancolique, sans même voir Samos et Télesphore, qui le questionnent avec angoisse. Sosipolis éléen, à forme de python, roule ses anneaux vers l'abîme. Doespœné, par vertige, s'y lance elle-même. Britomartis, hurlant de peur, se cramponne aux mailles de son filet. Les Centaures arrivent au grand galop, et déboulent pêle-mêle dans le trou noir.

Derrière eux, marche en boitant la troupe lamentable des Nymphes. Celles des prairies sont couvertes de poussière, celles des bois gémissent et saignent, blessées par la hache des bûcherons.

Les Gelludes, les Stryges, les Empuses, toutes les déesses infernales, en confondant leurs crocs, leurs torches, leurs vipères, forment une pyra-

mide ; — et au sommet, sur une peau de vautour, Eurynome, bleuâtre comme les mouches à viande, se dévore les bras.

Puis, dans un tourbillon disparaissent à la fois : Orthia la sanguinaire, Hymnie d'Orchomène, la Laphria des Patréens, Aphia d'Égine, Bendis de Thrace, Stymphalia à cuisse d'oiseau. Triopas, au lieu de trois prunelles, n'a plus que trois orbites. Erichtonius, les jambes molles, rampe comme un cul-de-jatte sur ses poignets.

HILARION

Quel bonheur, n'est-ce pas, de les voir tous dans l'abjection et l'agonie ! Monte avec moi sur cette pierre; et tu seras comme Xerxès, passant en revue son armée

Là-bas, très loin, au milieu des brouillards, aperçois-tu ce géant à barbe blonde qui laisse tomber un glaive rouge de sang ? c'est le Scythe Zalmoxis, entre deux planètes : Artimpasa — Vénus, et Orsiloché — la Lune.

Plus loin, émergeant des nuages pâles, sont les Dieux qu'on adorait chez les Cimmériens, au-delà même de Thulé !

Leurs grandes salles étaient chaudes; et à la lueur des épées nues tapissant la voûte, ils buvaient de l'hydromel dans des cornes d'ivoire. Ils mangeaient le foie de la baleine dans des plats de cuivre battus par des démons; ou bien, ils écoutaient les sorciers captifs faisant aller leurs mains sur les harpes de pierre.

Ils sont las ! ils ont froid ! La neige alourdit leurs peaux d'ours, et leurs pieds se montrent par les déchirures de leurs sandales.

Ils pleurent les prairies, où sur des tertres de gazon ils reprenaient haleine dans la bataille, les longs navires dont la proue coupait les monts de glace, et les patins qu'ils avaient pour suivre l'orbe des pôles, en portant au bout de leurs bras tout le firmament qui tournait avec eux.

Une rafale de givre les enveloppe.

Antoine abaisse son regard d'un autre côté.

Et il aperçoit, — se détachant en noir sur un fond rouge, — d'étranges

personnages, avec des mentonnières et des gantelets, qui se renvoient des balles, sautent les uns par-dessus les autres, font des grimaces, dansent frénétiquement.

HILARION

Ce sont les Dieux de l'Étrurie, les innombrables Æsars.

Voici Tagès, l'inventeur des augures. Il essaye avec une main d'augmenter les divisons du ciel, et, de l'autre, il s'appuie sur la terre. Qu'il y rentre !

Nortia considère la muraille où elle enfonçait des clous pour marquer le nombre des années. La surface en est couverte, et la dernière période accomplie.

Comme deux voyageurs battus par un orage, Kastur et Pulutuk s'abritent en tremblant sous le même manteau.

ANTOINE

ferme les yeux.

Assez ! assez !

Mais passent dans l'air avec un grand bruit d'ailes, toutes les Victoires du Capitole, — cachant leur front de leurs mains, et perdant les trophées suspendus à leurs bras.

Janus, — maître des crépuscules, s'enfuit sur un bélier noir; et, de ses deux visages, l'un est déjà putréfié, l'autre s'endort de fatigue.

Summanus, — dieu du ciel obscur et qui n'a plus de tête, presse contre son cœur un vieux gâteau en forme de roue.

Vesta, — sous une coupole en ruine, tâche de ranimer sa lampe éteinte.

Bellone — se taillade les joues, sans faire jaillir le sang qui purifiait ses dévots.

ANTOINE

Grâce ! ils me fatiguent !

HILARION

Autrefois, ils amusaient !

Et il lui montre dans un bosquet d'aliziers, Une Femme toute nue, — à quatre pattes comme une bête, et saillie par un homme noir, tenant dans chaque main un flambeau.

C'est la déesse d'Aricia, avec le démon Virbius. Son sacerdote, le roi du bois, devait être un assassin ; — et les esclaves en fuite, les dépouilleurs de cadavres, les brigands de la voie Salaria, les éclopés du pont Sublicius, toute la vermine des galetas de Suburre n'avait pas de dévotion plus chère !

Les patriciennes du temps de Marc-Antoine préféraient Libitina.

Et il lui montre, sous des cyprès et des rosiers, Une autre Femme — vêtue de gaze. Elle sourit, ayant autour d'elle des pioches, des brancards, des tentures noires, tous les ustensiles des funérailles. Ses diamants brillent de loin sous des toiles d'araignées. Les Larves comme des squelettes montrent leurs os entre les branches, et les Lémures, qui sont des fantômes, étendent leurs ailes de chauve-souris.

Sur le bord d'un champ, le dieu Terme, déraciné, penche, tout couvert d'ordures.

Au milieu d'un sillon, le grand cadavre de Vertumne est dévoré par des chiens rouges.

Les Dieux rustiques s'en éloignent en pleurant, Sartor, Sarrator, Vervactor, Collina, Vallona, Hostilinus, — tous couverts de petits manteaux à capuchon, et chacun portant, soit un hoyau, une fourche, une claie, un épieu.

HILARION

C'était leur âme qui faisait prospérer la villa, avec ses colombiers, ses parcs de loirs et d'escargots, ses basses-cours défendues par des filets, ses chaudes écuries embaumées de cèdre.

Ils protégeaient tout le peuple misérable qui traînait les fers de ses jambes sur les cailloux de la Sabine, ceux qui appelaient les porcs au son de la trompe, ceux qui cueillaient les grappes au haut des ormes, ceux qui poussaient par les petits chemins les ânes chargés de fumier.

Le laboureur, en haletant sur le manche de sa charrue, les priait de fortifier ses bras; et les vachers à l'ombre des tilleuls, près des calebasses de lait, alternaient leurs éloges sur des flûtes de roseau.

Antoine soupire.

Et au milieu d'une chambre, sur une estrade, se découvre un lit d'ivoire, environné par des gens qui tiennent des torches de sapin.

Ce sont les Dieux du mariage. Ils attendent l'épousée !

Domiduca devait l'amener, Virgo défaire sa ceinture, Subigo l'étendre sur le lit, — et Praema écarter ses bras, en lui disant à l'oreille des paroles douces.

Mais elle ne viendra pas ! et ils congédient les autres : Nona et Decima gardes-malades, les trois Nixii accoucheurs, les deux nourrices Educa et Potina, — et Carna berceuse, dont le bouquet d'aubépines éloigne de l'enfant les mauvais rêves.

Plus tard, Ossipago lui aurait affermi les genoux, Barbatus donné la barbe, Stimula les premiers désirs, Volupia la première jouissance, Fabulinus appris à parler, Numera à compter, Camœna à chanter, Consus à réfléchir.

La chambre est vide; et il ne reste plus au bord du lit que Nœnia — centenaire, — marmottant pour elle-même la complainte qu'elle hurlait à la mort des vieillards.

Mais bientôt sa voix est dominée par des cris aigus.

Ce sont :

LES LARES DOMESTIQUES

accroupis au fond de l'atrium, vêtus de peaux de chien, avec des fleurs autour du corps, tenant leurs mains fermées contre leurs joues, et pleurant tant qu'ils peuvent.

Où est la portion de nourriture qu'on nous donnait à chaque repas, les bons soins de la servante, le sourire de la matrone, et la gaieté des petits garçons jouant aux osselets sur les mosaïques de la

cour ? Puis, devenus grands, ils suspendaient à notre poitrine leur bulle d'or ou de cuir.

Quel bonheur, quand, le soir d'un triomphe, le maître en rentrant tournait vers nous ses yeux humides ! Il racontait ses combats; et l'étroite maison était plus fière qu'un palais et sacrée comme un temple.

Qu'ils étaient doux les repas de famille, surtout le lendemain des Feralia ! Dans la tendresse pour les morts, toutes les discordes s'apaisaient; et on s'embrassait, en buvant aux gloires du passé et aux espérances de l'avenir.

Mais les aïeux de cire peinte, enfermés derrière nous, se couvrent lentement de moisissure. Les races nouvelles, pour nous punir de leurs déceptions, nous ont brisé la mâchoire; sous la dent des rats nos corps de bois s'émiettent.

Et les innombrables Dieux veillant aux portes, à la cuisine, au cellier, aux étuves, se dispersent de tous les côtés, — sous l'apparence d'énormes fourmis qui trottent ou de grands papillons qui s'envolent.

CRÉPITUS

se fait entendre.

Moi aussi l'on m'honora jadis. On me faisait des libations. Je fus un Dieu !

L'Athénien me saluait comme un présage de fortune, tandis que le Romain dévot me maudissait les poings levés et que le pontife d'Égypte, s'abstenant de fèves, tremblait à ma voix et pâlissait à mon odeur.

Quand le vinaigre militaire coulait sur les barbes non rasées, qu'on se régalait de glands, de pois et d'oignons crus et que le bouc en morceaux cuisait dans le beurre rance des pasteurs, sans souci du voisin, personne alors ne se gênait. Les nourritures solides faisaient les digestions retentissantes. Au soleil de la campagne, les hommes se soulageaient avec lenteur.

Ainsi je passais sans scandale, comme les autres besoins de la vie, comme Mena tourment des vierges, et la douce Rumina qui protège le sein de la nourrice, gonflé de veines bleuâtres. J'étais joyeux. Je faisais rire ! Et se dilatant d'aise à cause de moi, le convive exhalait toute sa gaieté par les ouvertures de son corps.

J'eus mes jours d'orgueil. Le bon Aristophane me promena sur la scène, et l'empereur Claudius Drusus me fit asseoir à sa table. Dans les laticlaves des patriciens j'ai circulé majestueusement ! Les vases d'or, comme des tympanons, résonnaient sous moi ; — et quand plein de murènes, de truffes et de pâtés, l'intestin du maître se dégageait avec fracas, l'univers attentif apprenait que César avait dîné !

Mais à présent, je suis confiné dans la populace, — et l'on se récrie, même à mon nom !

Et Crépitus s'éloigne, en poussant un gémissement.
Puis un coup de tonnerre ;

UNE VOIX

J'étais le Dieu des armées, le Seigneur, le Seigneur Dieu !

J'ai déplié sur les collines les tentes de Jacob, et nourri dans les sables mon peuple qui s'enfuyait.

C'est moi qui ai brûlé Sodome ! C'est moi qui ai englouti la terre sous le Déluge ! C'est moi qui ai noyé Pharaon, avec les princes fils de rois, les chariots de guerre et les cochers.

Dieux jaloux, j'exécrais les autres Dieux. J'ai broyé les impurs ; j'ai abattu les superbes ; — et ma désolation courait de droite et de gauche, comme un dromadaire qui est lâché dans un champ de maïs.

Pour délivrer Israël, je choisissais les simples. Des anges aux ailes de flamme leur parlaient dans les buissons.

Parfumées de nard, de cinnamome et de myrrhe, avec des robes transparentes et des chaussures à talon haut, des femmes d'un cœur intrépide allaient égorger les capitaines. Le vent qui passait emportait les prophètes.

J'avais gravé ma loi sur des tables de pierre. Elle enfermait


Giricud


Giriaud

mon peuple comme dans une citadelle. C'était mon peuple. J'étais son Dieu ! La terre était à moi, les hommes à moi, avec leurs pensées, leurs œuvres, leurs outils de labourage et leur postérité.

Mon arche reposait dans un triple sanctuaire, derrière des courtines de pourpre et des candélabres allumés. J'avais, pour me servir, toute une tribu qui balançait des encensoirs, et le grand prêtre en robe d'hyacinthe portant sur sa poitrine des pierres précieuses, disposées dans un ordre symétrique.

Malheur ! malheur ! Le Saint-des-Saints s'est ouvert, le voile s'est déchiré, les parfums de l'holocauste se sont perdus à tous les vents. Le chacal piaule dans les sépulcres; mon temple est détruit, mon peuple est dispersé !

On a étranglé les prêtres avec les cordons de leurs habits. Les femmes sont captives, les vases sont tous fondus !

La voix s'éloignant :

J'étais le Dieu des armées le Seigneur, le Seigneur Dieu !

Alors il se fait un silence énorme, une nuit profonde.

ANTOINE

ous sont passés.

QUELQU'UN

dit :

Il reste moi !

Et Hilarion est devant lui, — mais transfiguré, beau comme un archange, lumineux comme un soleil, — et tellement grand, que pour le voir

ANTOINE

se renverse la tête.

Qui donc es-tu ?

HILARION

Mon royaume est de la dimension de l'univers ; et mon désir n'a pas de bornes. Je vais toujours, affranchissant l'esprit et pesant les mondes, sans haine, sans peur, sans pitié, sans amour et sans Dieu. On m'appelle la Science.

ANTOINE

se rejette en arrière :

Tu dois être plutôt... le Diable !

HILARION

en fixant sur lui ses prunelles :

Veux-tu le voir ?

ANTOINE

ne se détache plus de ce regard : il est saisi par la curiosité du Diable. Sa terreur augmente, son envie devient démesurée.

Si je le voyais pourtant... si je le voyais ?....

Puis dans un spasme de colère :

L'horreur que j'en ai m'en débarrassera pour toujours. — Oui !

Un pied fourchu se montre.

Antoine a regret.

Mais le Diable l'a jeté sur ses cornes, et l'enlève.





VI

Il vole sous lui, étendu comme un nageur ; — ses deux ailes grandes ouvertes, en le cachant tout entier, semblent un nuage.

ANTOINE

Où vais-je ?

Tout à l'heure j'ai entrevu la forme du Maudit. Non ! une nuée m'emporte. Peut-être que je suis mort, et que je monte vers Dieu ?...

Ah ! comme je respire bien ! L'air immaculé me gonfle l'âme. Plus de pesanteur ! plus de souffrance !

En bas, sous moi, la foudre éclate, l'horizon s'élargit, des fleuves s'entre-croisent. Cette tache blonde c'est le désert, cette flaque d'eau l'Océan.

Et d'autres océans paraissent, d'immenses régions que je ne connaissais pas. Voici les pays noirs qui fument comme des brasiers, la zone des neiges obscurcie toujours par des brouillards. Je tâche de découvrir les montagnes où le soleil, chaque soir, va se coucher.

LE DIABLE

Jamais le soleil ne se couche !

Antoine n'est pas surpris de cette voix. Elle lui semble un écho de sa pensée, — une réponse de sa mémoire.

Cependant la terre prend la forme d'une boule ; et il l'aperçoit au milieu de l'azur qui tourne sur ses pôles, en tournant autour du soleil.

LE DIABLE

Elle ne fait donc pas le centre du monde ? Orgueil de l'homme, humilie-toi !

ANTOINE

A peine maintenant si je la distingue. Elle se confond avec les autres feux.

Le firmament n'est qu'un tissu d'étoiles.

Ils montent toujours.

Aucun bruit ! pas même le croassement des aigles ! Rien !... et je me penche pour écouter l'harmonie des planètes.

LE DIABLE

Tu ne les entendras pas ! Tu ne verras pas, non plus, l'antichtone de Platon, le foyer de Philolaüs, les sphères d'Aristote, ni les sept cieux des Juifs avec les grandes eaux par-dessus la voûte de cristal !

ANTOINE

D'en bas elle paraissait solide comme un mur. Je la pénètre, au contraire, je m'y enfonce !

Et il arrive devant la lune, — qui ressemble à un morceau de glace tout rond, plein d'une lumière immobile.

LE DIABLE

C'était autrefois le séjour des âmes. Le bon Pythagore l'avait même garnie d'oiseaux et de fleurs magnifiques.

ANTOINE

Je n'y vois que des plaines désolées, avec des cratères éteints, sous un ciel tout noir.

Allons vers ces astres d'un rayonnement plus doux, afin de contempler les anges qui les tiennent au bout de leurs bras, comme des flambeaux!

LE DIABLE

l'emporte au milieu des étoiles.

Elles s'attirent en même temps qu'elles se repoussent. L'action de chacune résulte des autres et y contribue, — sans le moyen d'un auxiliaire, par la force d'une loi, la seule vertu de l'ordre.

ANTOINE

Oui... oui ! mon intelligence l'embrasse ! C'est une joie supérieure aux plaisirs de la tendresse ! Je halète stupéfait devant l'énormité de Dieu !

LE DIABLE

Comme le firmament qui s'élève à mesure que tu montes, il grandira sous l'ascension de ta pensée; — et tu sentiras augmenter ta joie, d'après cette découverte du monde, dans cet élargissement de l'infini.

ANTOINE

Ah ! plus haut ! plus haut ! toujours

Les astres se multiplient, scintillent. La Voie lactée au zénith se développe comme une immense ceinture, ayant des trous par intervalles; dans ces fentes de sa clarté, s'allongent des espaces de ténèbres. Il y a des pluies d'étoiles, des traînées de poussière d'or, des vapeurs lumineuses qui flottent et se dissolvent.

Quelquefois une comète passe tout à coup ; — puis la tranquillité des lumières innombrables recommence.

Antoine, les bras ouverts, s'appuie sur les deux cornes du Diable, en occupant ainsi toute l'envergure.

Il se rappelle avec dédain l'ignorance des anciens jours, la médiocrite

de ses rêves. Les voilà donc près de lui ces globes lumineux qu'il contemplait d'en bas ! Il distingue l'entre-croisement de leurs lignes, la complexité de leurs directions. Il les voit venir de loin, — et suspendus comme des pierres dans une fronde, décrire leurs orbites, pousser leurs hyperboles.

Il aperçoit d'un seul regard la Croix du sud et la Grande Ourse, le Lynx et le Centaure, la nébuleuse de la Dorade, les six soleils dans la constellation d'Orion, Jupiter avec ses quatre satellites, et le triple anneau du monstrueux Saturne ! toutes les planètes, tous les astres que les hommes plus tard découvriront ! Il emplit ses yeux de leurs lumières, il surcharge sa pensée du calcul de leurs distances ; puis sa tête retombe.

Quel est le but de tout cela ?

LE DIABLE

Il n'y a pas de but !

Comment Dieu aurait-il un but ? Quelle expérience a pu l'instruire, quelle réflexion le déterminer ?

Avant le commencement il n'aurait pas agi, et maintenant il serait inutile.

ANTOINE

Il a créé le monde pourtant, d'une seule fois, par sa parole !

LE DIABLE

Mais les êtres qui peuplent la terre y viennent successivement. De même, au ciel, des astres nouveaux surgissent, — effets différents de causes variées.

ANTOINE

La variété des causes est la volonté de Dieu !

LE DIABLE

Mais admettre en Dieu plusieurs actes de volonté, c'est admettre plusieurs causes et détruire son unité !

Sa volonté n'est pas séparable de son essence. Il n'a pu avoir


Girieud

une autre volonté, ne pouvant avoir une autre essence; — et puisqu'il existe éternellement, il agit éternellement.

Contemple le soleil ! De ses bords s'échappent de hautes flammes lançant des étincelles, qui se dispersent pour devenir des mondes;— et plus loin que la dernière, au delà de ces profondeurs où tu n'aperçois que la nuit, d'autres soleils tourbillonnent, derrière ceux-là d'autres, et encore d'autres, indéfiniment...

ANTOINE

Assez ! assez ! J'ai peur ! je vais tomber dans l'abîme.

LE DIABLE

s'arrête; et en le balançant mollement :

Le néant n'est pas ! le vide n'est pas ! Partout il y a des corps qui se meuvent sur le fond immuable de l'Étendue; — et comme si elle était bornée par quelque chose, ce ne serait plus l'étendue, mais un corps, elle n'a pas de limites !

ANTOINE

béant ;

Pas de limites !

LE DIABLE

Monte dans le ciel toujours et toujours; jamais tu n'atteindras le sommet ! Descends au-dessous de la terre pendant des milliards de milliards de siècles, jamais tu n'arriveras au fond, — puisqu'il n'y a pas de fond, pas de sommet, ni haut, ni bas, aucun terme; et l'Étendue se trouve comprise dans Dieu qui n'est point une portion de l'espace, telle ou telle grandeur, mais l'immensité !

ANTOINE

lentement :

La matière... alors... ferait partie de Dieu ?

LE DIABLE

Pourquoi non ? Peux-tu savoir où il finit ?

ANTOINE

Je me prosterne au contraire, je m'écrase, devant sa puissance !

LE DIABLE

Et tu prétends le fléchir ! Tu lui parles, tu le décores même de vertus, bonté, justice, clémence, au lieu de reconnaître qu'il possède toutes les perfections !

Concevoir quelque chose au delà, c'est concevoir Dieu au delà de Dieu, l'être par-dessus l'être. Il est donc le seul Être, la seule substance.

Si la Substance pouvait se diviser, elle perdrait sa nature, elle ne serait pas elle, Dieu n'existerait plus. Il est donc indivisible comme infini ; — et s'il avait un corps, il serait composé de parties, il ne serait plus un, il ne serait plus infini. Ce n'est donc pas une personne !

ANTOINE

Comment ? mes oraisons, mes sanglots, les souffrances de ma chair, les transports de mon ardeur, tout cela se serait en allé vers un mensonge... dans l'espace... inutilement, — comme un cri d'oiseau, comme un tourbillon de feuilles mortes !

Il pleure :

Oh ! non ! Il y a par-dessus tout quelqu'un, une grande âme un Seigneur, un père, que mon cœur adore et qui doit m'aimer !

LE DIABLE

Tu désires que Dieu ne soit pas Dieu ; — car s'il éprouvait de l'amour, de la colère ou de la pitié, il passerait de sa perfection à une perfection plus grande, ou plus petite. Il ne peut descendre à un sentiment, ni se contenir dans une forme.

ANTOINE

Un jour, pourtant, je le verrai !

LE DIABLE

Avec les bienheureux, n'est-ce pas ? — quand le fini jouira de l'infini, dans un endroit restreint enfermant l'absolu !

ANTOINE

N'importe, il faut qu'il y ait un paradis pour le bien, comme un enfer pour le mal !

LE DIABLE

L'exigence de ta raison fait-elle la loi des choses ? Sans doute le mal est indifférent à Dieu puisque la terre en est couverte !

Est-ce par impuissance qu'il le supporte, ou par cruauté qu'il le conserve ?

Penses-tu qu'il soit continuellement à rajuster le monde comme une œuvre imparfaite, et qu'il surveille tous les mouvements de tous les êtres depuis le vol du papillon jusqu'à la pensée de l'homme ?

S'il a créé l'univers, sa providence est superflue. Si la Providence existe, la création est défectueuse.

Mais le mal et le bien ne concernent que toi, — comme le jour et la nuit, le plaisir et la peine, la mort et la naissance, qui sont relatifs à un coin de l'étendue, à un milieu spécial, à un intérêt particulier. Puisque l'infini seul est permanent, il y a l'Infini ; — et c'est tout !

Le Diable a progressivement étiré ses longues ailes, maintenant elles couvrent l'espace.

ANTOINE

n'y voit plus. Il défaille.

Un froid horrible me glace jusqu'au fond de l'âme. Cela excède la portée de la douleur ! C'est comme une mort plus profonde que la

mort. Je roule dans l'immensité des ténèbres. Elles entrent en moi. Ma conscience éclate sous cette dilatation du néant !

LE DIABLE

Mais les choses ne t'arrivent que par l'intermédiaire de ton esprit. Tel qu'un miroir concave il déforme les objets ; — et tout moyen te manque pour en vérifier l'exactitude.

Jamais tu ne connaîtras l'univers dans sa pleine étendue ; par conséquent tu ne peux te faire une idée de sa cause, avoir une notion juste de Dieu, ni même dire que l'univers est infini, — car il faudrait d'abord connaître l'Infini !

La Forme est peut-être une erreur de tes sens, la Substance une imagination de ta pensée.

A moins que le monde étant un flux perpétuel des choses, l'apparence au contraire ne soit tout ce qu'il y a de plus vrai, l'illusion la seule réalité.

Mais es-tu sûr de voir ? es-tu même sûr de vivre ? Peut-être qu'il n'y a rien !

Le Diable a pris Antoine; et le tenant au bout de ses bras, il le regarde la gueule ouverte, prêt à le dévorer.

Adore-moi donc ! et maudis le fantôme que tu nommes Dieu !

Antoine lève les yeux, par un dernier mouvement d'espoir

Le Diable l'abandonne.





VII

ANTOINE

se retrouve sur le dos, au bord de la falaise.

Le ciel commence à blanchir.

Est-ce la clarté de l'aube, ou bien un reflet de la lune?

Il tâche de se soulever, puis retombe; et en claquant des dents :

J'éprouve une fatigue... comme si tous mes os étaient brisés! Pourquoi?

Ah! c'est le Diable! je me souviens; — et même il me redisait tout ce que j'ai appris chez le vieux Didyme des opinions de Xénophane, d'Héraclite, de Mélisse, d'Anaxagore, sur l'infini, la création, l'impossibilité de rien connaître!

Et j'avais cru pouvoir m'unir à Dieu!

Riant amèrement :

Ah! démence! démence! Est-ce ma faute? La prière m'est intolérable! J'ai le cœur plus sec qu'un rocher! Autrefois il débordait d'amour!...

Le sable, le matin, fumait à l'horizon comme la poussière d'un encensoir; au coucher du soleil, des fleurs de feu s'épanouissaient sur la croix; — et au milieu de la nuit, souvent il m'a semblé que tous les êtres et toutes les choses, recueillis dans le même silence, adoraient avec moi le Seigneur. O charme des oraisons, félicités de l'extase, présents du ciel, qu'êtes-vous devenus!

Je me rappelle un voyage que j'ai fait avec Ammon, à la recherche d'une solitude pour établir des monastères. C'était le dernier soir; et nous pressions nos pas, en murmurant des hymnes, côte à côte, sans parler. A mesure que le soleil s'abaissait, les deux ombres de nos corps s'allongeaient comme deux obélisques grandissant toujours et qui auraient marché devant nous. Avec les morceaux de nos bâtons, çà et là nous plantions des croix pour marquer la place d'une cellule. La nuit fut lente à venir; et des ondes noires se répandaient sur la terre qu'une immense couleur rose occupait encore le ciel.

Quand j'étais un enfant, je m'amusais avec des cailloux à construire des ermitages. Ma mère, près de moi, me regardait.

Elle m'aura maudit pour mon abandon, en arrachant à pleines mains ses cheveux blancs. Et son cadavre est resté étendu au milieu de la cabane, sous le toit de roseaux, entre les murs qui tombent. Par un trou, une hyène en reniflant avance la gueule !... Horreur ! horreur !

Il sanglote.

Non, Ammonaria ne l'aura pas quittée !

Où est-elle maintenant, Ammonaria ?

Peut-être qu'au fond d'une étuve elle retire ses vêtements l'un après l'autre, d'abord le manteau, puis la ceinture, la première tunique, la seconde plus légère, tous ses colliers; et la vapeur du cinnamome enveloppe ses membres nus. Elle se couche enfin sur la tiède mosaïque. Sa chevelure à l'entour de ses hanches fait comme une toison noire, — et suffoquant un peu dans l'atmosphère trop chaude, elle respire, la taille cambrée, les deux seins en avant. Tiens !... voilà ma chair qui se révolte ! Au milieu du chagrin la concupiscence me torture. Deux supplices à la fois, c'est trop ! Je ne peux plus endurer ma personne !

Il se penche, et regarde le précipice.

L'homme qui tomberait serait tué. Rien de plus facile, en se roulant sur le côté gauche; c'est un mouvement à faire ! un seul.

Alors apparaît

UNE VIEILLE FEMME

Antoine se relève dans un sursaut d'épouvante. — Il croit voir sa mère ressuscitée.

Mais celle-ci est beaucoup plus vieille, et d'une prodigieuse maigreur.

Un linceul noué autour de sa tête, pend avec ses cheveux blancs jusqu'au bas de ses deux jambes, minces comme des béquilles. L'éclat de ses dents, couleur d'ivoire, rend plus sombre sa peau terreuse. Les orbites de ses yeux sont pleins de ténèbres, et au fond deux flammes vacillent, comme des lampes de sépulcre.

Avance, dit-elle. Qui te retient ?

ANTOINE

balbutiant :

J'ai peur de commettre un péché !

ELLE

reprend :

Mais le roi Saül s'est tué ! Razias, un juste, s'est tué ! Sainte Pélagie d'Antioche s'est tuée ! Dommine d'Alep et ses deux filles, trois autres saintes, se sont tuées ; — et rappelle-toi tous les confesseurs qui couraient au-devant des bourreaux, par impatience de la mort. Afin d'en jouir plus vite, les vierges de Milet s'étranglaient avec leurs cordons. Le philosophe Hégésias, à Syracuse, la prêchait si bien qu'on désertait les lupanars pour s'aller pendre dans les champs. Les patriciens de Rome se la procurent comme débauche.

ANTOINE

Oui, c'est un amour qui est fort ! Beaucoup d'anachorètes y succombent.

LA VIEILLE

Faire une chose qui vous égale à Dieu, pense donc ! Il t'a créé,

tu vas détruire son œuvre, toi, par ton courage, librement! La jouissance d'Érostrate n'était pas supérieure. Et puis, ton corps s'est assez moqué de ton âme pour que tu t'en venges à la fin. Tu ne souffriras pas. Ce sera vite terminé? Que crains-tu? un large trou noir! Il est vide, peut-être?

Antoine écoute sans répondre; et de l'autre côté paraît

UNE AUTRE FEMME

jeune et belle, merveilleusement. — Il la prend d'abord pour Ammonaria.

Mais elle est plus grande, blonde comme le miel, très grasse, avec du fard sur les joues et des roses sur la tête. Sa longue robe chargée de paillettes a des miroitements métalliques; ses lèvres charnues paraissent sanguinolentes, et ses paupières un peu lourdes sont tellement noyées de langueur qu'on la dirait aveugle.

Elle murmure :

Vis donc, jouis donc! Salomon recommande la joie! Va comme ton cœur te mène et selon le désir de tes yeux!

ANTOINE

Quelle joie trouver? mon cœur est las, mes yeux sont troubles!

ELLE

reprend :

Gagne le faubourg de Racotis, pousse une porte peinte en bleu; et quand tu seras dans l'atrium où murmure un jet d'eau, une femme se présentera — en péplos de soie blanche lamé d'or, les cheveux dénoués, le rire pareil au claquement des crotales. Elle est habile. Tu goûteras dans sa caresse l'orgueil d'une initiation et l'apaisement d'un besoin.

Tu ne connais pas, non plus, le trouble des adultères, les escalades, les enlèvements, la joie de voir toute nue celle qu'on respectait habillée.

As-tu serré contre ta poitrine une vierge qui t'aimait? Te rappelles-tu les abandons de sa pudeur, et ses remords qui s'en allaient sous un flux de larmes douces?

Tu peux, n'est-ce pas, vous apercevoir marchant dans les bois sous la lumière de la lune? A la pression de vos mains jointes un frémissement vous parcourt; vos yeux rapprochés épanchent de l'un à l'autre comme des ondes immatérielles, et votre cœur s'emplit; il éclate; c'est un suave tourbillon, une ivresse débordante...

LA VIEILLE

On n'a pas besoin de posséder les joies pour en sentir l'amertume! Rien qu'à les voir de loin, le dégoût vous en prend. Tu dois être fatigué par la monotonie des mêmes actions, la durée des jours, la laideur du monde, la bêtise du soleil!

ANTOINE

Oh! oui, tout ce qu'il éclaire me déplaît!

LA JEUNE

Ermite! ermite! tu trouveras des diamants entre les cailloux, des fontaines sous le sable, une délectation dans les hasards que tu méprises; et même il y a des endroits de la terre si beaux qu'on a envie de la serrer contre son cœur.

LA VIEILLE

Chaque soir, en t'endormant sur elle, tu espères que bientôt elle te recouvrira!

LA JEUNE

Cependant, tu crois à la résurrection de la chair, qui est le transport de la vie dans l'éternité!

La Vieille, pendant qu'elle parlait, s'est encore décharnée; et au-

dessus de son crâne, qui n'a plus de cheveux, une chauve-souris fait des cercles dans l'air.

La Jeune est devenue plus grasse. Sa robe chatoie, ses narines battent, ses yeux roulent moelleusement.

LA PREMIÈRE

dit, en ouvrant les bras :

Viens, je suis la consolation, le repos, l'oubli, l'éternelle sérénité !

et

LA SECONDE

en offrant ses seins :

Je suis l'endormeuse, la joie, la vie, le bonheur inépuisable !

Antoine tourne les talons pour s'enfuir. Chacune lui met la main sur l'épaule.

Le linceul s'écarte et découvre le squelette de La Mort.

La robe se fend, et laisse voir le corps entier de La Luxure, qui a la taille mince avec la croupe énorme et de grands cheveux ondés s'envolant par le bout.

Antoine reste immobile entre les deux, les considérant.

LA MORT

lui dit :

Tout de suite ou tout à l'heure, qu'importe ! Tu m'appartiens comme les soleils, les peuples, les villes, les rois, la neige des monts, l'herbe des champs. Je vole plus haut que l'épervier, je cours plus vite que la gazelle, j'atteins même l'espérance, j'ai vaincu le fils de Dieu.

LA LUXURE

Ne résiste pas; je suis l'omnipotente ! Les forêts retentissent de mes soupirs, les flots sont remués par mes agitations. La vertu,


Girieud

le courage, la piété se dissolvent au parfum de ma bouche. J'accompagne l'homme pendant tous les pas qu'il fait; — et au seuil du tombeau il se retourne vers moi !

LA MORT

Je te découvrirai ce que tu tâchais de saisir, à la lueur des flambeaux, sur la face des morts, — ou quand tu vagabondais au delà des Pyramides, dans ces grands sables composés de débris humains. De temps à autre, un fragment de crâne roulait sous ta sandale. Tu prenais de la poussière, tu la faisais couler entre tes doigts; et ta pensée, confondue avec elle, s'abîmait dans le néant.

LA LUXURE

Mon gouffre est plus profond ! Des marbres ont inspiré d'obscènes amours. On se précipite à des rencontres qui effrayent. On rive des chaînes que l'on maudit. D'où vient l'ensorcellement des courtisanes, l'extravagance des rêves, l'immensité de ma tristesse ?

LA MORT

Mon ironie dépasse toutes les autres ! Il y a des convulsions de plaisir aux funérailles des rois, à l'extermination d'un peuple; — et on fait la guerre avec de la musique, des panaches, des drapeaux, des harnais d'or, un déploiement de cérémonie pour me rendre plus d'hommages.

LA LUXURE

Ma colère vaut la tienne. Je hurle, je mords. J'ai des sueurs d'agonisant et des aspects de cadavre.

LA MORT

C'est moi qui te rends sérieuse; enlaçons-nous !

La Mort ricane, la Luxure rugit. Elles se prennent par la taille, et chantent ensemble :

— Je hâte la dissolution de la matière !
— Je facilite l'éparpillement des germes !
— Tu détruis, pour mes renouvellements !
— Tu engendres, pour mes destructions !
— Active ma puissance !
— Féconde ma pourriture !

Et leur voix, dont les échos se déroulant emplissent l'horizon devient tellement forte qu'Antoine en tombe à la renverse.

Une secousse, de temps à autre, lui fait entr'ouvrir les yeux ; et il aperçoit au milieu des ténèbres une manière de monstre devant lui.

C'est une tête de mort, avec une couronne de roses. Elle domine un torse de femme d'une blancheur nacrée. En dessous, un linceul étoilé de points d'or fait comme une queue ; — et tout le corps ondule, à la manière d'un ver gigantesque qui se tiendrait debout.

La vision s'atténue, disparaît.

ANTOINE

se relève.

Encore une fois c'était le Diable, et sous son double aspect : l'esprit de fornication et l'esprit de destruction.

Aucun des deux ne m'épouvante. Je repousse le bonheur, et je me sens éternel.

Ainsi la mort n'est qu'une illusion, un voile, masquant par endroits la continuité de la vie.

Mais la Substance étant unique, pourquoi les Formes sont-elles variées ?

Il doit y avoir, quelque part, des figures primordiales, dont les corps ne sont que les images. Si on pouvait les voir on connaîtrait le lien de la matière et de la pensée, en quoi l'Être consiste !

Ce sont ces figures-là qui étaient peintes à Babylone sur la muraille du temple de Bélus, et elles couvraient une mosaïque dans le port de Carthage. Moi-même, j'ai quelquefois aperçu dans le ciel

comme des formes d'esprits. Ceux qui traversent le désert rencontrent des animaux dépassant toute conception...

Et en face de l'autre côté du Nil, voilà que le Sphinx apparaît.

Il allonge ses pattes, secoue les bandelettes de son front, et se couche sur le ventre.

Sautant, volant, crachant du feu par ses narines, et de sa queue de dragon se frappant les ailes, la Chimère aux yeux verts, tournoie, aboie.

Les anneaux de sa chevelure, rejetés d'un côté, s'entremêlent aux poils de ses reins, et de l'autre ils pendent jusque sur le sable et remuent au balancement de tout son corps.

LE SPHINX

est immobile, et regarde la Chimère :

Ici, Chimère; arrête-toi !

LA CHIMÈRE

Non, jamais !

LE SPHINX

Ne cours pas si vite, ne vole pas si haut, n'aboie pas si fort !

LA CHIMÈRE

Ne m'appelle plus, puisque tu restes toujours muet !

LE SPHINX

Cesse de me jeter tes flammes au visage et de pousser tes hurlements dans mon oreille; tu ne fondras pas mon granit !

LA CHIMÈRE

Tu ne me saisiras pas, sphinx terrible !

LE SPHINX

Pour demeurer avec moi, tu es trop folle !

LA CHIMÈRE

Pour me suivre, tu es trop lourd !

LE SPHINX

Où vas-tu donc, que tu cours si vite ?

LA CHIMÈRE

Je galope dans les corridors du labyrinthe, je plane sur les monts, je rase les flots, je jappe au fond des précipices, je m'accroche par la gueule au pan des nuées ; avec ma queue traînante, je raye les plages, et les collines ont pris leur courbe selon la forme de mes épaules. Mais toi, je te retrouve perpétuellement immobile, ou bien du bout de ta griffe dessinant des alphabets sur le sable.

LE SPHINX

C'est que je garde mon secret ! Je songe et je calcule.

La mer se retourne dans son lit, les blés se balancent sous le vent, les caravanes passent, la poussière s'envole, les cités s'écroulent ; — et mon regard, que rien ne peut dévier, demeure tendu à travers les choses sur un horizon inaccessible.

LA CHIMÈRE

Moi, je suis légère et joyeuse ! Je découvre aux hommes des perspectives éblouissantes avec des paradis dans les nuages et des félicités lointaines. Je leur verse à l'âme les éternelles démences, projets de bonheur, plans d'avenir, rêves de gloire, et les serments d'amour et les résolutions vertueuses.

Je pousse aux périlleux voyages et aux grandes entreprises. J'ai ciselé avec mes pattes les merveilles des architectures. C'est moi qui ai suspendu les clochettes au tombeau de Porsenna, et entouré d'un mur d'orichalque les quais de l'Atlantide.

Je cherche des parfums nouveaux, des fleurs plus larges, des

plaisirs inéprouvés. Si j'aperçois quelque part un homme dont l'esprit repose dans la sagesse, je tombe dessus, et je l'étrangle.

LE SPHINX

Tous ceux que le désir de Dieu tourmente, je les ai dévorés.

Les plus forts, pour gravir jusqu'à mon front royal, montent aux stries de mes bandelettes comme sur les marches d'un escalier. La lassitude les prend ; et ils tombent d'eux-mêmes à la renverse.

Antoine commence à trembler.

Il n'est plus devant sa cabane, mais dans le désert, — ayant à ses côtés ces deux bêtes monstrueuses, dont la gueule lui effleure l'épaule.

LE SPHINX

O Fantaisie, emporte-moi sur tes ailes pour désennuyer ma tristesse !

LA CHIMÈRE

O Inconnu, je suis amoureuse de tes yeux. Comme une hyène en chaleur je tourne autour de toi, sollicitant les fécondations dont le besoin me dévore.

Ouvre la gueule, lève tes pieds, monte sur mon dos !

LE SPHINX

Mes pieds, depuis qu'ils sont à plat, ne peuvent plus se relever. Le lichen, comme une dartre, a poussé sur ma gueule. A force de songer, je n'ai plus rien à dire.

LA CHIMÈRE

Tu mens, sphinx hypocrite ! D'où vient toujours que tu m'appelles et me renies ?

LE SPHINX

C'est toi, caprice indomptable, qui passe et tourbillonne !

LA CHIMÈRE

Est-ce ma faute ? Comment ? laisse-moi !

Elle aboie.

LE SPHINX

Tu remues, tu m'échappes !

Il grogne.

LA CHIMÈRE

Essayons ! — tu m'écrases !

LE SPHINX

Non ! impossible !

Et en s'enfonçant peu à peu, il disparaît dans le sable, — tandis que la Chimère, qui rampe la langue tirée, s'éloigne en décrivant des cercles.

L'haleine de sa bouche a produit un brouillard.

Dans cette brume, Antoine aperçoit des enroulements de nuages, des courbes indécises.

Enfin, il distingue comme des apparences de corps humains;

Et d'abord s'avance

LE GROUPE DES ASTOMI

pareils à des bulles d'air que traverse le soleil.

Ne souffle pas trop fort ! Les gouttes de pluie nous meurtrissent, les sons faux nous écorchent, les ténèbres nous aveuglent. Composés de brises et de parfums, nous roulons, nous flottons — un peu plus que des rêves, pas des êtres tout à fait...

LES NISNAS

n'ont qu'un œil, qu'une joue, qu'une main, qu'une jambe, qu'une moitié du corps, qu'une moitié du cœur. Et ils disent, très haut :

Nous vivons fort à notre aise dans nos moitiés de maisons, avec nos moitiés de femmes et nos moitiés d'enfants.

LES BLEMMYES

absolument privés de tête :

Nos épaules en sont plus larges ; — et il n'y a pas de bœuf, de rhinocéros ni d'éléphant qui soit capable de porter ce que nous portons.

Des espèces de traits, et comme une vague figure empreinte sur nos poitrines, voilà tout ! Nous pensons des digestions, nous subtilisons des sécrétions. Dieu, pour nous, flotte en paix dans des chyles intérieurs.

Nous marchons droit notre chemin, traversant toutes les fanges, côtoyant tous les abîmes ; — et nous sommes les gens les plus laborieux, les plus heureux, les plus vertueux.

LES PYGMÉES

Petits bonhommes, nous grouillons sur le monde comme de la vermine sur la bosse d'un dromadaire.

On nous brûle, on nous noie, on nous écrase ; et toujours, nous reparaissons, plus vivaces et plus nombreux, — terribles par la quantité !

LES SCIAPODES

Retenus à la terre par nos chevelures, longues comme des lianes, nous végétons à l'abri de nos pieds, larges comme des parasols ; et la lumière nous arrive à travers l'épaisseur de nos talons. Point de dérangement et point de travail ! — la tête le plus bas possible, c'est le secret du bonheur !

Leurs cuisses levées ressemblant à des troncs d'arbres, se multiplient.

Et une forêt paraît. De grands singes y courent à quatre pattes ; ce sont des hommes à tête de chien.

LES CYNOCÉPHALES

Nous sautons de branche en branche pour sucer les œufs, et nous plumons les oisillons; puis nous mettons leurs nids sur nos têtes, en guise de bonnets.

Nous ne manquons pas d'arracher les pis des vaches; et nous crevons les yeux des lynx, nous fientons du haut des arbres, nous étalons notre turpitude en plein soleil.

Lacérant les fleurs, broyant les fruits, troublant les sources, violant les femmes, nous sommes les maîtres, — par la force de nos bras et la férocité de notre cœur.

Hardi, compagnons ! Faites claquer vos mâchoires !

Du sang et du lait coulent de leurs babines. La pluie ruisselle sur leurs dos velus.

Antoine hume la fraîcheur des feuilles vertes.

Elles s'agitent, les branches s'entre-choquent; et tout à coup paraît un grand cerf noir, à tête de taureau, qui porte entre les oreilles un buisson de cornes blanches.

LE SADHUZAG

Mes soixante-quatorze andouillers sont creux comme des flûtes.

Quand je me tourne vers le vent du sud, il en part des sons qui attirent à moi les bêtes ravies. Les serpents s'enroulent à mes jambes, les guêpes se collent dans mes narines, et les perroquets, les colombes et les ibis s'abattent dans mes rameaux. — Écoute !

Il renverse son bois, d'où s'échappe une musique ineffablement douce.

Antoine presse son cœur à deux mains. Il lui semble que cette mélodie va emporter son âme.

Mais quand je me tourne vers le vent du nord, mon bois plus touffu qu'un bataillon de lances, exhale un hurlement; les forêts tressaillent, les fleuves remontent, la gousse des fruits éclate, et les herbes se dressent comme la chevelure d'un lâche. — Écoute !


Girieud

Il penche ses rameaux, d'où sortent des cris discordants ; Antoine est comme déchiré.

Et son horreur augmente en voyant :

LE MARTICHORAS

gigantesque lion rouge, à figure humaine, avec trois rangées de dents.

Les moires de mon pelage écarlate se mêlent au miroitement des grands sables. Je souffle par mes narines l'épouvante des solitudes. Je crache la peste Je mange les armées, quand elles s'aventurent dans le désert.

Mes ongles sont tordus en vrilles, mes dents sont taillées en scie ; et ma queue, qui se contourne, est hérissée de dards que je lance à droite, à gauche, en avant, en arrière. — Tiens ! tiens !

Le Martichoras jette les épines de sa queue, qui s'irradient comme des flèches dans toutes les directions. Des gouttes de sang pleuvent, en claquant sur le feuillage.

LE CATOBLEPAS

buffle noir, avec une tête de porc tombant jusqu'à terre, et rattachée à ses épaules par un cou mince, long et flasque comme un boyau vidé.

Il est vautré tout à plat ; et ses pieds disparaissent sous l'énorme crinière à poils durs qui lui couvre le visage.

Gras, mélancolique, farouche, je reste continuellement à sentir sous mon ventre la chaleur de la boue. Mon crâne est tellement lourd qu'il m'est impossible de le porter. Je le roule autour de moi, lentement ; — et la mâchoire entr'ouverte, j'arrache avec ma langue les herbes vénéneuses arrosées de mon haleine. Une fois, je me suis dévoré les pattes sans m'en apercevoir.

Personne, Antoine, n'a jamais vu mes yeux, ou ceux qui les ont vus sont morts. Si je relevais mes paupières, — mes paupières roses et gonflées, — tout de suite, tu mourrais.

ANTOINE

Oh ! celui-là !... a... a... Si j'allais avoir envie ?... Sa stupidité m'attire. Non ! non ! je ne veux pas !

Il regarde par terre fixement.

Mais les herbes s'allument, et dans les torsions des flammes se dresse

LE BASILIC

grand serpent violet à crête trilobée, avec deux dents, une en haut, une en bas.

Prends garde, tu vas tomber dans ma gueule ! Je bois du feu. Le feu, c'est moi ; — et de partout j'en aspire : des nuées, des cailloux, des arbres morts, du poil des animaux, de la surface des marécages. Ma température entretient les volcans ; je fais l'éclat des pierreries et la couleur des métaux.

LE GRIFFON

lion à bec de vautour avec des ailes blanches, les pattes rouges et le cou bleu.

Je suis le maître des splendeurs profondes. Je connais le secret des tombeaux où dorment les vieux rois.

Une chaîne, qui sort du mur, leur tient la tête droite. Près d'eux, dans des bassins de porphyre, des femmes qu'ils ont aimées flottent sur des liquides noirs. Leurs trésors sont rangés dans des salles, par losanges, par monticules, par pyramides ; — et plus bas, bien au-dessous des tombeaux, après de longs voyages au milieu des ténèbres étouffantes, il y a des fleuves d'or avec des forêts de diamant, des prairies d'escarboucles, des lacs de mercure.

Adossé contre la porte du souterrain et la griffe en l'air, j'épie de mes prunelles flamboyantes ceux qui voudraient venir. La plaine immense, jusqu'au fond de l'horizon est toute nue et blanchie par les ossements des voyageurs. Pour toi les battants de bronze s'ouvriront,

et tu humeras la vapeur des mines, tu descendras dans les cavernes... Vite ! vite !

Il creuse la terre avec ses pattes, en criant comme un coq.

Mille voix lui répondent. La forêt tremble.

Et toutes sortes de bêtes effroyables surgissent : le Tragelaphus, moitié cerf et moitié bœuf; le Myrmecoleo, lion par devant, fourmi par derrière, et dont les génitoires sont à rebours; le python Aksar, de soixante coudées, qui épouvanta Moïse; la grande belette Pastinaca, qui tue les arbres par son odeur; le Presteros, qui rend imbécile par son contact; le Mirag, lièvre cornu, habitant des îles de la mer. Le léopard Phalmant crève son ventre à force de hurler; le Senad, ours à trois têtes, déchire ses petits avec sa langue; le chien Cépus répand sur les rochers le lait bleu de ses mamelles. Des moustiques se mettent à bourdonner, des crapauds à sauter, des serpents à siffler. Des éclairs brillent. La grêle tombe.

Il arrive des rafales, pleines d'anatomies merveilleuses. Ce sont des têtes d'alligators sur des pieds de chevreuil, des hiboux à queue de serpent, des pourceaux à mufle de tigre, des chèvres à croupe d'âne, des grenouilles velues comme des ours, des caméléons grands comme des hippopotames, des veaux à deux têtes dont l'une pleure et l'autre beugle, des fœtus quadruples se tenant par le nombril et valsant comme des toupies, des ventres ailés qui voltigent comme des moucherons.

Il en pleut du ciel, il en sort de terre, il en coule des roches. Partout des prunelles flamboient, des gueules rugissent; les poitrines se bombent, les griffes s'allongent, les dents grincent, les chairs clapotent. Il y en a qui accouchent, d'autres copulent, ou d'une seule bouchée s'entre-dévorent.

S'étouffant sous leur nombre, se multipliant par leur contact, ils grimpent les uns sur les autres ; — et tous remuent autour d'Antoine avec un balancement régulier, comme si le sol était le pont d'un navire. Il sent contre ses mollets la traînée des limaces, sur ses mains le froid des vipères; et des araignées filant leur toile l'enferment dans leur réseau.

Mais le cercle des monstres s'entr'ouvre, le ciel tout à coup devient bleu et

LA LICORNE

se présente.

Au galop ! au galop !

J'ai des sabots d'ivoire, des dents d'acier, la tête couleur de pourpre, le corps couleur de neige, et la corne de mon front porte les bariolures de l'arc-en-ciel.

Je voyage de la Chaldée au désert tartare, sur les bords du Gange et dans la Mésopotamie. Je dépasse les autruches. Je cours si vite que je traîne le vent. Je frotte mon dos contre les palmiers. Je me roule dans les bambous. D'un bond je saute les fleuves. Des colombes volent au-dessus de moi. Une vierge seule peut me brider.

Au galop ! au galop !

Antoine la regarde s'enfuir.

Et ses yeux restant levés, il aperçoit tous les oiseaux qui se nourrissent de vent : le Gouith, l'Ahuti, l'Alphalim, le Iukneth des montagnes de Caff, les Homaï des Arabes qui sont les âmes des hommes assassinés. Il entend les perroquets proférer des paroles humaines, puis les grands palmipèdes pélasgiens qui sanglotent comme des enfants ou ricanent comme des vieilles femmes.

Un air salin le frappe aux narines. Une plage maintenant est devant lui.

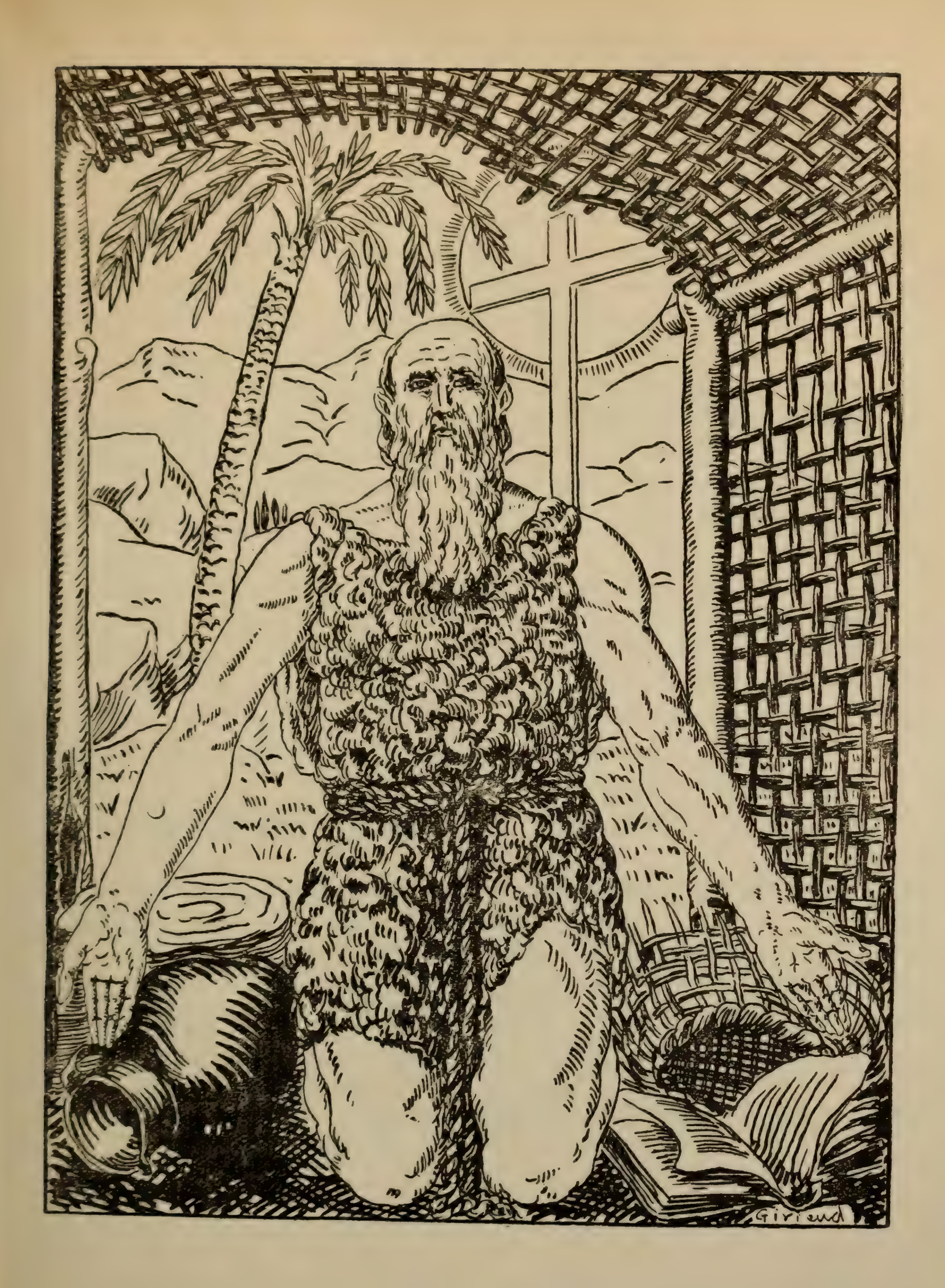
Au loin des jets d'eau s'élèvent, lancés par des baleines; et du fond de l'horizon

LES BÊTES DE LA MER

rondes comme des outres, plates comme des lames, dentelées comme des scies, s'avancent en se traînant sur le sable.

Tu vas venir avec nous, dans nos immensités où personne encore n'est descendu !

Des peuples divers habitent les pays de l'Océan. Les uns sont au séjour des tempêtes; d'autres nagent en plein dans la transparence des ondes froides, broutent comme des bœufs les plaines de corail,


Girieud

aspirent par leur trompe le reflux des marées, ou portent sur leurs épaules le poids des sources de la mer.

Des phosphorescences brillent à la moustache des phoques, aux écailles des poissons. Des oursins tournent comme des roues, des cornes d'Ammon se déroulent comme des câbles, des huîtres font crier leurs charnières, des polypes déploient leurs tentacules, des méduses frémissent pareilles à des boules de cristal, des éponges flottent, des anémones crachent de l'eau; des mousses, des varechs ont poussé.

Et toutes sortes de plantes s'étendent en rameaux, se tordent en vrilles, s'allongent en pointes, s'arrondissent en éventail. Des courges ont l'air de seins, des lianes s'enlacent comme des serpents.

Les Dedaïms de Babylone, qui sont des arbres, ont pour fruits des têtes humaines; des Mandragores chantent, la racine Baaras court dans l'herbe.

Les végétaux maintenant ne se distinguent plus des animaux. Des polypiers, qui ont l'air de sycomores, portent des bras sur leurs branches. Antoine croit voir une chenille entre deux feuilles; c'est un papillon qui s'envole. Il va pour marcher sur un galet; une sauterelle grise bondit. Des insectes pareils à des pétales de roses, garnissent un arbuste; des débris d'éphémères font sur le sol une couche neigeuse.

Et puis les plantes se confondent avec les pierres.

Des cailloux ressemblent à des cerveaux, des stalactites à des mamelles, des fleurs de fer à des tapisseries ornées de figures.

Dans des fragments de glace, il distingue des efflorescences, des empreintes de buissons et de coquilles — à ne savoir si ce sont les empreintes de ces choses-là, ou ces choses elles-mêmes. Des diamants brillent comme des yeux, des minéraux palpitent.

Et il n'a plus peur !

Il se couche à plat ventre, s'appuie sur les deux coudes; retenant son haleine, il regarde.

Des insectes n'ayant plus d'estomac continuent à manger; des fougères desséchées se remettent à fleurir; des membres qui manquaient repoussent.

Enfin, il aperçoit de petites masses globuleuses, grosses comme des têtes d'épingles et garnies de cils tout autour. Une vibration les agite.

ANTOINE

délirant :

O bonheur ! bonheur ! j'ai vu naître la vie, j'ai vu le mouvement commencer. Le sang de mes veines bat si fort qu'il va les rompre. J'ai envie de voler, de nager, d'aboyer, de beugler, de hurler. Je voudrais avoir des ailes, une carapace, une écorce, souffler de la fumée, porter une trompe, tordre mon corps, me diviser partout, être en tout, m'émaner avec les odeurs, me développer comme les plantes, couler comme l'eau, vibrer comme le son, briller comme la lumière, me blottir sur toutes les formes, pénétrer chaque atome, descendre jusqu'au fond de la matière, — être la matière !

Le jour enfin paraît; et comme les rideaux d'un tabernacle qu'on relève, des nuages d'or en s'enroulant à larges volutes découvrent le ciel.

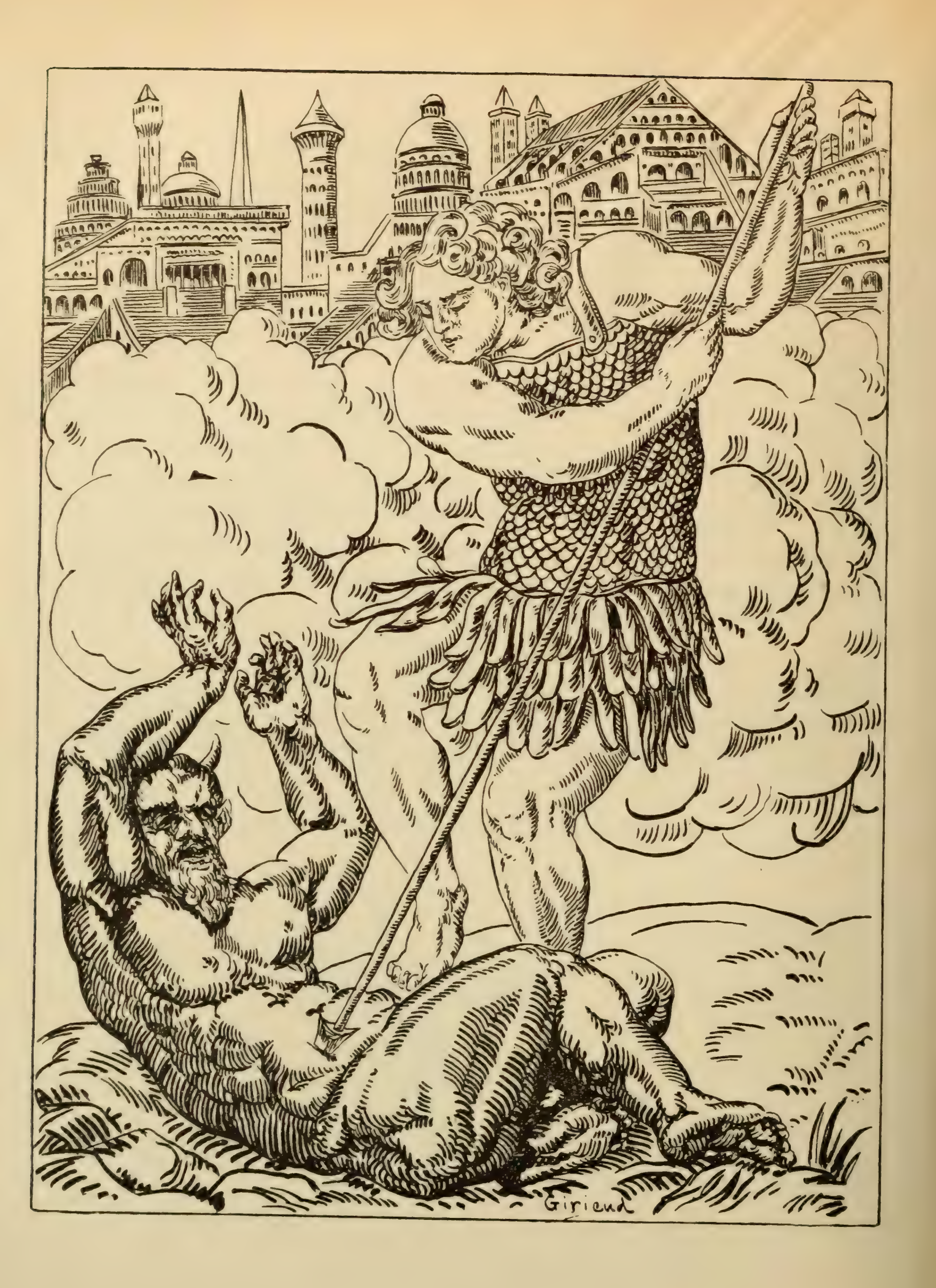
Tout au milieu, et dans le disque même du soleil rayonne la face Jésus-Christ.

Antoine fait le signe de la croix et se remet en prières.



SMARH

VIEUX MYSTÈRE


Girieud



La mère en permettra la lecture à sa fille.

L'Auteur.

Indigesta moles.

Ovide.

Cette œuvre, inédite jusqu'à ce jour, n'a pas obtenu le prix Montyon.

Le curieux, le malheureux, qui ouvrira ceci, pourra s'en étonner, car sa bêtise semblerait devoir le lui décerner de droit.

SMARH [1]



L'archange Michel avait vaincu Satan lors de la venue du Christ.

Le Christ était venu sur la terre, comme une oasis dans le désert, comme une lueur dans l'ombre, et l'oasis s'était tarie, et la lueur n'était plus, et tout n'était que ténèbres.

L'humanité, qui, un moment, avait levé la tête vers le ciel, l'avait reportée sur la terre ; elle avait recommencé sa vieille vie, et les empires

(1) Avril 1839.

allaient toujours, avec leurs ruines qui tombent, troublant le silence du temps, dans le calme du néant et de l'éternité.

Les races s'étaient prises d'une lèpre à l'âme, tout s'était fait vil.

On riait, mais ce rire avait de l'angoisse, les hommes étaient faibles et méchants, le monde était fou, il bavait, il écumait, il courait comme un enfant dans les champs, il suait de fatigue, il allait se mourir.

Mais avant de rentrer dans le vide, il voulait vivre bien sa dernière minute; il fallait finir l'orgie et tomber ensuite ivre, ignoble, désespéré, l'estomac plein, le cœur vide.

Satan n'avait plus qu'à donner un dernier coup, et cette roue du mal qui broyait les hommes depuis la création allait s'arrêter enfin, usée comme sa pâture.

Et voilà qu'une fois on entendit dans les airs comme un cri de triomphe, la bouche rouge de l'enfer semblait s'ouvrir et chanter ses victoires.

Le ciel en tressaillit. La terre demandait-elle un nouveau Messie? tournait-elle, dans ses agonies, ses dernières espérances vers le Christ? Non, la voix répéta plusieurs fois : « Michel, à moi ! réponds ici ! » Cette voix était triomphante, pleine de colère et de joie.

LA VOIX

Ton pied me terrassa jadis, et je sentis ton talon me broyer la poitrine, car alors le Christ avait affermi cette terre où tu me foulais, elle était jeune et pure; maintenant elle est vieille, usée, ton pied y entrerait dans les cendres.

Mon orgeuil me dévora le cœur, mais le sang de ce cœur ulcéré je l'ai versé sur la terre, et cette rosée de malédiction a porté ses fruits.

Maintenant, pas une vertu que je n'aie sapée par le doute, pas une croyance que je n'aie terrassée par le rire, pas une idée useé qui ne soit un axiome, pas un fruit qui ne soit amer. La belle œuvre !

Oh ! cette terre, terre d'amour et de bonheur, faite pour la félicité

de l'homme, comme je l'ai maniée et pétrie, comme je l'ai battue, fatiguée, comme j'ai remué dans sa bouche le mors des douleurs !

Tout le sang que j'ai fait répandre (si la terre ne l'avait pas bu) ferait un Océan plus large que toutes les mers du Créateur. Toutes les malédictions sorties du cœur feraient un beau concert à la louange de Dieu.

Et puis je leur ai donné des chimères qu'ils n'avaient pas ; j'ai jeté en l'air des mots, ils ont pris cela pour des idées, ils ont couru, ils se sont évertués à les comprendre, ils ont creusé leurs petits cerveaux, ils ont voulu voir le fond de l'abîme sans fin, ils se sont approchés du bord et je les ai poussés dedans.

Merci, vous tous qui m'avez secondé ! Honneur à la vanité qui s'appelle grandeur et qui m'a livré les poètes, les femmes, les rois ! Honneur à la colère ivre qui casse et qui tue ! Honneur à la jalousie, à la ruse, à la luxure qui s'appelle amour, à la chair qui s'appelle âm · Honneur à cette belle chose qui tient un homme par ses organes et le fait pâmer d'aise, grandeur humaine !

Vive l'enfer ! A moi le monde jusqu'à sa dernière heure ! je l'ai élevé, j'ai été sa nourrice et sa mère, je l'ai bercé dans ses jeunes ans ; j'ai été sa compagne et son épouse. Comme il m'a aimé ! Comme il m'a pris !

Et moi, de quel ardent amour je lui ai imposé mes baisers de feu !

Je veillerai jusqu'à sa dernière heure sur ses jours chéris, je lui fermerai les yeux, je me pencherai sur sa bouche pour recueillir son dernier râle et pour voir si sa dernière pensée te bénira, Créateur.

Et maintenant, Archange, je t'ai vaincu à mon tour, chaque jour je t'insulte, chaque jour je prends l'empire du Christ, chaque jour des âmes entières se donnent à moi.

Et je sais un homme saint entre les saints, qui vit comme une relique ; cet homme-là, tu verras comme je vais le plonger dans le mal en peu d'heures, et puis tu me diras si la vertu est encore sur la terre, et si mon enfer n'a pas fondu depuis longtemps ce vieux glaçon qui la refroidissait.

Tu verras que de telles œuvres me rendraient bien digne de créer un monde et si elles ne me font pas l'égal de celui qui les enfante !

Le soir, en Orient, dans l'Asie Mineure, un vallon avec une cabane d'ermite; non loin, une petite chapelle.

UN ERMITE

Allez, mes chers enfants, rentrez chez vous avec la paix du Seigneur ; l'homme de Dieu vient de vous bénir et de vous purifier, puisse sa bénédiction être éternelle et sa purification ne jamais s'effacer ! Allez, ne m'oubliez pas dans vos prières, je penserai à vous dans les miennes. (*Après avoir congédié ses fidèles.*) Je les aime tous, ces hommes, et mon cœur s'épanouit quand je leur parle de Dieu ; ces femmes me semblent des sœurs et des anges, et ces petits enfants, comme je les embrasse avec plaisir !

Oh ! merci, mon Dieu, de m'avoir fait une âme douce comme la vôtre et capable d'aimer ! Heureux ceux qui aiment ! Quand j'ai jeûné longtemps, quand j'ai orné de fleurs cueillies sur les vallées ton autel, quand j'ai longtemps prié à genoux, longtemps regardé le ciel en pensant au paradis, que j'ai consolé ceux qui viennent à moi, il me semble que mon cœur est large, que cet amour est une force et qu'il créerait quelque chose.

Je suis content dans cette retraite, j'aime à voir la rivière serpenter au bas de la vallée, à voir l'oiseau étendre ses ailes et le soleil se coucher lentement avec ses teintes roses. Cette nuit sera belle, les étoiles sont de diamant, la lune resplendit sur l'azur ; j'admire cela avec amour, et quand je pense aux biens de l'autre vie, mon âme se fond en extases et en rêveries.

Merci, merci, mon Dieu ! je suis heureux, vous m'avez donné l'amour, que faut-il de plus ? Quand vous m'appellerez à vous, je mourrai en vous bénissant et je passerai de ce monde dans un autre meilleur encore. Bonheur, joie, amour, extases, tout est en vous ! (*Il s'agenouille et prie.*)

SATAN, *en costume de docteur.*

Pardon, maître, de vous interrompre dans vos pieuses pensées.

SMARH

L'homme de Dieu se doit à tous.

SATAN

Maître, je suis un docteur grec, qui ai traversé les déserts pour venir recueillir les paroles de votre bouche et converser avec vous sur nos hautes destinées. Un homme comme vous en sait long; nous sommes savants, nous autres, n'est-ce pas?

SMARH

Quelle est cette science?

SATAN

Plus grande que vous ne croyez. Cependant, frère, à force d'avoir réfléchi et creusé en nous-mêmes, nous sommes arrivés à résoudre d'étranges problèmes; pour moi, rien n'est obscur. (*A part.*) Tout est noir.

Une femme mariée entre pour parler à Smarh.

YUK

Que voulez-vous, douce mie?

LA FEMME

Consulter notre père en religion.

YUK

Il est maintenant occupé à réfléchir, à causer, à disserter, à savantiser avec ce saint homme que vous voyez là, en habit de docteur; on ne peut l'approcher.

LA FEMME

Un docteur ! Est-ce un nonce du pape ? ou quelque théologien de Grèce ?

YUK

C'est l'un et l'autre ; il est fort lié avec la papauté et les moines, auxquels il a conseillé d'excellents tours pour se divertir. Pour la théologie, il la connaît. Vous connaissez votre ménage, et, comme vous, il y jette de l'eau trouble et y fait pousser des cornes.

LA FEMME

Que voulez-vous dire là ?

YUK

Que vous êtes bien gentille, ravissante, avec une gorgette à faire pâmer toute une classe d'écoliers.

LA FEMME

Fi ! les propos déshonnêtes ! laissez-moi, je veux parler à l'ermite.

YUK

Ne craignez rien, vous dis-je, je suis un vieux sans vigueur dans les reins. Autrefois j'étais bon et j'aurais peuplé tout un désert, maintenant je me suis consacré au service de la religion et je suis en tout lieu mon saint maître, qui me laisse faire le gros de la besogne, comme d'allumer les cierges, d'apprêter le dîner, de confesser, de préparer les hosties, de nettoyer, de gratter, d'écurer ; je suis, en un mot, son serviteur indigne. Vous voyez qu'il ne faut pas avoir peur de moi ; je suis bien diable et gai en mes discours, mais sage comme une pierre en mes actions. Et vous, qui êtes-vous, la mère ? Vous m'avez l'air d'une bonne femme. Vous êtes mariée, j'en suis sûr, je vois ça à certaines choses, mariée à un brave homme. Oh ! un bon excellent homme, mais un peu benêt, entre nous soit dit ; je le connais, et la nuit de vos

noces vous fûtes même obligée de lui apprendre certaines choses que les femmes ordinairement savent trop bien, mais qu'elles font semblant d'ignorer ; j'en ai connu qui se pâmaient ainsi de pudeur, et qui, tout en disant : « Que faites-vous là », connaissaient le métier depuis l'âge de neuf ans. Mais vous, tout en étant mariée, vous êtes demeurée sage comme la Vierge ; vous avez des enfants... charmants qui ressemblent à leur mère.

LA FEMME

Vous êtes donc du pays pour savoir cela ? Oui, je les aime bien, ces pauvres enfants !

YUK

Et vous êtes heureuse ainsi ?

LA FEMME

Bien heureuse, mon seigneur, que me faut-il de plus ?

SMARH, *répond au docteur*.

A vous dire vrai, je n'ai jamais cherché le bonheur dans la science, je n'ai point travaillé, lu, compulsé.

SATAN

Ni moi non plus, il y a là dedans plus de vanité que d'autre chose ; mais ce n'est point la science des livres dont je parle, maître, c'est celle du cœur et de la nature.

SMARH

Sans doute ! Alors j'ai mûrement réfléchi, et bien des ans de ma vie.

SATAN

J'avais donc raison de dire que vous étiez savant. Ce mot-là doit-il s'appliquer à un homme qui possède beaucoup de livres, comme

à une bibliothèque, plutôt qu'à un autre qui est saint, qui possède Dieu, car la vraie science, c'est Dieu.

SMARH

Oui, Dieu est l'unique objet de mon étude.

SATAN

Vous êtes donc plus que savant, vous êtes un saint. Heureuse, vie ! Être ainsi au milieu de cette belle nature, prier Dieu tout le jour être entouré du respect de la contrée, car à toute heure on vient vous consulter sur toute matière, sur la religion et sur la vie, sur la mort et l'éternité ; hommes, femmes, enfants, tout le monde accourt à vous ; vous êtes comme le bon ange du pays, pas une larme que vous n'essuyiez, pas une peine, pas un chagrin qui ne soit soulagé ; vous raccommodez les familles, vous mettez la paix dans les ménages, saint homme !

SMARH, *humilié.*

Oh ! vous me flattez, frère !

SATAN

Non, non, je me complais dans ce ravissant tableau. Vous dites aux femmes libertines : « Allez, rentrez dans vos ménages, aimez Dieu et vos enfants » ; aux enfants, de pratiquer la religion ; aux valets : « Aimez, servez vos maîtres » ; aux voleurs : « Soyez honnêtes gens » ; quand un pauvre vient vous demander l'aumône, vous dites pour lui des prières.

SMARH, *étonné.*

Qu'ai-je donc ?

SATAN

Et jamais, car vous êtes trop saint pour cela, en confessant dans votre cellule des jeunes femmes, quand vous êtes là seuls, enfermés tous les deux, et qu'on ne pourrait vous voir, jamais il ne vous est venu à

l'idée de soulever un peu le voile qui cache des contours indécis et de retrousser doucement avec la main ce jupon qui cache un bas de jambe sur lequel la pensée monte toujours ?... et quand vous dites à ces femmes d'aimer leurs maris, ne pensez-vous point qu'elles en aiment d'autres et que leurs maris vont forniquer avec les filles du démon ? Quand vous dites à ces hommes d'aimer leurs enfants, il ne vous vient pas à la pensée que ces enfants ne sont pas à eux, et que, lorsqu'ils voudront se coucher dans leur lit, la place sera prise et le trou bouché ?

SMARH

Non, jamais ! Mais qui même vous a appris de telles choses ? Il me semble que ce n'est point ainsi que je pensais ; vous m'ouvrez un monde nouveau.

SATAN

Vous ne pensez pas encore (car à quoi pensez-vous ?) que le voleur à qui vous conseillez l'honnêteté, perdrait son état en devenant honnête homme ; que les femmes perdues se sécheraient sur pied avec la vertu ; qu'un valet qui ne haïrait point son maître ne serait plus un valet, et que le maître qui ne battrait plus un valet ne serait plus son maître.

Il est des choses plus surprenantes encore, car chaque jour vous dites sans crupule : « Faites le bien, évitez le mal, aimez Dieu, nous avons une âme immortelle », sans savoir ce que c'est que le bien et le mal, sans jamais avoir vu Dieu, sans savoir s'il existe et vous en rapportant à la foi d'un vieux prêtre radoteur qui, comme vous, n'en savait rien ; pour l'âme, vous en êtes sûr, convaincu, persuadé, vous donneriez votre sang pour elle, et qui vous l'a démontrée ? Est-ce que vous sentez votre âme, comme votre estomac qui crie : j'ai faim, comme vos yeux qui, fatigués, demandent à être fermés, comme votre ventre qui vous chante : accouve-toi ou bien je vais faire quelque saleté ? Dis, ton âme a-t-elle faim, dort-elle, marche-t-elle, la sens-tu en toi ?

SMARH

Questions embarrassantes ! je n'y avais jamais songé.

SATAN

Embarrassé pour si peu de chose ! Cela est clair comme le jour, car tu dépeins à tout le monde la nature de cette âme, ses besoins, ses douleurs, ses destinées, ses châtiments ; et tu te sens embarrassé pour si peu de choses ! Comment ? Mon ami, je te croyais plus d'intelligence pour un homme du Seigneur. Heureux homme ! Tu es donc sans conscience, puisque tu enseignes et démontres des choses que tu ne sais pas.

YUK, *à la femme.*

Heureuse avec un pareil homme ?

LA FEMME

Mon Dieu, oui, il le faut bien.

YUK

Oui, il faut bien se résigner, n'est-ce pas ? mais pour cela le cœur est lourd ; tout en faisant le ménage on est triste, et de grosses larmes vous remplissent les yeux : « Si le sort avait voulu pourtant, je serais autre, mon mari serait beau, grand joli cavalier, aux sourcils noirs et aux dents blanches, à la bouche fraîche ; pourquoi donc n'ai-je pas eu ce bonheur ? » et l'on rêve longtemps, on s'ennuie, le mari revient, il sent le vin, l'ivrogne ! Quel homme !

Vous vous demandez si cela sera toujours ainsi ; on se sent seule, isolée dans le monde, sans amour ; il fait bon en avoir pour vivre ! Jadis vous avez vu un beau jeune homme qui vous baisait la main, et souvent les soldats passent sous vos fenêtres ; aux bains vous avez aperçu (et vous avez rougi aussitôt) des hommes nus, la drôle de chose ! et vous rêvez de tout cela, ma petite. Le soir, en vous couchant, vous vous trouvez bien malheureuse et vous vous endormez en pensant aux

hommes des bains publics, à votre jeune amant, aux soldats, que sais-je ? Vous avez un bataillon de cuisses charnues dans la tête : « Si j'en avais seulement deux sur les miennes », dites-vous, et vous faites les plus beaux rêves du monde.

LA FEMME

Oh ! le méchant homme !

YUK

Longtemps vous vous êtes bornée aux rêveries, aux rêves, aux démangeaisons, mais l'aiguillon de la chair vous tient depuis longtemps, et chaque jour vous dites : « Quand cela arrivera-t-il ? est-ce bientôt ? »

LA FEMME

Hélas ! il faut bien vous le dire ; mais je résiste, je combats, et je venais consulter même...

YUK

Que vous êtes simple ! Avez-vous besoin d'un ermite pour vous enseigner ce que vous avez à faire ? Si la vertu existe, chaque créature doit pouvoir d'elle-même la discerner et la mettre en pratique.

LA FEMME, *à part.*

Je n'y avais point songé. (*Haut.*) Oui, vous avez raison ; je résisterai bien seule, d'ailleurs ; je chasserai bien seule ces idées qui m'obsèdent.

YUK

Vous obsèdent, dites-vous ? Au contraire, elles vous sont agréables. Qu'il est doux de penser à cela tout le jour, de se figurer ainsi quelque chose de beau qui vous accompagne et vous entoure de ses deux bras !

LA FEMME

Chaque jour je me reproche ces pensées comme un crime, j'embrasse mes enfants pour me ramener à quelque chose de plus

saint, mais hélas ! je vois toujours passer devant moi cette image tendre, confuse, voilée.

YUK

Et lorsque le soir vient, n'est-ce pas ? et que les rayons du soleil meurent sur les dalles, que les fleurs d'oranger laissent passer leurs parfums, que les roses se referment, que tout s'endort, que la lune se lève dans ses nuages blancs, alors cette forme revient, elle entre, et cette bouche dit : « Aime-moi ! aime-moi ! viens ! si tu savais toutes les délices d'une nuit d'amour ! si tu savais comme l'âme s'y élargit, comme, au grand jour heureux, nos deux corps nus sur un tapis, nous embrassant, si tu savais comme je prendrai tes hanches, comme j'embrasserai tes seins, comme je reposerai ma tête sur ton cœur et comme nous serons heureux, comme nous nous étendrons dans nos voluptés ! » N'est-ce pas ? c'est à cela qu'on pense, c'est cela qu'on souhaite, c'est pour cela qu'on brûle de désir ?

LA FEMME

Assez ! vous me rappelez tout ce que je sens en traits de feu, ces pensées-là me font rougir, j'en ai honte.

YUK

Pourquoi ? Ne sont-elles pas belles et douces et riantes comme les roses ? C'est une soif qu'on a, n'est-ce pas ? on a quelque chose au fond du cœur de vif et d'impétueux comme une force qui vous pousse ?

LA FEMME

Je ne sais comment résister à cette force.

YUK

Souvent, n'est-ce pas ? vous aimez à vous regarder nue, vous vous trouvez jolie ? « Quelle jolie cuisse ! quel beau corps ! quelle gorge ronde ! et quel dommage ! » dites-vous.

LA FEMME

Oh ! oui, souvent j'ai vu des yeux d'hommes s'arrêter longtemps sur les miens; il y en a qui semblaient lancer des jets de flamme, d'autres laissaient découler une douceur amoureuse qui m'entrait jusqu'au cœur.

SATAN, *à Smarh.*

C'est la science, mon maître, qui nous enseignera tout cela.

SMARH

Quelle science ?

SATAN

La science que je sais.

SMARH

Laquelle ?

SATAN

La science du monde.

SMARH

Et vous me montreriez tout cela ? Qu'êtes-vous ? un ange ou un démon ?

SATAN

L'un et l'autre !

SMARH

Et comment acquiert-on cette science ?

SATAN

Tu le sauras !

Il disparaît.

YUK

Eh bien, le premier de ces hommes que vous verrez, que ce soit un jeune homme de seize ans environ, blond et rose, et qui rougira sous vos regards, prenez-le, cet enfant, amenez-le dans votre chambre, et là, dans la nuit, vous verrez comme il vous aimera et comme vous jouirez et vous vous repaîtrez de cet amour; oui, ce sera cette voix de vos songes et ce corps d'ange qui passait dans vos nuits.

LA FEMME, *égarée.*

Qu'il vienne donc ! qu'il vienne ! j'aurai pour lui des baisers de feu et des voluptés sans nombre. J'étais bien folle, en effet, de vieillir sans amour. A moi, maintenant, les délices des nuits les plus ardentes; que je m'abreuve de toutes mes passions, que je me rassasie de tous mes désirs ! De longues nuits et de longs jours passés dans les baisers ! ah! toute ma vie passée à un soupir, tout ce que je rêvais à moi! oh! comme je vais être heureuse ! Je tremble cependant, et je sens que c'est là mon bonheur.

YUK

Quel plaisir, n'est-ce pas ? de se créer ainsi, par la pensée, toutes ces jouissances désirées, et de se dire : « Si je l'avais là, si je le tenais dans mes bras, si je voyais ses yeux sur les miens et sa bouche sur mes lèvres ! »

LA FEMME

Assez ! assez ! j'ai quelque chose qui me brûle le cœur depuis que vous me parlez, j'ai du feu sous la poitrine, j'étouffe, je désire ardemment tout cela, je m'en vais, oh ! oui, je m'en vais.

Oh ! les belles choses !

Elle sort.

YUK, *riant.*

Voilà une commère qui, avant demain matin, se sera donnée à tous les gamins de la ville et à tous les valets de ferme.

La nuit; la lune et les étoiles brillent; silence des champs.

SMARH, *seul. Il sort de sa cellule et marche.*

Quelle est donc cette science qu'on m'a promise ? où la trouve-t-on ? de qui la recevrai-je ? par quels chemins vient-elle et où mène-t-elle ? et au terme de la route, où est-on ? Tout cela, hélas ! est un chaos pour moi et je n'y vois rien que des ténèbres.

Où vais-je ? je ne sais, mais j'ai un désir d'apprendre, d'aller, de voir. Tout ce que je sais me semble petit et mesquin; des besoins inaccoutumés s'élèvent dans mon cœur. Si j'allais apprendre l'infini, si j'allais vous connaître, ô monde sur lequel je marche ! si j'allais vous voir, ô Dieu que j'adore !

Qu'est-ce donc ? ma pensée se perd dans cet abîme.

Est-ce que je n'étais pas heureux à vivre ainsi saintement, à prier Dieu, à secourir les hommes ? Pourquoi me faut-il quelque chose de plus ? L'homme est donc fait pour apprendre, puisqu'il en a le désir ?

Je n'ai que faire de ce que tous les hommes savent, je méprise leurs livres, témoignage de leurs erreurs. C'est une science divine qu'il me faut, quelque chose qui m'élève au-dessus des hommes et me rapproche de Dieu.

Oh ! mon cœur se gonfle, mon âme s'ouvre, ma tête se perd; je sens que je vais changer; je vais peut-être mourir, c'est peut-être là le commencement d'éternité bienheureuse promise aux saints.

Un siècle s'est écoulé depuis que je pense, et déjà, depuis que cet inconnu m'a parlé, je me sens plus grand; mon âme s'élargit peu à peu, comme l'horizon quand on marche, je sens que la création entière peut y entrer.

Autrefois je dormais de longues nuits pleines de sommeil et de repos, je me livrais aux songes vagues et dorés; souvent je m'endormais en rêvant aux extases célestes, les saints venaient m'encourager à continuer ma vie et me montraient de loin l'avenir bienheureux et le chemin par lequel on y monte; mais à peine ai-je fermé l'œil que des ardeurs m'ont tourmenté, je me suis levé et je suis venu.

Autrefois l'air des nuits me faisait du bien, je me plaisais à cette molle langueur des sens qu'il procure, je me plongeais dans l'harmonie dont elle se compose, j'écoutais avec ravissement le bruit des feuilles des arbres que le vent agitait, l'eau qui coulait dans les vallées, j'aimais la mousse des bois que les rayons de la lune argentaient ; ma tête se levait avec amour vers ce ciel si bleu, avec ses étoiles aux mille clartés, et je me disais que l'éternité devait être aussi quelque chose de suave, de doux, de silencieux, et d'immense, et tout cela sans vallée, sans arbre, sans feuilles, quelque chose de plus beau même que cet infini où je perdais mon regard ; aussi loin que la pensée de l'homme pouvait aller j'y perdais la mienne, et je sentais bien que cette harmonie du ciel et de la terre était faite pour l'âme.

Mais, pourtant, cette nuit, est aussi belle que toutes les autres, ces fleurs sont aussi fraîches, l'azur du ciel est aussi bleu, les étoiles sont bien d'argent ; c'est bien cette lune dont mon regard rencontrait les rayons se jouant sur les fleurs. Pourquoi mon âme ne s'ouvre-t-elle plus au parfum de toutes ces choses ? je suis pris de pitié pour tout cela, j'ai pour elles une envie jalouse.

Me voilà monté à ce je ne sais quel point pour me lancer dans l'infini. Oh ! qui viendra me retirer de cette angoisse et me dire ce que je ferai dans une heure, où je serai, ce que j'aurai appris !

Où est donc l'être inconnu qui m'a bouleversé l'âme ?

Satan paraît.

SATAN, SMARH

SATAN

Me voilà ! j'avais promis de revenir, et je reviens.

SMARH

Pourquoi faire ?

SATAN

Pour vous, mon maître !

SMARH

Pour moi ! Et que voulez-vous faire de moi ?

SATAN

Ne vouliez-vous pas connaître la science ?

SMARH

Quelle science ?

SATAN

Mais il n'y en a qu'une, c'est la science, la vraie science.

SMARH

Comment l'appelle-t-on donc ?

SATAN

C'est la science.

SMARH

Je ne la connais pas ; où la trouve-t-on ?

SATAN

Dans l'infini.

SMARH

L'infini, c'est donc elle ?

SATAN

Et celui qui le connaît sait tout.

SMARH

Mais il n'y a que Dieu.

SATAN

Dieu? qu'est-ce?

SMARH

Dieu, c'est Dieu.

SATAN

Non, Dieu, c'est cet infini, c'est cette science.

SMARH

Dieu, c'est donc tout?

SATAN

Arrête, tu déraisonnes, ton esprit encore borné ne peut monter plus haut; tu es comme les autres hommes, le monde est plus haut que ton intelligence; c'est un front trop élevé pour ton bras d'enfant; tu te tuerais en voulant l'atteindre, il te faut quelqu'un qui te monte à la hauteur de toutes ces choses, ce sera moi.

SMARH

Et que m'enseigneras-tu donc?

SATAN

Tout !

SMARH

Viens donc !

Dans les airs. Satan et Smarh planent dans l'infini.

SMARH

Depuis longtemps nous montons, ma tête tourne, il me semble que je vais tomber.

SATAN

Tu as donc peur ?

SMARH

Aucun homme n'arriva jamais si haut; mon corps n'en peut plus, le vertige me prend, soutiens-moi.

SATAN

Rapproche-toi plus près de moi, viens, cramponne-toi à mes pieds, si tu as peur.

SMARH

Étrange spectacle ! Voilà le globe qui est là, devant moi, et je l'embrasse d'un coup d'œil; la terre me semble entourée d'une auréole bleue et les étoiles fixées sur un fond noir.

SATAN

Avais-tu donc rêvé quelquefois quelque chose d'aussi vaste ?

SMARH

Oh ! non, je ne croyais pas l'infini si grand !

SATAN

Et tu prétendais cependant l'embrasser dans ta pensée, car chaque jour tu disais : Dieu ! Éternité ! et tu te perdais dans la grandeur de l'un, dans l'immensité de l'autre.

SMARH

Cela est vrai. Une telle vue surpasse les bornes de l'âme, il faudrait être un Dieu pour se le figurer. Comme cela est grand ! comme les océans noirs paraissent petits ! (*Ils montent toujours.*)

Eh quoi ? nous montons toujours ? mais où allons-nous ?

SATAN

Pourquoi cette question d'enfant ? As-tu besoin de savoir où tu vas pour aller ? est-ce que tu agis pour une cause quelconque ? Pourquoi le monde marche-t-il, lui ? pourquoi vois-tu ce petit globe tourner toujours sur lui-même, si vite, avec ses habitants étourdis ?

SMARH

Comme la création est vaste ! Je vois les planètes monter, et les étoiles courir, emportées, avec leurs feux. Quelle est donc la main qui les pousse ? La voûte s'élargit à mesure que je monte avec elle, les mondes roulent autour de moi, je suis donc le centre de cette création qui s'agite !

Oh ! comme mon cœur est large ! je me sens supérieur à ce misérable monde perdu à des distances incommensurables sous mes pieds ; les planètes jouent autour de moi ; les comètes passent en lançant leur chevelure de feux, et dans des siècles elles reviendront en courant toujours comme des cavales dans le champ de l'espace. Comme je me berce dans cette immensité ! Oui, cela est bien fait pour moi, l'infini m'entoure de toutes parts, je le dévore à mon aise.

Ils montent toujours.

SATAN

Es-tu content de mes promesses ?

SMARH

Elles surpassent les bornes de tout ; ma poitrine étouffe, l'air siffle autour de moi et m'étourdit, je suis perdu, je roule.

SATAN

Tu te plains donc ?

SMARH

Je ne sais si c'est de la douleur ou de la joie.

SATAN

Regarde donc comme tout est beau ! Mais pourquoi cela est-il fait ?

SMARH

N'est-ce pas pour moi ?

SATAN

Pour toi seul, n'est-ce pas ?

SMARH

L'éternité, l'infini, c'est donc tout cela ?

SATAN

Monte encore.

SMARH

O Dieu ! et où m'arrêterai-je ?

SATAN

Jamais ! monte toujours !

SMARH

Grâce !

SATAN

Grâce ? et pourquoi ? N'es-tu pas le roi de cette création ? Cette éternité qui t'entoure a été créée pour ton âme.

SMARH

Mais cette création roule sur moi et m'écrase, cette éternité m'étourdit et me tue.

SATAN

Qui t'a donc troublé ainsi ?

SMARH

Ma tête est faible.

SATAN

Vraiment ? Grandeur de l'homme ! Si je voulais pourtant, je te lâcherais, et tu tomberais, et ton corps serait dissous avant de s'être brisé au coin de quelque monde, pauvre carcasse humaine !

SMARH

Quand donc, maître, nous arrêterons-nous ? Je vais mourir, cette immensité me fatigue !

SATAN

Tu es donc déjà las de l'éternité, toi ? Si tu étais comme moi, tu verrais !

SMARH

Oh ! l'éternité ! C'est donc cela, c'est donc le bonheur promis ?

SATAN

Grand bonheur, n'est-ce pas ? de durer toujours ! Et c'est là ce que tu souhaites ! tu veux l'éternité, toi, et tu es déjà las de tout cela ! tu veux l'éternité et la vie te fatigue ? Est-ce que cent fois déjà tu n'as pas souhaité d'être néant, de rester tranquille dans le vide, d'être même quelque chose de moins que la poussière d'un tombeau, car le souffle d'un enfant peut la remuer. Orgueil de

la nature, trop fatiguée de vivre quelques minutes, et qui voudrait durer toujours !

C'est pour nous, vois-tu, que l'éternité est faite, pour nous autres, pour ces planètes qui brillent, pour ces étoiles d'or, pour cette lune d'argent, pour tout cela qui remue, qui gémit, qui roule, pour moi; qui mange et qui dévore toujours.

Oh ! si tu étais assez grand pour tout voir, tu verrais que tout n'est qu'une larme ! Si tu pouvais tout entendre, tu n'entendrais qu'un seul cri de douleur : c'est la voix de la création qui bénit son Dieu.

SMARH

Qui donc a fait cela ? Est-ce lui qui mourait aux Oliviers ? est-ce lui qui parlait aux armées d'Israël dans le désert, quand, le soir, les vents amenaient les bruits vagues de l'horizon avec les paroles du Seigneur ? Quel est celui dont tout cela est sorti ? Et tous ces mondes sont-ils partis dans les vents, comme le sable de la mer quand on ouvre les mains ? Est-ce cette voix qui gronde dans la tempête, qui chante dans les feuilles ? Sont-ce des rayons de soleil qui dorent les nuages ? Et où est-il ? dans quel coin de l'espace ?

SATAN

Et si tu le voyais, que dirais-tu ? Qu'as-tu besoin de le connaître ? quelle est cette démence qui te ronge ?

Il faut donc que tu connaisses tout ! Et si tu arrivais à ne voir dans l'infini qu'un vaste néant ? Va, laisse celui qui a fait tous les grains de poussière brillants, il a maintenant pitié de son œuvre, il s'inquiète peu si le vermisseau mange et s'il meurt ; il est là-haut, bien haut sur nous tous, il s'étend sur l'immensité, il la couvre de sa robe comme un linceul de mort, et il regarde les mondes rouler dans le vide ; il est seul dans cette immobile éternité ; il était grand, il a créé, et sa création est le malheur.

SMARH

Eh quoi ! est-ce qu'il ne s'inquiète pas de sa création ? est-ce qu'il ne travaille pas cette éternité ?

SATAN

Oui, pour la troubler, comme un pied de géant qui se remue dans le sable.

SMARH

Je croyais que sa volonté faisait marcher tout cela, et que les mondes allaient à sa parole, et que les astres s'abaissaient devant son regard.

SATAN

Non ! cela est, vois-tu, cela existe par des lois qui furent posées irrévocablement le jour maudit où tout fut créé, et le destin pèse et manie l'éternité, comme il manie et ploie l'existence des hommes ; lui-même ne saurait se soustraire à la fatalité de son œuvre.

SMARH

Cependant, il fut un temps où tout cela n'était pas ? Qu'était-ce donc alors ?

SATAN

Le vide !

SMARH

Le vide était donc plus vide encore ! cet infini, dans lequel nous roulons, était plus large encore ! Cela était plus grand et plus beau, n'est-ce pas ?

SATAN

Bien plus beau, car nous dormions, nous tous, dans la mort d'où nous devions naître.

SMARH

Et ses bornes étaient encore plus loin ?

SATAN

Je t'ai déjà dit qu'il n'y avait point de bornes à cela.

SMARH

Mais le chaos qui existait, qui l'avait fait ? il avait fallu un Dieu pour le faire.

SATAN

Il s'était fait de lui-même.

SMARH

Quand donc ? Oh ! l'abîme ! oh ! l'abîme ! J'aurais bien voulu vivre alors ! comme j'aurais alors nagé là dedans, comme mon âme se serait déployée dans cette immense nuit éternelle !

SATAN

Hélas ! depuis, la machine est faite, elle roule, elle broie, elle tourne toujours.

SMARH

Ne se lassera-t-elle jamais ?

SATAN

Je l'espère, car l'éternité...

SMARH

Oh ! oui, ce mot-là est effrayant, n'est-ce pas ? et il ferait trembler, quand même il ne serait que du vide.

SATAN

Oh ! oui, tous ces mondes se lasseront de tourner et de briller,

et ils tomberont en poussière, usés comme des ossements; oui, ce soleil, un soir, s'éteindra dans la nuit du néant; oh ! oui, alors les larmes seront taries, tout sera vieux, tout croulera, et lui peut-être..

SMARH

Lui, l'Être suprême, mourir comme son œuvre ?

SATAN

Pourquoi non ?

SMARH

Eh quoi ! l'éternité aurait une borne ?

SATAN

Oh ! quelle suprême joie de se dire que lui aussi périra et qu'un jour cette essence du mal, le souffle de vie et de mort, sera passée comme les autres ! de penser que cette voix qui fait trembler se taira ! que cette lumière qui éblouit ne sera plus ! Oh ! tu roulerais donc aussi comme nous, toi, comme de la poussière, et une parcelle de ma cendre rencontrerait la tienne à cette place où fument les débris de ton œuvre ! tu serais notre égal dans le néant, toi qui nous en fais sortir ! Esprit puissant, né pour créer et pour tuer, pour faire naître, pour anéantir, tu serais anéanti aussi ! Quoi ! ce nom qui agitait les océans, le monde, les astres, l'infini, néant aussi ! O béatitude de la mort, quand viendras-tu donc ? O délices de la poussière et du sépulcre, que je vous envie !

SMARH

Lui aussi est soumis à quelque chose ? Je croyais qu'il était maître.

SATAN

Non, il n'est pas maître, car je le maudis tout à mon aise; non, il n'est pas maître, car il ne pourrait se détruire.

SMARH

Et nous sommes donc libres.

SATAN

Tu penses que la liberté est pour nous ? Qu'est-ce que cette liberté ?

SMARH

Oui, nous sommes libres, n'est-ce pas ? car sur la terre je me sentais enchaîné à mille chaînes, retenu par mille entraves, tout m'arrêtait; et tandis que mon esprit volait jusqu'à ces régions, mon corps ne pouvait s'élever à un pouce de cette terre que je foulais. Mais maintenant je me sens plus grand, plus libre; je me sens respirer plus à l'aise, mon esprit s'ouvre à tous les mystères, nous voilà sur les limites de la création, je vais les franchir peut-être. Quelle grandeur autour de nous ! tout cela brille et nous éclaire. Est-ce que nous ne pouvons errer à loisir dans cet infini ? est-ce que nous ne marchons pas à plaisir sur cette éternité qui contient tout le passé et l'avenir, les germes et les débris ?

Vois donc comme ces nuages se déploient mollement sous nos pieds, comme leurs replis sont moelleux et larges ! vois comme ce firmament est bleu et profond, comme ces étoiles roulent et brillent, comme la lune est blanche et comme le soleil a des gerbes d'or sous nos pieds ! Et il me semble que cela est fait pour moi, car pourquoi donc seraient-ils alors ? la création doit avoir un autre but que sa vie même.

SATAN

Tu es libre ? tu es grand ? Vraiment non, la liberté n'est ni pour ces astres qui roulent dans le sentier tracé dans l'espace et qu'ils gravissent chaque jour, ni pour toi qui es né et qui mourras, ni pour moi qui suis né un jour et qui ne mourrai jamais, peut-être. Quelle grandeur d'errer ainsi dans ce vide, d'être de la poussière au vent, du néant dans du néant, un homme dans l'infini !

SMARH

Mais notre course s'avance, combien de choses nous avons déjà passées ! Si je redescends sur le monde, il me sera trop étroit, je serai gêné dans son atmosphère d'insectes, moi qui vis dans l'infini. Mais où allons-nous ? qui nous emporte toujours vers là-haut sans que rien n'aparaisse ?

SATAN

Eh bien, tu irais toujours ainsi des siècles, des éternités, et toujours ce vide s'élargirait devant toi. Oui, le néant est plus grand que l'esprit de l'homme, que la création toute entière ; il l'entoure de toutes parts, il le dévore, il s'avance devant lui ; le néant a l'infini, l'homme n'a que la vie d'un jour.

SMARH

Hélas ! tout n'est donc qu'abîme sans fin !

SATAN

Et des Dieux y perdraient leur existence à le sonder.

SMARH

Jamais, c'est donc le seul mot qui soit vrai ?

SATAN

Oui, le seul qui existe, jeté comme un défi éternel à la face de tout ce qui a vie ; oui, tu vois ces gouffres ouverts sous tes pieds, cette immensité pendue sous nous, celle qui nous entoure, celle qui s'élargit sur nos têtes, eh bien, entre dans ton cœur et tu y verras des abîmes plus profonds encore, des gouffres plus terribles.

SMARH

Comment dans mon propre cœur à moi ? je n'y avais jamais songé. Je sais qu'il est des hommes que leur pensée a effrayés et qui

ont eu peur d'eux-mêmes comme j'ai peur de ces incommensurables précipices.

SATAN

Oui, sonde ta pensée, chaque pensée te montrera des horizons qu'elle ne pourra atteindre, des hauteurs où elle ne pourra monter, et, plus que tout cela, des gouffres dont tu auras peur et que tu voudrais combler. Tu fuiras, mais en vain ; à chaque instant tu te sentiras le pied glisser et tu rouleras dans ton âme, brisé !

SMARH

Hélas ! l'âme de l'homme et la nature de Dieu sont donc également obscures ?

SATAN

Incomplètes et mauvaises l'une et l'autre.

SMARH

Je les croyais toutes deux grandes et vraies.

SATAN

Tu pensais donc que tu étais bien sur la terre ?

SMARH

Oui !

SATAN

En effet, tu étais un saint.

SMARH

Qui plaçait tout en Dieu.

SATAN

Ah ! cela est vrai, je me rappelle ! Tu étais donc heureux, toi, tu

jouissais d'une béatitude pure et éternelle, tandis que, tout autour de toi, tout ce qui vivait se tordait dans une angoisse infinie, éternelle. Quoi ! tu n'avais jamais senti tout ce qu'il y avait de faux dans la vie, d'étroit, de mesquin, de manqué dans l'existence ; la nature te paraissait belle avec ses rides et ses blessures, ses mensonges ; le monde te semblait plein d'harmonie, de vérité, de grâce, lui, avec ses cris, son sang qui coule, sa bave de fou, ses entrailles pourries ; tout cela était grand, ce monceau de cendres ! ce mensonge était vrai : cette dérision te semblait bonne !

SMARH

Mais depuis que vous êtes avec moi, tout est changé, maître ; je ne sais combien de choses sont sorties de moi, combien de choses y sont entrées ; il me semble, depuis, que l'infini s'est élargi, mais est devenu plus obscur.

SATAN

C'est cela, vois-tu ; à mesure qu'on avance, l'horizon s agrandit : on marche, on avance, mais le désert court devant vous, le gouffre s'élargit. La vérité est une ombre, l'homme tend les bras pour la saisir, elle le fuit, il court toujours.

SMARH

Je croyais l'avoir en entier, je croyais qu'il n'y avait que Dieu.

SATAN

Tu n'avais donc jamais entendu parler du Diable ?

SMARH

Oui, par les pécheurs qui venaient vers moi, mais il s'était toujours écarté de mon cœur, tant j'étais pur.

SATAN

Pur ? mais il n'y a rien que le souffle du démon ne puisse flétrir.

Tu ne savais pas qu'il remue tout dans ses mains armées de griffes, et que tout ce qu'il remuait il le déchirait, les âmes et les corps, l'infini et la terre ? Partout est la puissance du mal, elle s'étend sur tout cela, et l'homme s'y jette, avide de pâture et d'erreurs.

SMARH

Le péché seul est le pouvoir du démon, c'est lui qui l'enfante; mais le bien ?

SATAN

Où est-il ? Dis-moi donc quelque chose qui soit bien ? Pourquoi cela est bien ? Qui donc a établi les lois du bien et du mal ? Montre-moi dans la création quelque chose fait pour ton bonheur, quelque chose de vrai, de saint, d'heureux ? Dis-moi, n'as-tu jamais senti ta volonté s'arrêter à de certaines limites et ne pouvoir les franchir, tes larmes couler, la tristesse inonder ton âme, le mystère apparaître et t'envelopper ? n'as-tu jamais contemplé le regard creux d'une tête de mort et tout ce qu'il y avait d'inculte et de néant dans ces os vides ? Pourquoi donc les fleurs que tu portes à tes narines se flétrissent-elles le soir ? pourquoi, quand tu prends un serpent, il te pique ? pourquoi, quand tu aimes un homme, te trahit-il ? pourquoi, quand tu veux marcher, la terre s'abaisse-t-elle sous ton pied ? pourquoi quand tu veux marcher sur les flots, s'abaissent-ils sous toi pour t'engloutir ? pourquoi faut-il te vêtir, te nourrir toi-même, avoir besoin de quelque chose, dormir, marcher, manger ? pourquoi sens-tu le poignard entrer dans tes chairs ? pourquoi tout ce qui est autour de toi s'est-il conjuré pour te faire souffrir ? pourquoi vis-tu enfin pour mourir ?

SMARH

Oui, le repos est dans la tombe.

SATAN

Non ! je trouble la paix des tombes, moi ! Non ! la mort donne

la vie, et la création serait de la corruption, le fumier fertilise et le bourbier féconde.

SMARH

N'est-ce pas la perpétuité de l'existence, l'immortalité des choses?

SATAN

Oui, l'immortalité des vers de la tombe et des pourritures. Il faut que tout vive, que tout renaisse et souffre encore.

SMARH

Pourquoi, comme tu le dis, cela, est-il manqué? pourquoi le souffle du mal féconde-t-il la terre? pourquoi n'est-ce pas comme je le pensais? pourquoi es-tu venu me troubler dans ma béatitude, me réveiller de ce songe? Placé sur cet infini, je sens mon âme défaillir de tristesse et d'amertume.

SATAN

C'est le mystère du mensonge et de la vie; le vrai n'est que le vautour que tu as en toi et qui te ronge.

SMARH

Dieu est donc méchant? moi qui le bénissais!

SATAN

Tu ne peux savoir si son œuvre est bonne ou mauvaise, car tu n'as pas vécu, tu es à peine un enfant sorti de ses langes et de sa crédulité. Oui, celui qui a fait tout cela est peut-être le démon de quelque enfer perdu, plus grand que celui qui hurle maintenant, et la création elle-même, n'est peut-être qu'un vaste enfer dont il est le Dieu, et où tout est puni de vivre.

SMARH

Oh! mon Dieu! mon Dieu! j'aimais à croire, à rêver à ton paradis,

aux joies promises; j'aimais à te prier, j'aimais à t'aimer; cette foi me remplissait l'âme, et maintenant j'ai l'âme vide, plus vide et plus déserte que les gouffres perdus dans l'immensité qui m'enveloppe. J'aimais à voir les roses où ta rosée déposait des larmes qui tombaient avec les parfums qu'elles contiennent, j'aimais à les cueillir, à me plonger dans le nuage d'encens... à répandre des fleurs sur ton autel.

SATAN

Va, les fleurs les plus belles sont celles qui croissent sur les tombes; elles rendent hommage à la majesté du néant, elles parfument les charognes sous les couvercles de leurs pierres.

SMARH

Je pensais que tout était grand, insensé que j'étais ! sot que j'étais dans mon cœur ! ce bonheur était celui de la brute. Le bonheur est donc pour l'ignorance; maintenant que je sais, je vois qu'il n'y a rien, et cependant j'ai peur. C'est donc le mal qui a créé toutes ces beautés, c'est l'enfer qui a fait toutes ces choses ? Oh ! non, non, j'aime encore, j'ai en moi l'amour qui gonfle ma poitrine. Cependant celui qui me conduit jusqu'ici est fort et vrai, sans cela l'aurait-il pu ?

SATAN

Oui, celui qui te mène ici, celui qui se joue avec toi et qui fait trembler le monde, est fort, car il brave tout, et vrai, car il souffre.

Ils montent encore.

SMARH

Oh ! grâce ! grâce ! assez ! assez ! je tremble, j'ai peur, il me semble que cette voûte va s'écrouler sur moi, que l'infini va me manger, que je vais m'anéantir aussitôt !

SATAN

Et tout à l'heure tu te sentais grand ! à la stupeur première avait

succédé l'enivrement de la science, tu te regardais déjà comme un Dieu pour être monté si haut dans l'infini, et tu as peur de ce qui faisait ta gloire !

SMARH

Plus on avance dans l'infini, plus on avance dans la terreur.

SATAN

Quelle terreur peut assaillir la créature de Dieu ? Tu étais si grand, si haut, si heureux ! et maintenant tu es si bas, si tremblant, si petit ! C'est donc cela, un homme ? de la grandeur et de la petitesse, de l'insolence et de la bêtise ! Orgueil et néant, c'est là ton existence.

SMARH

Non ! non ! Je ne sais rien, et c'est cela qui me fait mal ; je ne sais rien, l'angoisse me ronge, et tu sais, toi ! Mais pourquoi donc ces mondes ?... Pourquoi tout ?... Pourquoi suis-je là ?... Oh ! il y a deux infinis qui me perdent : l'un dans mon âme, il me ronge ; l'autre autour de moi, il va m'écraser.

SATAN

Ah ! ton ignorance te pèse et les ténèbres te font horreur ? tu l'as voulu !

SMARH

Qu'ai-je voulu ?

SATAN

La science. Eh bien, la science, c'est le doute, c'est le néant, c'est le mensonge, c'est la vanité.

SMARH

Mieux vaudrait le néant !

SATAN

Il existe, le néant, car la science n'est pas. Veux-tu monter encore ? Veux-tu avancer toujours ? Oh ! l'horrible mystère de tout cela, si tu le connaissais ! ta peau deviendrait froide, et tes cheveux se dresseraient, et tu mourrais, épouvanté de tes pensées.

SMARH

Oh ! non, non, j'ai peur ! cet infini me mange, me dévore; je brûle, je tremble de m'y perdre, de rouler comme ces planches emportées par les vents et de brûler comme elles par des feux qui éclairent; assez ! grâce !

SATAN

Cependant je t'aurais poussé bien loin dans le sombre infini.

SMARH

Mais toujours dans le néant. Non, non, fais-moi redescendre sur ma terre, rends-moi ma cellule, ma croix de bois, rends-moi ma vallée pleine de fleurs, rends-moi la paix, l'ignorance. (*Ils descendent.*) Merci ! Ou plutôt fais-moi connaître le monde, mène-moi dans la vie; tu m'as montré Dieu, montre-moi les hommes.

SATAN

Oui, viens, suis-moi, je te montrerai le monde et tu reculeras peut-être aussi épouvanté; viens, viens, je vais te montrer l'enfer de la vie; tu vois les tortures, les larmes, les cris, viens, je vais déployer le linceul, en secouer la poussière, je vais étendre la nappe de l'orgie pour le festin; viens à moi, créature de Dieu, viens dans les bras du démon, qui te berce et t'endort.

La mer, des prairies, de hautes falaises ; temps calme ; le soleil se couche sous les flots.

SMARH

Me voilà enfin sur la terre ! l'homme naturellement s'y sent bien, il y est né.

SATAN

Pourquoi la maudit-il toujours ?

SMARH

Moi, je suis fait pour y vivre ; comme cette nature est belle !

SATAN

Et comme tu la comprends bien, n'est-ce pas ? comme ses mystères te sont dévoilés ?

SMARH

Tu as beau m'entourer de tes subterfuges et de tes sophismes, je ne suis plus ici dans les régions du ciel, où tous ces mondes errants m'effrayaient ; non, j'étais fait pour celui-ci, c'est sur lui qu'il faut vivre.

SATAN

Et mourir aussi, n'est-ce pas ? il y a longtemps que tu y respires, que tu y souffres, créature humaine ; explique-moi donc le mystère d'un de ces grains de sable que tu foules à tes pieds ou celui d'une goutte d'eau de l'Océan ?

SMARH

Mais regarde toi-même comme la mer est douce et comme les rayons du soleil lui donnent des teintes roses sous ces ondes vertes ! Sens-tu le parfum de la vague qui mouille le sable, comme les flots

sont longs et forts, comme ils roulent, comme ils s'étendent? vois donc cette bande d'écume qui festonne le rivage avec des coquilles et des herbes; regarde comme cela est loin et large, quelle beauté! Nieras-tu que mon âme ne s'ouvre pas à un pareil spectacle, quand j'entends cette mer qui roule et meurt à mes pieds, quand je vois cette immensité que j'embrasse de l'œil?

SATAN

Aussi loin que ton œil peut voir, oui; tu vois l'infini, jusqu'à l'endroit où ton esprit s'arrête, et tu crois l'avoir saisi quand tu as glissé dessus.

SMARH

Mais non, tout cela est trop beau pour n'être pas fait pour l'homme pour son bonheur, pour sa joie. Vois donc aussi ces hautes falaises blanches sur lesquelles plane la mouette aux cris sauvages, aux ailes noires; vois plus loin ce pâturage touffu avec ses herbes tassées et ses fleurs ouvertes.

SATAN

Et regarde aussi comme tu es petit au pied des rochers, comme tu es petit même auprès des brins d'herbe que foulent les bœufs et qui se redressent après. Oui, tu es plus faible que ces cailloux que la mer roule en criant, comme si elle avait des chaînes dans le ventre.

SMARH

Mais le caillou est immobile et mon pied le pousse.

SATAN

Et toi donc? N'y a-t-il pas un pied aussi qui t'écrase sous son talon invisible? Écrase donc un grain de sable, homme fort!

SMARH

Mais je marche sur l'Océan, je me dirige sans sentier et sans chemin.

SATAN

Traces-en un qui dure une seconde, avec la quille de mille flottes.

SMARH

J'évite sa colère.

SATAN

Fais-en une semblable.

SMARH

J'échappe à ses coups.

SATAN

Quand ils ne sont plus.

SMARH

Tout cela, te dis-je, m'a été donné par Dieu. N'ai-je pas une intelligence qui m'a fait le roi de la création, qui m'a placé au premier rang, qui dompte la nature, la maîtrise et la bâillonne ? N'est-ce pas moi qui remue la terre, bâtis des villes, dirige le cours des fleuves ? Dis, nieras-tu la puissance de l'homme ?

SATAN

Non ! Honneur à l'homme qui bâtit, bouleverse, remue, qui s'agite, qui construit, qui meurt ! honneur aussi à la mort qui fait les poussières et les ruines, qui dévore le passé, qui abat les palais construits ! honneur à la nature qui fait naître l'homme, qui le conduit avec des guides de bronze, qui le maîtrise par tous les sens, qui le tourmente sous toutes les formes. qui le fait mourir, le dissout et le

reprend dans son sein ! Puissance et éternité pour l'homme qui vit et qui souffre, pour ses œuvres indestructibles, pour ses ouvrages sans fin, pour sa poussière immortelle !

SMARH

Le peu de durée de nos œuvres n'en prouve pas moins la puissance.

SATAN

C'est-à-dire que ta force prouve ta faiblesse; tu es éternel et tu meurs, tu es fort et tout te dompte, tes œuvres sont durables et elles périssent; le palais que tu as habité dure moins que la tombe qui renferme ta poussière, et l'un et l'autre deviennent poussière aussi; puis rien, comme toi.

SMARH

Les œuvres de l'homme ont changé la face du globe.

SATAN

Oui, la terre avait des forêts et tu les as coupées, les prairies avaient de l'herbe et tes troupeaux l'ont mangée, elle renfermait un principe de création et tu l'as épuisée par la culture. Tu crois que tes moyens artificiels et le misérable fumier que tu répands feront une création quelconque, une fécondité; non, non, te dis-je; jeté sur le monde, tu as voulu, dans ton orgueil immense, dompter cette nature qui t'environne, tu as voulu être grand auprès de cette grandeur, tu as cru être immortel auprès de la vie, et tu n'as que la faiblesse et le néant.

SMARH

Oh ! tu mens ! je me sens fort.

SATAN

Vraiment ! comment donc ?

SMARH

Sur tout; sur les animaux d'abord.

SATAN

Par ta ruse, c'est-à-dire que tu as pris la pierre et tu l'as élevée, unie, mais la pierre tombe et roule, et les champs sont maintenant où il y avait des tours, et les pyramides sont moins hautes que les herbes, sous la terre; tu as resserré les fleuves, mais les fleuves se sont répandus dans tes campagnes; tu as voulu arrêter la mer dans des quais, et tu t'es cru grand parce que chaque jour elle venait battre à la même place, mais peu à peu elle a mangé lentement la terre, chaque jour elle la dévore.

SMARH

Est-ce que tout, au contraire, dans la création n'est pas ordonné sur une échelle de forces et d'intelligences successives?

SATAN

Oui, et de misères. Continue.

SMARH

Est-ce que je ne suis pas supérieur au cheval, et le cheval à la fourmi, et la fourmi au caillou?

SATAN

Oui, puisque tu es sur le cheval et que tu l'accables, et que le cheval écrase la fourmi, et que la fourmi creuse la terre.

SMARH

Est-ce que je n'ai pas une âme, une âme qui entend, qui sent, qui voit?

SATAN

Qui souffre aussi ! Oui, tu es plus grand par tes malheurs que tout ce qui t'entoure, grandeur digne d'envie ! le géant souffre plus que les insectes ! Tu te crois le maître de l'Océan, de la terre, tu fonds les métaux, tu cisèles la pierre, tu fends l'onde; eh bien, quand la fournaise bout et que l'airain ruisselle à flots rouges, quand la pierre crie sous ton marteau, quand la terre gémit sous tes coups, quand les vagues murmurent en battant la proue de tes navires, oui, tout cela souffre moins que toi seul, ici, sans travail, sans rien qui te déchire la peau, ni t'arrache les entrailles, ni te lime la chair, mais seulement les yeux levés vers le ciel, l'abîme, et demandant pourquoi cela? pourquoi ceci?

SMARH

C'est vrai, comment donc?

SATAN

C'est que le ciel te montre ses feux, mais ses feux te brûlent; que la mer s'étend devant toi, ouvre sa surface, mais elle t'engloutit; c'est que ton intelligence te sert, mais te trahit et te fait souffrir; c'est que l'infini est ouvert devant toi, mais sans bornes et sans fin, et qu'il te perd.

Les oiseaux de nuit, des vautours, des mouettes sortent des rochers et viennent planer alentour. De temps en temps ils s'abattent sur le rivage en troupes et vont tirer des varechs ou des débris dans la mer. Les vagues bondissent, et leur bruit retentit dans les cavernes.

SMARH

Cette nature est sombre.

SATAN

Tout à l'heure tu la trouvais si riante.

SMARH

Il en est ainsi quand le soleil n'éclaire plus et que les ténèbres enveloppent la terre.

SATAN

Comme des langes qui la couvrent.

L'écume saute sur les rochers à fleur d'eau et, quand le flot s'est retiré, un silence se fait et l'on n'entend plus que le clapotement, toujours diminuant, des derniers battements de la vague entre les grosses pierres, puis, au loin, un bruit sourd. Les oiseaux de proie redoublent leurs cris déchirants.

SMARH

O puissance de Dieu, que vous êtes grande !

SATAN

Et terrible, n'est-ce pas ? Ne sens-tu rien dans ton cœur qui fléchisse et qui te crie que tu es faible, humble et petit devant tout cela ?

SMARH

Oui, la nature fait peur ; ici tout n'est donc que crainte, appréhension ?

SATAN

Quand l'homme marche, son pied glisse, il tombe ; quand sa pensée travaille, il glisse aussi, il tombe encore, il roule toujours, tu sais.

Les étoiles disparaissent au ciel, de gros nuages passent sur la lune, la lueur blanche de celle-ci perce à travers ; bientôt les ténèbres couvrent le ciel, et l'obscurité n'est interrompue que par des lignes blanches que font les vagues sur les brisants. On entend des cris sauvages, les vagues sont furieuses.

SMARH

Comme la mer mugit ! sa colère est terrible.

SATAN

Ce sont les œuvres de Dieu, elles frappent, elles déracinent, elles dévorent. Vois comme les rochers sont frappés; entends-tu l'Océan qui les ébranle et qui voudrait les déraciner pour les rouler dans son sein avec les grains de sable ?

SMARH

Comme les vagues sont hautes ! (*Il se rapproche de lui.*) Celle-ci monte, elle va me prendre dans son vaste filet d'écume pour me rouler avec elle... ah ! elle tombe, elle meurt... Au secours ! au secours !

Il veut fuir. Satan l'arrête.

SATAN

Que crains-tu donc, homme fort ? tâche de donner un coup de pied à l'Océan, ta colère ne fera pas seulement jaillir un peu d'eau.

Smarh veut courir, il trébuche, il tombe sur les pierres; Satan le traîne pour le relever. Les vautours battent des ailes contre les rochers et ne peuvent monter plus haut. De grosses vagues noires se gonflent en silence et s'abaissent, la mer semble lassée.

SMARH

Grâce ! grâce !

SATAN, *le traîne sur les genoux.*

Debout ! debout ! homme fort, la tête haute devant la tempête ! Est-ce de cela que tu as peur ? Une vague, qu'est-ce donc ? N'as-tu pas une âme immortelle ? Que te fait la vie ?

SMARH

Pitié ! pitié !

SATAN

Allons donc, image de Dieu, sois aussi grand que la pierre qui résiste.

SMARH

Tout me manque. Si cette mer allait avancer encore ! si ces rochers allaient marcher vers le rivage !... La mer va m'entraîner ! Quels horribles cris !

Les herbes marines, déracinées, flottent sur la mousse des flots; les vagues sont fortes et cadencées; un bruit rauque se fait entendre quand le flot se retire. On dirait que la mer veut arracher le rivage, elle se cramponne aux galets, mais elle glisse dessus.

SMARH

Comme la création est méchante ! Est-ce qu'il y a eu toujours autant de fureur dans l'existence, autant de cruauté dans ce qui est fort ? Pitié, mon maître ! dis-moi donc si cela dure toujours, si cette colère est éternelle.

SATAN

Voyons! toujours! Smarh, ne t'ai-je pas dit que le mal était l'infini?

SMARH

Non, l'homme n'est point cela. Son corps tombe sous les coups, son cœur se ploie sous la douleur.

SATAN

Car son corps n'est point d'acier, mais son cœur est de bronze

au dehors et de boue au dedans. Oh ! pauvre homme ! tu es bien pétri de terre ; l'eau et le soleil te soulagent et te nuisent.

SMARH

Pourquoi donc tant de maux ? pourquoi la vie est-elle ainsi pleine de douleurs ?

SATAN

Pourquoi la vie elle-même ? pourquoi la tempête ? si ce n'est pour faire et pour briser l'une et l'autre.

SMARH

Et cela depuis des siècles, et la terre n'est pas usée !

SATAN

Non, mais chaque pied qui a marché sur elle a creusé son pas ineffaçable ; celui du mal l'a percée jusque dans ses entrailles.

SMARH

L'Océan est ce qu'il y a de plus grand.

SATAN

Oui, c'est ce qu'il y a de plus vide. Quelle colère, n'est-ce pas ? il est jaloux de cette terre, depuis ce jour où il fut refoulé sur son lit de sable où il se tord, et comprimé dans ses abîmes qui engloutissent les flottes et les armées, car, avant, il allait, il battait, sans rivages, et le choc de ses flots n'avait point de termes, les vagues ne couraient point vers la terre, elles ne mouraient jamais, et la même pouvait rouler, rouler, pendant des siècles sur la surface unie de l'onde ; un immense calme régnait sur cette immensité.

SMARH

Ne parles-tu pas de ces époques inconnues aux mortels, où la

création s'agitait dans ses germes, où la mer roulait des vallées, et où la terre avait des océans sur elle ?

SATAN

Oui, alors que les vagues remuaient dans leurs plis la fange sur laquelle on a bâti des empires.

SMARH

Il y avait donc du repos alors... Est-ce que le chaos était bon ?

SATAN

C'était l'autre éternité, une éternité qui dort et sans rien qu'elle broie.

SMARH

Et pas un cri sur tant de surface ? pas une torture dans toutes ces entrailles ?

SATAN

Non, la terre et la mer étaient de plomb et semblaient mêlées l'une à l'autre, comme de la salive sur de la poussière.

SMARH

Et quand la création apparut, la terre fut retirée, et l'Océan refoulé dans ses fureurs ; depuis, il s'y roule toujours.

SATAN

Un jour cependant il en sortit.

SMARH

Au déluge, on me l'a dit, quand tous les hommes furent maudits et que la corruption eut gagné tous les cœurs.

SATAN

Alors les fleuves versaient leurs eaux dans les campagnes; leur lit, ce fut les plaines; la mer tira d'elle-même des océans entiers, elle monta d'abord plus haut que de coutume, elle gagna les cités et entra dans les palais, elle battit le pied des trônes et en enleva le velours. Le trône croyait qu'elle s'arrêterait là, et elle monta plus haut, elle gagna les déserts, et vint aux pyramides; les pyramides croyaient qu'elle mourrait à leurs pieds, et ses plus petites vagues surpassèrent leur sommet; elle gagna les montagnes, et elle s'élevait toujours comme un voyageur qui monte, elle entraînait avec elle les villes et les tours, et les hommes pleurant. Alors on entendit des bruits étranges et des cris à bouleverser des mondes. Tu les eusses vus se cramponner à l'existence qui leur échappait; ils gravissaient les montagnes, mais la mer montait derrière eux, les entraînait et les roulait avec la poussière des choses éteintes. Alors quand les pyramides, les forêts, les montagnes furent arrachées comme l'herbe, et qu'une grande plaine verte, avec des débris de tombeaux et de trônes, s'étendit de tous côtés, les vagues vinrent à battre, la tempête se fit, et l'immense joie de la mort s'étendit sur cette solitude.

SMARH

Et cela, hélas ! ne dura pas toujours; la création n'est donc faite que pour renaître de sa propre mort et souffrir de sa propre vie. Horreur que ce déluge ! pourquoi tant de malheurs ?

SATAN

Mais le déluge dure encore.

SMARH

Comment cela ?

SATAN

L'océan des iniquités a baigné tous les cœurs, et l'immensité

du mal ne s'étendit-elle pas sur la terre ? D'abord il emporta quelques hommes, puis il vint dans les villes, il monta sur les trônes, il emporta les palais, à lui les cités ! Il gagna les campagnes, les forêts, et chaque jour il s'étend comme un nouveau déluge, comme une mer qui monte.

SMARH

Cet océan dont tu parles est donc aussi fort que celui-ci ?

SATAN

Plus vaste encore, et ses tempêtes font plus de ravages.

SMARH

Et où donc chercher un refuge si tout n'est que néant, corruption, abîme sans fond ?

SATAN

Ah ! où donc ! où donc ! que sais-je ?

SMARH

Le bonheur n'est donc qu'un mensonge ?

SATAN

Non, il existe.

SMARH

N'est-ce pas dans la joie, dans le bruit, dans l'ambition, dans les passions qui remuent le cœur et le font vivre ?

SATAN

Oui, dans tout cela, joies ou peines, voluptés ou supplices, le cœur se gonfle et s'agite.

SMARH

Mais je voudrais voir le monde, car je ne sais rien de la vie.

SATAN

Il est facile de tout t'apprendre, je vais t'y conduire.

Il appelle : « *Yuk ! Yuk !* » *Yuk paraît.*

YUK

Quoi, mon maître?

SATAN

On te demande ce que c'est que la vie.

YUK

Qui cela ? qui fait une pareille question? (*Satan lui désigne Smarh.*) Vraiment ! (*Riant.*) La vie ? ah ! par Dieu ou par le Diable, c'est fort drôle, fort amusant, fort réjouissant, fort vrai; la farce est bonne, mais la comédie est longue. La vie, c'est un linceul taché de vin, c'est une orgie où chacun se soûle, chante et a des nausées; c'est un verre brisé, c'est un tonneau de vin âcre, et celui qui le remue trop avant y trouve souvent de la lie et de la boue.

Tu veux connaître cela? pardieu ! c'est facile; mais tu auras le mal de mer avant cinq minutes et une envie de dormir, car tout cela te fatiguera vite, car l'existence te paraîtra une mauvaise ratatouille d'auberge, qu'on jette à chacun et que chacun repousse, repu aux premières cuillerées; car les femmes te paraîtront de maigres mauviettes, les hommes de singuliers moineaux, le trône une gelée bien tremblante, le pouvoir une crême peu faite, et les voluptés de tristes entremets.

Un digne cuisinier, c'est vous, mon maître, qui nous servez toujours ce qu'il y a de plus beau sous le ciel; vous, qui donnez les jolies pécheresses, laissant aux anges du ciel les dévotes jaunies. A nous, dont la nappe est faite, avec les linceuls des rois, qui nous asseyons au large festin de la mort sur les trônes et les pyramides, qui buvons le meilleur sang des batailles, qui rongeons les plus hautes

têtes de rois et qui, bien repus des empires, des dynasties, des peuples, des passions, des larges crimes, revenons chaque jour, regarder le monde se mouvoir, les marionnettes gesticuler aux fils que nous tenons dans la main, qui voyons passer, en riant, les siècles amoncelés, et l'histoire avec ses haillons fougueux et sa figure triste, et le temps, vieux faucheur glouton, aux talons de fer et à la dent éternelle, tout cela, pour nous, tourne, remue, marche, s'agite et meurt; nous voyons la farce commencer, les chandelles brûler et s'éteindre, et tout rentrer dans le repos et dans le vide, dans lequel nous courons comme des perdus, riant, nous mordant, hurlant, pleurant.

Ah ! mon novice a la tête forte, tant mieux ! nous avons beaucoup de choses à lui montrer. D'abord un peu d'histoire, puis un peu d'anatomie, et nous finirons par la gastronomie et la géographie. Que faut-il faire ? Monter sur la montagne pour voir la plaine et la cité ? Eh bien, oui, nous allons gravir sur quelque hauteur d'où nous aurons un beau coup d'œil. Je puis, pardieu ! vous accompagner, car le Dieu du grotesque est un bon interprète pour expliquer le monde.

Sur la montagne, les forêts, le Sauvage et sa famille. A l'horizon, une immense plaine, couverte de pyramides, arrosée par des fleuves. Au fond, une ville avec ses toits de marbre et d'or, un éclatant soleil. — La femme et l'homme sont entièrement nus, leurs enfants se jouent sur des nattes, le cheval est à côté; le Sauvage est triste, il regarde sa femme avec amour.

LE SAUVAGE

Oh ! que j'aime la mousse des bois, le bruissement des feuilles, le battement d'ailes des oiseaux, le galop de ma cavale, les rayons du soleil, et ton regard, ô Haïta ! et tes cheveux noirs qui tombent jusqu'à ta croupe, et ton dos blanc, et ton cou qui se penche et se replie quand mes lèvres y impriment de longs baisers, je t'aime plein mon cœur. Quand ma bonne bête court et saute, je laisse aller ses crins

qui bruissent, j'écoute le vent qui siffle et parle, j'écoute le bruit des branches que son pied casse, et je regarde la poussière voler sur ses flancs et l'écume sauter alentour; son jarret se tend et se replie, je prends mon arc et je le tends; je le tends si fort que le bois se plie, prêt à rompre, que la corde en tremble, et, lorsque la flèche part et fend l'air, mon cheval hennit, son cou s'allonge, il s'étend sur l'herbe, et ses jambes frappent la terre et se jettent en avant.

La corde vibre en chantant et dit à la flèche : Pars, ma longue fille, et déjà elle a frappé le léopard ou le lion, qui se débat sur le sable et répand son sang sur la poussière. J'aime à l'embrasser corps à corps, à l'étouffer, à sentir ses os craquer dans mes mains, et j'enlève sa belle peau, son corps fume et cette vapeur de sang me rend fier.

Il en est parmi mes frères qui mettent des écorces à la bouche de leurs juments pour les diriger, mais moi, je la laisse aller; elle bondit sur l'herbe, saute les fleuves, gravit les rochers, passe les torrents, l'eau mouille ses pieds, et les cailloux roulent sous ses pas.

HAÏTA

Je me rappelle, moi, que, le jour où je t'ai vu, j'aimai tes grands yeux où le feu brillait, tes bras velus aux muscles durs, ta large poitrine où un duvet noir cache des veines bleues, et tes fortes cuisses qui se tendent comme du fer, et ta tête et ta belle chevelure, ton sourire, tes dents blanches. Tu es venu vers moi; dès que j'ai senti tes lèvres sur mon épaule, un frisson s'est glissé dans ma chair, et j'ai senti mon cœur s'inonder d'un parfum inconnu. Et ce n'était point le plaisir de rester endormie sur des fleurs, auprès d'un ruisseau qui murmure, ni celui de voir dans les bois, la nuit, quelque étoile au ciel, avec la lune entourée des nuages blancs, et toute la robe bleue du ciel avec ses diamants parsemés, ni de danser en rond sur une pelouse, vêtue avec des chaînes de roses autour du corps, non ! C'était... je ne puis le dire.

Et puis sentir dans mon ventre s'agiter quelque chose, et j'avais un espoir infini d'être heureuse, je rêvais, je ne sais à quoi.

Et puis deux enfants sont venus, j'aimais à les porter à ma mamelle, et quand je les regardais dormir, couchés dans notre hamac de roseau, je pleurais, et pourtant j'étais heureuse.

LE SAUVAGE

Mon cœur est triste pourtant, je le sens lourd en moi-même, comme une nacelle pesamment chargée qui traverse un lac ; les vagues montent et le pont chancelle. Depuis longtemps déjà (car la douleur vieillit et blanchit les cheveux) un ennui m'a pris, je ne sais quelle flèche empoisonnée m'a percé l'âme et je me meurs.

Hier encore j'errais comme de coutume, mais je ne pressais point de mes genoux les flancs de ma cavale, je ne tendais pas la corde de mon arc ; je m'assis au milieu des bois et j'entendais vaguement la pluie tomber sur le feuillage.

A quoi pensais-je alors ? je regardais les herbes avec leurs perles de rosée. En vain le tigre passait près de moi et venait boire au ruisseau, en vain l'aigle s'abattait sur le tronc des vieux chênes, je baissais la tête, et des larmes coulaient sur mes joues. Quand ce fut le milieu du jour et que les rayons de l'astre d'or percèrent en les branches, je vis cette lumière sans un seul sourire. Oh ! non, j'étais triste.

Et pourtant Haïta est belle, je n'aime point d'autre femme, mes enfants sont beaux, mon cheval court bien, mon arc lance la flèche, ma hutte est bonne et, quand j'y reviens, il y a toujours pour moi des fruits nouvellement cueillis et du lait tiré à la mamelle de ma vache blanche. Hélas ! j'ai pensé à des choses inconnues, je crois que des fées sont venues danser devant moi, et m'ont montré des palais d'or dont j'étais le maître ; elles étaient là avec des pieds d'argent qui foulaient le gazon, leur figure m'a souri, mais ce sourire était triste et leurs yeux pleuraient. Que m'ont-elles dit ? j'ai oublié toutes ces choses, qui m'ont ravi jusqu'au fond de l'âme ; et puis, quand la nuit est venue, et qu'on entendit les vautours sortir avec leurs cris féroces des antres de rocher, et que les chacals et les loups traînaient leurs pas sous les feuilles, et que les oiseaux avaient cessé de chanter sur

les branches, tout fut noir; les feuilles blanches du peuplier tremblaient au clair de lune. Alors j'eus peur, je me suis mis à trembler comme si j'allais mourir ou si la nuit allait m'ensevelir dans un monde de ténèbres, et pourtant mon carquois était garni, pourtant mon bras est fort et ma cavale était là, marchant sur les feuilles sèches, elle qui fait des bonds comme une flèche sur un lac.

Et cette nuit, quand je ne dormais pas, et que ma femme tenait encore ma main sur son cœur, et que les enfants dormaient comme elle, des désirs immodérés sont venus m'assaillir; j'ai souhaité des bonheurs inconnus, des ivresses qui ne sont pas, j'aurais voulu dormir et rêver en paradis ! Il m'a semblé que mon cœur était étroit, et pourtant Haïta m'aime, elle a de l'amour pour moi plein toute son âme !

Un jour, je ne sais si c'est un songe ou si c'est vrai, les feuilles des arbres se sont enveloppées tout à coup, et j'ai vu une immense plaine rouge. Au fond, il y avait des tas d'or, des hommes marchaient dessus, ils étaient couverts de vêtements; mon corps est nu, je me sens faible, la neige est tombée sur moi, j'ai froid, je pourrais, en mettant sur moi quelque chose, avoir toujours chaud. Quand je me regarde, je rougis; pourquoi cela ?

D'autres femmes m'aimeraient peut-être davantage que Haïta... Comment peut-on mieux aimer qu'elle ? Elle m'embrasse toujours avec le même amour !... Mais pourquoi n'y aurait-il d'autres amours dans l'amour même ?

Et puis les bois, les lacs, les montagnes, les torrents, toutes ces voix qui me parlaient et me formaient une si vaste harmonie, me semblent maintenant déserts, vides. J'étouffe sous les nuages, mon cœur est étroit, il se gonfle, plein de larmes et prêt à crever d'angoisse. Pourquoi donc n'y aurait-il pas des huttes plus belles que la mienne, des bois plus larges encore, avec des ombrages plus frais ? Je veux d'autres boissons, d'autres viandes, d'autres amours.

Et puis j'ai envie de quitter ce qui m'entoure et de marcher en avant, de suivre la course du soleil, d'aller toujours et de gagner les grandes cités d'où tant de bruit s'échappe, d'où nous voyons

d'ici sortir des armées, des chars, des peuples; il y a chez elles quelque chose de magique et de surnaturel; au seuil, il me semble que j'aurais peur d'y entrer, et pourtant quelque chose m'y pousse. Une main invisible me fait aller en avant, comme le sable du désert emporté par les vents; en voyant les feuilles jaunies de l'automne rouler dans l'air, j'ai souhaité d'être feuille comme elles, pour courir dans l'espace. J'ai lutté avec une d'elles, j'ai pressé les bonds de mon cheval, mais elles se sont perdues dans les nuages, et les autres sont tombées dans le torrent. Longtemps encore j'ai regardé le gouffre où elles s'étaient englouties et la mousse tourbillonner alentour, longtemps encore j'ai regardé les nuages avec lesquels elles montaient, et puis je ne les ai plus revues.

Est-ce que je serai comme la poussière du désert et comme les feuilles d'automne? Si j'allais m'engloutir dans un gouffre où je tournerais toujours! si j'allais aller dans un ciel où je monterais toujours!

Pourquoi donc ai-je en moi des voix qui m'appellent? Quand je prête l'oreille, il me semble que j'entends au loin quelqu'un qui me dit : Viens, viens!

Est-ce qu'il va y avoir une bataille, et que la plaine va être couverte de mille guerriers avec leurs chevaux à la crinière flottante, avec l'arc tendu, et la mort au bout de chaque flèche? Oh! comme il y aura des cris et des flots de sang!

Non! c'est peut-être un long voyage, comme celui des oiseaux qui passent par bandes et traversent les océans; et moi il faut partir seul!... Mais où irai-je? je n'ai pas des ailes comme eux.

Je dirai donc adieu à ma femme, à mes enfants, à ma hutte, à mon hamac, à mon chien, au foyer plein de bois pétillant, au lac où je me mirais souvent, aux bois où je respirais plein d'orgueil; adieu à ces étoiles car je vais voir d'autres cieux... Et ma cavale? faudra-t-il la laisser? Mais, si elle mourait en chemin, les vautours viendraient donc manger ses yeux?... Et puis, quand mes enfants seront plus

grands, ils monteront dessus comme moi et ils iront à la chasse pour leur vieille mère... Mais la pauvre bête sera morte, la hutte sera détruite par l'ouragan, l'herbe sera flétrie, tout ce qui m'entoure ne sera plus et sera parti dans la mort !

Allons donc ! la nuit vient, la brise du soir me pousse, il faut partir, je pars. Adieu mes enfants, adieu Haïta, adieu ma cavale, adieu le vieux banc de gazon où ma mère m'étendait au soleil, adieu, je ne reviendrai plus.

SATAN

Vite ! Vite donc ! N'entends-tu point dans l'air des voix qui te disent de partir ? Pars donc !

Tu crains de quitter Haïta ? je te donnerai d'autres femmes; tu crains de quitter ton cheval ? je te donnerai des chars; au lieu de la hutte tu auras des palais, au lieu des bois tu auras des villes... des villes, du bruit, de l'or, des bataillons entiers, une fournaise ardente, une frénésie, une ivresse folle !

Oh ! tu ne sais pas des joies, des voluptés, des raffinements de plaisir ! Ton âme sera élargie et sera doublée, des mondes y entreront et tourneront en toi.

Entends-tu la danse des femmes nues qui sourient, qui t'appellent ? Oh ! si tu savais comme elles sont belles, comme leurs corps ont de l'amour ! elles te prendront, te berceront sur leur poitrine haletante.

Entends-tu le bruit des armées, et les chars d'airain qui roulent sur le marbre des villes ? entends-tu la longue clameur des peuples civilisés ? le sang ruisselle, viens donc à la guerre !

Et ils t'élèveront sur un trône, c'est-à-dire que tu étais libre et tu seras roi; tu verras sous toi, à tes pieds, des armées et des nations et quand tu frapperas du pied tu broieras des hommes. Tu auras de larges festins, où l'ivresse s'étendra sur ton âme; ce sera des nouveaux mets, des nouveaux vins, des frénésies inconnues.

Allons donc ! entends-tu les coupes d'or qui bondissent, et les dents qui claquent sur le cristal ? Entends-tu la volupté, la puissance,

l'ambition, toutes les délices du corps et de l'âme qui te parlent, qui t'attendent, qui te pressent, qui t'entourent ?

La nuit vient, les étoiles montent au ciel, le vent s'élève, les feuilles roulent sur l'herbe, marche !

Et tu iras en avant, toujours, jusqu'à ce que tu tombes à la porte d'un palais d'or.

LE SAUVAGE

Adieu donc, adieu ! Je pars pour le désert, le vent me pousse avec le sable.

Je vois déjà l'oasis, j'entends les chants du festin.

Adieu Haïta, adieu mes enfants, adieu ma cavale, adieu les bois, adieu les torrents !

Une voix m'a dit : Marche ! et il y avait en elle quelque chose qui m'attirait et me charmait, adieu ! adieu !

LE GÉNIE DU SAUVAGE

Arrête ! Arrête !

Non ! non ! reste à te balancer dans le hamac de jonc, à courir sur ta jument, à dépouiller le léopard de sa robe ensanglantée. Eh quoi ! l'eau du lac est pure, les chênes sont hauts, et ta femme n'est-elle pas blanche ? Ne te rappelles-tu plus ces nuits de délices sur le gazon plein de fleurs, quand les arbres avaient des feuilles, que la lune éclairait le ruisseau, et que les vents de la nuit, pleins de parfums et de mystères, séchaient les sueurs de vos membres fatigués ? Eh quoi ! vois donc le même soleil qui se couche dans l'horizon, il est plus rouge que de coutume, il y a du sang derrière, il y a du malheur dans l'avenir... Comme la mousse est fraîche et verte, comme le torrent mugit, plein d'écume ! Te faut-il donc d'autres fleurs que celles des bois, d'autre musique que la cascade qui tombe, d'autre amour que les baisers d'Haïta, d'autre bonheur que ta vie ?

Non ! tu as en toi du plomb fondu qui te brûle, ton cœur est un incendie, prends garde ! avant qu'il ne soit cendres ton corps tombera de pourriture et d'orgueil.

D'autres comme toi sont partis, hélas ! vers la cité des hommes. Un soir ils ont dit un éternel adieu à leur femme, à leur foyer ; ils ont quitté la vallée et la montagne, le rivage que la vague chaque jour venait baiser de sa lèvre écumeuse ; leurs femmes pleuraient, le foyer ne brûlait plus, le chien aboyait sur le seuil et regardait la lune, la cavale hennissait sur l'herbe.

Et on ne les a plus revus ! car un démon les a pris et les a perdus dans l'espoir qu'ils avaient, comme ces feux qui font tomber dans les fleuves.

Ils sont allés longtemps. Mais qui pourra dire toute la terre qu'ils ont foulée ! Successivement ils ont passé à travers tout, et tout a passé derrière eux ; la route s'allongeait toujours, le désert s'étendait comme l'infini, le bonheur fuyait devant eux comme une ombre. En vain ils regardaient souvent derrière, mais ils ne voyaient que la poussière remuée par les ouragans, et ils arrivèrent ainsi dans une satiété pleine d'amertume, dans une agonie lente, dans une mort désespérée.

Non ! non ! ne quitte ni les bois où bondit le tigre sous ta flèche acérée, ni le murmure du lac où les cerfs viennent boire la nuit et troublent avec leurs pieds les rayons d'argent de la lune, ni le torrent qui bondit sur les rocs, ni tes enfants qui dorment, ni ta femme qui te regarde les yeux pleins de larmes, le cœur gonflé d'angoisses. Mieux vaut la hutte de roseaux que leur palais de porphyre, ta liberté que leur pouvoir, ton innocence que leurs voluptés, car ils mentent. car leur bonheur est un rire, leur ivresse une grimace d'idiot, leur grandeur est orgueil et leur bonheur est mensonge.

Le sauvage n'écouta point la voix de l'Ange, il partit ; et Satan se mit à rire en voyant l'humanité suivre sa marche fatale et la civilisation s'étendre sur les prairies

— Mais ce n'est pas tout, dit Yuk, entrons maintenant dans la ville, et ne nous amusons pas aux bagatelles de la porte.

Il était nuit, aucun bruit ne sortait de la cité endormie, on n'entendait qu'un vague bourdonnement comme des chants qui finissent; ils entrèrent. Les rues étaient désertes, les navires se remuaient et battaient du flanc les quais de pierres, la brise se jouait dans les cordages, les eaux coulaient sous les ponts, la lune brillait sur les dômes des palais, les étoiles scintillaient. Les carrefours, les rues, longues promenades, places ouvertes, tout était vide, et de blanches lueurs éclairaient tout cela et faisaient remuer des ombres. Pas un nuage.

Yuk était avec eux.

Il faisait chaud, l'air était emprisonné entre les maisons, et souvent des vents chauds semblaient s'élancer des dômes de plomb et courir dans l'air comme une cendre invisible. Des hommes étendus, ivres, dormaient par terre, d'autres étaient morts ou semblaient dormir aussi. Il y avait quelque chose de sombre et d'amer jusque dans le sommeil de la ville.

Yuk marchait devant eux, il guidait Smarh dans ce dédale impur, et, chemin faisant, il tirait de sa poche une certaine poudre; il la lançait en l'air; on la voyait s'allonger en spirale, puis tomber par les cheminées, et bientôt on voyait les murailles se disjoindre et de volumineuses cornes s'étendre, comme l'envergure d'une aile, pendant qu'une femme tournait le dos à un homme et donnait son devant à un autre.

Quand Yuk ouvrait la bouche, c'étaient des calomnies, des mensonges, des poésies, des chimères, des religions, des parodies qui sortaient, partaient, s'allongeaient, s'amalgamaient, s'enchevêtraient, se frisaient, ruisselaient, finissant toujours par entrer dans quelque oreille, par se planter sur quelque terrain pour germer dans quelque cerveau, par bâtir quelque chose, par en détruire une autre, enfouir ou déterrer, élever ou abattre.

Chacun des mouvements de sa figure était une grimace, grimace devant l'église, grimace devant le palais, grimace devant le cabaret, devant le bouge, devant le pauvre, devant le roi. S'il allongeait le pied,

il faisait rouler une couronne, une croyance, une âme candide, une vertu, une conviction.

Et il riait, après cela, d'un rire de damné, mais un rire long, homérique, inextinguible, un rire indestructible comme le temps, un rire cruel comme la mort, un rire large comme l'infini, long comme l'éternité, car c'était l'éternité elle-même. Et dans ce rire-là flottaient, par une nuit obscure sur un océan sans bornes, soulevés par une tempête éternelle, empires, peuples, mondes, âmes et corps, squelettes et cadavres vivants, ossements et chair, mensonge et vérité, grandeur et crapule, boue et or; tout était là, oscillant, dans la vague mobile et éternelle de l'infini.

Il sembla alors à Smarh que le monde était dépouillé de son écorce et restait saignant et palpitant, sans vêtements et sans peau. Son œil plongea plus loin dans les ténèbres, il crut un moment y voir des astres, les ténèbres étaient encore là.

— Entrons ici, dit Yuk.

Et la porte d'un palais s'ouvrit devant eux. Ils montèrent par un escalier de marbre, qui avait des taches de sang à chaque marche; le pied broyait des coupes d'or et des têtes humaines, et à chaque pas on sentait qu'on marchait sur de la chair, que quelque chose s'enfonçait sous vous et que des soupirs montaient.

Ils se trouvèrent dans une salle où il y avait un trône. Au pied de ce trône, un homme pâle, maigre, dans un manteau de pourpre. Il avait des nuits sans sommeil, celui-là; sa vie était une angoisse, passée à tenir un misérable morceau de bois doré qu'il avait dans les mains, et il marchait soucieux auprès de son trône, et, quand il le voyait prêt à pencher, il le soulevait et mettait dessous pour le soutenir de la corruption et de l'or, des têtes humaines qu'il allait chercher dans la foule.

Et tous les vices se traînaient à genoux à ses pieds, toutes les vertus s'inclinaient à son passage, toutes les convictions se fondaient comme du plomb devant son sourire, et tous les péchés capitaux le

harcelaient et le tiraient par son linceul de pourpre, dont ils arrachaient quelques lambeaux.

Et l'Ambition lui disait : « Tiens, voilà des empires, voilà des hommes, des lauriers, de la gloire, de la poudre, des combats, des cités; la poudre des combats tourbillonne déjà; en route, à la guerre ! » Et il sautait sur un cheval nu et le frappait à deux mains, il courait sur les hommes, brûlait les villes, le pied de son coursier, cassait des crânes et des couronnes, le sang de la guerre fumait devant lui, il avait des vêtements pleins de sang et des mains rouges, et il appelait cela de la gloire.

Et la Luxure lui disait : « Tiens, voilà des femmes et des voluptés, tout est à toi, à toi, le roi. En est-il une qui résistera au maître ? et si elle résistait tu pourrais l'étouffer dans tes bras et tu aurais son cadavre tout chaud et tout palpitant. N'as-tu pas des femmes qui s'épuisent en inventions pour te plaire ? N'as-tu pas des poètes qui cherchent pour toi les raffinements les plus inouïs ? Tiens, voilà des parfums qui fument, des femmes nues et étendues sur des roses, il est nuit, elles t'appellent de leurs voix douces comme des sons de la flûte. » Et il se ruait, comme une bête fauve, sur les gorges et sur les ventres des courtisanes et des dames de haut parage; il rugissait de plaisir, il se traînait comme un porc dans sa fange; avec toutes ses richesses il n'était qu'ignoble, avec toute sa gloire il était vil.

Les nuits, les jours, les crépuscules et les aurores, tandis que les esclaves nues dansaient en chantant, que la fanfare retentissait sous les voûtes dorées, il était entouré d'une troupe de beautés; toujours il avait quelque belle tête sur ses lèvres, de beaux bras blancs sur son cou; et en foule venaient les pères, les époux, les frères, les fils, vendre leur fille, leurs femmes, leurs sœurs, leur mère. Des brunes, des blondes, Andalouses à la peau cuivrée et aux cheveux noirs, femmes d'Asie aux mamelles pendantes, bondissantes et nues, filles de Grèce aux formes pures et aux yeux bleus, et celles du Nord, blondes comme les soleils d'automne, blanches comme le lait des montagnes, toutes pour lui étaient là, prêtes, parées ou nues; pour

lui toutes les fleurs, tous les parfums, toutes les voluptés, toutes les amours.

Il y nageait, il s'y plongeait, il en prenait tant que son cœur pouvait en contenir, il les jetait et en prenait d'autres. Il aimait la femme aux mots d'amour, et la bouche aux dents fraîches, et les épaules blanches, couvertes d'une onde de cheveux noirs, et, quand il sentait des genoux presser ses flancs et des bras le serrer sur des seins nus, il se pâmait, il se mourait. Il était fou, idiot, stupide; il sentait avec un enivrement, machinalement, une sueur de femme couler sur son corps; il tombait en fermant les yeux et rêvant d'autres voluptés, d'autres fanges dans son sommeil.

Et l'Avarice lui disait : « De l'or ! de l'or ! » et il était pris d'une cupidité insatiable. De l'or ! il y avait dans ce mot-là une frénésie satanique, et il amassait, il en amassait jusqu'au ciel, il en tirait de tout, des hommes et des choses; il pressait tout dans ses mains et ses mains suaient l'or, il avait des machines qui lui en faisaient, et il en avait de quoi combler des océans, il s'y roulait dessus et disait qu'il était riche. D'autres fois, il était jaloux, par caprice, d'un haillon et il le volait; s'il voyait une parcelle de quelque chose, il avait soif de l'avoir, il avait du poison dans les veines.

L'Orgueil lui disait : « Vois donc ! regarde tes flottes, tes océans, tes empires, tes peuples esclaves; tout à toi, à toi ! » Et il se trouvait grand, fort, beau, il se faisait dresser des autels, il était plein d'orgueil, et son orgueil l'étouffait de plus en plus, comme s'il avait eu une tempête dans l'âme, qui se fût gonflée toujours.

Il courait donc de ses trésors à ses maîtresses, de ses esclaves à ses maîtresses, esclave lui-même, captif de ses vices, esclave et gêné d'un pli de rose sous lui. Mais quelqu'un vint qu'on n'attendait pas, il frappa à la porte à grands coups de pieds et il l'enfonça. Tout tomba, les lumières s'éteignirent, le trône fut emporté par le vent, le palais fut fauché, le roi et ses empires, ses voluptés, ses crimes, tout cela dans son linceul, tout cela poussière et néant.

Oh ! Yuk se mit à rire, à rire toujours et longtemps; Satan dit que cela l'ennuyait et qu'il en avait vu assez.

— De l'érotique, du burlesque, du pastoral, du sentimental, de l'élégiaque ! Voyons, Yuk, une littérature au lait pour un poitrinaire !

YUK

Que voulez-vous que nous montrions au novice ? des fiancés, des mariés ou des morts ? un mensonge ou un serment ?

SATAN

Oui.

YUK

Ensemble, n'est-ce pas ? car serment et mensonge sont synonymes, ainsi que mariés et cocus, ainsi que fiancés et morts.

PETITE COMÉDIE BOURGEOISE

SCÈNE PREMIÈRE

Un salon confortable, une maman qui tricote avec des mitaines, une lampe avec un abat-jour, un jeune homme et une jeune fille s'entre-regardent.

LE JEUNE HOMME

Eh bien ?

LA JEUNE FILLE

Eh bien ?

LE JEUNE HOMME

Mademoiselle !

LA JEUNE FILLE

Monsieur ! !

LE JEUNE HOMME

Chère amie, je vous aime (*ici un baiser*), je vous aime de tout mon cœur; si vous saviez...

La jeune fille lève un regard, le jeune homme pousse un soupir, la maman les regarde avec complaisance.

La conversation continue, on parle des projets de mariage, d'une tenue de maison; la jeune fille fait grande parade d'économie, le jeune homme grand étalage de magnificence.

On s'enhardit. Chaque matin le jeune homme arrive avec un gros bouquet, et en sortant de chez sa fiancée il va chez son médecin, qui finit de le purger d'une incommodité gênante un jour de noces et dangereuse pour l'épousée.

C'était un bon garçon, il avait fait son droit et avait fort bien usé de ses trois ans d'étudiant; il avait débauché un régiment de modistes et les avait toutes laissées en disant : « Tant pis ! des femmes comme ça ! » Il ne savait plus que faire, il lui avait pris envie de se ranger, de payer ses dettes, de s'établir et de se marier.

Sa femme était gentille, une grande blonde de dix-huit ans, élevée sous l'aile d'une bonne mère, chaste, blanche, timide.

Il l'aimait, il le croyait, il avait fini par se le persuader, il en était convaincu. S'il avait eu plus d'imagination, il se serait posé comme un amoureux de drame; cela lui semblait drôle tout de même.

Mais le jour des noces arriva, la mariée était jolie comme un ange, le jeune homme était beau comme un gendarme; l'une rêvait à mille instincts confus, pauvre colombe enfermée dans la cage et qui n'avait entrevu, entre les barreaux de l'honnêteté et le voile obscur des convenances, qu'un coin de ce grand ciel qu'on appelle amour; l'autre pensait à la nuit qui allait venir : « Une vierge, se disait-il, une femme comme cela ! » et il n'en revenait pas d'étonnement.

SCÈNE II

Une église, des conviés, des mendiants; les prêtres rayonnent, les pièces d'argent tombent goutte à goutte dans l'offerte, beaucoup de cierges. Les mariés sont à genoux; la jeune fille frémit, palpitante d'une joie pure; le jeune homme est frisé et a des gants blancs; il a été une heure à se laver les mains avec différents savons d'or, il embaume.

A l'hôtel de ville on prononce le « oui » d'une voix claire, tout est fini.

Yuk alors se met à rire, à rire de ce fameux rire que vous savez; il a raison, car il a devant lui au moins un demi-siècle de ménage.

Nous sommes trop moraux pour nous appesantir sur la nuit de noces et dire tout ce qui s'y fit, ce serait cependant curieux, mais la décence, cette maquerelle impuissante, nous en empêche. Passons à la

SCÈNE III

Lune de miel (voyez la *Physiologie du mariage*, du sire de Balzac, pour les phases successives de la vie matrimoniale).

La femme s'aperçoit que son mari est beaucoup plus bête qu'elle ne le croyait; il lui avait paru si spirituel, quand il n'était encore qu'un fiancé (suivant l'expression poétique), un parti (suivant l'expression sociale), un bon ami (comme disent les cuisinières), et une p... dans l'horizon (suivant nous) !

De plus elle aimait la poésie, les rêves, les pensées capricieuses, brumeuses et vagabondes; et son mari commence par lui dire que Lamartine est incompréhensible, que les rêveurs sont des fous, qu'il n'y a de vrai que l'argent et la géométrie. Elle avait dans le cœur toute une couronne de fleurs parfumées, fleurs de poésie, fleurs d'amour; elle avait, plein son âme, une joie sereine, pure et religieuse;

et, feuille à feuille, jour à jour, il marche sur ses illusions, sur ses pensées d'enfant, avec le gros rire brut de l'homme qui triomphe, de la raison écrasant la poésie. Il fallait dire adieu à toutes ces diaphanes rêveries, où son esprit se berçait si mollement dans un ciel sans limites, dans un océan de délices et d'extases sans bord, sans rivage ! quitter ses auteurs favoris qu'elle lisait les jours d'été, assise à l'ombre des ormes, ses chers poètes aux vaporeuses poésies, traités d'imbéciles par un homme de beaucoup d'esprit, disait-on !

Elle eut du dépit d'abord, puis elle finit par se persuader qu'elle avait tort, elle commença à aimer le monde, à vouloir aller au bal. Son mari y consentit. Il était fier de faire briller sa femme et de montrer ses diamants; il pouvait se dire, en regardant les hommes lui presser la taille demi-nue, en faisant le plus gracieux sourire qu'il leur était possible : « Cette femme est à moi; vous avez le sourire, moi j'ai le baiser; vous avez la main gantée, le pied chaussé, le sein voilé, et moi j'ai la main nue, le pied nu, le sein découvert. A moi ces voluptés que vous rêvez sur elle, à moi cette beauté qui brille, ces yeux qui regardent, ces diamants qui reluisent; à moi tous les trésors que vous convoitez ! » Ainsi l'orgueil s'était placé dans cet amour et le remplissait tout entier.

SCÈNE IV

Elle eut un enfant, le plus joli du monde; elle l'aimait, le caressait, le baisait à toute heure du jour; c'était des joies sans fin, car c'était toute sa joie et son amour que cet enfant-là.

Son mari trouvait que ses couches l'avaient rendue laide; les cris de son fils l'ennuyaient; il ne l'aima que plus tard, lorsque la réputation du fils eut rejailli sur le père.

Cependant il retourna chez les filles et recommença sa vie de garçon. Sa femme restait le soir auprès du berceau, à prier Dieu et à pleurer. De temps en temps l'enfant ouvrait les bras et bégayait, ses petites mains potelées flattaient les joues de sa mère, rougies par de grosses larmes.

SCÈNE V

Ce fut donc, d'une part, une vie de dévouement, de sacrifices, de combats; et, de l'autre, une vie d'orgueil, d'argent, de vice, une vie froide et dorée comme un vieil habit de valet tout galonné; et ils restèrent ainsi étrangers l'un à l'autre, habitant sous le même toit, unis par la loi, désunis par le cœur.

Il y eut d'un côté des larmes, des nuits pleines d'ennui, d'angoisses, des veilles, des inquiétudes, de l'amour; et de l'autre, des soucis, des sueurs, de l'envie, de la haine, des remords, des insomnies, des mensonges, une vie misérable et riche.

Tous deux allèrent où tout va, dans la mort. La femme mourut d'abord, seule avec un prêtre et son fils; on vint dire à Monsieur que Madame était morte; il s'habilla de noir et fit commander le cercueil.

La scène VI est toute remplie par un rire de Yuk, qui termina ici la comédie bourgeoise, en ajoutant qu'on eut beaucoup de peine à enterrer le mari, à cause de deux cornes effroyables qui s'élevaient en spirales. Comment diable les avait-il gagnées, avec une petite femme si vertueuse?

Ils continuèrent ainsi à marcher de droite et de gauche, furetant dans chaque ruisseau pour y trouver une vertu, dans chaque tas de boue pour y découvrir de l'or; ils regardaient dans toutes les maisons, il en sortait des cris de deuil, des chants de joie, là c'était une bière, ici un tonneau défoncé.

Le jour vint et la ville commença à s'éveiller; les hommes allaient par les rues, les uns revenaient d'une orgie, d'autres pleuraient, affamés; il y en avait qui tombaient d'épuisement et d'autres, pleins de vin, qu'écrasaient les roues des chars.

On entendit le cheval qui piaffait sur les pavés, et les pas d'hommes pressés qui couraient sur les dalles; déjà l'or roulait sur les tables, le

fouet claquait sur les épaules de l'esclave, la prostitution ouvrait sa porte vénale, le vice se réveillait, le crime aiguisait son poignard et montait ses machines, la journée allait recommencer.

Il y avait un homme en haillons; le souffle du matin refroidissait sa peau, et quand le soleil vint à paraître il grelotta de plaisir, remua les épaules et sourit bêtement, on eût dit qu'il eût voulu faire entrer en lui la chaleur du soleil. Son teint était jaune, ses cheveux et sa barbe noire étaient couverts de poussière et de brins de paille, son grand œil bleu était vide et avait faim, sa bouche, entr'ouverte, avait un froid rire de bête fauve affamée.

YUK, SATAN, SMARH, *en ouvriers.*

YUK

Qu'as-tu, mon camarade?

LE PAUVRE

Ce que j'ai? mais qu'êtes-vous, vous-même? Personne jusqu'ici ne m'avait adressé une pareille question, ils passaient tous en me regardant. Mais n'êtes-vous pas du pays? Oui, je le vois à vos vêtements. Oh! si vous venez du beau pays d'Allemagne, dites-moi si le Rhin coule toujours, si la cathédrale de Cologne, avec ses saints de pierre, est toujours debout; dites-moi si les arbres ont toujours des feuilles, car, pour moi, je crois que la nature est changée depuis que je suis dans cette ville hideuse.

YUK

Voyons, contez-nous cela, à des compagnons de votre état, de votre pays.

LE PAUVRE

Mon état? je n'en ai pas. Mon pays? je n'en ai plus. Est-ce qu'il

y en a pour le malheureux? Celui qui a un pays, c'est celui qui est heureux, mais le malheureux n'a pour patrie que son cœur plein d'angoisse. Que voulez-vous que je vous dise? je ne sais rien, si ce n'est que je hais les riches et que j'ai faim. Je suis parti de mon pays parce qu'on m'en a chassé avec des huées et des pierres, car mes guenilles étaient sanglantes, il y avait une infamie dans notre famille. Ah! l'infamie, c'est de vivre comme je vis. J'ai donc été sans savoir où, à l'aventure, marchant dans les routes et les campagnes, vivant en volant une pomme, un fruit, un morceau de pain; on me repoussait toujours, on disait que j'étais laid.

YUK, *riant.*

Ah! ah! ah!

LE PAUVRE

Je n'avais appris aucun métier, je ne savais que manger et je n'avais rien à manger; parfois, j'étais pris d'une fureur immense, et il me semblait que j'aurais broyé le monde d'un coup de pied. Il me fallait, le soir, aller disputer aux chiens les immondices du coin de la borne et les haillons jetés dans la boue; il y en avait pourtant qui sont heureux, qui font de larges repas, et quand je me demande pourquoi cela, il y a là un abîme que je ne peux combler.

YUK, *riant.*

Ah! ah! ah!

LE PAUVRE

Ne ris pas, par Dieu! mais écoute donc. Personne ne m'a aimé, ni homme, ni femme, ni chien, car, un jour, il y en a un qui est venu vers moi, mais, comme je ne pouvais le nourrir, il m'a mordu, et s'en est allé. Cependant, une fois, je ne sais dans quel village, j'étais parvenu à ramasser un sac d'argent en travaillant à la charpente d'une église, j'allais me marier, Marthe m'aimait; elle vint deux fois seule,

le soir, sur le rivage, me dire qu'elle m'aimerait, elle avait des fleurs dans ses cheveux, elle chantait; puis, je ne sais comment, elle n'a plus voulu de moi, un plus riche l'a prise.

YUK

C'est ça, compère, les jeunes filles aiment les beaux cavaliers riches et les pourpoints de velours.

LE PAUVRE

Ne me parlez pas des riches, encore une fois, — je les hais! Moi qui meurs de faim à la porte de leurs palais, j'ai dans le cœur des trésors de haine pour eux, et quand il fait froid, que j'ai faim, que je suis malheureux et misérable, je me nourris de cette haine, et cela me fait du bien.

SATAN, *se logeant dans l'oreille du pauvre.*

Celui-là (*désignant Yuk*) a une bourse sur lui; — tue-le, tu l'auras; on ne te verra pas, et, d'ailleurs, quand on te verrait... Tue-le, c'est un homme méchant. Pourquoi, quand tu lui contais tes maux, s'est-il mis à rire? C'est un riche au cœur dur.

Yuk se découvre et laisse voir un magnifique costume; une bourse garnie de diamants pend à sa ceinture.

LE PAUVRE, *en lui-même.*

O mon Dieu! voilà des pensées que je n'avais jamais eues. En effet, si j'allais être riche à mon tour, heureux, avoir des laquais, des chevaux, des tables somptueuses, me faire servir comme un prince?... Mais tuer un homme!

SATAN, *en lui-même.*

Bah! un homme! on ne le saura pas. Dépêche-toi, personne ne passe dans la rue maintenant.

Il lui glisse un poignard dans la main; le pauvre, fasciné, se rue sur Yuk qui tombe par terre percé de coups.

SATAN

Voilà la police !... Un homme d'assassiné ! prenez-moi ce gueux-là !

Le corps de l'ouvrier reste par terre, percé de coups, mais Yuk se relève.

YUK

Vous croyiez vraiment que j'étais mort ? oh ! par Dieu, il n'y aurait plus de monde, ni de création, du jour où je cesserais de vivre. Moi, mourir ! ce serait drôle. Est-ce que je ne suis pas aussi éternel que l'éternité ? Moi, mourir ! mais je renais de la mort même, je renais avec la vie, car je vis même dans les tombeaux, dans la poussière ; cela est impossible.

Celui qui dira que je ne suis plus mentira comme l'évangile. Mourir ? mais il n'y aurait plus ni gouvernement, ni religion, ni vertu, ni morale, ni lois. Qui donc alors tiendrait la couronne, l'épée, revêtirait la robe ? qui donc serait médecin, poète, avocat, prêtre ? est-ce qu'il y aurait quelque chose à faire ? La vie deviendrait ennuyeuse et bête comme une vieille femme. Mourir ? mais où en seraient les ménages qui sont garants de la foi conjugale ?

Ah ! je me fâche à cette horrible idée d'anarchie sociale, la morale publique; la morale publique, les mœurs, les institutions philanthropiques, les vertus, les systèmes, les théories, songez-y, si je mourrais, tout cela mourrait aussi. Comment serait-on alors? comment concevez-vous l'idée d'un monde sans moi, sans que j'en occupe les trois quarts, sans que je le fasse vivre en entier ?

Les gens du guet prennent le pauvre.

SATAN

Tant mieux ! ce drôle-là m'assommait. Mais, au reste, il serait fâcheux de le faire mourir sitôt ; réservons-le. Il faudra qu'il brûle sa prison, viole six religieuses et massacre une trentaine de personnes avant de rendre l'âme.

Le pauvre s'échappe des mains des soldats.

Yuk se frotte les mains, s'étend au soleil, crache au nez d'un magistrat, et pisse sur l'église.

C'était une haute église, avec son porche noirci, ses aiguilles et ses pyramides de pierre. Elle était vénérable tant elle était vieille ; ils y entrèrent.

La nef était haute, vide, solitaire ; les minces et sveltes colonnes projetaient leurs ombres sur les dalles usées. Le jour se mourait, et cependant le soleil, passant à travers les vitraux rouges, jetait une lueur qui semblait s'étendre comme celle des lampes suspendues. Il y avait quelque chose de grand et de triste dans cette église ; elle était haute, si haute que les hommes paraissaient petits en bas ; il n'y avait plus ni encens aux pieds de la Vierge ni fleurs sur l'autel, l'orgue avait tu sa grande voix ; — seulement, tout au fond, un drap noir, un cercueil, la messe des morts.

Celui qui était étendu dans la bière n'avait jamais tué, ni pillé, ni violé ; il n'avait point été aux galères, ni repris de justice ; c'était un honnête homme. Quand il sortait de l'église et qu'il passa, traîné dans les rues, chacun se découvrit ; — on salua la charogne.

Mais le prêtre s'était dépêché, il a vite renvoyé le mort en terre. Pauvre prêtre ! il avait déjà, dans la journée, béni six unions, fait trois baptêmes, enterré quatre chrétiens, et, quant aux communions, elles sont innombrables. Il se dépêcha, sa concubine l'attendait, elle était dans le bain chaud depuis longtemps, elle s'ennuyait. Il partit, il jeta vite la robe blanche, et rêva l'adultère.

L'église vide... oh ! vide comme vous savez ; il n'y avait plus ni chants du peuple, ni voix du prêtre, ni prière de l'orgue.

Qu'elle devait être belle, pourtant, les jours d'hiver, avec ses mille cierges allumés, son peuple chantant en se promenant dans les galeries, quand tout chantait et vibrait d'amour, quand, depuis la voûte jusqu'aux tombeaux, depuis le vitrail jusqu'à la pierre, tout ne formait qu'un chant, qu'une allégresse ! Qu'elle était belle, pourtant, les jours d'été, quand les moissonneurs couverts de sueur entraient et faisaient bénir les gerbes de blé ; quand les dames de haut parage, avec leurs cours de pages, de chevaliers, rois, empereurs et papes, quand tous venaient là prier, pleurer, aimer ; quand les chevaliers, avant de partir pour le pays de Palestine, venaient prendre leur épée et qu'ils disaient un éternel adieu au grand portique noir où le soleil rayonne, au clocher d'ardoises où la voix d'airain chante, et prie dans sa cage de pierre !... Plus rien ! vide comme un squelette !

Quand des pas d'homme se font entendre, il semble que l'on entend un gémissement, comme un soupir. On y voit, assis sur leurs tombeaux de pierre, les évêques, les cardinaux, les ducs drapés dans leurs manteaux de granit, étendus la bouche béante ; ils semblent dormir comme des morts. Au bas de l'église circule une pluie ruisselante, froide et grasse, une pluie verte qui suinte des murs ; le sol usé est bourré de cadavres, la terre résonne, les morts sont tassés, et la génération vivante marche sur les générations éteintes. A mesure qu'elle avance, elle s'enfonce dans la terre des tombeaux, et la suivante lui marche sur la tête.

Tout est usé, flétri, fatigué ; le plâtre est tombé d'entre les pierres, les figures de saints sont grises et mangées par le temps ; la rosace, avec ses gerbes, se décolore ; la voûte elle-même s'éventre, surchargée et effrayée de l'abîme qu'elle a sous elle.

Alors Smarh se mit à pleurer amèrement et il dit :

— Hélas ! hélas ! est-ce qu'il est venu quelque conquérant qui a emporté les vases d'or pour en ferrer les chevaux ? est-ce qu'on a

enlevé les reliques des saints ! les hosties sacrées ? pourquoi donc les chants ont-ils cessé ? pourquoi l'encensoir est-il vide ? pourquoi y a-t-il tant de vers qui se traînent sur les tombeaux ? pourquoi tant d'herbes et de mousses sur les murs ? les cierges sont éteints, les fleurs sont fanées.

Autrefois, les dimanches, les enfants venaient tout joyeux s'agenouiller aux pieds de la Vierge, et ils chantaient en regardant la flamme remuer sur la robe étoilée de Marie ; mais il n'y a plus d'enfants ici, j'en ai vu qui détournaient la tête en passant.

Quand la neige couvrait la terre, quand la pluie tombait, quand la grêle battait les vitraux, tous venaient se réfugier sous la voûte, qui s'étendait sur eux comme l'aile d'une colombe. Quand le malheur avait frappé quelqu'un, il venait là, auprès du drap de l'autel, sécher ses pleurs, guérir ses maux. J'en ai vu qui frappaient la terre de leur front et qui mouillaient de leurs larmes les pavés de marbre, et quand ils se relevaient, il y avait un sourire d'espérance dans leurs âmes ! ils avaient entrevu le ciel dans le malheur, le bonheur dans la foi !

L'ÉGLISE

On ne veut plus de moi ; demain, les maçons m'attaqueront par ma base, me renverseront, me démoliront pierre à pierre.

LE BÉNITIER

Ils sont venus prendre mon eau, ils se sont lavés les mains. En vain j'ai écumé, bouillonné, ils ont craché dans mon onde et se sont amusés à voir les cercles que cela faisait.

LA NEF

Tout a passé sous moi : noces, funérailles, morts et vivants. J'étais l'écho des chants, je renvoyais les soupirs et les cris de douleurs ; c'était vers moi que volait l'encens, que montaient le parfum des fleurs et la voix des prières, la fumée des cierges. Que de fois j'ai

resplendi, j'ai vibré ! mais je suis triste, j'ai envie de me coucher sur les dalles qui sont à mes pieds.

LES COLONNES

Autrefois on nous entourait de guirlandes, maintenant nous sommes nues. Nous sommes, depuis six cents ans, séparées les unes des autres, nous nous enfonçons sous terre; je crois que l'église tout entière s'affaisse dans un bourbier, on dirait d'un démon qui pèse sur son toit et l'écrase.

LES VITRAUX

Que de fois le soleil a illuminé nos couleurs, maintenant nos reflets n'éclairent plus rien. Les pierres de la rue viennent nous casser chaque jour, les vents nous jettent par terre; il faudra remporter toutes nos fleurs, toutes nos couleurs aux pieds du bon Dieu.

LES DALLES

On nous a usées, nous sommes trouées en maints endroits, nous sommes lasses d'être foulées par des pieds impurs, les morts qui sont sous nous semblent nous repousser de dessus eux. Pourquoi nous a-t-on tirées des flancs de la montagne, où nous étions si paisibles, au sein de la terre?

LA CLOCHE

Depuis longtemps je suis muette, personne ne vient plus prendre mon bourdon et faire aller ma bascule; est-ce que les hommes sont tous morts?

Autrefois ma voix d'airain chantait à tue-tête, je faisais trembler mon clocher tout frêle, la tour remuait, ivre, et frémissait sous mon poids. Je chantais bien haut dans les airs, et je voyais des campagnes, hommes, femmes, vieillards et enfants, accourant, accourant vite et se pressant sous mon portail. Du jour où on me monta ici j'ai toujours été fêtée, honorée comme la reine de l'édifice, comme la tête de la cathédrale. N'était-ce pas moi, en effet, qui portais la prière de tous

dans mes spirales d'harmonie? Aujourd'hui seulement je me tais, je m'ennuie toute seule, et, si haut, le vertige me prend; je crois que je vais m'écrouler avec mon clocher, j'ai plutôt envie de me faire fondre en boulets et de courir dans la plaine.

LES GARGOUILLES

Voilà assez longtemps que nous sommes là, droites, hérissées, suspendues; on nous regarde en bas sans terreur. Autrefois nous crachions l'eau de l'orage, en grimaçant si bien qu'on avait peur; maintenant ils nous regardent d'en bas en ricanant. Oh ! j'ai envie de m'en aller, de me détacher de la pierre et de sauter; je m'allonge tant que je peux, mais j'ai les pieds pris dans la cathédrale. En nous efforçant toutes à la fois, nous pourrons peut-être nous en déraciner, ou l'entraîner derrière nous; faisons tous nos efforts, poussons en avant, tendons nos jarrets de granit, hérissons nos crinières de pierre. Nous avons envie de nous mettre à marcher sur la terre avec les serpents et de sauter par bonds, au lieu de rester suspendues dans l'infini, à regarder la foule s'agiter en bas et les hiboux battre des ailes autour de nos flancs.

Et Satan aussitôt dit à l'église :

— Non, je ne veux plus de toi ! Il y a longtemps que tu me gênes dans ma marche et que tes aiguilles embarrassent mes pas; je t'abattrai, car tu es belle quoique vieille, et je te hais de ma haine éternelle; je t'abattrai, car tu obstrues mes rues, et les chars courront mieux quand tu n'y seras plus.

Tu n'as plus pour te défendre ni l'amour du croyant ni celui de l'artiste, mon esprit s'est infiltré dans tes veines depuis la base de ton plus profond pilier jusqu'à l'air qui surmonte ta plus haute aiguille, le vice suinte de tes pierres, et le doute te ronge à la face et te mange la figure. Que veux-tu faire? tu vas retomber sur la terre, où l'herbe te couvrira pour toujours.

Ainsi, mon bénitier, comme tu es de marbre blanc et solide, tu

seras ma coupe où je bois du sang, ton eau servira à laver les pieds de quelque cheval de guerre.

La nef va tomber par terre, la voûte va s'éventrer comme un ventre trop plein et qui crève.

Les colonnes frêles vont se casser comme un roseau sous le poids de leur cathédrale, qui s'abaissera tout à l'heure comme un flot de la mer qui s'est monté bien haut, et qui tombe ensuite sur la surface unie et vide.

Et vous, mes dalles, comme vous êtes vieilles, on pavera les rues avec vos faces plates et carrées; et le pied de la courtisane, le pas du mulet, les roues des chars vous useront si bien que vous ne serez plus que de la poussière qu'enlèveront les vents.

Et toi, ma grosse cloche, on va encore te fondre et te ronger; tu vas hurler et bondir dans la plaine; chaque fois que tu chanteras, ta voix tuera des hommes sur son passage.

Et mes vitraux bigarrés, vous allez tous vous casser, vous aurez le plaisir de vous voir sauter et rebondir, en vous brisant de nouveau sur la terre.

Les gargouilles vont tomber pierre à pierre, vous assommerez toutes quelqu'un dans votre chute; mais on vous ramassera avec soin, on vous grattera, on vous blanchira pour en bâtir quelque entrepôt, quelque lupanar immonde où je vous reverrai souvent.

Il dit, et aussitôt l'église s'écroula tout entière, depuis son sommet jusqu'à sa base; elle s'écroula d'un seul coup, ce fut un fracas horrible. Mais il y eut un immense rire qui accueillit cette chute, les philosophes battaient des mains; mais un autre rire les domina tellement qu'ils disparurent tout à fait. Celui-là, vous le connaissez, c'était celui de Yuk.

Et Smarh se trouva seul dans une plaine aride, avec de la cendre jusqu'au ventre, il s'y enfonçait à mesure qu'il tâchait de s'élever. Tout était morne, mort et détruit autour de lui.

Il disait :

— Où suis-je ? où suis-je ? J'ai monté dans l'infini, et j'ai eu vite un dégoût de l'infini ; je suis redescendu sur la terre, et j'ai assez de la terre. Aussi que faire ? la nature et les hommes me sont odieux. Oh ! quelle pitoyable création !

Et il se mettait à rire aussi.

— Je suis las de tout ; il faut donc mourir. Quels sont ces esprits qui m'ont conduit où j'ai été ?

Satan se présente à lui et lui dit :

— C'est moi, c'est moi, je suis le Diable !

Smarh fut tout épouvanté et faillit mourir.

SATAN

D'où te vient cette horreur ? pourquoi me craindre ? Si je voulais, je t'emmènerais déjà dans mon enfer, où ta chair repousserait toujours pour brûler toujours, car tu t'es donné à moi depuis longtemps. N'as-tu pas maudit la vie ? n'as-tu pas ri de la création ? n'es-tu pas plein de doute et d'ennui ? Il n'y a de bonheur que pour ceux qui espèrent dans la joie de leur foi.

As-tu compris une seule des choses que tu as vues ? As-tu senti tout ce dont tu dis que tu as dégoût ? Que sais-tu de la vie ?

SMARH

Je croyais l'avoir connue et, en effet, je vois qu'à peine je l'ai vue ; je crois toujours voir la lumière, et puis tu me replonges dans l'ombre. Non ! je ne vois plus qu'un horizon noir, obscur et vague.

Tiens, regarde ! La cendre me vient jusqu'au ventre, le soleil s'est couché, il n'y a plus sur la plaine qu'une teinte morne et rouge, comme le reflet d'un incendie éteint. Dis-moi donc si l'horizon ne s'éclairera pas et si le soleil dormira toujours dans les ténèbres ? Où veux-tu que j'aille ? et pourquoi faire ? Me donneras-tu des prairies pures, des océans sans tempête, une vie sans amertume et sans vanité ?

SATAN

Non ! je veux au contraire que les tempêtes et les vanités soufflent dans ton existence comme le vent dans la voile, t'entraînent vers quelque chose d'immense, d'inconnu, et que moi seul je sais.

SMARH

Mais ne suis-je pas déjà assez ployé comme un roseau ? Tu veux donc que l'orage aille toujours jusqu'à ce qu'il m'ait brisé tout à fait ?

SATAN

Oui ! pour te laisser sur quelque grève déserte, où le désespoir, comme un vautour, viendra manger ton âme.

SMARH

J'irai donc ainsi de dégoûts en dégoûts, repu et toujours traîné aux festins ! tu vas me conduire ainsi par les mondes ! Oh ! j'en ai assez. Grâce ! toujours de l'ennui morne et sombre ! toujours le doute aux entrailles ! pitié ! pitié !

SATAN

Non ! non ! je veux que tu n'aies plus de doute, et que ta pensée s'arrête et ne tournoie plus sur elle-même comme la terre dans sa course ivre et chanchelante.

SMARH

Et que vas-tu me faire ? Vas-tu me changer, me donner un autre corps ? car le mien est déjà vieux ; j'ai en moi le souvenir de dix existences passées, et déjà je me suis heurté à tant de choses que si je vais ainsi je tomberai en poussière.

SATAN

Ton sang est vieux, dis-tu ? j'y ferai couler du poison dedans,

qui nourrira ta chair flétrie; je te soutiendrai jusqu'au jour où tu pourras aller seul, jusqu'au jour où je te lâcherai de ma griffe.

Maintenant va, cours, bondis dans les vices, les crimes et les passions. Oh ! je vais animer ton existence, je vais te gonfler le cœur jusqu'à ce qu'il crève percé; je vais t'en donner, t'en donner jusqu'à ce que tu n'en puisses plus; tu vas courir sous un soleil de plomb, tu vas traverser des mares de sang et des océans de boue, tu vas vivre. N'as-tu pas un but ? N'es-tu pas destiné à accomplir une mission ? mission de souffrances et d'angoisses ! Quand tes membres seront usés, que tes pieds eux-mêmes seront réduits en poudre, je te pousserai toujours, et tu iras ainsi dans cet infini des douleurs jusqu'à ce que tu ne sois plus rien, rien. Entends-tu cela ?

Tu croyais donc que tu pouvais regarder la vie, t'approcher du bord et puis t'en éloigner pour toujours ? Non ! non ! je vais t'y plonger longtemps, et tu vas en sonder toutes les fanges, en boire toute l'amertume.

Dis-moi, que veux-tu ? forme un rêve, creuse une idée, désire quelque chose, et ton rêve aussitôt va devenir une réalité que tu palperas des mains; je te ferai descendre jusqu'au fond du gouffre de ta pensée, j'accomplirai ton désir.

SMARH

Que sais-je ? car j'ai mille passions sans but, mille instincts confus; j'ai comme, dans mon âme, les débris de vingt mondes, et je ne sens pas un souffle qui puisse ranimer toutes ces fleurs flétries de croyance et d'amour, d'illusions perdues; mon cœur est sec comme un roc brûlé du soleil et battu de la tempête, je suis lassé comme si j'avais marché depuis des siècles sur une route de fer.

Et pourtant j'ai encore besoin de vivre ! je sens, tout au fond de mon âme, quelque chose qui remue encore, et qui palpite, et qui veut vivre, quelque chose qui demande et qui appelle comme une voix d'enfant dans la nuit, cherchant sa mère. Parfois mon sang bouillonne comme si mes veines étaient d'airain rouge.

Oh ! si quelque rosée du ciel, toute humide et toute fumeuse de parfums, venait baigner mon cœur et l'endormir ! Si le vent frais des nuits d'été pouvait ranimer mes yeux usés et fatigués de veilles et de fatigues !

SATAN

Viens, viens, mon maître, ta course n'est pas finie ; tu te plaindras quand tu seras vieux ; sois ferme, aie le cœur dur pour vivre longtemps et ne désespère pas de l'avenir, si tu veux être heureux. Regarde le monde, il y a bien quelque six mille ans qu'il sue et qu'il travaille dans le cercle de l'infini, et il croit avancer parce qu'il tourne.

Allons ! allons ! tout est à toi, l'enfer va te servir ; le monde, pour te plaire, s'étale comme une nappe. Que veux-tu manger ? de quoi veux-tu te nourrir ? De gloire ? des voluptés ? des crimes ? Tout, tout est à toi !

Satan siffla, et deux chevaux ailés se présentèrent, leur dos était long et se pliait comme un serpent, leur large queue noire battait la terre, leur crinière flottait et sifflait au vent, leurs ailes se déployaient comme des ailes de chauves-souris, et quand ils furent emportés par eux, on n'entendait que le bruit des vagues d'air que remuait leur vol, et celui de leurs naseaux qui lançaient la fumée. Ils couraient à pas de géant sur le monde ; sous eux étaient perdus les villes, les campagnes, les tours, les clochers, les mers ; ils allaient traversant les empires, et ce vol de l'enfer passait aussi vite que la poudre, ils semblaient eux-mêmes emportés par la tempête avec le sable du rivage. Satan se tenait immobile, droit, plein de majesté et d'orgueil, il regardait tout disparaître derrière lui, tout apparaître devant ; Smarh se tenait couché sur la crinière, à laquelle il se cramponnait pour se soutenir.

Ils allaient côte à côte, dans cette course effrénée du monde. Emportés par leurs chevaux, tout passait devant eux : pyramides, armées, tombeaux, ruisseaux, manteaux de pourpre, empires, tout cela passait comme l'espace qu'ils franchissaient. Leurs coursiers

faisaient battre leurs ailes et baissaient la tête pour mieux bondir; mais Satan les pressait du flanc :

— Allons, disait-il, allons plus vite, ou je vous attacherai à la queue de quelque comète qui, dans sa course éternelle, vous fera mourir de fatigue. Plus vite ! mangez donc l'air ! Êtes-vous fatigués déjà pour quelques mille lieues que vous avez été toute une heure à faire ? Allons ! plus vite ou je vous casse la tête d'un coup de pied. Les nuages roulent, la neige tombe sur les montagnes, la mer se tord et mugit, l'air siffle, étendez-vous plus long, d'un bond franchissez-moi cette montagne, d'un coup d'aile passez-moi cet océan. Quand vous serez fatigués, vous irez vous reposer sur le coin de quelque nuée, et quand vous aurez faim, je vous donnerai à manger le marbre de quelque sépulcre.

Et la course recommençait, plus vive, plus longue, plus silencieuse, plus terrible. On les voyait de loin, dans les airs, marcher sur le vide et courir dans l'infini.

Quand les chevaux furent bien las, que leur crinière eut bien battu leur croupe, et que leurs flancs pressés furent couverts d'écume et de sang, ils finirent par tournoyer en planant dans les airs et s'abattirent sur la terre.

C'était le soir, le soleil se couchait, et ses teintes cuivrées illuminaient les coteaux; c'était dans un cimetière de village, parmi les tombes grasses et les herbes. Les coursiers se traînaient sur le sol lonché de pierres brisées étendues, et leurs ailes raclaient sur la terre; ils étaient haletants et se traînaient comme des lézards, couchés sur le ventre.

L'église était vieille, toute ridée, toute grise; on voyait, à travers ses vitraux, quelques lampes s'allumer et s'éteindre; des paysans jouaient et couraient devant la porche.

Smarh et Satan s'étaient assis au pied de l'if dont les rameaux allaient tout alentour, comme une large rose verte. Il se fit un silence, les hommes se turent, le vent cessa de souffler; la nuit vint, Satan et Smarh se regardèrent longtemps l'un l'autre sans rien dire.

Satan était étendu sur l'herbe, il promenait son regard fauve sur l'horizon, et sa griffe entrait machinalement dans une fente de tombeau et remuait sa cendre. Smarh le regardait, plein d'effroi, il tremblait comme la feuille, jamais il ne s'était senti si faible.

La nuit vint, une nuit toute splendide, pleine de clartés; les feux rouges et bleus sortaient et rentraient de terre, la terre remuait et semblait s'agiter comme les vagues; les hommes se mirent à fuir, mais la terre du cimetière montait sur les corps et les engloutissait. Les vitraux de l'église parurent s'agiter eux-mêmes et prendre vie, les lampes, allumées et vacillantes, les frappaient par derrière et semblaient les faire remuer, comme si les fleurs peintes eussent été des fleurs vertes et que quelque vent d'enfer les eût agitées.

Les personnages se mirent à marcher d'eux-mêmes et Smarh vit le Christ dans le désert. Il était seul. Tout à coup le Diable se présentait à lui, il avait une tête monstrueuse et ricanait horriblement, le Christ avait peur, Satan ouvrait la bouche, étendait les mains et faisait claquer ses ongles.

Smarh se détourna vivement vers lui, il lui semblait le voir ainsi mais plus horrible; il marchait dans le feu, et une sueur de sang coulait sur son corps. Les tombeaux semblaient s'agiter comme des débris de navire, sur les vagues vertes du gazon, qui ondulait mollement et laissait voir des quartiers de squelettes et de cadavres, qu'allaient déterrer les coursiers ailés, et ils les mâchaient lentement.

Puis tout disparut, les ténèbres reparurent et l'on n'entendit qu'une pluie éternelle d'un sang bouillant et plein d'écume, qui brûlait la terre en tombant.

Smarh tout à coup vit Yuk se berçant, en riant et en se tordant dans les convulsions d'un rire immense, à une longue corde qui partait du ciel et descendait jusqu'à l'enfer.

Ils reprirent leur route, et ils allaient par la nuit obscure, si bien qu'ils changèrent de monde et qu'ils arrivèrent au bord d'un beau fleuve.

On entendait le bruit de l'eau dans les bambous, dont les têtes ployaient sous le souffle du vent; les ondes bleues roulaient, éclairées par la lune qui se reflétait sur elles; au ciel les nuages l'entouraient et roulaient emportés en se déployant, et les eaux du fleuve aussi s'en allaient lentement, entre les prairies toutes pleines de silence, de fleurs.

Les flots étaient si calmes qu'on eût pris le courant pour quelque serpent monstrueux qui s'allongeait lentement sur les herbes pour aller mordre au loin l'Océan. Cependant on voyait glisser dessus les ombres scintillantes des étoiles et les masses noires des nuages; souvent aussi les deux ailes blanches des cygnes disparaissaient dans les joncs verts.

La nuit était chaude, limpide, toute vaporeuse de parfums, toute humide de la rosée des fleurs; elle était transparente et bleue, comme si un grand feu d'étoiles l'eût éclairée par derrière. C'était un horizon large et grand, qui baisait au loin le ciel d'un baiser d'amour et de volupté.

Smarh se sentit revivre; je ne sais quelle perception, jusque-là inconnue, de la nature entra dans son âme comme une faculté nouvelle, comme une jouissance intime et transparente, au dedans de laquelle il voyait se mouvoir confusément des pensées riantes, des images tendres, vagues, indécises. Il resta longtemps plongé dans la béatitude de l'extase et se laissant enivrer par tout cela, laissant son âme humer par tous ses pores l'harmonie et les délices de ce ciel diaphane, si large et si pur; de cette campagne, avec ses herbes courbées par la brise embaumante, avec les fleurs balançant leurs calices et laissant échapper le parfum qui s'envole; de cette onde de lait murmurante et douce dans les roseaux, avec ces cygnes dont le pied bat mollement les flots endormis, qui viennent mouiller d'un baiser tout fumant le sable doré et jonché de coquilles blanches.

Son âme se déployait et nageait à l'aise, elle étendait ses ailes et planait au milieu de cette création, toute ivre de parfums, toute dormeuse et nonchalante, comme une sultane sur des lits de roses.

On sentait que la terre toute tiède grandissait en beauté dans son sommeil.

Voilà que les ondes s'arrêtent et semblent une lame d'argent qui est demeurée sur l'herbe, les joncs se taisent, les fleurs s'ouvrent, la nuit devient encore plus transparente, plus longue, plus voluptueuse; et tandis que Smarh restait là, on voit s'élever, sortir, apparaître et s'enfuir, parmi la clarté douteuse, comme des ombres qui passent. De vagues formes de femmes nues, blanches, venaient autour de lui, marchant avec leurs pieds nus sur le tapis vert et frais; elles l'entouraient, le regardaient, l'appelaient, puis elles s'en allaient bien vite, bien vite, en courant; les unes se courbaient jusqu'à terre, et l'on voyait leur dos blanc, tout couvert de cheveux noirs, se plier avec un mouvement de fleur sous la brise; les autres s'étendaient sur ses genoux, et leur tête retombait par terre et laissait voir leur gorge palpitante et brune; elles étaient vives, folâtres, errantes, douteuses comme une suite d'images dans un songe d'amour.

Elles venaient lui jeter des fleurs à la figure, en dansant autour de lui; elles s'entrelaçaient avec leurs bras ronds et blancs sur leurs hanches de marbre, on voyait leur cou de cygne se ployer en arrière et leur gorge remuer comme si elles eussent chanté. Car elles chantaient, mais si bas, si confusément que Smarh n'entendait que des sons doux et faibles, comme ceux d'une flûte au dernier soupir d'une vibration mourante. Elles allaient dans le fleuve, et en ressortaient avec leurs beaux corps tout humides et leurs cheveux mouillés sur leurs seins; souvent le flot d'azur les apportait devant lui, comme dans des bras invisibles et embaumés.

Smarh alors sentit en lui quelque chose qui montait comme une vague géante; il avait devant lui je ne sais quelles illusions, qui éclairaient son cœur et le menaient déjà dans un avenir tout plein de délices, il voulait courir après, mais il lui échappait toujours et il courait toujours.

Elles étaient si belles ! il y en avait qui descendaient de la nue grise, d'autres qu'apportaient les flots, d'autres qui sortaient de dessous

terre, d'entre les herbes, les fleurs, et qui semblaient venir soit d'un rayon de la lune, soit du parfum d'une rose, oh ! belles ! belles ! et si fines, si transparentes, qu'on les aurait prises pour les plus beaux rêves d'un poète ! Il y en avait de blanches avec des cheveux d'or, d'autres qui étaient brunes, ardentes, et qui avaient des yeux noirs qui semblaient lancer des jets de flammes.

C'était si beau de voir cette guirlande de femmes nues, entrelacées et remuant toutes, que Smarh courait dévoré par la rage. Elles lui échappaient des mains, et puis elles revenaient devant lui. Il avait un désir, un désir immense; son âme était une chaudière rouge où se brûlait, toute torturée, une passion gigantesque; il y avait un démon en lui, qui le poussait en avant, lui disait cent choses infinies et lui chantait des chants sans mots, sans phrases, sans idées, mais quelque chose d'ardent, de dévorant, de large et de plein de colère, de frénésie, de plus rapide que la poudre, plus brûlant que le feu. Il allait, courait, venait, tout son sang bouillonnait; sa chair remuait et semblait se repétrir dans cette passion, ses os étaient broyés, sa pensée malade courait dans un cercle de fer et se brisait la tête en voulant le franchir.

Enfin Satan en eut pitié, il frappa la terre avec son pied et il en sortit un palais.

Smarh se trouva dans une large salle, assis à une table toute couverte de mets ignorés; il se précipitait dessus en savourant avec délices les premières bouchées, et buvait quelques gouttes des liqueurs les plus parfumées. Les lambris de marbre blanc, les pavés d'or étaient sculptés, ciselés; il y avait de place en place des femmes nues et belles comme des statues, elles se confondaient avec elles; des clartés ruisselantes illumaient tout cela.

C'étaient des chants sans fin, doux et purs comme celui de l'alouette dans les blés, comme la voix qui dit : je t'aime, dans un baiser; c'était partout formes de rose, seins d'albâtre, beautés sans nombre, ivresses infinies.

Enfin, imaginez quelque chose de plus suave qu'un regard, de

plus embaumant que les roses, de plus beau, de plus resplendissant que la nuit étoilée, la volupté sous toutes ses formes, sous toutes ses faces, avec ses ravissements, ses transports, ses battements de cœur, ses ivresses, son délire; rêvez tout ce que vous voudrez de plus beau, de plus délirant; songez aux formes les plus belles, aux mots les plus amoureux; formez-vous dans votre esprit, avec l'imagination la plus délirante d'un poète et les souvenirs les plus superbes et les plus titaniques de Rome, une fête de nuit, une orgie toute pleine de femmes nues, belles comme les Vénus, avec des chœurs de voix, avec des coupes d'or, avec les mets les plus exquis, les boissons les plus fumeuses; dites-vous, si vous voulez : il y avait un palais fait avec du marbre et de l'or, des clartés sortaient des murs, les arbres portaient un feuillage rose, la mer roulait des flots de lait d'où sortaient des nymphes avec des couronnes et des guirlandes, il y avait des danses et des voluptés sans fin, des frénésies, des femmes sur des piédestaux, dans les poses les plus lubriques, les plus exquises; croyez-vous donc qu'avec vos misérables mots, votre style qui boite et votre imagination qui bégaie, vous parviendrez à rendre une parcelle de ce qui arriva cette nuit-là?

Avec votre langue châtrée par les grammairiens et déjà si pauvre, si châtrée d'elle-même, pouvez-vous exprimer tout le parfum d'une fleur, tout le verdoyant d'un pré d'herbe? me peindrez-vous seulement un tas de fumier ou une goutte d'eau? est-ce que le mot rend la pensée entière? est-ce que l'expression ne l'étreint pas dans elle-même? Auparavant elle était libre, immense, impalpable, et vous la fixez, vous la collez, vous la clouez sur une misérable feuille de papier avec un mot bien pâle et bien sec. Voyons donc! avec des mots, des phrases et du style, faites-moi la description bien exacte d'un de vos souvenirs, d'un paysage, d'une masure quelconque!

C'est là ce qui me désole. Savez-vous que j'ai rêvé longtemps à cette superbe orgie, et que je suis lassé de voir que je n'ai avancé à rien et que je ne peux pas vous dire le moindre mot de cette pensée ou de cette chose qu'on nomme volupté, chose si transparente, si

fine, si légère, une vapeur insaisissable et rose dans laquelle flottille l'âme toute oppressée et toute confuse.

Un jour que j'aurai de l'imagination, que j'aurai été penser à Néron sur les ruines de Rome, ou aux bayadères sur les bords du Gange j'intercalerai la plus belle page qu'on ait faite; mais je vous avertis d'avance qu'elle sera superbe, monstrueuse, épouvantablement impudique, qu'elle fera sur vous l'effet d'une tartine de cantharides, et que, si vous êtes vierge, vous apprendrez de drôles de choses, et que, si vous êtes vieillard, elle vous fera redevenir jeune; ce sera une page qui passera en prodigalité la poésie de M. Delille, en intérêt les tragédies de M. Delavigne, en exubérance le style de J. Janin, et en fioritures celles de P. de Kock; une page enfin, qui, si elle était affichée sur les murs, mettrait les murs en chaleur eux-mêmes, et ferait courir les populations dans les lupanars devenus désormais trop petits, et forcerait hommes et femmes à s'accoupler dans la rue, à la façon des chiens, des porcs, race fort inférieure à la race humaine, j'en conviens, qui est la plus douce et la plus inoffensive de toutes.

En attendant, je m'arrête, car tout ce que j'ai de plus poétique à vous dire est de ne rien dire.

Mais voilà Smarh qui s'est levé de dessus son lit de rose, les roses le fatiguaient, et il s'est assis sur la terre, sur le pavé de marbre blanc, incrusté de diamant; il est essoufflé, la sueur coule de son front, son grand œil, morne et vide, tout sec de larmes, se promène lentement et va se fermer; sa paupière est de plomb, ses membres sont brisés de fatigue, son âme est navrée d'amertume et de dégoût. Pourquoi donc ?

Les femmes viennent devant lui, elles l'appellent, elles retournent leurs croupes vermeilles et blanches, leurs hanches de satin se présentent à lui, leurs cheveux ondoient sur leurs épaules d'albâtre, leur sein palpite, leurs dents de perles laissent passer le sourire, leurs yeux d'où découle une expression toute tendre, toute ardente, noyés dans une amoureuse langueur, le regardent en face.

Tout à l'heure il courait après, il sautait, il bondissait, il rugissait de plaisir, il se pâmait, il se mourait; et voilà qu'il les repousse, qu'il n'en veut plus, qu'il détourne la tête et veut dormir.

On lui apporte, dans des plats d'or, un mets pour lequel ont travaillé pendant trois jours vingt esclaves; des flottes sont parties dans tous les sens pour en rapporter ce qu'il faut; ce n'est ni un fruit, ni une viande, ni un poisson, c'est de l'inouï, de l'inventé, quelque chose à mourir de plaisir; à peine s'il l'a mis sous son palais qu'il l'a recraché. On lui présente, dans une coupe de diamant ciselé, un vin d'azur pilé avec des grappes du raisin d'Asie, tout embaumé des parfums les plus doux, un vin si délicieux qu'on n'en boira jamais de pareil; à peine s'il en a mouillé sa lèvre que la nausée lui est venue et qu'il l'a jeté par terre.

Tout à l'heure il aimait les mots d'amour, l'alcôve fermée, la femme frémissante et évanouie la gorge étendue; il aimait les soupirs, les baisers, les longues pâmoisons, les yeux noyés de larmes; il aimait la danse ivre, folâtre, longue chaîne amoureuse; il aimait les resplendissantes clartés, la lune argentant les pelouses vertes, il aimait le mystère des bois, le parfum des fleurs; il aimait toutes ces choses qui navrent l'âme et la font fondre en délices. Qu'a-t-il donc?

Tout cela était pourtant bien beau! et avec quelle ardeur il l'avait convoité! que de fois il avait appelé dans ses rêves ce quelque chose de surhumain et d'impossible!

Il s'ennuie, il a l'âme pleine et vide comme un ballon rempli d'air.

Non! tout cela, toutes ces beautés sans nombre, toutes ces délices inventées, il n'en veut plus; il reste là sur le flanc, ivre mort, le dégoût plein le cœur, le corps fatigué, l'œil morne et béant; la volupté le lasse, elle l'a remué, chatouillé, irrité, puis elle l'a pris, l'a brisé comme un roseau, et l'a jeté ensuite dans la satiété et l'ennui, l'ennui brut et mort comme une chape de plomb qui couvre l'âme et l'écrase.

Et Yuk est encore là avec son ignoble figure; il bave sur la pourpre, il casse le marbre et fond l'or; il brise les statues, il boit les

vins et crache sur les mets; il prend les femmes, les épuise depuis la tête jusqu'aux pieds, depuis les larmes jusqu'au rire, le corps et l'âme; il fait tout vil et laid, il vieillit la jeunesse, enlaidit la beauté, abaisse ce qui est grand, rend amer ce qui est doux, il dégrade la noblesse; le voilà qui s'établit comme un roi dans la volupté et qui la rend vénale, ignoble, crapuleuse et vraie.

Smarh se met à rire lui-même et à mépriser la chair; il se relève, dresse la tête et s'écrie :

— Satan ! Satan ! je ne veux pas de tes joies; autre chose ! Allons, un cheval ! une armée ! des batailles ! du sang ! j'en veux à y noyer des peuples ! Crois-tu donc que je suis fait pour m'endormir dans la mollesse et m'abrutir dans les voluptés ? Arrière tout cela ! te dis-je, je veux être grand, immense; je veux être un des souvenirs du monde, et le manier dans mes deux mains, et le battre longtemps avec les quatre pieds de mon cheval.

Et le voilà parti comme la flèche que l'arc tendu a lancée en avant; il traîne derrière lui toute une armée qui court pour le suivre, il passe les Alpes, l'Himalaya, traverse les océans, les déserts, il va.

Un vautour plane sur sa tête et étend ses ailes noires; quelquefois il vient s'abattre sur sa couronne et pousse des cris rauques, en voyant le sang rejaillir et la plaine, toute couverte d'hommes, se couvrir de cadavres comme des épis fauchés; il va toujours.

Il va, et partout derrière lui il se fait une grande ruine, la terre est calcinée, l'herbe ne repousse plus, la cendre vole aux vents, les fleuves sont encombrés de morts, le sang rougit la neige des montagnes.

Les hommes meurent à ses côtés et tendent des bras suppliants vers lui, mais le poitrail de son cheval renverse les pyramides, et ses pas broient les villes; il va.

Et l'on n'entend plus derrière lui qu'un grand soupir, qu'un dernier râle, on palpite encore, l'incendie n'a plus que sa fumée, les cadavres pourrissent, les os sont blanchis par les pluies d'orage; il va.

En vain il a rencontré le hameau où il naquit, la cabane où sa

mère le mit au jour; il a brûlé la moisson, il a renversé le toit de son père; il a passé et l'on n'a plus vu qu'une longue trace de sang. Il a mis des chaînes aux peuples qu'il a vaincus ! puis il a dit : « Je reviendrai », et il est parti, et ils sont tous morts dans la servitude, voilà les fers qui sont rouillés et les squelettes qui craquent aux vents.

Il a tout détruit, est-ce qu'il ne veut faire de la terre qu'un vaste tombeau pour y enfermer son nom ? Ne s'arrêtera-t-il jamais ? Il a usé vingt générations à le suivre, et il va toujours, il va si vite que les aigles ne le peuvent suivre et que les vautours n'ont pas le temps de finir leur large festin; son manteau flotte au vent, son épée est cassée, il bat son cheval avec son sceptre, et il lui enfonce les talons dans le ventre; la crinière de son coursier est hérissée, l'écume blanchit sa bouche, son sabot est tout usé, il lève la tête pour humer la vapeur du sang.

Jamais il ne s'arrête, jamais un regard vers le passé, car la tête en avant et fronçant le sourcil, son œil dévore l'horizon, il marche à grands pas dans l'avenir et rêve les conquêtes d'un autre monde; il a un démon ailé qui vole devant lui et lui crie, avec la voix des armes qui s'entre-choquent : « Encore, encore cela ! il y a un océan que tu n'as pas traversé, un empire de plus ! Est-ce assez ? marche donc ! » Il se sent poussé lui-même avec le vent qui remue ses drapeaux, il désire que le monde soit plus grand pour que sa conquête soit plus grande, il voudrait courir avec le canon pour porter plus vite la mort et le néant.

Son lit de lauriers est trop petit, il jette des flottes sur les océans, et des armées sur les empires, il va toujours cassant, broyant, emportant dans ses deux bras les peuples éplorés et traînant le monde esclave à la croupe de son cheval.

Quand son navire fend les ondes, la carène remue les cadavres balancés par la vague et les débris des flottes. Quand son cheval galope, souvent le sang lui vient jusqu'au poitrail, souvent son pied entre dans le ventre des morts. S'il lève la tête, il voit un ciel rougi par la lueur de l'incendie.

Il marcha ainsi longtemps, si longtemps que la terre était déserte du Sud au Nord. Il passa par l'Asie et l'Europe, l'ancien et le nouveau monde; il traversa les océans de la glace et les mers du Sud où l'eau brûle et fume sur un sable de feu; les déserts, les forêts, tout garda l'empreinte sanglante du talon du vainqueur qui avait broyé quelque chose à chacun de ses pas.

Il alla toujours. Il vit bien des frais ruisseaux, bien des bois pleins de mousse, de larges feuillages et des belles roses, et il ne désaltéra pas au ruisseau sa gorge séchée par la poussière, il n'y lava pas ses mains, il ne s'assit pas sous les feuilles vertes pour regarder les nues s'en aller et venir dans le ciel.

Il n'aimait rien; son âme était vide comme le désert et insatiable comme lui. A mesure qu'il avançait, son ambition se grossissait aussi, la montagne montait toujours plus vite que le voyageur.

Enfin il arriva que tout fut fini, et qu'un jour son cheval s'abattit au bout du monde, devant l'infini Océan que l'homme ne peut franchir, au bord duquel il reste toujours, regardant s'il ne verra pas apparaître quelque cavale pour partir, quelque étoile pour l'éclairer; il est là, s'amusant à ramasser des débris de coquilles et parcelles de grains de sable.

Il avait donc tout fini ? Que faire ? où aller ? la terre était déserte, vide d'esclaves et d'armées. Il leva les yeux vers le ciel et fut pris d'une ardeur sans bornes :

— Qu'est-ce que le monde ? qu'il est petit ! j'y étouffe, s'écria-t-il, élargis-moi cette terre ! étends ses océans, recule-moi ces bornes-là, élargis-moi l'atmosphère où je vis. Est-ce tout ? est-ce que la vie se bornera là ? j'ai dévoré le monde, je veux autre chose : l'éternité ! l'éternité !

Et il tâcha de faire un grand tas de toute la poussière qu'il avait faite, il fit une pyramide de têtes de morts séchées par les vents, il balaya avec des drapeaux déchirés tout le sang versé, et il le mit dans une fosse et répéta : gloire ! gloire ! Mais tout croula vite, la poussière même s'envola, les ossements l'engloutirent, la terre but le sang, et il sentit une voix qui disait derrière lui :

— L'éternité, la gloire, l'immortalité, c'est moi !

Mais il se leva lentement, comme une ombre qui sort d'un tombeau avec un long linceul tout pourri, qui enveloppait un squelette avec des lambeaux de chair aussi verts que l'herbe des cimetières. Il avait une tête toute jaunie, avec un vieux sourire froid de courtisane; son bâton, c'était un sceptre doré qui portait un soc de charrue.

Il se leva plein de colère :

— Qui ose dire qu'il a de l'immortalité ?

YUK

C'est moi qui l'ose.

— Sais-tu qui je suis ? vois donc mes pieds tout pleins de la poussière des empires, et la frange de mon manteau toute mouillée par les larmes des générations.

Il secoua son linceul et il en tomba de la poussière rougie.

— C'est de l'histoire, ajouta le spectre; ose dire qu'il y a immortalité sinon pour moi !

YUK

Pour moi.

LA MORT

Qui donc es-tu ?

YUK

Et toi ?

LA MORT

La mort ! et toi ?

YUK

Vois donc ! Ma tête va jusqu'aux nues, mes pieds remuent la cendre des tombeaux; quand je parle, c'est le monde qui dit quelque

chose, c'est le créateur qui crée, c'est la création qui agit; je suis le passé, le présent, le futur, le monde et l'éternité, cette vie et l'autre, le corps et l'âme; tu peux abattre des pyramides et faire mourir des insectes, mais tu ne m'arracheras pas la moindre parcelle de quelque chose.

Je me moque de ton linceul et de tes joies de sépulcre, je me ris de ta face qui a toujours glissé sur moi comme l'eau sur le marbre. Ta tête jaune, ton ventre en lambeaux, toute la poussière qui t'entoure, les pleurs de sang, les sanglots, tout ce magnifique cortège dont tu te fais gloire, les ruines, le passé, l'histoire, tous ces grains de sable qui forment ton trône, le monde qui est la roue sur qui tu tournes dans le temps, tout cela, te dis-je, depuis les océans les plus larges jusqu'aux larmes d'un chien, l'Atlas jusqu'à un tas de fumier, depuis un tronc jusqu'à un brin d'herbe, tout cela qui est ton domaine, ta gloire, ton royaume, que sais-je enfin? tout ce que tu manges, tout ce que tu dévores, tout ce qui vit et qui meurt, tout ce qui est commencé pour finir, tout cela me fait pitié, tu entends? tout cela me fait rire, moi, et d'un rire plus fort que le bruit de ton pied quand il broiera le monde d'un seul coup!

LA MORT

Qui donc es-tu?

YUK

Eh quoi! ne m'as-tu donc jamais vu? Aux funérailles des empereurs, n'était-ce pas moi qui étais couché sur le drap noir, qui conduisais les chevaux? n'est-ce pas moi qui a creusé les fosses, qui ai fait pourrir ensemble les cadavres des héros dans leurs mausolées de marbre et les charognes des loups sous les feuilles des bois?

Quand tu es entrée dans l'église, et que tu t'es mise à faucher comme ailleurs, vieille vorace que tu es, toi qui manges de la terre et du bronze, n'as-tu pas vu ma main éternelle qui cassait le Christ et souillait l'autel?

Eh quoi ! quand l'aurore blanchit les vitres au sortir de quelque orgie, quand tu viens boire le vin dans les coupes d'or et essuyer ta bouche aux dents usées avec la nappe de pourpre, n'as-tu pas entendu ma chanson, qui bourdonnait avec les verres qui se brisaient et les mouches à viande qui voltigeaient sur les lèvres bleues des morts ?

Quand tu te baisses jusqu'à terre et que tu te penches pour mieux faucher, n'as-tu rien entrevu à travers l'écroulement des monarchies ? au milieu des ruines qui tombent, n'as-tu pas entendu le fracas des pyramides qui s'écroulent, une autre ruine au milieu de ces ruines, une voix au milieu de ces voix, une grimace parmi ces figures ?

N'as-tu pas vu quelque chose de plus fort que le temps, quelque chose qui le mène, qui le pousse, le remplit et qui le soûle ? n'as-tu pas vu une autre éternité dans l'éternité ?

Tu crois que tout est fini quand tu as passé ? tu te crois l'infini, et que tu donnes des bornes où ton pied se met ? partout où ta charrue laboure, tu crois y semer le néant ? comme si, après l'incendie, il n'y avait pas les cendres ! après le cadavre, n'y a-t-il pas la pourriture ? après le temps, n'y a-t-il pas l'éternité ?

LA MORT

Qui donc es-tu ? parle ! parle !

YUK

Ah ! qui je suis ? je suis le vrai, je suis l'éternel, je suis le bouffon, le grotesque, le laid, te dis-je ; je suis ce qui est, ce qui a été, ce qui sera ; je suis toute l'éternité à moi seul. Pardieu ! tu me connais bien, plus d'une fois je t'ai baisée au visage et j'ai mordu tes os, nous avons eu de bonnes nuits, enveloppés tous deux dans ton linceul troué.

LA MORT

C'est vrai ! je t'avais oublié, ou du moins je voulais t'oublier, car tu me gênes, tu me tirailles, tu m'épuises, tu m'accables, tu veux

avoir, à toi seul, tout ce que j'ai, et je crois qu'il ne me resterait plus qu'un seul fil de mon manteau que tu me l'arracherais.

YUK

C'est vrai, je suis un époux quelque peu tyrannique, mais je t'apporte chaque jour tant de choses que tu ne devrais pas te plaindre.

LA MORT

C'est vrai ! faisons bon ménage, car nous ne pouvons vivre l'un sans l'autre. Après tout, tu manges encore les miettes qui tombent de ma bouche et la poussière que font mes pieds.

Alors tout le passé de sa vie apparut à Smarh, rapidement, d'un seul jet, comme dans un éclair. Il revit passer d'abord sa chaumière d'ermite, avec son crucifix de bois, avec sa vie sainte, avec ses jours purs, avec ses nuits tranquilles ; il se rappela que quelqu'un était venu lui parler, qu'il y avait eu alors dans son âme une immense confusion, tout un chaos de pensées ; et qu'il était parti avec cet être, qu'il était monté, monté, il ne savait où ni comment, mais à des hauteurs si hautes, si immenses, que la pensée même ne peut y atteindre ; et il avait une grande peur, son âme s'était pliée comme un roseau et s'était brisée sous l'ouragan de l'infini.

Puis il y avait eu une tempête, et il avait été devant la nature, plus faible que l'aile d'une mouche ; il avait encore là senti quelque chose qui pesait sur lui, comme si on avait mis un plomb sur cette aile, et il était resté, tombé, attaché à cette lourde chaîne invisible.

Il avait vu aussi la vie barbare s'acheminant vers les cités, et les cités elles -mêmes, mais en dedans, avec toutes ces choses qui tombent, le roi, l'église, la vertu, tout cela se fanant et se pourrissant.

Il y avait là un vide dans son souvenir.

Puis tout à coup il vit repasser, comme par une illumination magique, toutes les femmes l'appelant, lui souriant ; il se rappela ses voluptés et ses dégoûts, toute la vie ! et ses courses effrénées à

cheval, tout écumeuses et toutes sanglantes du sang des morts, des cris, des bruits d'armes; et puis une grande plaine toute vide, avec de la cendre, et il tomba mourant, abîmé par ces souvenirs, comme s'il était dans une arène et que sa pensée fût sortie de lui et qu'elle fût là, le combattant avec des griffes de fer, secouant son corps, le déchirant, le faisant tourner, courir; elle le harcèle, le poursuit sans qu'il puisse l'éviter. Cela dura jusqu'à ce qu'il fût tombé, étourdi, épuisé de fatigue.

Cette agonie-là dura longtemps, et plus longue et plus cruelle que celle du Christ, car elle était sans espoir, sans aucun horizon qui apparût au bout de ce long chemin vide et plein de douleurs, sans soleil qui perçât les nuages, sans aurore après cette nuit. Lui aussi sua une sueur de sang et de larmes, et on les entendait tomber sur la terre.

Ah ! ce fut pire, car sa croix, c'était son âme qu'il avait peine à porter et qui le brisait. Il l'avait portée dans la vie, et arrivé au haut du calvaire, il la laissa tomber de lassitude.

Le séjour du tombeau pour lui ne fut pas de trois jours, et son tombeau n'était point un couvercle de pierre, mais c'était le cadavre vivant de la pensée qui se remuait et se tordait sous le sépulcre de la vie et du fini.

Mais dans sa lassitude, au milieu de ses larmes silencieuses, quand tout pesait si durement sur lui, il s'éleva cependant comme un dernier soupir, un dernier baiser, quelque chose d'immense, d'amoureux, d'impalpable. Il se ranima, ouvrit les yeux, chercha ce qu'il n'avait jamais vu, désira ce qui n'existait pas; il tendit les bras vers un infini sans bornes, il se prit à rêver de belles choses inconnues. Son âme, toute usée, comme une vieille voile que les ouragans ont crevée et qui est retombée sans souffle, commença à palpiter, comme si une brise du soir, courant sur une mer du Sud et apportant des parfums et de doux et vagues échos, l'eût enflée; il reprit à la vie, et son cœur se rouvrit à l'espérance comme les fleurs au soleil.

Quelle journée devait l'attendre? Quel ouragan allait la casser sur sa tige? Pauvre fleur ! pauvre âme !

C'était un enfant, tout jeune, tout rose encore l'âme imprégnée d'amour, de rêveries, d'extases.

Le matin, il partait, mais il n'allait ni vers les champs où son père labourait, ni sur le rivage où la barque de ses frères aînés était attachée, car il aimait à contempler les nues fugitives, les moissons qui se ploient et ondulent aux vents comme une mer; il allait dans les bois et il écoutait la pluie tomber sur le feuillage, les oiseaux qui roucoulent sur la haie fleurie, et les insectes qui bourdonnent dans les airs et qui se jouent dans les rayons du soleil; il regardait la neige tomber, il écoutait le vent mugir.

Il allait toujours vers la mer, c'étaient là tous ses amours. Il courait jusqu'à ce que ses pieds eussent touché le sable et que le vent des vagues vînt sécher ses cheveux blonds tout mouillés de sueur. Le soleil brûlait sa peau blanche, les rochers déchiraient ses pieds; que lui faisait cela? lui qui écoutait les flots mourir sur la grève et qui regardait le soleil qui se baigne sous l'écume.

Il se mettait dans un autre rocher, comme l'aigle dans son aire, et là, comme lui il contemplait le soleil et l'Océan. Il regardait au loin toute la verte plaine sillonnée d'écume et parsemée des écorchures de la brise, il suivait l'ombre des rochers, qui s'allongeait et diminuait sur le rivage; immobile, il contemplait la même vague pendant longtemps, le même brin d'herbe, le même rocher avec son varech d'où l'eau ruisselle en perles, le même flocon d'écume que roulait le vent sur le rivage.

Souvent il prenait du sable plein ses mains, il ouvrait les doigts, et il prenait plaisir à voir les rayons de sable partir de différents côtés et disparaître en tourbillonnant, en s'élevant. Le soir, il regardait le soleil s'abaisser dans l'horizon, et ses gerbes de feu s'élancer des vagues et former un immense réseau lumineux; les mouettes rasaient les flots, le sable, emporté par la brise qui s'élève, roulait et courait sur le rivage. La nuit, c'étaient les étoiles, la lune, les rayons argentés sur les vagues vertes.

Et toujours ainsi il vécut ses plus belles années, il grandit sans faire

autre chose que de mener une vie contemplative, une vie de pleurs, d'extases, de rêveries, une vie molle et paresseuse; il vécut comme les fleurs elles-mêmes, vivant au soleil et regardant le ciel. Tout ce qui chantait, volait, palpitait, rayonnait, les oiseaux dans les bois, les feuilles qui tremblent au vent, les fleuves qui coulent dans les prairies émaillées, rochers arides, tempêtes, orages, vagues écumeuses, sable embaumant, feuilles d'automne qui tombent, neiges sur les tombeaux, rayons de soleil, clairs de lune, tous les chants, toutes les voix, tous les parfums, toutes ces choses qui forment la vaste harmonie qu'on nomme nature, poésie, Dieu, résonnaient dans son âme, y vibraient en longs chants intérieurs qui s'exhalaient par des mots épars, arrachés. Mais ce qu'il y a de plus sublime, de meilleur, de plus beau, ne s'en échappe jamais; cela, au fond, c'est la musique intérieure, celle des pensées; les vers mêmes ne sont que l'écho affaibli qui vient de l'autre monde.

Un soir, en revenant, c'était un crépuscule d'été, le soleil était rouge, et des fils blancs s'attachaient aux cheveux; et ce jour-là il avait regardé, comme les autres jours, la mer se rouler sur son sable, les herbes frémir au vent, les nuages se déployer, partir et s'en aller, comme des pensées, dans l'infini du ciel bleu. Mais il avait regardé tout cela sans le voir, il y avait dans son âme bien d'autres tempêtes que celles de l'Océan, bien d'autres nuages que ceux du ciel.

Pourquoi donc s'ennuyait-il déjà, le pauvre enfant? Il avait voulu un horizon plus vaste que celui qui s'étendait sous ses yeux, quelque chose de plus resplendissant que le soleil. Lorsqu'il voyait, dans les belles nuits d'été, les bouquets de roses et les jasmins secouer aux souffles des vents leurs têtes fleuries, que la brise agitait les feuilles vertes et qu'elle remuait, dans ses plis invisibles, des échos lointains d'amour et des parfums de fleur, que la lune brillait toute pure et toute sereine, avec ses lumières qui montent et brillent et coulent silencieusement là-haut, avec les nuages qui s'étendent comme des montagnes mouvantes ou les vagues géantes d'un autre Océan, il avait senti qu'il y avait encore dans son âme quelque chose de plus doux que tous ces parfums, de plus suave que toutes ces clartés, comme

s'il y avait en lui des sources intarissables de volupté et des mondes de lumières qui rayonnaient au dedans.

Ce n'était plus assez de rester dans le fond de la vieille barque grêle, de se laisser bercer par la marée montante, couché sur les filets aux mailles rompues, alors que le soleil brillait sur les flots et que la quille venait battre le sable et les cailloux qui erraient sous elle, ni de voir au crépuscule les flots s'avancer et les sauterelles de mer rebondir comme la pluie sur le rivage, ni de sentir dans ses cheveux le vent de l'automne qui roule les feuilles jaunies et les plumes de la colombe, et qui semble murmurer des pleurs dans les rameaux morts; rien de tout cela !

Eh quoi ! ni les baisers de cette belle fille brune, qui l'attend chaque soir à la chapelle de la Vierge et qui est là chaque nuit dans les bruyères, regardant à travers la brume si elle ne verra pas apparaître son ombre, si elle n'entendra pas le souffle de sa voix ? ni sa pauvre chaumière, avec son toit de paille pourri, couvert de neige dans l'hiver, mais tout blanc de fleurs dans l'été ? Sa mère file sous l'âtre de la cheminée, un banc de gazon est là devant; tout jeune, il y dormait au soleil; enfant, c'est sur le sabre de son grand-père qu'il montait à cheval, c'est son vieux casque qu'il roulait sur l'herbe, c'est dans son bouclier qu'il dormait; c'est dans ce vieux lit-là qu'il naquit.

De la fenêtre on ne voit point la mer, elle est là, derrière cette colline; mais, on entend le bruit des flots, et, dans l'hiver, elle déborde à droite dans le marais.

Il s'en retournait ainsi, bercé par sa marche et écoutant lui-même le bruit de ses pas dans les herbes, regardant le soleil qui se retirait à l'horizon, et les bœufs couchés à l'ombre et remuant la tête pour chasser les moucherons.

Et tout à coup il sentit une forme passer près de lui, comme si une bouche eût effleuré sa joue; et une fée lui apparut avec un diadème d'or, elle répandit devant lui des fleurs, des diamants, et je ne sais quels lauriers que les vents emportèrent. Elle-même disparut dans un tourbillon de poussière.

Il était venu dans la ville, le cœur tout gonflé d'espérance, joyeux, ivre de lui-même, marchant à grands pas dans la vie future qu'il comblait de félicités sans bornes et d'enthousiasmes immenses. Agité depuis longtemps par son âme, remué par toutes les choses qui y bourdonnaient, il avait voulu être poète.

Poète, c'est-à-dire avoir des cheveux blancs avant l'âge, marcher de dégoût en dégoût, s'avancer dans le monde et voir l'illusion vers laquelle on avance, fuir toujours sans la saisir, être là comme ce géant de la fable, avec une soif infinie, une faim qui ronge, et sentir échapper toujours ces fruits qu'on a rêvés, qu'on a sentis, et dont la saveur prématurée est venue jusqu'à nous. Être là, présent avec sa jalousie, sa rage, son amour, son âme, devant ce monde si froid, si railleur; s'épuiser, donner son sang, ce qui est plus que son sang, son cœur; le verser à plein bord dans des verres qu'on a ciselés comme du marbre, et tout cela pour être mis sous les pieds de la foule, pour qu'on le casse, pour qu'on le broie, pour qu'on le pétrisse dans le dédain, pour qu'on jette de la boue sur les ailes blanches de ces pauvres anges qui sont partis de votre cœur.

Poète, s'était-il dit, oh ! poète ! poète ! Il répétait ce mot-là comme une mélodie aimée qu'on a dans le souvenir et qui chante toujours dans notre oreille ses notes amoureuses.

Oh ! poète ! se sentir plus grand que les autres, avoir une âme si vaste qu'on y fait tout entrer, tout tourner, tout parler, comme la créature dans la main de Dieu; exprimer toute l'échelle immense et continue qui va depuis le brin d'herbe jusqu'à l'éternité, depuis le grain de sable jusqu'au cœur de l'homme; avoir tout ce qu'il y a de plus beau, de plus doux, de plus suave, les plus larges amours, les plus longs baisers, les longues rêveries la nuit, les triomphes, les bravos, l'or, le monde, l'immortalité ! N'est-ce pas pour lui, la mousse des bois fleuris, le battement d'ailes de la colombe, le sable embaumant de la rive, la brise toute parfumée des mers du Sud, tous les concerts de l'âme, toutes les voix de la nature, les paroles de Dieu, à lui, le poète ?

Fais-moi des vers, dis-moi quelque chose, chante-moi un rayon de soleil ou un soupir de femme, mais que ta voix soit douce, qu'elle m'endorme comme sous des roses, qu'elle me navre, qu'elle me fasse mourir de volupté, d'extases.

Quand je te verrai, ô poète, quand tu m'auras dit toutes les choses de l'âme, que j'aurai recouvré tes accents, je me mettrai à tes genoux; tu seras mon Dieu, je n'en ai point; j'étalerai tous les manteaux royaux sous tes pieds, je fondrai toutes les couronnes pour te faire un marchepied.

Et il s'était mis un jour à prendre une plume, il l'avait saisie avec frénésie, il l'avait écrasée, en pleurant de joie et d'orgueil, sur un morceau de papier; il était là, haletant, l'œil en feu, saisissant au vol les idées qui passaient dans son âme, épiant chaque chose de son cœur pour l'attirer au dehors, pour la déshabiller, pour la donner toute nue à la foule.

Son âme tournait en lui comme un gouffre vivant, il voulait l'arrêter, mais ce gouffre-là l'entraînait lui-même; il commençait à se sentir faiblir et il se disait :

— Malheur ! malheur ! qu'ai-je donc ? le feu brûle mon âme, mais ma tête est de glace; autrefois j'avais des pensées, plus une seule ! je sens seulement des passions sans but, qui roulent en moi, comme des vagues qui s'entre-choquent par une nuit sombre. Que dire ? que faire ? Cela même.

Oh ! la misère ! je ne pourrai donc pas pousser un seul soupir que tout craque, s'écroule, se brise en moi ! Mon âme se gonfle, elle m'étouffe, elle va crever le corps qui la recouvre comme une main gonflée qui déchire le gant. Pourquoi donc ? Quelle malédiction !

Écris, écris donc, malheureux, puisque le démon t'y pousse !

Oui ! la pensée est en moi, je la sens qui se meut comme un immense serpent, je la vois comme un large horizon qui se déploie à l'aurore, le soleil brille, la brume s'envole, la voilà qui monte, elle grandit, elle approche, je la tiens... Tu es à moi, à moi !

Comme cela est beau, sublime ! J'ai donc du génie, moi ? Non, non, hélas !

Voilà que tu t'envoles donc, chère illusion ? et toi aussi, orgueil, tu me quittes ? Qu'aurai-je ?

Et cependant... tout n'a pas été dit ! Voyons, creusons, remuons mon âme, dût-elle ensuite me tomber en poussière dans les mains.

L'amour ! l'amour ! eh bien ? ah ! quelle misérable vanité ! Est-ce que jamais des vers diront tous les miracles d'un sourire ou toutes les voluptés d'un regard ? l'amour ! quand j'aurai répété cela bien des fois, est-ce que j'aurai dit quelque chose de plus ? Non !

La gloire, par exemple ? Voyons : des conquérants, Alexandre, César, Napoléon... Eh bien ! des chars, de la poudre, du sang. Ah ! quelle stupidité ! De la gloire ? la convoitise me brûle, et je ne peux pas dire la meilleure partie de la rage que j'ai dans le cœur.

Si je parlais de la mort plutôt ? c'est du néant, cela, c'est du vrai ; mais ma pensée s'y perd, et plus je pense, moins je parle. Si j'étais un cadavre ressuscité, je dirais bien quelque chose, et si les vers qui nous déchirent le ventre c'est une joie ou un supplice ; et si la tombe est si noire qu'on le dit. Mais que dire ? Est-ce que c'est là la limite de l'art ? est-ce que la poésie est un monde tout aussi mensonger que l'autre ? n'ira-t-on jamais plus loin ?

Et cependant j'ai du génie, je le sens, j'en suis plein, il me semble qu'il déborde... Non, c'est de l'orgueil ! l'orgueil, le sang des poètes !

Rien dire, rester là, muet, en présence de ce monde idiot qui vous regarde avec sa mine béante, paillasse déguenillé qui pleure et qui veut rire, et qui demande encore quelque chose de beau pour l'amuser !

Mais l'amour, la gloire, la mort, l'orgueil, tous ces néants-là qui m'entourent et m'assiègent, pas une lettre de tout cela à écrire !

Dieu ? autrefois j'y croyais. Que je me reporte par la pensée au temps où je priais la Vierge à genoux, et où ma mère m'apprenait des prières. Si j'allais redevenir dévot, j'aurais au moins quelque chaleur, quelque conviction, je pourrais remuer les autres ; mais je suis trop

fier pour mentir, et puis je ne le pourrais pas, moi qui ris en passant devant l'église et qui ai craché sur la croix, un jour où j'avais faim.

Mais comment aimer quelque chose, espérer, croire, puisque tout est si horrible ici, puisque le doute est là, à chaque mot, puisque chaque croyance est tombée sous le coup de dent du malheur et du désespoir ? Dans ce monde et dans la poésie, dans le fini et dans l'infini, en dehors, dans mon âme, tout me ment, tout me trompe, tout fuit et se met à rire, et voilà que je suis resté dans un océan de fange où je tournoie, où je m'engloutis. Je ferais mieux de rire de tout cela, et d'aller me soûler à la taverne ou bien de courir chez la fille de joie me vautrer dans quelque ignoble et vénale volupté.

Tant mieux ! je n'ai plus à descendre. Il y a encore peu, je craignais que mon malheur n'augmentât, que ma chute ne fût plus profonde, mais me voilà au fond du gouffre..., à moins qu'il n'y ait des enfers sous l'enfer et un désespoir encore après le désespoir.

Et cependant, est-ce que je puis rester ainsi toujours ? mais je ne suffirais pas aux malheurs qui me dévorent et il faudrait que mon cœur se double pour que tout le dégoût que j'ai, pût y contenir longtemps.

Et quand je pense, hélas ! qu'autrefois je me contentais d'un rayon de soleil, d'une moisson dorée, d'un beau clair de lune dans les bois, et que j'en avais assez, et que cela m'emplissait, et que j'étais heureux quand j'avais mis tous ces échos dans mes strophes sonores et arrondies ! Oh ! qu'il y a loin déjà de ce temps-là à maintenant ! j'étais si jeune ! si enfant ! si heureux !

Mais, après avoir pris la nature, j'ai voulu prendre le cœur, après le monde l'infini, et je me suis perdu dans ces abîmes sans fond, voilà que j'y roule. J'ai voulu sonder les passions, les disséquer, en faire de superbes squelettes, mais c'est mon âme que la mort a prise, et ses passions, que je voudrais courber sous mon genou, et les montrer façonnées de mes mains, ce sont elles qui m'ont entraîné dans leurs courants, dans leurs tempêtes. J'ai cru que rien n'était trop haut

pour moi, rien de trop fort, et je suis au fond du néant, plus faible qu'un roseau brisé.

Adieu donc, tous ces beaux rêves, ces belles journées que l'aurore menteur m'annonçait si resplendissantes et si pures; j'aurai donc entrevu un monde d'enthousiasme, de transports; l'éclair aura brillé devant mes yeux et m'a laissé ensuite dans les ténèbres, sous ce paradis de pensées dont le large glaive froid de la réalité me sépare pour l'éternité.

Ah ! prison de chair, je te maudis ! pourquoi es-tu là ? Voyons ! que fais-tu, misérable charogne vivante, qui traînes ta pourriture par les rues, qui bois, qui manges, qui dors et qui jouis ? pourquoi suis-je attaché à ce cadavre qui me traine sur la terre, moi qui veux voler dans les cieux et partir dans l'infini ?

Qu'avais-tu donc fait, pauvre âme, pour venir là, dans la prison de ce corps, où tu bats en vain des ailes que tu brises aux parois qui t'entourent ? Je sens bien que tu veux partir, que tu y pleures, et lorsque je vois les étoiles, tu t'élances vers elles, quand la mer est devant moi, tu veux courir dessus plus vite que le regard; et quand je vois les tombes, n'est-ce pas toi qui tends les bras vers elles, tandis que le corps veut vivre ?

Tu es un chant, une note, un soupir... Non, non, rien de tout cela ! tu es le cœur gonflé, tu es cette voix qui parle et qui prie, qui sanglote et se tord en moi, tandis que mes lèvres sourient.

O pauvre aigle, tu es là dans une cage; à travers tes barreaux tu vois encore les hautes cimes perdues dans les nuages où tu naquis, tu vois le large ciel où tu planais; mais tes barreaux te resserrent, tu n'as plus qu'à mettre ta tête sous ton aile et à mourir; tu étouffes déjà et bientôt tu ne seras plus qu'un cadavre encore tiède qu'on appelle désespoir.

Alors Smarh s'éloigna, il sortit de la ville à l'heure où tout brille et crie, c'était le soir, la brume l'emplissait, il faisait froid, il marchait pieds nus dans la boue, tandis que derrière lui, à ses côtés, la matière

resplendissait dans sa force, qu'elle agissait, qu'elle siégeait sur des trônes, qu'elle avait ses philosophes, ses sectateurs. Aussi le poète sortit, chassé, méprisé, honni ; on ne voulait pas de lui, on le renvoya. Il partit donc, mais derrière lui tout s'écroula et il y eut un grand rire.

Il arriva dans les champs. Seul dans la campagne, au milieu des ténèbres, il se prit à pleurer ; un désespoir immense vint s'abattre sur lui comme un vautour sur un cadavre ; il étendit ses larges ailes noires, se mit à manger et poussa des cris féroces.

Il pleura amèrement pendant longtemps, et chacune de ses larmes était une malédiction sur la terre, c'était quelque chose du cœur qui tombait et s'en allait dans le néant ; c'était l'agonie de l'espérance, de la foi, de l'amour, du beau, tout cela mourait, fuyait, s'envolait pour l'éternité ; toute la sève, toute la vie, toutes les fraîcheurs, tous les parfums, toutes les lumières, tout ce qui navre, ce qui enchante, tout ce qui est volupté, croyances, ardeurs, avait été arraché par le vent d'éternité qui venait de la terre, rasait le sol, emportait les fleurs.

Tout allait donc finir ; le monde, épuisé, craquait en dedans, il se mourait, et l'âme, rendue folle par tant de douleurs, tournait encore, dans son agonie, au milieu d'un cercle de feu qu'elle ne pouvait franchir.

La nuit allait commencer, une nuit éternelle, sans astres, sans clarté ; Satan déjà s'étendait sur le monde palpitant, pour lui arracher son dernier mot.

Smarh était resté enseveli dans son malheur, sa tête était dans ses mains, sa chevelure, couverte de poussière, venait battre sur ses yeux en pleurs.

On n'entendait rien que le bruit de l'immense tempête du temps qui allait finir et jetait alors ses plus horribles sanglots. La terre déviait de sa course circulaire ; elle oscillait, ivre de fatigue et d'ennui, comme si un ouragan l'avait poussée pour la faire tomber. Le soleil s'était abaissé lentement et avait dit un éternel adieu, un dernier et long baiser, à ce qu'il avait éclairé, aux bois, aux prairies, aux forêts,

aux vallons déserts, à l'Océan sur lequel il courait dans les longues journées; il était parti, les astres n'étaient point venus, et ils étaient allés éclairer d'autres mondes, plus haut.

Pourquoi donc Smarh lève-t-il la tête? Voilà une femme à ses côtés... Non, c'est un ange. Elle lui a essuyé ses larmes, avec le bout de ses ailes blanches; elle l'a relevé, l'a porté sur son cœur, elle pleure aussi, elle a les pieds en sang, elle lui dit : « O mon bien-aimé, viens à moi, ils m'ont chassée, ils m'ont bannie, aime-moi, je suis si belle. »

Et Smarh pousse un cri de joie, il se rattachait à la branche de salut d'où l'ouragan l'avait entraîné. Il s'écria tout à coup :

— Oui, je t'aime ! je t'aime ! tu vois bien que je renais, que je vis, tu vois que le soleil reparaît, que l'herbe pousse sur les coteaux, que les fleuves coulent encore; oui, je t'aime ! O mon Dieu, mon Dieu, j'avais douté, j'avais pleuré, j'avais maudit, j'avais vu le monde passer comme une chaîne de squelettes dans une danse de l'enfer, et je n'avais pas compris ! Mais la providence se déroule à mes yeux, voilà l'aurore qui vient, l'horizon se déroule, s'avance, et laisse voir au fond quelque chose de resplendissant et d'éternel; oui, je t'aime ! Si tu savais ! écoute donc ! Est-ce que c'est moi qui ai vécu si longtemps, qui ai marché sur tant de poussières, heurté tant de ruines? Non, voilà la poussière qui monte au ciel, voilà les ruines qui se lèvent et se placent. Qu'étais-je donc? Poète? Oh! oui ! je chanterai toujours, je chanterai encore. Oh ! je t'aime !

Tout à l'heure j'étais dans le tombeau, je sentais un marbre lourd sur ma tête, et je me heurtais aux planches du cercueil, mais je suis au ciel ! Oh ! je t'aime pour l'éternité; pour l'éternité tu es à moi !

Il allait étendre les bras vers elle, il allait la saisir, déjà leurs regards s'étaient confondus, leurs larmes s'étaient séchées, il y avait eu un immense espoir dans la création. Le monde s'était retourné sur son vieux lit de douleurs, il avait entr'ouvert son œil morne pour voir la dernière étoile, il avait aspiré la brise du ciel; mais il se rendormit bientôt dans ses cendres.

Un éclair parut, Satan était là.

— Arrête, dit-il, elle est à moi ! Smarh ! arrête, te dis-je !

SMARH

A toi ? esprit de ténèbres, arrière !

SATAN

Je te brise du pied, vermisseau plein d'orgueil, bulle de savon que mon souffle seul soutient.

SMARH

Car tu es à moi ? A toi mon cœur !

SATAN

Non ! à toi tout.

La terre, usant ses dernières forces, s'écria : « Aime-le, aime-le. »

L'enfer, se levant sur ses charbons, s'écria plein de rage « : Aime-le, aime-le. »

Mais un rire perça l'air, Yuk parut et lui dit :

— C'est pour moi, à toi l'éternité !

L'éternité en effet répéta : « C'est lui, c'est lui ! »

Smarh tournoya dans le néant, il y roule encore.

Satan versa une larme.

Yuk se mit à rire et sauta sur elle, et l'étreignit d'un baiser si fort, si terrible, qu'elle étouffa dans les bras du monstre éternel.

G. F.

Réflexion d'un homme désintéressé à l'affaire et qui a relu ça après un an de façon.

Il est permis de faire des choses pitoyables, mais pas de cette trempe. Ce que tu admirais il y a un an est aujourd'hui fort mauvais; j'en suis bien fâché, car je t'avais décerné le nom de grand homme futur, et tu te regardais comme un petit Gœthe. L'illusion n'est pas mince, il faut commencer par avoir des idées, et ton fameux mystère en est veuf. Pauvre ami ! tu iras ainsi enthousiasmé de ce que tu rêves, dégoûté de ce que tu as fait. Tout est ainsi, il ne faut pas s'en plaindre. Sais-tu ce qui me semble le mieux de ton œuvre ? C'est cette page qui, dans un an, me paraîtra aussi bête que le reste et qui suggérera encore une suite d'amères réflexions. Dans un an peut-être serai-je crevé, tant mieux ! et pourtant tu as peur, pauvre brute, mon ami. Adieu, le meilleur conseil que je puisse te donner, c'est de ne plus écrire.

JASMIN.



LA DANSE DES MORTS



LA DANSE DES MORTS [1]

Que de mots pour si peu de choses.
(Epigraphe universelle.)

Mort fait finalement
Tous alier au jugement.
(*Danse des Morts*.)

I

ÉVOCATION



la danse, les morts ! A la danse quand minuit sonne et que toute la nef s'ébranle aux sons de sa lugubre harmonie. Alors le ciel se couvre de nuages noirs, les hiboux volent sur les ruines et l'immensité se peuple de fantômes et de démons, et l'on entend des voix du sépulcre, et des cris, et des soupirs ; alors les tombes s'entr'ouvrent, les squelettes défont leurs linceuls que la terre a collés sur leurs os ; ils se lèvent, ils marchent, ils dansent. A la danse, les morts ! Voici

(1) 18 mai 1838, vendredi matin.

l'heure, sortez de vos tombes; entendez-vous le bourdon des cloches qui murmure en chantant : Ne vous lassez pas ! Dansez maintenant que vous êtes morts, maintenant que la vie et le malheur sont partis avec vos chairs ! Allez ! vos fêtes n'auront plus de lendemain, elles seront éternelles comme la mort, dansez ! Réjouissez-vous de votre néant; pour vous plus de soucis ni de fatigues, vous n'êtes plus; par vous plus de malheur, vous êtes morts. Oh ! les morts, dansez !

Dansez ! Que la ronde soit immense et la fête joyeuse ! Dansez jusqu'au jour, et puis vous vous recoucherez dans vos lits de pierre. Choisissez vos femmes, que leur tête soit blanche et leurs longues dents polies; leur peau est froide, n'est-ce pas, bien froide ? Et leurs yeux vous regardent ? Faites-les sauter fort, que la valse les emporte ! Que de voluptés ! Elles sont nues et vous montrent leurs cœurs, la place où était leur âme, où tant de fois ont battu de douces choses; elles sont belles, leur taille fine, leurs ongles longs, polis, blanchis; leurs cheveux flottent sur leurs épaules. Dansez, les morts ! Embrassez-vous, vos bouches ne mordent plus; elles sont pures maintenant, l'orgie au vin rouge, la luxure, les mensonges, le blasphème n'y sont plus; le ver a passé là et a pris les lèvres.

Allez ! la lune vous éclaire, quel plus beau lustre ? elle brille à travers ses nuages qui la reflètent sur vous comme derrière un rideau bleu; la plaine est immense, c'est la terre, c'est l'immensité, ce sont les siècles dans lesquels vous dansez. Et si vous rencontrez une femme qui vous plaise, qui soit plus belle que les anges, dont le linceul soit plus soyeux et plus long, plus douce, moins jaunie, moins édentée, et qu'elle vous aime aussi, asseyez-vous ensemble, embrassez-vous en pensant aux joies passées de la terre et vous vous coucherez tous deux sur l'herbe des tombeaux et vos crânes se toucheront, se baiseront.

Car l'amour fait revivre; et lorsque vous ne serez plus rien, comme la terre sur laquelle vous dansez, un vent d'été, doux, plein de parfums et de délices, enlèvera peut-être vos poussières et les jettera sur des roses.

Dansez, les morts ! la nuit seule est à vous.

Mais que faites-vous, les longs jours d'hiver, quand la neige vous couvre et que l'on marche sur vous ? vous pleurez dans vos linceuls, vous vous retournez dans votre bière ; et puis les vers montent sur vous et vous éveillent parfois.

Dites, sans doute les jeunes filles pensent à leurs amours, les rois à leurs couronnes et les fous à leur gloire qui se pourrit comme eux ? ou bien vous attendez l'heure, l'heure qui ne vient pas, et vous gémissez d'ennui, le bois vous fait mal, la terre vous étouffe, et puis il fait froid et noir.

Oh ! non ! nous dormons.





II

Ce jour-là, je ne sais quel souffle de vertu, quel vent de philanthrophie avait soufflé sur la terre, mais Satan s'ennuyait. Seul, aux cieux, à cet endroit où l'on met Dieu et où les philosophes repoussent le vide, il se morfondait aux portes du paradis.

Jésus-Christ vint à passer et il entendit un rire à ses pieds, qui tenait à la fois du râle et de l'orgueil.

— Encore toi, maudit ! dit-il en apercevant la face damnée du monstre, debout sur une comète, à quelques centaines de pieds plus bas.

Sa voix était douce, et l'immensité vibra longtemps d'une céleste harmonie.

— Encore moi, mon maître; vous savez que je suis éternel, que je suis un Dieu; l'Écriture me l'a accordé et les plus impies ont foi en moi.

— Ton orgueil est haut et plein d'amertume; assez ! tais-toi, esprit des ténèbres.

— Avez-vous la puissance de me faire taire ?

— Tais-toi ! il est écrit : tu ne tenteras pas le fils de l'homme.

— Et cela est faux, encore une fois; vous l'avez bien éprouvé par vous-même, lorsque vous aviez une faim si terrible dans le désert; peu s'en fallut, je crois, que l'estomac ne l'emportât sur la miséricorde.

— Mais je t'ai vaincu, serpent ! le jour de ma mort, il y eut un tressaillement de joie dans le ciel, et la terre palpita de bonheur jusque dans ses entrailles; l'espérance y était venue.

— Elle s'est envolée depuis, et le soir même vous avez eu une étrange fièvre aux Oliviers.

— Certes, ce fut une terrible nuit. Oh ! que de tentations ! l'amour seul me soutenait alors.

— Pas si bien que la croix de bois où vous expirâtes.

— Et pour l'archange ? nieras-tu ta défaite ?

— Qu'est-ce que cela prouve, car chaque jour je triomphe.

— Vanité encore !

— Ah ! c'est une chose admirable et qui m'est d'un merveilleux usage que cette vanité-là, j'en fais le génie des poètes et la vertu des femmes.

— Tu triomphes vraiment ?

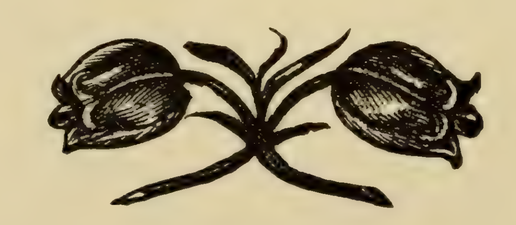
— Demande-le à ton père ; si tu savais, tu pleurerais sur tes souffrances passées. Ton père m'aime bien, j'ai régné sur toutes les religions, toutes les castes, tous les empires ; descends avec moi sur la terre et tu verras.

— Le Saint-Esprit n'y est donc plus ?

— Non, il y a déjà quelques siècles qu'il est mort d'une fluxion de poitrine.

— Toujours !... mais...

— Que peux-tu me faire ? m'anéantir ? je te remercierai ; alléger mes peines ? je suis trop fier ; et me rendre heureux ? tu ne le puis. Viens avec moi, et si ce n'est assez des vivants, je te montrerai les morts, et tu verras ensuite qui sera vaincu de nous deux.





III

— Descendez, et vous verrez là-bas comme je suis maître, comme tout s'abaisse à moi, comme on m'y respecte, comme on m'y encense ainsi qu'un souverain. Je siège sur un trône plus large que celui de tous les rois, on courtise mes ministres, on se tue pour eux et moi l'on m'adore. Si tu savais quel beau concert bourdonne sans cesse à mon oreille ! toutes les nuits des voluptés, tous les jours des orgies, et le crime partout. Oh ! le crime ! le sang quand il fume et que le glaive avance ! et puis l'or où se roulent mes femmes que je fais plus belles que tes anges, car les démons aiment mieux que les saints.

— C'est bien là toi, esprit de l'enfer; la luxure sur le corps, le blasphème à la bouche, l'orgueil dans l'âme.

— L'orgueil ? tu n'en connais pas les délices. Va, c'est une liqueur qui vous brûle, mais elle est enivrante.

— Et le blasphème, refuge des damnés ?

— C'est le seul soulagement de ceux qui n'en ont plus.

— Et la luxure, dont tu sais si bien te servir pour avilir la créature de mon père lorsque tu l'assimiles à la brute ?

— Contemple donc cette belle créature, ce reflet des cieux, l'homme le plus haut entre les hommes, Alexandre, se vautrant comme un charretier ivre ou un chien galeux dans les bras d'une fille de joie. Va, je ris de bon cœur, si j'ai un cœur, quand je vois les philosophes brûler leurs livres, les saints jeter ton image, les poètes jeter leurs rêveries, pour aller se jeter dans les bras d'une femme qu'au bout de deux jours j'admire en pourriture.

— Tes voluptés les plus grandes sont donc le supplice des hommes, et les larmes d'autrui font donc ta joie ?

— Oui, elles me nourrissent, c'est là mon seul plaisir. Souffrir seul, comme un cénobite, cela serait indigne de Satan, et puis je remplis bien mes fonctions, moi ! Quand l'Éternel me terrassa, mes mains vaincues se crispèrent sur le monde ; elles le déchirent encore.

— Jamais de pitié ?

— J'en ai plus que toi et toute ta famille ; ceux que j'aime, je leur donne une impiété douce et gaie ; ivres, ils s'endorment pour toujours et passent là de bonnes nuits.

— Pitié ! pitié ! tu crois donc qu'il n'y a de joies que les tiennes, pauvres joies d'un moment qui passent comme un sourire ! Tu n'as jamais vu d'hommes saints sur la terre, jamais de sublimes élans de cœurs pleins d'amour et de foi, de vies dévouées, de belles choses qui sortent de l'âme ? Non, car les délices les plus pures te sont refusées, jamais tu n'as entendu les voix des anges, jamais seulement tu n'as senti dans l'espace une dernière vibration à leur harpe d'or qui se mourait vers les mondes.

— Non, jamais.

— Jamais tu n'as vu les délices du cœur, les extases saintes, les ravissements ; c'est que jamais tu n'as vu le séjour des heureux où l'éternité n'est que joie et délices.

— Et toi, tu n'as donc jamais couru, comme moi, sur de belles gorges de concubine, quand le vin ruisselait à flots rouges et que la luxure s'étendait sur la nappe rougie au milieu des coupes brisées ? tout chante et tourbillonne, et puis ces chairs tombent, le vin s'égoutte et il ne reste plus que les morts, et le drap du trône s'en va emporté comme un haillon par les vents, la gloire se rouille, la vertu s'endort, la voix enrouée de ses sermons ; et moi, je prends tout cela dans mes mains, je brise les tombes, et les morts dansent, ils reviennent la nuit quand je les appelle. Cela est beau, mon maître, il faut voir la procession de fantômes s'étendre sur le mur verdâtre, quand la lune brille sur les tombeaux et que l'oiseau de nuit bat de ses ailes sur les têtes jaunies.

La vie où j'ai régné arrive à la mort que les heureux maudissent; elle est là, la vieille, toujours là, édentée, nous pressant tous, nous embrassant tous; on la paie avant de se mettre dans la couche qu'elle vous donne; il faut se mettre nu, lui donner ses vêtements, ses amours, ses trésors, ses empires, elle veut tout. Mais la nuit je les réveille, et je veux qu'on danse aussi dans ce lieu-là.

— Et les âmes ?

— Oui, je les fais revivre parce qu'ils ont aimé et maudit; il y a encore des passions sous leur poitrine de squelettes.

— Tes persécutions s'étendent donc au delà de la tombe ?

— Et les tiennes ?

— Tu persécutes encore les cadavres ?

— Ils se plaignent parfois, mais il faut se lever et danser; cela m'amuse, moi, de revoir chaque nuit ce que j'ai fait pendant qu'ils vivaient, et s'il y a quelque faute, je la corrige; c'est une leçon.

— Pauvres hommes ! quand donc viendrez-vous dans mon sein vous abriter de la damnation ?

— Ah ! ah ! la fin du monde, tu veux dire ? Quand cela viendra, je me croiserai les bras et je retournerai à mes cuisines.

— Te damner tout seul ?

— Avant cela j'aurai fait mon chef-d'œuvre : l'antéchrist. Je l'ai ébauché bien des fois, mais à force de travail je trouverai l'or, vous verrez, maître. Mais venez avec moi, si vous avez quelque visite à faire au pape, il faut profiter de l'occasion. Tenez, voilà une étoile qui tombe sur la terre, je suis déjà à cheval, en route !





IV

Et l'immensité pleine d'azur était partout; en haut, en bas, à droite, à gauche, de tous côtés, elle s'étendait toujours et allait se perdre derrière les mondes inconnus; et les planètes couraient emportées par l'ouragan, avec leurs robes d'étoiles qui se traînaient derrière elles. On eût dit des reines folles et éperdues qui couraient sur un tapis de velours bleu.

Partout le firmament étincelait de mille clartés; les étoiles, fixes sur leur base de diamant, scintillaient sur la pureté de l'azur; et tout cela cependant tournait, marchait dans une course gigantesque, immense, infinie. Et bien bas, à cette place du vide où rien ne brille plus, où les nuages glissent et roulent sur eux-mêmes, on voyait un point noir plein de ténèbres; c'était la terre : une sphère ronde, noircie au dehors, glissante, difficile et froide comme un verre vidé; au dedans, le vide.

Des âmes montaient au ciel avec leurs ailes blanches qui volaient ainsi; elles chantaient, et leur voix arrivant vers les saints, semblait comme un hymne d'amour venu du lointain et qui, dans sa course éthérée, emporte avec elles des zéphirs suaves et doux et des parfums partis du cœur.

AMES QUI MONTENT AU CIEL

1

Courage, mes sœurs ! nous volons depuis longtemps et cependant je n'ai rien vu encore, rien que la lune se baignant dans ses flots d'azur, rien que ses reflets bleus qui nous éclairent; rien entendu, que des voix confuses parties de l'abîme.

Et nous sommes heureuses, n'est-ce pas, d'être ainsi libres de partir sans frein, comme les soupirs qui s'envolent ou comme les chants qui montent; nous sommes heureuses, car rien ne nous retient. Pauvres fleurs que nous étions, resserrées sous la terre, maintenant notre parfum s'émane.

2

Nous nous fatiguons; quand donc verrons-nous l'Éternel, son fils, ses saintes ? Je sens que j'ai besoin de me reposer sur un coussin de nuages avec des franges d'azur et une housse d'or.

3

Nous volons depuis longtemps, où est le ciel ? Serait-ce le paradis, courir dans un vide ?

4

Moi, j'étais poète, jeune fille, une âme folle et égarée tombée du ciel sur la terre comme une fleur sur la boue.

Quand j'ai quitté cette prison de chair où j'étais ensevelie, c'était à son dernier soupir; je partis, les oiseaux chantaient. J'ai voulu me reposer sur des roses, mais la rose s'est flétrie.

Je me suis assise sur l'herbe, à l'ombre des bois, sur la mousse argentée de la rosée du ciel, au murmure des ruisseaux, de l'eau qui roulait des pierres, qui verdissait les cailloux qui mouillent l'herbe; mais l'eau s'est troublée, la fleur s'est flétrie et j'errai longtemps. Et je vous ai trouvées, et nous montons tous au ciel, et moi je cours dans une immensité aussi grande que ma pensée, aussi profonde, sans craindre de me heurter à aucune barrière, de rester attachée à un mur de chair comme un condamné retenu par ses chaînes.

Périsse mon corps maintenant ! Arrière, vile argile qui m'a souillée, qui m'a tant de fois abîmée de la fange, arrière ! Je suis une âme, je monte au ciel.

5

Oh ! le ciel ! je l'ai rêvé longtemps enfant, en priant la Vierge, en couvrant ses pieds de feuilles arrachées aux prés, en respirant l'encens qui fumait et montait vers le dôme en vaporeux replis; je l'ai rêvé, couchée sur les marguerites, en regardant à travers mes mains le soleil dorer les nuages, et le soir, quand les troupeaux rentraient en bêlant, que les insectes chantaient sous l'herbe, que l'horizon était rouge, qu'il y avait du feu dans les nuages et que les fils de la Vierge se mêlaient à mes cheveux.

Le ciel, je l'ai rêvé dans l'amour.

6

Et il me semble que je vais être plus pleine de délices et de parfums; il me semble que l'harmonie va entrer dans mon âme et que j'entendrai, à la place de mon cœur qui battait, des anges qui prient et des voix qui chantent.

7

Oh ! oui ! c'est le ciel, tout cela, je le vois là-bas, bien loin, comme un soleil plus grand que l'autre; le voyez-vous, mes sœurs ?

— Non, hélas !

— C'est que le poète voit le ciel à travers les astres et le bonheur dans l'immensité. Entendez-vous les chœurs sacrés qui résonnent ?

CHŒUR DES ÉLUS

Hosannah ! gloire à Dieu ! que de douceurs, mes frères ! N'est-ce pas qu'il nous semble, depuis que nous avons quitté la terre, avoir vécu dans une harmonie continuelle, nous être nourris de parfums, de pensées d'amour, de choses délicieuses, de voluptueuses extases ? N'est-ce pas que nous avons sur nous comme un voile précieux, une gaze légère couverte de roses, qui nous fait dormir sous des sensations d'amour ? Et notre âme, comme elle bat à son aise dans l'étendue du ciel, libre du corps qui l'enfermait ! Hosannah ! gloire à Dieu !

— Passons un peu plus loin, maître; vous savez que je n'aime pas cette musique criarde et monotone qu'on nomme un hymne. Tudieu ! je hais les chantres du ciel et de la terre, aussi je donne aux premiers des coliques pendant l'office et une voix à faire sauver les saints de pierre; pour les seconds, je les déteste cordialement, j'aime mieux le tonnerre, cela est plus beau; d'autant qu'il y en a qui pensent que c'est le courroux de votre père qui gronde, et d'autres qui croient que c'est ma voix qui rit.

Jésus avait la tête penchée; sur le dos ses longs cheveux blonds pendaient en arrière, sur sa tunique bleue qui lui enveloppait les pieds; il descendait ainsi regardant les mondes qui roulaient autour d'eux dans l'immensité.

Satan, à cheval sur une sphère, regardait le vide ouvert sous lui, mais son âme était plus large que son abîme et sa douleur plus profonde.

La tête baissée, ses narines gonflées se relevaient jusqu'au milieu de sa figure livide; ses yeux, à demi fermés, ne laissaient passer qu'une

flamme rouge, dévorante comme du feu ; ses cornes passaient à travers les nuages, qui flottaient sur la terre comme un tapis bleu que feraient onduler les enfants.

L'auréole du Christ, passant à travers les gorges des montagnes, argentait la neige comme le soleil.

Au milieu des ténèbres, ils entendirent une voix qui s'élevait vers le ciel comme un choc des flots ; la voix était confuse, immense, on eût dit un muet en colère qui balbutie et écume de rage ; c'était la terre qui parlait.

— Ah ! c'est une malédiction ! dit Satan, je suis chez moi.





V

Ils s'arrêtèrent dans la campagne, au cimetière d'un village, et s'assirent sur une pierre brisée, verdâtre, couverte de mousse, toute tapissée de verdure.

C'était la nuit, l'été, à mi-côte, près du bois, où les feuilles frémissaient quand l'oiseau revenait à son lit, emportant à son bec un morceau de viande déterré des champs; leurs feuilles argentées par la lune, belle et pure sur son fond d'étoiles, frémissaient doucement, comme si une bouche disant des mots d'amour eût parlé; alentour le vent soufflait sur les fleurs qui se penchaient sur l'herbe pleine de rosée et de parfums; le vent roulait dans l'air comme un doux soupir échappé des lèvres et qui part, il faisait remuer l'ombre des cyprès parlant bas dans leurs feuillages aux tombes couchées à leurs pieds; quelque chose de suave comme un regard et d'embaumant comme un baiser parcourait les bois, se couchait sur la pelouse, s'agitait aux branches des arbres et s'étendait dans l'air; on eût dit une âme qui s'était couchée sur la terre.

Pas un bruit, pas un murmure, rien du monde que les morts qui dormaient sous les fleurs.

L'herbe était haute et nourrie; la terre, couverte de parfums, de verdure, d'ombrages, de silence et de repos, était tiède et chaude; les morts dormaient sous des linges parfumés.

— Oh ! la belle nuit d'été, silencieuse, et avec ses étoiles, sa lune blanche, son tapis vert, ses fleurs jaunes dont l'odeur s'échappait comme des haleines embaumées ! et là. le repos, la tombe, les morts.

Le néant et des fleurs.

— Oh ! je t'aime, dit le Christ, douce et pleine d'harmonie, tranquille en ton sommeil, dormant comme un enfant; c'est ainsi que je t'ai vue de mon calvaire, à mon dernier soupir, et souriant dans mon agonie en contemplant l'éclat dont mon père t'a ornée.

— Prête l'oreille, fils de Dieu, écoute et dis-moi ce que tu entends.

Dis, entends-tu les chevaux qui hennissent et secouent leurs mors blancs d'écume et qu'ils mâchent en frappant du pied ? Ils vont partir pour une course qui dure depuis six mille ans : c'est la guerre. Entends-tu les empires qui s'écroulent, les croyances qui tombent comme les empires et s'éboulent comme les temples ? Entends-tu les cris, les malédictions ? entends-tu la faulx qui passe sur les hommes et qui coupe ? L'herbe crie sous sa lame d'acier, mais la faulx coupe toujours.

Regarde et dis-moi ce que tu vois.

Au loin une plaine, blanche d'ossements; cinq mille villes brûlées! Regarde comme la flamme s'allonge, c'est moi qui incendie la moitié du globe. Tiens ! voilà quatre millions d'hommes, les chevaux leur marchent sur la tête et ils ont des cadavres jusqu'au poitrail. Tiens, regarde ! voilà tes églises où l'on danse, où l'on rit, où l'on boit; l'autel sera la table du festin et le calice la coupe où ruisselleront les vins. Voilà la luxurieuse Asie qui s'enivre de ses parfums et s'endort comme une sultane ivre; l'Afrique mourant de faim dans son désert ; l'Amérique brûlée par son soleil, jeune mais esclave, et le dos déjà cassé comme un vieillard ; et l'Europe comme une folle faisant tourner ses machines et disant qu'elle te méprise.

— Mon père ! mon père !

— Je suis un puissant empereur, n'est-ce pas ? et puis j'ai inventé des jouissances que tu n'avais pas créées, cent fois plus voluptueuses; elles tuent, et ils meurent comme toi, le sourire sur les lèvres. J'ai pour moi l'ambition hâve, au teint jaune, à la face maigrie, que j'ai placée comme le portier à la porte des palais et le soldat qui mange les empires; et l'orgueil, ce noir corbeau qui s'abrite dans tous les cœurs et qui parle par toutes les bouches, l'orgueil vide comme le

désert, fort comme l'océan, grand comme toi; et l'envie, et la colère aux mille cris, qui d'un coup de poing broie le monde; et la luxure rieuse et nue, se cachant dans les trous et se vautrant à l'aise sur ses coussins de satin, appelant tous, les jeunes et les vieux, impérieuse et stupide, brute et souveraine.

Et j'ai l'or aussi, l'or qui brille, l'or qui fait plus que le ciel, qui donne tout, la vertu, les trônes, la gloire; l'or qui reluit aux couronnes, aux titres, aux dignités; l'or qui roule, qui parle, qui chante, qui applaudit, qui vous rend fort et grand; l'or pour qui l'on travaille, pour qui l'on se damne; l'or que l'avarice en haillons contemple en souriant dans son galetas. Car dans ses sacs il a le monde tout entier, il le possède à lui seul, ses délices et ses voluptés, puisque, avec cela, il peut tout acheter : vertu, gloire, empires, et les empires les plus grands, les femmes les plus belles, les voluptés les plus inouïes.

Satan s'arrêta haletant, il regardait le Christ, l'œil en feu et la poitrine oppressée.

C'est que tout cela est beau, beau comme la tempête, grand comme le néant.

LE CHRIST

— Eh quoi ! jamais de repos, toujours la guerre et le sang qui fume ! toujours des cris, toujours l'ouragan qui tourbillonne et roule ! Le monde, sous ton empire, devrait être las de ses cris, de ses convulsions, étourdi de ses blasphèmes, de ses cris de douleur.

— Et ne vois-tu pas que sa vie maintenant n'est plus qu'un long râle qu'elle s'efforce de pousser depuis mille ans que, monté sur la terre, je lui fais ployer les reins comme un cavalier qui fatigue son cheval ? et sa course ne sera finie que quand, épuisée sous moi, l'écume à la bouche et se roulant sur elle-même, la même chute nous emportera tous deux dans le large sein de la mort éternelle.

— Eh quoi ! pour son bonheur, j'aurai vainement semé sur elle

le baume de mes souffrances et de mes larmes ? Ces germes de Dieu qui reposaient dans le sillon de la foi, se sont séchés au souffle brûlant que tu as versé sur la terre ? Eh quoi ! les anges pleureraient-ils dans mon paradis, en voyant leurs frères qui leur tendent vainement les bras ?

Après avoir tant marché, tant couru, tant chancelé, après s'être déchiré comme un fou, pauvre monde, tu n'aurais pas le repos de la fleur qui, fanée le soir, dort dans son calice ? du jour fatigué qui sommeille dans la nuit ? Humanité, si longtemps voyageuse, errante dans le désert de la vie, toi dont l'horizon vide s'élargissait de plus en plus dans ton long voyage, ne trouveras-tu pas une oasis où tu puisses enfin désaltérer ta gorge séchée par la poussière des empires et fermer tes yeux brûlés du soleil ?

La bouche du Christ se pencha vers la terre, et l'haleine qui s'en échappait la ravissait d'un souffle céleste. Les arbres se balançaient mollement, et leurs feuilles, agitées par les vents, frémissaient au clair de lune, comme un cœur plein d'amour qui murmure tout bas en tremblant, le soir, des mots d'une langue mystérieuse et qu'une bouche aimée lui a appris à chanter.

Mais bientôt ils s'arrêtent, tout cesse ; un souffle de mort plane sur la contrée ; le firmament, si blanc, si bleu, semble illuminé par l'éclat d'un incendie de l'enfer ; les tombes s'entr'ouvrent, leur couvercle se soulève, et on voit, couchés dans leurs linceuls, la tête sur la poitrine, les bras en croix, les morts qui dorment.

Et ils remuent d'abord doucement, comme un enfant qui sort de ses rêves et s'éveille en souriant. Eux aussi se lèvent à demi, mais, graves et froids, ils défont lentement leur linceul et dressent leur tête de squelette que réchauffe mollement ce vent de la nuit tiède et parfumé.

Pourquoi se réveillent-ils donc ? qui les a appelés ? leur sommeil était si profond ! Rien là dedans, sous la terre ; seulement parfois les vers leur montent jusqu'à la poitrine et ils se retournent.

Mais c'est Satan et ils le connaissent tous, tous. Oh oui, sa grimaçante figure leur est apparue à leur chevet, effrayés ils ont fermé les yeux et se sont donnés à lui; et maintenant il les appelle, car, voluptueux empereur, assis sur un tombeau, il aime à voir ses sultanes danser quand la mort, ce joyeux ménétrier, accompagne de son rebec leurs pas saccadés.

CHŒUR DES JEUNES FILLES

I

Ah ! qu'il fait chaud dans ce lit-là ! on y étouffe, le sommeil est lourd et pesant.

Depuis quand dormons-nous ? il y a longtemps, n'est-ce pas ? car je sens mes membres qui se sont usés sur les planches.

Où sont les fleurs qui entouraient notre couche, quand nous nous sommes endormies ? car il me semble qu'on chantait et qu'on jetait des fleurs.

Où est mon oiseau qui roucoulait sous les branches du verger ? où est le lac qui résonnait si bien, au clair de lune, des sons de la guitare qui allaient mourir au loin sur la surface plane des eaux argentées ?

Où est le beau soleil qui faisait en se couchant des cercles jaunes, rouges et bleus, dans les coins du jardin, quand les arbres touffus donnaient au fond une grande masse noire de verdure et d'ombrage ?

Où sont nos robes de fêtes ? Mais elles sont usées, la terre les a gâtées; secouons-la, car nous allons danser. Mes sœurs, à la danse ! j'entends le musicien qui joue du violon et qui bat la mesure en broyant quelque chose comme des verres brisés, dansons

2

Et cependant je voudrais m'asseoir sur cette herbe, me mouiller dans sa rosée, car j'ai chaud, ma peau brûle; mais je n'ai plus de peau et il n'y a que mes colliers et mes pendants d'oreilles qui résonnent sur ma poitrine quand je m'avance. Mes sœurs, où est donc celui qui nous souriait ? l'avez-vous vu ? dort-il comme nous ?

Où sont nos amours, nos fleurs, nos parfums, nos soupirs du soir ?

Où est la tonnelle de jasmin où il m'embrassa ?

Où est le bal enivrant, avec ses flots de lumière et ses éclats d'or ?

Où est la vie ?

Mais voilà la danse.

Dansons !

3

Non ! laissez-moi, je voudrais savoir combien j'ai dormi sans m'éveiller.

Il m'a semblé cependant qu'on s'asseyait sur moi, et qu'on pleurait; étaient-ce des larmes ou les gouttes d'eau de la tempête ?

On nous entraîne.

Dansons !

Et ils allèrent ainsi longtemps.

Qui aurait pu mesurer en effet la longueur de cette course, faite par un dieu et un démon !

Au delà des mers, bien loin, ils s'arrêtèrent.

Le fils de Dieu était triste, il avait dans l'âme une peine infinie, douce et vaste comme son cœur; les larmes qui tombaient de l'azur de ses yeux répandaient un parfum céleste comme la pluie d'été qui embaume la terre et la fait respirer des zéphirs de fleurs.

Satan avait abattu un moment son regard, mais quand il se releva, le Christ sentit qu'il devait brûler les âmes. On entendait battre quelque chose sous sa poitrine creuse, mais ce n'était que le vent des déserts qui passait dans son corps et sortait en râle sous ses dents noircies.

Une voix douce comme le battement d'ailes de la colombe, comme la brise amoureuse se berçant sur les vagues bleues des mers du Sud, comme le bruissement de la feuille verte, comme le ruisseau sur la mousse, comme l'air berçant les fleurs au clair de lune, s'échappa vers les nues, monta au ciel et ne laissa derrière elle qu'un sillon d'harmonie, qui vibra longtemps et mourut lentement comme le soleil doré qui se couche derrière les vagues.

4

O mes séraphins, ô mes anges aux ailes d'azur, aux joues blanches, à moi, mes saints ! O mon paradis, si plein d'amour qu'il fume comme l'encensoir !

Oh ! chantez sur vos harpes d'or, ne vous lassez pas, car puissiez-vous faire descendre jusque sur la terre vos célestes mélodies, pour ranimer la foi fanée comme une fleur qui a trop vécu. Que de vos lèvres découlent les choses qui ravissent et fassent aimer ! Que de votre cœur s'épanche un parfum qui embaume les âmes et les endorme dans l'amour !

Et aussitôt, un cri, comme le serpent qui siffle et mord, comme la tempête qui hurle et écume, comme l'ouragan déracinant les montagnes et les roulant sur le monde, comme le souffle du désert qui bondit sur son lit de feu, sortit de la poitrine du démon, vibrant comme la nue qui éclate.

Et ce cri-là n'eut point de fin; ce fut un océan toujours agité, toujours immense dans sa colère et ses sanglots, un océan sans fond

et sans rivage, se roulant sur lui-même, tournant sur lui-même, se déchirant lui-même comme un Dieu en démence.

Et ce cri n'eut pas d'écho; il allait toujours se briser sur les rochers arides, qui lui en rapportaient les sons et le faisaient monter au ciel en rage écumeuse.

Satan parlait.

5

A moi, le monde ! à moi, la mort et la vie, les empereurs et les peuples, les empires et les nations ! Peuples, soulevez vos linceuls; empires, soulevez vos ruines; empereurs, soulevez vos cerceuils embaumés et pourris, venez nous dire ce que c'est que la vie, ce que vaut un peuple, ce que vaut une couronne, combien il faut de vers et de siècles pour manger l'un, combien il faut de minutes pour broyer l'autre; vous avez vécu et vous êtes morts maintenant !

Peuples, où sont vos noms effacés par le sable qu'à soulevé la tempête, tempête qu'en ont effacé tant d'autres ?

Rois, où sont vos couronnes emportées aussi par l'haleine de la mort ?

Venez aussi, hommes de la terre; dites-moi où sont vos passions, vos vertus ? passées comme vos fleurs, vos palais, vos gloires et vos cendres !

Et vous, femmes, où sont vos cœurs pleins d'amour, vos cœurs, pourris aussi avant la dentelle de vos vêtements ?

Et quand vous serez tous là, vous me direz ensuite ce que c'est que la mort, ce que vous pensez depuis tant de siècles endormis sous le monde qui palpite sur vos têtes, comme une victime qui tressaille encore à son agonie.

Vous me direz chacun où sont parties vos âmes, et si elles viennent parfois visiter la boue qui les a contenues.

LA DANSE DES MORTS

Dans un désert immense rouge et brûlant comme un incendie, la Mort, assise sur-elle-même, la tête appuyée sur ses genoux et la mâchoire reposant dans ses mains osseuses, la Mort, comme un faucheur vers le soir, chantait.

D'abord un vaste soupir passa sur ses dents et elle dit :

CHANT DE LA MORT

I

La nuit, l'hiver, quand la neige tombe lentement comme des larmes blanches du ciel, c'est ma voix qui chante dans l'air et fait gémir les cyprès en passant dans leur feuillage.

Alors je m'arrête un instant dans ma course, je m'assieds sur les tombes froides, et tandis que les oiseaux noirs voltigent à mes côtés, tandis que les morts sont endormis, tandis que les arbres se penchent, tandis que tout pleure ou tout dort, mes yeux brûlés regardent les nuages blancs qui se déploient et s'allongent au ciel, comme des linceuls qu'on étendrait sur des géants.

Oh ! combien de nuits, de siècles et d'années se sont ainsi passés !

J'ai tout vu naître et j'ai tout vu périr.

A peine si je compte les brèches que chaque génération apporte sur ma faulx ; je suis éternelle comme Dieu, je suis la nourrice du monde, qui l'endort chaque soir dans une couche chérie. Toujours mêmes fêtes et même travail ; chaque matin je pars, et chaque soir je reviens, tenant dans un pan de mon linceul toute l'herbe que j'ai fauchée, et puis je la jette aux vents.

2

Quand les vagues montent, que le vent crie, que le ciel éclate en sanglots et que l'océan, comme un fou, se fait une colère, alors, quand tout tourbillonne et hurle, je m'étends sur les flots écumeux, et la tempête me berce mollement comme une reine dans son hamac. L'eau de la mer rafraîchit pour quelques jours mes pieds brûlés par les larmes des générations passées qui s'y sont cramponnées pour m'arrêter.

Et puis quand je veux que tout cesse, quand cette colère commence à m'endormir comme des chants, d'un coup de tête je l'apaise, et la tempête, si superbe, si grande, n'est plus, comme les hommes, les flottes et les armées qu'elle remuait sur son sein.

3

J'ai marché du sud au nord, du levant au couchant; j'ai passé par l'Inde et les Allemagnes, j'ai traversé les mers, les fleuves, les forêts, les déserts; et j'ai tout fauché, abattu, brisé, trônes, peuples, empereurs, pyramides, monarchies. Car cite-moi une vague de l'océan, une parole de haine ou d'amour, un cri, un regard, un vol d'oiseau, un empire, un peuple, une renommée, une couronne, toutes choses vaines et d'un jour, écloses le matin, flétries le soir, qui ne soient effacées partout où j'ai passé. La terre a des germes de vie, des prémisses de mort.

4

Tout est venu me trouver, les uns de bonne heure, les autres plus tard; bien d'autres m'ont appelée et sont accourus d'eux-mêmes.

Que de choses sont venues se briser sur ma poitrine ! que d'amours s'y sont rejoints ! que de bonheur y a éclos ! que de malédictions y ont retenti !

Comme j'ai marché ! comme j'ai couru ! parfois j'en ai la tête étourdie et la poitrine oppressée.

Qu'ai-je aimé de tout ce que j'ai vu, trônes, peuples, amour, gloires, deuil, crimes et vertus ? Rien, que mon linceul qui me couvre !

5

Et mon cheval ! mon cheval ! oh ! comme je t'aime aussi !

Comme tu cours sur le monde, comme ton sabot d'acier retentit bien sur les têtes que tu broies dans ton galop, ô mon cheval !

Ta crinière est droite et hérissée, tes yeux flamboient, et tes crins plient sur ton cou quand le vent nous emporte tous deux dans notre course sans limites ; jamais tu ne te fatigues ; pas de repos, pas de sommeil pour nous deux.

Tes hennissements, c'est la guerre ; tes naseaux qui fument, c'est la peste qui s'abat comme un brouillard.

Et puis tu cours si bien, quand je jette mes flèches ! tu abats si bien, avec ton poitrail, les pyramides et les empires, et ton sabot si bien casse les couronnes !

Comme on te respecte, comme on t'adore !

Les papes pour t'implorer te jettent leur tiare, les rois leurs sceptres, les peuples leurs malheurs, les poètes leur renommée, et tout cela tremble et s'agenouille ; et toi tu galopes, tu bondis, tu marches sur les têtes prosternées.

Chaque jour nous recommençons tous deux la même route, nous allons tous deux dans la même arène.

Et nous allons toujours courant sur le même chemin, et tout se prosterne à notre passage ; et, penchée sur tes crins, sur ton cou qui s'allonge, je n'entends que le vent qui siffle à mes oreilles et fait résonner ma faulx et mes flèches suspendues à ta croupe, et les cris de la terre qui montent jusqu'à nous, et le bruit régulier de ton sabot d'acier qui frappe.

O mon cheval ! toi, tu es le seul don que m'ait fait le ciel quand

il m'a vu vieux. Tu as le jarret de fer et la tête de bronze, tu cours tout un siècle comme s'il y avait des aigles dans les plis de tes cuisses, et puis, quand tu as faim, tous les mille ans, tu manges de la chair et tu bois des larmes.

O mon cheval, je t'aime comme la mort peut aimer !

6

J'ai vu souvent des enfants jouer avec des fleurs, des amants vivre perdus dans les bras de leurs maîtresses, des rois engraisser d'orgueil sous leur manteau royal, des siècles heureux d'eux-mêmes et fiers de leur immense conception, et j'ai tout pris d'un seul coup; les fleurs, les enfants, les amours, les rois, les trônes, les siècles, tout cela est passé, fané, envolé comme la poussière de la route où je cours.

Quand je vois de la fraîcheur, de la jeunesse, une jeune fleur, une jeune fille à faner, je fane la fleur et la fille; les roses mortes me donnent les plus doux parfums.

A moi les sanglantes mêlées, quand la bataille hurle et que le sang ruisselle; à moi les peuples se traînant dévorés par la peste au teint vert, à la dent âcre et aux convulsions de damnés; à moi les joies de l'agonie, car j'ai mes voluptés comme on a l'existence.

J'ai passé et j'ai vu des générations naître et mourir; j'ai entendu l'écroulement des monarchies et des trônes, les vagues du peuple en colère, qui ont monté et se sont apaisées; j'ai entendu des cris, des malédictions, des soupirs, des blasphèmes; tout cela se confond dans une vaste harmonie qu'on appelle le monde et dont la dernière note est mon nom.

7

Il y a si longtemps que je vis ! j'ai tout vu. Oh ! que je sais de choses, que je renferme des mystères et des mondes à moi !

Parfois, quand j'ai bien fauché, bien couru sur mon cheval,

quand j'ai bien lancé des traits de tous côtés, la lassitude me prend et je m'arrête.

Mais il faut recommencer, reprendre la course infinie qui parcourt les espaces et les mondes ; c'est moi qui passe emportant les croyances avec les gloires, les amours avec les crimes, tout, tout ; je déchire moi-même mon linceul, et une faim atroce me torture sans cesse, comme si un serpent éternel me mordait les entrailles.

Et si je jette les yeux derrière moi, je vois la fumée de l'incendie, la nuit du jour, l'agonie de la vie ; je vois les tombes qui sont sorties de mes mains et le champ du passé si plein de néant.

Alors je m'asseois, je repose mes reins fatigués, ma tête alourdie qui a si besoin de sommeil, et mes pieds lassés qui ont si besoin de repos ; et je regarde dans un horizon infini, rouge, immense, où l'œil se perd, car il n'a point de bornes, il va toujours et s'élargit sans cesse. Je le dévorerai comme les autres.

Quand donc, ô Dieu, dormirai-je à mon tour ? quand cesseras-tu de créer ? quand pourrai-je, comme un fossoyeur, m'endormir sur mes tombes et me laisser balancer ainsi sur le monde au dernier souffle, au dernier râle de la nature mourante aussi ?

Alors je jetterai mes flèches et mon linceul ; je laisserai partir mon coursier, qui paîtra sur l'herbe des pyramides, qui se couchera dans les palais des empereurs, qui boira la dernière goutte d'eau de l'océan, et qui humera la dernière vapeur du sang.

Il pourra tout le jour, toute la nuit, pendant tous les siècles, errer au gré de son caprice, franchir d'un bond depuis l'Atlas jusqu'à l'Himalaya, courir, dans son orgueilleuse paresse, depuis le ciel jusqu'à la terre, s'amuser à troubler la poussière des empires écroulés, courir dans les plaines de l'océan desséché, bondir sur la cendre des grandes villes, humer le néant à pleine poitrine, s'y étaler et y bondir à l'aise.

Et puis, lassé peut-être comme moi, cherchant un précipice où te jeter, tu viendras, haletant, t'abattre au bout de ta course devant l'océan de l'infini ; et là l'écume à la bouche, le cou tendu, les naseaux vers l'horizon. tu imploreras comme moi un sommeil éternel où tes

pieds en feu puissent se reposer, un lit de feuilles vertes où tes paupières calcinées puissent se clore, et attendant, immobile sur le rivage aride de l'existence, tu demanderas quelque chose de plus fort que toi pour te broyer d'un seul coup ; tu demanderas d'aller rejoindre la tempête apaisée, la fleur fanée, le cadavre pourri ; tu demanderas le sommeil, car l'éternité est un supplice et le néant se dévore.

Oh ! pourquoi sommes-nous venus ici ? quelle tempête nous a jetés dans l'abîme ? quelle tempête nous rapportera vers les mondes inconnus d'où nous venons ?

Mais avant, ô mon coursier, tu peux courir encore, tu peux flatter ton oreille du bruit des choses que tu broies ; ta course est longue, du courage ! Longtemps tu m'as portée, un plus long temps se passera, et nous deux nous ne vieillissons pas ; les étoiles pâlissent, les montagnes s'affaissent, la terre s'use sur ses axes de diamant, nous deux seuls nous sommes éternels ; le néant vivra toujours.

Aujourd'hui tu peux te coucher à mes pieds, polir tes dents sur la mousse des tombeaux, car Satan m'ordonne et un pouvoir dont je ne connais que la force m'enchaîne à sa volonté ; les morts vont se réveiller.

C'est un spectacle de Dieu et qui me rappellera ma jeunesse, ma journée d'hier et ma journée de demain.

8

Satan, je t'aime ! toi seul tu comprends peut-être mes joies et mes délires ; mais, plus heureux, un jour quand le monde ne sera plus, tu pourras te reposer comme lui et dormir dans le vide.

Et moi qui ai tant vécu, tant travaillé, qui n'ai eu que de chastes amours et d'austères pensées, il faudra durer ; l'homme a le tombeau, la gloire a l'oubli, le jour se repose dans la nuit, mais moi !...

Et je suis seule dans ma route parsemée d'ossements, bordée de ruines !

Les anges ont leurs frères, les démons aussi ont leurs compagnons

d'enfer; mais moi, toujours le même bruit de ma faulx qui coupe, de mes flèches qui sifflent, de mon cheval qui galope; toujours le bruit de la même vague qui vient mordre le monde.

SATAN

Tu te plains, la plus heureuse des créatures du ciel, la seule qui soit grande, belle, immuable, éternelle comme Dieu, la seule qui puisse l'égaler, ô toi qui un jour l'abattras à ton tour, quand tu auras terrassé l'univers sous les pieds de ton cheval !

Et alors, quand Dieu ne sera plus, quand le firmament s'échappera de tous côtés, que les étoiles courront éperdues, que les âmes sorties de leur séjour erreront dans l'abîme, s'entre-choqueront, se briseront avec des soupirs et des sanglots, alors, pour toi que de délices !

Tu iras siéger sur le trône éternel du ciel et de l'enfer, tu pourras abattre les mondes d'étoiles et de planètes, les astres, tous les ciels, tous les mondes; tu pourras lâcher ton cheval dans les prairies d'émeraudes et de diamants, tu pourras lui faire une litière avec les ailes que tu auras arrachées aux anges, et le couvrir de la robe azurée du Christ; tu pourras broder sa selle avec toutes les étoiles du firmament, et puis tu le tueras. Et puis, quand tu auras tout brisé, qu'il n'y aura plus qu'un grand vide, que tu auras déchiré ton cercueil, cassé tes flèches, alors tu te feras une couronne de pierres avec la plus haute montagne du ciel, et tu te lanceras dans l'abîme; ta chute dût-elle durer un million de siècles, tu mourras, car le monde doit finir, tout excepté moi; je serai plus éternel que Dieu, je dois vivre pour former le chaos d'autres mondes.

LA MORT

Tu n'as pas comme moi, ce vide et ce froid de mort qui me glace.

SATAN

Non, mais c'est une fièvre ardente et sans relâche, c'est une lave qui brûle les autres et qui me dévore.

Toi, au moins, tu n'as qu'à abattre ; mais moi je fais naître et je fais vivre, je dirige les empires, je domine dans les affaires de l'État et du cœur.

Voilà un homme vertueux, qui fait parler de ses aumônes, de son front calme, de sa tenue modeste ; c'est que, le matin, la Vanité est venue le trouver dans son lit, au réveil d'une mauvaise digestion, et qu'il a résolu d'être sobre.

Un autre soupire après une femme, l'enlève, la viole et puis la laisse ; c'est l'Amour et puis la Pudeur qui m'ont rendu service.

Ici, c'est une femme bonne, sage ; mais son cœur est sec, son esprit borné.

Là, c'est un poète, un grand homme, un être qui chante au brouillard et s'enrhume ; le pauvre fou ! je lui ai donné le génie, et il se tue.

Et puis il faut que je sois partout ; après avoir quitté la robe étincelante de pierreries d'une duchesse usée, je prends l'habit modeste de la fille du peuple que séduit le grand seigneur, je fais résonner l'argent, briller les diamants, retentir les noms ; je chuchotte aux femmes, aux poètes, aux ministres, des mots d'amour, de gloire, d'ambition ; à la fois je suis chez Messaline et chez Ninon, à Paris, à Babylone. Si on découvre une île, j'y saute le premier ; un roc perdu dans les mers, j'y suis avant les deux hommes qui s'y entr'égorgeront pour se le disputer. En même temps, je m'étale sur le sofa usé de la courtisane et sur la litière parfumée des empereurs.

La haine, l'envie, l'orgueil, la colère, tout cela sort à la fois de mes lèvres ; la nuit et le jour je travaille. Tandis qu'on brûle les chrétiens, je me vautre avec la volupté dans les bains de rose, je cours sur les chars, je me désespère dans la misère, je rugis dans l'orgueil.

Enfin, j'ai fini par croire que j'étais le monde et que tout ce que je voyais se passait en moi.

Parfois je suis fatigué, je deviens fou, je perds mon bon sens et je fais des sottises à faire rire de pitié le dernier de mes démons.

Et moi non plus, personne ne m'aime, ni le ciel dont je suis le

fils, ni l'enfer dont je suis le maître, ni la terre dont je suis le Dieu ; toujours des tourmentes, des convulsions, de la rage, du sang, de la frénésie; jamais non plus mes yeux n'ont de sommeil, jamais mon âme n'a de repos.

Toi, au moins, tu peux reposer ta tête sur la fraîcheur les tombeaux, mais moi, j'ai les clartés des palais, les sombres malédictions de la faim et la fumée des crimes qui monte au ciel.

Ah! je suis châtié par le Dieu que je hais; mais je sens que j'ai l'âme plus large que sa colère, je sens qu'un de mes soupirs pourrait aspirer le monde tout entier et le faire passer dans ma poitrine, où il brûlerait comme je brûle.

Quand donc, Seigneur, ta trompette sonnera-t-elle?

Il me semble qu'une large harmonie planera alors sur les collines et les océans, car je souffrirai avec le monde tout entier, les cris et les sanglots apaiseront le bruit des miens.

Satan se tut, la Mort, béante, venait de se lever à ces derniers mots sur ses jambes jaunies.

Un linceul tombait en larges replis derrière elle et couvrait à peine une peau livide et terreuse, sa tête était chauve, ornée, derrière, d'une seule mèche de cheveux rouges; ses yeux étaient fixes et dévorants, son front reluisait comme le cuivre, sa voix était douce et fatiguée; on eût dit une vieille mère qui rappelait à elle ses enfants.

Elle ouvrit les dents et poussa un hideux soupir, comme le bâillement d'une tombe qui se referme; elle étendit ses bras amaigris, avec douleur, baissa la tête sur la poitrine osseuse dont la peau transparente laissait voir palpiter quelque chose comme un serpent qui se roule.

Satan était immobile comme la statue du désespoir, regardant la plaine, l'horizon et le ciel en feu, et comme bouffi d'une colère morne et terrible.

Le fils de Dieu, aussi, avait la tête penchée sur sa robe azurée; ses cheveux d'or pendaient sur ses épaules blanches, ses yeux étaient remplis de larmes d'argent, pensant sans doute à son paradis, à ses

saints, à ses vierges, à l'amour infini qui embrasse les âmes dans ses rayons, à son père appuyé sur des nuages d'or, à sa mère pleine de divinité et source de poésie et de grâces, d'où découle ce qui est du ciel.

Rempli d'une mélancolie sublime, pleine de mélodie et de chants de l'âme, il se taisait.

Dans ce désert rouge, sans limites, sous cette atmosphère qui semblait une exhalaison embrasée de l'enfer, on n'entendait que les soupirs échappés de ces trois poitrines, et on eût dit que le monde, pris d'une immense et vague envie de la mort, allait pleurer.

Mais soudain l'immensité se peupla de fantômes, et de vaporeuses formes se dessinèrent dans les abîmes.

On vit s'élever de hideux squelettes, qui sortaient du sein de la terre, tout effrayés de leur réveil.

D'abord, ils levaient lentement la tête, se dressaient sur eux-mêmes, puis se levaient et marchaient; étonnés, ils allaient ainsi au hasard, aveugles et stupéfaits; on en voyait qui traînaient après eux un morceau de velours en lambeaux, d'autres s'appuyaient sur leurs sceptres pourris; il y en avait qui portaient la main à leur tête pour chercher leurs couronnes, mais ils n'y trouvaient qu'un crâne nu et froid.

— Ce sont les rois, dit la Mort.

Un d'eux se mit à dire :

LE ROI

J'ai dormi longtemps, mais je me réveille, car le soleil dore ma tente, mes gardes se sont relevés trois fois depuis l'aurore, mes chevaux blancs piaffent avec leurs fers d'argent, ils hennissent d'impatience, ils aspirent à pleine poitrine l'odeur des combats et la vapeur des camps. Depuis longtemps douze jeunes filles d'Ionie, aux seins d'émail, aux bras d'ivoire, aux doigts de rose, font brûler dans des cassolettes les essences d'Asie que trois flottes ont été me chercher dans le Gange;

depuis longtemps on a mis ma housse de peau de tigre sur les flancs de mon cheval de bataille.

J'entends les clairons qui résonnent et vibrent derrière la montagne, comme si un Dieu criait de collines en collines : à la guerre ! à la guerre ! Oui, levons-nous, allons, je veux aujourd'hui marcher sur des cadavres ; je veux que ma cavale ait du sang jusqu'au poitrail ; je veux ce soir me faire un monceau de têtes qui dira aux siècles suivants : il a passé là !

Mais où sont donc mes Numides basanés, mes douze Perses qui me tenaient l'étrier, mes trente eunuques de Syrie qui m'offraient des parfums à mon passage, et qui se baissaient si bas qu'on eût dit un tapis noir.

Eh quoi ! je ne vois plus ni les tentes, ni les hommes, ni les étendards de soie ; la plaine est vide, est-ce que tout est fini et que je suis vainqueur ?

Le squelette chancelait, tournait de tous côtés et disait :

J'ai conquis les Indes, le pays du soleil, l'Afrique, où j'ai passé comme la tempête sur l'océan ; j'ai été depuis les glaces du Nord jusqu'aux confins des mers de feu, où l'eau brûle comme la lave ; je suis le maître du monde ; il ne me reste plus que cette bataille, et puis, quand j'aurai tout gagné, je me ferai ciseler un trône dans les Alpes et de là je siégerai sur le monde.

LA MORT

Hâte-toi ! hâte-toi !

LE ROI

Qui es-tu, fantôme ?

LA MORT

Je ne suis pas un fantôme, c'est toi qui es le fantôme que mon souffle va faire évanouir.

LE ROI

Est-ce l'image d'un conquérant qui vient me trouver sur mon trône ?

LA MORT

Ton trône ? je m'en servirai pour faire les planches de ton cercueil.

LE ROI

Arrière, spectre hideux ! laisse-moi m'endormir sur mon lit de roses, me laisser bercer dans mon hamac fait avec les cheveux de mes femmes, tandis que tout ne forme qu'un concert pour chanter les louanges du maître du monde.

LA MORT

Arrière, vermisseau que je veux écraser sous mes pieds, toi, ta couronne et tes empires ! Je suis la Mort.

Le squelette se traîna sur les genoux en pleurant des larmes amères, et d'immenses gémissements sortaient de sa poitrine creuse.

— Grâce ! grâce ! je n'ai pas assez vécu. J'étendrai ton empire sur toute la terre, je ferai du monde une plaine vide où il n'y aura que moi pour boire l'eau des ruisseaux, pour cueillir les fleurs, pour dormir sous les arbres. Pitié ! pitié !

— Tu trembles, disait la Mort, en le prenant par les cheveux, et le traînant après elle sur les genoux, à travers le sable et les rochers, j'irai m'asseoir à ta table, embrasser tes concubines, boire tes vins, m'essuyer la bouche avec ton manteau, et casser tes coupes de diamants avec ton sceptre.

— La vie ! la vie ! répétait-il.

— Eh bien, meurs! dit la Mort, en le repoussant au loin avec un rire de tonnerre.

La peau livide de sa bouche se releva des deux côtés et laissa voir une mâchoire aiguë et tranchante.

Une cohorte de squelettes, montés sur des chars, s'avançait en courant avec de grands cris de joie et des éclats de triomphe. Derrière eux pendaient des armes brisées, des couronnes de laurier, dont les feuilles jaunies et desséchées s'en allaient rapidement avec la poussière et les vents.

— Tiens, voilà Rome l'éternelle qui marche en triomphe, dit Satan. Son Colisée et son Capitole sont deux grains de sable qui lui ont servi de piédestal, mais la Mort a fauché dans le bas et la statue est tombée.

Écoute ! En tête est Néron, ce fils chéri de mon cœur, le plus grand poète que la terre ait eu.

Néron courait sur un char traîné par douze squelettes de chevaux, le sceptre dans ses mains, il frappait leurs croupes osseuses; debout, son linceul ondulait et flottait en larges plis; il tournait ainsi dans la carrière, des cris à la bouche et les yeux en feu.

— Vite ! vite ! plus vite encore ! je veux que vos pieds brûlent le sable, que vos naseaux jettent une écume à blanchir vos poitrails Eh quoi ! les roues ne fument pas encore ! Entendez-vous les fanfares qui résonnent jusqu'à Ostie, les battements de mains du peuple, les cris de joie ? Tenez, voilà le safran qu'on jette à pleines mains et qui tombe dans mes cheveux, voilà le sable déjà mouillé de parfums. Oh ! comme mon char roule bien ! comme vos cous s'allongent sous vos rênes dorées ! Allons ! plus vite ! la poussière roule, mon manteau flotte, le vent parle et crie : triomphe ! triomphe ! Allons ! plus vite ! plus vite ! voilà qu'on applaudit, qu'on trépigne, qu'on s'agite; c'est Jupiter qui va dans le ciel. Vite ! vite ! encore plus vite !

Et son char semblait traîné par des démons, une vapeur noire et de la poussière de sang se mêlaient dans l'espace, sa course vagabonde cassait les tombes, et les cadavres réveillés se pliaient en deux sous les roues de son char.

Il descendit.

— Maintenant que six cents de mes femmes exécutent en silence des danses de Grèce, pendant que je baignerai dans les roses, dans ma

baignoire de porphyre, et puis elles viendront toutes avec moi, toutes, toutes.

Je les veux nues, sans diamants, sans parfums, sans voiles; je veux qu'elles forment un rond en dansant, qu'elles s'entrelacent, et que de tous côtés on voie leurs croupes d'albâtre passer et repasser et se plier mollement, comme le soir les roseaux de l'Inde dans l'eau amoureuse d'une mer parfumée.

Et je donnerai l'empire des mers, le Sénat, l'Olympe, le Capitole, à celle qui m'aimera le mieux, celle dont je sentirai le cœur battre sous le mien, celle qui saura mieux laisser prendre ses cheveux, me sourire et m'entourer de ses bras, celle qui saura mieux m'endormir de ses chants d'amour et puis me réveiller par des transports de feu, des convulsions inouïes et des morsures voluptueuses; je veux que Rome se taise cette nuit, que le bruit d'aucune barque ne trouble les eaux du Tibre, car j'aime à voir la lune se mirer dans ses ondes et les voix de femmes y résonner; je veux qu'un jour fait à mes draperies laisse passer des vents embaumés. Ah ! je veux mourir d'amour, de volupté, d'ivresse ! et tandis que je mangerai des mets que moi seul mange, et qu'on chantera, et que des filles nues jusqu'à la ceinture me serviront des plats d'or et se pencheront pour me voir, on égorgera quelqu'un, car j'aime, et c'est un plaisir de Dieu, à mêler les parfums du sang à ceux des viandes; et ces voix de la mort m'endormiront à table.

Cette nuit, je brûlerai Rome, cela éclairera le ciel et le fleuve roulera des flots de feu.

Le squelette s'arrêta longtemps, puis il releva la tête, fit claquer ses dents et reprit :

— Plus tard, je veux faire un plancher d'aloès sur la mer d'Italie et tout Rome viendra y chanter; les voiles seront de pourpre, j'aurai un lit de plumes d'aigle, et j'y tiendrai dans mes bras, à la vue du monde entier, la plus belle femme de l'empire, et on applaudira de voir les jouissances d'un Dieu. Alors la tempête grondera en vain sous moi, j'étoufferai sa colère sous mes pieds, et le bruit de mes baisers apaisera celui des vagues.

Le squelette s'arrêta plus longtemps encore. La Mort s'approchait de plus en plus.

— Eh quoi? Vindex se révolte, mes légions m'abandonnent· mes femmes fuient effrayées dans les galeries, tout pleure et se tait, le tonnerre seul fait entendre sa voix. Est-ce que je vais mourir?

LA MORT

A l'instant!

NÉRON

Et il faudra abandonner mes nuits pleines de voluptés, mes jours remplis de festins, de délices, de spectacles, mes triomphes, mes chars et la foule!

LA MORT

Tout! tout!

SATAN

Hâte-toi, maître du monde! on va venir, on va t'égorger; que l'empereur sache mourir!

NÉRON

Mourir? à peine ai-je vécu! oh! comme je ferais de grandes choses à faire trembler l'Olympe! je finirais par combler l'océan et à m'y promener dessus en char de triomphe. J'ai encore envie de vivre, j'ai besoin encore de voir le soleil, le Tibre, les champs, le cirque au sable d'or, ah! je veux vivre!

LA MORT

Je te donnerai un drap dans la tombe, un lit éternel plus doux et plus tranquille que tes coussins d'empereur.

NÉRON

Oui, je suis bien lent à mourir.

LA MORT

Eh bien, meurs !

Et elle l'emporta dans les plis de son linceul qu'elle secoua sur la terre.

SATAN

Tiens, là, plus loin, ce sont les philosophes mourant pour avoir le plaisir de se faire applaudir au dernier moment, comme ce squelette abîmé qui se pose pour attirer les regards de la foule; c'est une fille de joie ou un gladiateur.

Plus loin, voilà l'église, hideux corps sous sa chape dorée.

Le pape s'avance, usé par l'âge, corrompu de débauche, le dos voûté et la tête lourde. Il va mourir, il prie la Mort à deux genoux, jette sur ses pieds ses bénédictions, ses vœux, ses regrets, ses larmes, ses prières; il traîne ses cheveux blanchis dans la poussière. Vois comme sa voix tremble ! il a peur, le saint vieillard !

LA MORT

Non, non, quitte tes habits de pontife, ta tiare ornée de diamants; descends de ton trône souverain et viens dans mes bras. Depuis longtemps je t'appelle; tu te cramponnes aux barreaux de la foi, mais je t'en arrache, viens !

Dis adieu à ta haute église, que le pied de mon cheval abattra quelque jour en passant par-dessus; adieu pour toujours à ton Vatican, à ses fêtes, à l'encens, au peuple qui s'agenouillait dans les rues, aux voix menteuses et basses.

Tout ployait sous toi, s'abaissait à ton regard; le pèlerin venait du fond de son pays pour embrasser le cuir de tes sandales; mais moi, je suis un pèlerin qui vient de loin aussi, pour t'étreindre dans mes bras d'un amour qui dévore.

Son regard était plus atroce que ses paroles, la Mort était heureuse de tenir dans ses mains ce symbole vivant de l'éternité.

— Aucun ne pense à moi, dit le Christ, et pourtant j'ai souffert pour eux, j'ai pleuré des larmes de sang ! moi aussi, je suis mort pour eux, plein de la foi et de l'amour que j'ai versés comme la rosée sur les cœurs souffrants ! Tous ceux-ci sont perdus par leur grandeur, leur orgueil; la foi se trouve peut-être dans les hommes placés bas sur la terre, j'aime les mendiants.

LA MORT

Celui qui se traîne sur le ventre jusqu'auprès de cet autre étendu dans un linceul de velours, et qui tâche de le mordre à la poitrine, celui-là c'est le pauvre, dont la vie est faite de souffrance, la vertu d'orgueil et le cœur d'envie.

LE PAUVRE

Oh ! que ma vie est longue! mes bras sont fatigués de travail, il n'y a pas de vêtements pour mon corps, pas de plaisirs pour mon âme; je suis seul avec ma misère, mon envie; il faut résister à toutes les tentations, à toutes les tortures du corps et de l'âme. Qu'ai-je fait, mon Dieu !

SATAN

Tu fus vertueux ? Peux-tu prier le Dieu qui te fait souffrir ?

LE PAUVRE

Oh! la mort ! la mort ! je l'ai appelée longtemps, elle viendra.

SATAN

Abjure tes vertus comme tes haillons, l'un et l'autre font rougir dans le monde. Marche ! tu es pauvre, mais tu peux devenir riche. riche à millions, à rouler sur l'or.

LA MORT

Me voilà, infortuné ! tu m'as appelée, je suis venue; tes yeux

vont se fermer dans la nuit, tes bras vont se reposer, tes tentations et tes supplices, tout va finir; je suis la Mort, la porte commune d'où la vie s'élance à flots dans le néant.

LE PAUVRE

La mort ! sitôt ! Oh ! laisse, je pourrais peut-être devenir riche et vivre heureux; laisse-moi une minute de bonheur.

LA MORT

Mais tu te damnes pour l'éternité.

LE PAUVRE

Ce n'est pas le sommeil que je veux, c'est la vie, une vie pleine de délices, de richesses, de fêtes.

LA MORT

Vanité ! vanité !

LE PAUVRE

Oui ! prends mon avenir, mais encore quelques jours ! Oh ! laisse-moi la vie !

Que veux-tu de moi ? je n'ai ni couronne, ni palais, ni richesses. ni vêtements; je n'ai qu'une écuelle, un bâton et des haillons.

Laisse-moi encore me réchauffer au soleil, me promener dans les prés, regarder la rosée au bout de chaque herbe, la fleur sur chaque arbre; laisse-moi entendre l'oiseau sur la branche, le ruisseau qui murmure, le fleuve qui coule, la mer qui bat, les feuilles qui s'agitent, l'insecte chantant dans les blés; laisse-moi regarder, le matin, toute la vallée pleine de brouillard et qui semble ainsi, avec ses fleurs, ses bois, ses marguerites, ses émeraudes, un encensoir qui fume sur un autel garni de diamants.

Laisse-moi la nature; le pauvre n'a qu'elle, mais il l'aime comme une mère.

De grâce ! j'aime la vie, quelque amère qu'elle soit; le soleil est si beau, la lune si blanche ! pour moi chaque arbre a une voix et chaque coup de la brise est un soupir qui se mêle aux miens.

J'ai maudit l'éternité, laisse-moi la vie ! j'ai abandonné Dieu, laisse-moi dans le règne de Satan. J'ai toujours une croûte au coin de la borne pour apaiser ma faim et un rayon de soleil pour réchauffer mon corps.

LA MORT

Pour qui pleures-tu en quittant le monde ? est-ce pour ton chien que tu laisses, pour ton Dieu sourd à tes cris et pour ton âme que tu perds ? Va rejoindre les autres qui dansent tous; va prendre la main du pape, et te mêler à la ronde que j'ai formée pour amuser son créateur.

Les morts dansaient et la longue file de squelettes tournait et tourbillonnait en une immense spirale qui montait jusqu'aux hauteurs les plus hautes et descendait jusqu'aux abîmes les plus profonds Là, le roi donnait la main au mendiant, le prêtre au bourreau, la prêtresse à la courtisane, car tout se confondait dans cette égalité souveraine du néant; les squelettes se ressemblaient tous; mendiants, souverains, jeunes et vieux, beauté et laideur, tout se confondait et était là, la danse était longue et la foule joyeuse.

Et puis d'autres encore sortaient toujours de terre, toujours, toujours, comme des ombres évoquées.

Quelques-unes semblaient attristées de leur réveil, et croyant revenir à la vie, gémissaient comme d'autres qui la quittent.

Des plus tristes, des plus pâles, des plus lugubrement échevelées étaient les filles du démon.

— Hélas ! disent-elles en se relevant de leurs tombeaux, vivons-nous encore !

Faut-il nous lever avant le jour pour être prêtes dès l'aurore à recevoir la débauche, entrer tout le jour par une porte de honte ?

Hélas ! hélas ! nos yeux sont brûlés par des nuits sans sommeil, le vin, les lustres aux resplendissantes clartés ; oh ! laissez-nous dormir ! Hélas ! hélas ! chaque jour nous venons là, l'hiver nous avons froid à laisser nos gorges nues où l'ivresse vient salement poser ses lourds baisers ; l'été il faut nous entourer de fleurs fraîches, roses embaumantes, plus fraîches que nous, et qui malgré les feux du soleil sont moins vite flétries.

D'abord, il est vrai, nous avons eu l'amour, puis nous en avons douté ; la volupté ensuite et le dégoût après.

La corruption est venue peu à peu, comme sur un cadavre, aux extrémités d'abord, puis au cœur, et là tout est mort.

On nous appelle les folles, les joyeuses ! Oui, quand le punch brûle et nous enflamme, quand la luxure nous échauffe, quand l'orgie bondit, nous aussi nous rions ; mais quand nous nous réveillons de notre sommeil, nous avons froid, nous tremblons, car notre âme est vide et nue ; pas un rayon de vie ni d'amour.

Quand le feu est sur nos lèvres, la glace est dans notre cœur.

Ah ! parfois nous avons des heures amères et de poignants ennuis ; rester tous les jours et tous les soirs assises, avec des sourires sur les lèvres et la faim dans le ventre ; rire quand pleurer serait une volupté pour notre âme resserrée et comprimée chaque jour par les étreintes de la foule. Enfance, jeunesse, caducité, tout vient chez nous, et nous crache à la face le mépris avec l'or ; il faut nous priver du premier et nous servir du second.

Hélas ! hélas ! que de fois, lassées, nous avons tendu les bras vers le ciel ! que de fois nous avons tâché de nous soulever de la fange qui nous étouffait, et que de fois nous y avons été replongées par la cupidité, avec son croc d'argent, par l'orgueil brillant de pierreries, se pavanant dans des équipages, et par la faim, mère du crime !

Ah ! dormons, dormons !

Maudit soit le Seigneur qui nous a fait une existence d'opprobre et de misère, qui a voulu que notre vie fût une larme cachée par un sourire ! Maudit soit celui qui nous a fait les jours et les nuits si longs, si pleins d'amères voluptés, de mordantes amours !

SATAN

Entends-tu, entends-tu, fils de Dieu, les hymnes de la terre qui montent au ciel ?

LE CHRIST

Hélas ! hélas !

LA MORT

Non ! la paix règne sur vous, filles de malheur et d'infamie; non ! vous dormirez toujours ! toujours ! toujours ! aujourd'hui seulement, passez devant nous, longues, échevelées, tristes et pâles !

LES PROSTITUÉES

Pourquoi ? pourquoi ? notre sommeil était si doux, notre rêve si beau ! Notre sommeil était de plomb et nous rêvions que nous aimions quelqu'un de jeune, de pur et d'ardent; qu'il nous aimait aussi, mais d'un amour du ciel, frais comme la rosée, brillant comme le soleil, large comme Dieu; et cet amour était un parfum qui nous pénétrait l'âme de tendresse et de foi. Oh ! nous aimons le néant!

LA MORT

Dormez, dormez pendant des siècles; l'oubli est le bonheur.

Et puis l'on vit deux squelettes, seuls, isolés des autres, se regardant souvent l'un l'autre, tournant leurs yeux creux vers le ciel, puis, sur la terre, puis, sur eux-mêmes encore.

Oh ! nous nous aimons, disaient-ils, le ciel est fait pour nos regards, les bois pour nos baisers, la nuit pour nos soupirs.

Quelle ivresse ! nuit et jour se fondre en délices, en voluptueuses extases; verser toute son âme dans un baiser, tout son amour dans un regard; sentir sous votre poitrine ce cœur qui bat pour vous, ce sein dont la forme vous brûle; passer ses mains dans ses cheveux, sentir cette haleine passer dans votre cœur, comprendre enfin qu'on

donnerait tout ce qu'on a et tout ce qu'on n'a pas pour avoir ne fût-ce qu'un soupir apporté par les vents, une larme, un mot, un baiser.

Ces deux hideux restes de la vie s'embrassaient et leurs crânes jaunis se frappaient voluptueusement.

— Nous vivrons des siècles, disaient-ils, des siècles entiers, au bord des ruisseaux, la tête penchée sur nos genoux, et nous sèmerons des fleurs dans nos cheveux, et nos paroles seront comme des perles qui coulent sans tarir d'un ruisseau d'amour.

LA MORT

Vraiment, vous êtes idiots à faire pitié, avec vos mots vides de sens, vos têtes sans pensées et vos cœurs pleins d'un vin dont je m'abreuve.

LES AMANTS

Non ! non ! tu nous emporteras tous deux, nos lèvres collées ensemble et nos âmes unies pour partir vers le ciel.

LA MORT

J'ai des bras assez longs et assez forts pour vous broyer tous deux, et du même coup.

LES AMANTS

Grâce ! grâce ! laisse-nous donc vivre, et puis quand nous aurons épuisé dans nos baisers l'amour de nos cœurs, quand nos soupirs du soir auront aspiré la nature entière, le charme des nuits et le parfum des fleurs, alors tu viendras.

Si tu savais ce que c'est que l'amour, toi, tu retournerais dans ta course. Oh ! laisse-nous, grâce ! laisse-nous nous aimer toujours.

LA MORT

Vous êtes jeunes, beaux, heureux; à moi, beauté ! jeunesse !

LES DAMNÉS

Nous avons épuisé de la vie toutes les délices, toutes les voluptés et tous les crimes; nous avons épuisé le vin des coupes, l'amour des cœurs; pour nous la terre n'a plus d'herbe, de ciel pur, d'eau limpide; notre cœur est une fange qui nous monte à la gorge et nous étouffe. Quand la mort viendra-t-elle nous endormir pour toujours, loin des festins, des tièdes embrassements, de tout ce qui se vend et qu'on achète ?

LA MORT

J'arrive.

LES DAMNÉS

Sois la bienvenue parmi nous, comme une nuit sereine et éternelle après un ciel brumeux.

Les morts dansaient tous d'un pas égal, animé; le pape, les rois, les mendiants, amour, haine, laideur, tout cela allait en rond et se perdait dans un tourbillon sans limites; les uns cherchaient vainement leurs couronnes, d'autres leurs mitres d'or, tout ce qu'ils aimèrent, perdu comme eux, néant comme eux.

Le poète était seul, accouvé sur son corps chétif, portant souvent les mains à sa tête jaune, comme s'il eût voulu en arracher des lambeaux de chair avec des pensées.

— Oh ! poésie, fille de Dieu, viens à moi ! Mais qu'as-tu besoin d'un mot pour parler ? Tu respires dans la nature, tu pleures dans l'homme, tu chantes dans l'amour.

Viens, car je ne ferai plus des vers, cela est trop petit.

Je me perdrai dans la course errante du monde.

Je m'égarerai dans de vaporeuses et mystiques rêveries.

Comme le matelot, je m'abandonnerai au vaste océan du désespoir et j'appellerai comme lui une mort lente à venir.

J'ai pris l'âme, j'ai effeuillé fleur à fleur tout le parfum qu'on y respire; il ne me reste plus qu'à pleurer au soleil couchant, en voyant le ciel pâlir et l'automne rentrer dans son linceul d'hiver.

Je n'ai ni femme qui m'aime, ni mère, ni famille; le poète est orphelin.

C'est un monde que lui-même, il emporte tout dans la tombe.

Mais mon âme, où iras-tu ? Viens, Mort, me débarrasser de cette poignante douleur. Ame, je te sens et je voudrais te nier, mais tu occupes trop de place, car tu m'étouffes.

Le poète se tut, baissa la tête et sembla dormir.

LA MORT

Le temps presse, maître Satan, le jour va venir; il y a déjà une minute que j'aurais dû abattre un empire, un siècle, une gloire, et une fourmi qui a vécu trop d'un jour.

Je pourrais vous faire passer encore bien des ans, à voir les ans écoulés et à les contempler cadavres.

Mais tenez, voilà l'Histoire, demandez-lui ce qu'elle sait.

L'HISTOIRE

Rien, Satan, car tu m'occupes tout entier; je sens toujours tes deux griffes qui m'appuient sur les épaules et parsèment ma route de sang.

LA MORT

Est-ce tout ?

L'HISTOIRE

Tout !

LA MORT

Et que veux-tu ?

L'HISTOIRE

C'est que je t'envie, ou plutôt j'envie le monde que tu emportes chaque soir... mais moi je reste. Quand donc pourrai-je me mêler à la caravane funèbre, moi, son conducteur et son maître ?

La Mort siffla son cheval ; on le vit accourir, d'un bond elle s'élança dessus.

Et puis le Christ pleura, s'entourant d'un nuage blanc, alla retrouver son père qui l'endormit dans son cœur.

Et Satan, poussant un plus horrible rire que celui de la Mort, un rire de joie et d'orgueil, s'abattit sur la terre, étendant sur elle ses deux ailes de chauve-souris qui l'entourèrent comme un linceul noir.



RÊVE D'ENFER

CONTE FANTASTIQUE



RÊVE D'ENFER (1)

CONTE FANTASTIQUE

> C'est souvent avoir une très fausse opinion de l'esprit d'autrui que de ne point le nourrir de fadaises.
>
> LA BRUYÈRE.

I

LA terre dormait d'un sommeil léthargique, point de bruit à sa surface, et l'on n'entendait que les eaux de l'océan qui se brisaient en écumant sur les rochers. La chouette faisait entendre son cri dans les cyprès, le lézard baveux se traînait sur les tombes, et le vautour venait s'abattre sur les ossements pourris du champ de bataille.

Une pluie lourde et abondante obscurcissait la lumière douteuse de la lune, sur laquelle roulaient, roulaient et roulaient encore les nuages gris qui passaient sur l'azur.

(1) 21 mars 1837

Le vent de la tempête agitait les vagues et faisait trembler les feuilles de la forêt; il sifflait dans les airs tantôt fort, tantôt faible, comme un cri aigu domine les murmures.

Et une voix sortit de la terre et dit :

— Fini le monde ! que ce soit aujourd'hui sa dernière heure !

— Non, non, il faut que toutes les heures sonnent.

— Hâte-les, dit la première voix. Extermine l'homme dans un septième chaos et ne crée pas d'autres mondes.

— Il y en a encore un, supérieur à celui-ci.

— Tu veux dire plus misérable, répondit la voix de la terre. Oh ! finis, pour le bien de tes créatures; puisque tu as manqué jusqu'à présent toutes tes œuvres, au moins ne fais rien désormais.

— Si, si, répondit la voix du ciel, les autres hommes se sont plaints de leur faiblesse et de leurs passions; celui-là sera fort et sans passions. Quant à son âme...

Ici la voix de la terre se mit à rire d'un rire éclatant, qui remplit l'abîme de son immense dédain.

II

Le duc Arthur d'Almaroës était alchimiste, ou du moins il passait pour tel, quoique ses valets eussent remarqué qu'il travaillait rarement, que ses fourneaux étaient toujours cendre et jamais brasier, que ses livres entr'ouverts ne changeaient jamais de feuillet; néanmoins il restait des jours, des nuits et des mois entiers sans sortir de son laboratoire, plongé dans de profondes méditations, comme un homme qui travaille, qui médite. On croyait qu'il cherchait l'or, l'élixir de longue vie, la pierre philosophale. C'était donc un homme bien froid au dehors, bien trompeur d'apparence : jamais sur ses lèvres ni un sourire de bonheur ni un mot d'angoisse, jamais de cris à sa bouche, point de

nuits fiévreuses et ardentes comme en ont les hommes qui rêvent quelque chose de grand ; on eût dit, à le voir ainsi sérieux et froid, un automate qui pensait comme un homme.

Le peuple (car il faut le citer partout, lui qui est devenu maintenant le plus fort des pouvoirs et la plus sainte des choses, deux mots qui semblent incompatibles si ce n'est à Dieu : la sainteté et la puissance), le peuple donc était persuadé que c'était un sorcier, un démon, Satan incarné. C'était lui qui riait, le soir, au détour du cimetière, qui se traînait lentement sur la falaise en poussant des cris de hibou ; c'était lui que l'on voyait danser dans les champs avec les feux follets ; c'était lui dont on voyait, pendant les nuits d'hiver, la figure sombre et lugubre planant sur le vieux donjon féodal, comme une vieille légende de sang sur les ruines d'une tombe.

Souvent, le soir, lorsque les paysans assis devant leurs portes se reposaient de leur journée en chantant quelque vieux chant du pays, quelque vieil air national que les vieillards avaient appris de leurs grands-pères et qu'ils avaient transmis à leurs enfants, qu'on leur avait appris dans leur jeunesse et que jeunes ils avaient chanté sur le haut de la montagne où ils menaient paître leurs chèvres, alors, à cette heure de repos où la lune commence à paraître, où la chauve-souris voltige autour du clocher de son vol inégal, où le corbeau s'abat sur la grève, aux pâles rayons d'un soleil qui se meurt, à ce moment, dis-je, on voyait paraître quelquefois le duc Arthur.

Et puis on se taisait quand on entendait le bruit de ses pas, les enfants se pressaient sur leurs mères et les hommes le regardaient avec étonnement ; on était effrayé de ce regard de plomb, de ce froid sourire, de cette pâle figure, et si quelqu'un effleurait ses mains, il les trouvait glaciales comme la peau d'un reptile.

Il passait vite au milieu des paysans silencieux à son approche, disparaissait promptement et se perdait à la vue, rapide comme une gazelle, subtil comme un rêve fantastique, comme une ombre, et peu à peu le bruit de ses pas sur la poussière diminuait et aucune trace de son passage ne restait derrière lui, si ce n'est la crainte et la terreur, comme la pâleur après l'orage.

Si quelqu'un eût été assez hardi pour le suivre dans sa course ailée, pour regarder où tendait cette course, il l'eût vu rentrer dans le vieux donjon en ruines, autour duquel nul n'osait approcher le soir, car on entendait des bruits étranges qui se perdaient dans les meurtrières des tours, et, la nuit, il s'y promenait régulièrement un grand fantôme noir, qui étendait ses larges bras vers les nues et qui de ses mains osseuses faisait trembler les pierres du château, avec un bruit de chaînes et le râle d'un mourant.

Eh bien, cet homme qui paraissait si infernal et si terrible, qui semblait être un enfant de l'enfer, la pensée d'un démon, l'œuvre d'un alchimiste damné, lui dont les lèvres gercées semblaient ne se dilater qu'au toucher frais du sang, lui dont les dents blanches exhalaient une odeur de chair humaine, eh bien, cet être infernal, ce vampire funeste n'était qu'un esprit pur et intact, froid et parfait, infini et régulier, comme une statue de marbre qui penserait, qui agirait, qui aurait une volonté, une puissance, une âme, enfin, mais dont le sang ne battrait point chaleureusement dans les veines, qui comprendrait sans sentir, qui aurait un bras sans une pensée, des yeux sans passion, un cœur sans amour.

Arrière aussi tout besoin de la vie, toute réalité matérielle ! tout pour la pensée, pour l'extase, mais une extase vague et indéfinie, qui se baigne dans les nuages, qui se mire dans la lune et qui tient de l'instinct et de la constitution, comme le parfum à la fleur.

Sa tête était belle, son regard était beau, ses cheveux étaient longs et s'ondulaient merveilleusement sur ses épaules en longs flots d'azur, lorsqu'il se penchait et se repliait lui-même sur son dos aux formes allongées, et dont la peau argentée d'un reflet de neige était douce comme le satin, blanche comme la lune.

Les autres créatures avaient eu avant lui des passions, un corps, une âme, et ils avaient agi tous pêle-mêle dans un tourbillon quelconque, se ruant les uns sur les autres, se poussant, se traînant ; il y en avait eu d'élevés, d'autres de foulés aux pieds ; tous les autres hommes enfin s'étaient pressés, entassés et remués dans cette immense cohue,

dans ce long cri d'angoisse, dans ce prodigieux bourbier qu'on nomme la vie.

Mais lui, lui, esprit céleste, jeté sur la terre comme le dernier mot de la création, être étranger et singulier, arrivé au milieu des hommes sans être homme comme eux, ayant leur corps à volonté, leurs formes, leur parole, leur regard, mais d'une nature supérieure, d'un cœur plus élevé et qui ne demandait que des passions pour se nourrir, et qui, les cherchant sur la terre d'après son instinct, n'avait trouvé que des hommes, que venait-il donc faire ? il était rétréci, usé, froissé par nos coutumes et par nos instincts.

Aurait-il compris nos plaisirs charnels, lui qui n'avait de la chair que l'apparence ? les chauds embrassements d'une femme, ses bras humides de sueur, ses larmes d'amour, sa gorge nue, tout cela l'aurait-il fait palpiter un matin, lui qui trouvait au fond de son cœur une science infinie, un monde immense ?

Nos pauvres voluptés, notre mesquine poésie, notre encens, toute la terre avec ses joies et ses délices que lui faisait tout cela, à lui qui avait quelque chose des anges ? Aussi il s'ennuyait sur cette terre, mais de cet ennui qui ronge comme un cancer, qui vous brûle, qui vous déchire, et qui finit chez l'homme par le suicide. Mais lui ! le suicide ? Oh ! que de fois on le surprit, monté sur la haute falaise, regardant d'un rire amer la mort qui était là devant, lui riant en face et le narguant avec le vide de l'espace qui se refusait à l'engloutir !

Que de fois il contempla longtemps la gueule d'un pistolet, et puis, comme il le jetait avec rage, ne pouvant s'en servir, car il était condamné à vivre ! Oh ! que de fois il passa des nuits entières à se promener dans les bois, à entendre le bruit des flots sur la plage, à sentir l'odeur des varechs qui noircissent les rochers ! Que de nuits il passa appuyé sur un roc et promenant dans l'immensité sa pensée qui volait vers les nues !

Mais toute cette nature, la mer, les bois, le ciel, tout cela était petit et misérable ; les fleurs ne sentaient rien sur ses lèvres ; nue, la

femme était pour lui sans beauté, le chant sans mélodie, la mer sans terreur.

Il n'avait point assez d'air pour sa poitrine, point assez de lumière pour ses yeux et d'amour pour son cœur.

L'ambition ? un trône ? de la gloire ? jamais il n'y pensa. La science ? les temps passés ? mais il savait l'avenir, et dans cet avenir il n'avait trouvé qu'une chose qui le faisait sourire de temps en temps, en passant devant un cimetière.

Aurait-il craint Dieu, lui qui se sentait presque son égal et qui savait qu'un jour viendrait aussi, où le néant emporterait ce Dieu comme ce Dieu l'emportera un jour. L'aurait-il aimé, lui qui avait passé tant de siècles à le maudire ?

Pauvre cœur ! comme tu souffrais, gêné, déplacé de ta sphère et rétréci dans un monde comme l'âme dans le corps.

Souvent un instinct moqueur de lui-même lui portait une coupe à ses lèvres, le vin les effleurait sans qu'un sourire vînt les dilater, et puis il s'apercevait qu'il avait fait quelque chose de fade et d'inutile ; il prenait une rose et la retirait bien vite comme une épine. Un jour il voulut être musicien, il avait une idée sublime, étrange, fantastique, que n'auraient peut-être pas comprise les hommes, mais pour laquelle se serait damné Mozart, une idée de génie, une idée d'enfer, quelque chose qui rend malade, qui irrite et qui tue. Il commença, la foule éperdue trépignait, et criait d'enthousiasme, puis, muette et tremblante, elle se prosterna sur le pavé des dalles et écouta. Des sons purs et plaintifs s'élevaient dans la nef et se perdaient sous les voûtes, c'était sublime ; ce n'était qu'un prélude. Il voulut continuer, mais il brisa l'orgue entre ses mains.

Rien pour lui désormais ! tout était vide et creux ; rien, qu'un immense ennui, qu'une terrible solitude, et puis des siècles encore à vivre, à maudire l'existence, lui qui n'avait pourtant ni besoins, ni passions, ni désirs ! Mais il avait le désespoir !

III

Il se résigna, et sa nature supérieure lui en donna les moyens; il alla vivre seul et isolé dans un village d'Allemagne, loin du séjour des hommes qui lui étaient à charge.

Un château en ruines, situé sur une haute colline, lui parut un séjour conforme à sa pensée, et dès le soir il l'habita.

Il vivait donc ainsi seul, sans suite, sans équipages, presque sans valets, et renfermé en lui-même, bornant sa société à lui-même; son nom n'en acquérait ainsi chaque jour qu'une existence de plus en plus problématique; les gens qui le servaient ignoraient le son de sa voix, ils ne connaissaient de son regard qu'un œil terne et à demi fermé qui se tournait froidement sur eux en les faisant frémir; du reste, ils étaient entièrement libres, c'est-à-dire que leur maître ne leur faisait aucun reproche, à peine s'il leur donnait des ordres.

Le château qu'habitait le comte avait pris à la longue quelque chose de la tristesse de ses hôtes; les murailles noircies, les pierres sans ciment, les ronces qui l'entouraient, cet aspect silencieux qui planait sur ses tours, tout cela avait quelque chose de féerique et d'étrange. C'était pire au dedans : de longs corridors obscurs, des portes qui claquaient la nuit violemment et qui tremblaient dans leur châssis, des fenêtres hautes et étroites, des lambris enfumés, et puis de place en place, dans les galeries, quelque ornement antique, l'armure d'un ancien baron, le portrait en pied d'une princesse, un bois de cerf, un couteau de chasse, un poignard rouillé, et souvent, dans quelques recoins sans lumière, des décombres, des plâtras qui tombaient du plafond du vieux salon lorsque le vent, par quelque soirée d'hiver, s'entonnait dans les longues galeries avec plus de fureur que de coutume, avec des mugissements plus prolongés.

Le concierge (c'était un vieillard aussi décrépi que le château) faisait sa tournée tous les jours dans l'après-midi ; il commençait par le grand escalier de pierre dont la rampe était ôtée depuis que le dernier possesseur l'avait vendue pour un arpent de terre ; il le montait lentement, et, arrivé dans la galerie principale, il ouvrait toutes les chambres, toutes portant leurs anciens numéros, toutes vides et délabrées, après avoir eu pourtant leur destination et leur emploi. Là, c'était le vieux salon, immense appartement carré dont on distinguait encore quelques lambeaux du velours cramoisi qui, dans le dernier siècle, en avait fait le somptueux ornement, la fraîche beauté ; d'abord, ce fut la salle du plaid, puis la chapelle, puis le salon. Alors il était encombré par une centaine de bottes de foin, déposées en cet endroit depuis vingt ans environ, et qui se pourrissaient à la pluie qui pénétrait facilement par les carreaux, chassée par le vent du soir ; le reste du salon était occupé par des vieux fauteuils, des harnais usés, quelques selles mangées par les vers et une grande quantité de fagots et de bois sec. Le concierge ne l'ouvrait jamais, si ce n'est pour y pousser quelque chose de vieux et de cassé, qu'il jetait négligemment et qui allait tomber sur un vieux tableau, sur une statue de jardin ou sur les fauteuils dépaillés. Il reprenait sa course lente et paisible au milieu du corridor et faisait retentir du bruit de ses souliers ferrés les larges dalles de pierre, qui en gardaient l'empreinte ; puis il revenait sur ses pas, regardant les nids d'hirondelles, s'établissant de jour en jour dans le château, comme dans leur domaine, et qui volaient et repassaient par les fenêtres du corridor dont toutes les vitres étaient étendues par terre, cassées et pêle-mêle, avec leurs encadrements en lames de plomb.

De grands peupliers bordaient le château ; ils se courbaient souvent au souffle de l'océan, dont le bruit des vagues se mêlait à celui de leurs feuilles, et dont l'air âpre et dur avait brûlé l'écorce. Une percée pratiquée dans le feuillage laissait voir, des plus hautes fenêtres, la mer qui s'étendait immense et terrible, devant ce château sinistre qui n'en semblait qu'un lugubre apanage.

Là, c'était le pont-levis, maintenant on y passe sur une terrasse :

ici les créneaux, mais ils tremblent sous la main, et au moindre choc les pierres tombent; plus haut, le donjon, jamais le concierge n'y alla, car il l'avait abandonné, ainsi que les étages supérieurs, aux chauves-souris et aux hiboux qui voltigeaient le soir sur les toits, avec leurs cris lugubres et leurs longs battements d'ailes.

Les murs du château étaient lézardés et couverts de mousse, il y avait à leur contact quelque chose d'humide et de gras, qui pressait sur la poitrine et qui faisait frissonner; on eût dit la trace gluante d'un reptile.

C'était là qu'il vivait. Il aimait les longues voûtes prolongées, où l'on n'entendait que les oiseaux de nuit et le vent de la mer; il aimait ces débris soutenus par le lierre, ces sombres corridors et toute cette apparence de mort et de ruine; lui, qui était tombé de si haut pour descendre si bas, il aimait quelque chose de tombé aussi; lui, qui était désillusionné, il voulait des ruines, il avait trouvé le néant dans l'éternité, il voulait la destruction dans le temps. Il était seul au milieu des hommes ! il voulut s'en écarter tout à fait et vivre au moins de cette vie qui pouvait ressembler à ce qu'il rêvait, à ce qu'il aurait dû être.

IV

Le duc Arthur était assis dans un large fauteuil en maroquin noir, le coude appuyé sur sa table, la tête dans ses mains. La chambre qu'il habitait était grande et spacieuse, son plafond noirci par la fumée du charbon; quant aux lambris, ils étaient cachés par une immense quantité de pots de terre, d'alambics, de vases, d'équerres et d'instruments rangés sur des tablettes.

Dans un coin était le fourneau, avec le creuset pour les magiques opérations; puis, çà et là, sur des cendres encore chaudes, quelques livres entr'ouverts, dont quelques feuillets étaient arrachés à moitié

et qui semblaient avoir été touchés par une main fiévreuse et brûlante, parcourus avec un regard avide et qui n'y avait rien lu.

Aucune lumière n'éclairait l'appartement, et quelques charbons qui se mouraient dans le fourneau jetaient seuls quelque lueur au plafond en décrivant un cercle lumineux et vacillant.

L'alchimiste restait depuis longtemps dans son immobile position; enfin il se leva, alla vers son creuset et le considéra quelque temps. La lueur rougeâtre des charbons illumina tout à coup son visage en le colorant d'un éclat fantastique. C'était bien là un de ces fronts pâles d'alchimistes d'enfer, ses yeux creux et rougis, sa peau blanche et tirée, ses mains maigres et allongées, tout cela indiquait bien les nuits sans sommeil, les rêves brûlants, les pensées du génie.

Et vous croyez que ce sourire d'amertume est un sourire de vanité ? vous croyez que ces joues creuses se sont amaigries sur les livres, que son teint s'est blanchi à la chaleur du charbon, et que celui-là maintenant qui pleurerait de rage si c'était un homme, cherche un nom, une immortalité ? vous croyez que ces livres jetés avec colère, ces feuillets déchirés, et que cette main qui se crispe et qui se déchire, vous croyez qu'il se désespère ainsi pour n'avoir point trouvé une parcelle d'or, un poison qui fait vivre ?

Il allait retourner à sa place quand il aperçut, sur la muraille noircie, des lignes brillantes qui se dessinaient fortement et qui formèrent bientôt un monstre hideux et singulier, semblable à ces animaux que nous voyons sur le portique de nos cathédrales, affamé, les flancs creux, avec une tête de chien, des mamelles qui pendent jusqu'à terre, un poil rouge, des yeux qui flamboient et des ergots de coq.

Il se détacha de la muraille tout à coup et vint sauter sur le fourneau; on entendit le bruit de ses pattes grêles et fines sur les pavés du creuset.

— Que me veux-tu ? dit-il à Arthur.

— Moi ? rien !

— Mais, n'es-tu point l'esprit damné qui perd les hommes, qui torture leur âme ?

— Eh bien, oui, repartit le monstre avec un cri de joie, oui, je suis Satan.

— Que me veux-tu ? que viens-tu faire ici ?

— T'aider.

— Et à quoi ?

— A trouver ce que tu cherches, l'or, l'élixir.

— Vraiment oui ! Tu ne sais donc pas que je peux vivre des mondes, qu'une pensée de ma tête peut faire rouler l'or à mes pieds ? Non, Satan, si tu n'as de pouvoir que sur cela, quitte-moi, fuis, car tu ne peux me servir.

— Non, non, je resterai, dit Satan avec un singulier sourire, je resterai !

La vanité est ma fille aînée, elle me donne les âmes de tous ceux qui la prennent, pensa-t-il en lui-même, j'aurai son âme !

En ce moment, les charbons qui s'éteignaient jetèrent encore quelques nappes de lumière, qui passèrent sur la figure d'Arthur; elle apparut à Satan plus belle et plus terrible que celle des damnés, et même des plus beaux.

— Tiens, sortons d'ici, lui dit Arthur, le vent agite les arbres, la mer gronde et le rivage est dévasté. Viens ! nous parlerons mieux de l'éternité et du néant au bruit de la tempête, devant la colère de l'océan.

Ils sortirent.

Le chemin qui conduisait au rivage était pierreux et ombragé par les grands arbres noirs qui entouraient le château. Il faisait froid, la terre était sèche et dure; il faisait sombre, pas une étoile au ciel, pas un rayon de la lune.

Arthur marchait, la tête nue et le visage découvert, il allait lentement, et prenait plaisir à se sentir le visage effleuré par sa chevelure bleue et soyeuse. Il aimait le fracas du vent et le bruit sinistre des arbres qui se penchaient avec violence. Satan était derrière; il sautillait légèrement sur les pierres, sa tête était baissée et il hurlait plaintivement.

Enfin ils arrivèrent à la plage, le sable en était frais, mouillé, couvert de coquilles et de varechs, qui roulaient vers la mer avec les galets entraînés par le reflux. Ils s'arrêtèrent tous les deux.

Arthur riait sauvagement au bruit des flots.

— Voici ce que j'aime, dit-il, où plutôt ce que je hais le moins, mais cette colère n'est pas assez brutale, assez divine. Pourquoi le flot s'arrête-t-il et cesse-t-il de monter ? Oh ! si la mer s'étendait au delà du rivage et des rochers, comme elle irait loin, comme elle courrait, comme elle bondirait ! ce serait plaisir de la voir, mais cela...

— Tu veux donc la mort, dit Satan, la mort dans tout ?

— C'est le néant que j'implore.

— Et pourquoi ? tu crois donc que rien ne subsiste après le corps ? que l'œil fermé ne voit plus et que la tête froide et pâle n'a point de pensée ?

— Oui, je crois cela, pour moi du moins.

— Et que veux-tu enfin ? que désires-tu ?

— Le bonheur !

— Le bonheur ? y penses-tu ? le bonheur !... tu l'auras dans la science, tu l'auras dans la gloire, tu l'auras dans l'amour.

— Oh ! nulle part ! Je l'ai cherchai longtemps, je ne l'ai jamais trouvé ; cette science était trop bornée, cette gloire trop étroite, cet amour trop mesquin.

— Tu te crois donc supérieur aux autres hommes ? tu crois que ton âme...

— Oh ! mon âme !... mon âme !...

— Tu n'en as donc pas ? tu ne crois à rien... pas même à Dieu ? Oh ! tu succomberas, homme faible et vaniteux, tu succomberas, car tu as refusé mes offres ; tu succomberas comme le premier homme. Que son regard était fier, comme il était insolent et fort de son bonheur, lorsque, se promenant dans l'Eden, il contemplait d'un œil béant et surpris ma défaite et mes larmes ! et lui aussi je le vis succomber, je le vis ramper à mes pieds, je le vis pleurer comme moi, maudire et blasphémer comme moi ; nos cris de désespoir se mêlèrent ensemble

et nous fûmes dès lors des compagnons de torture et de supplice. Oh ! oui, tu tomberas comme lui, tu aimeras quelque chose.

— Et tu me prends donc pour un homme, Satan ? pour un de ces êtres communs et vulgaires qui croupissent sur ce monde où un vent de malheur m'a jeté dans sa démence et où je me meurs faute d'air à respirer, faute de choses à sentir, à comprendre et à aimer ? Tu crois que cette bouche mange, que ces dents broient, que je suis asservi à la vie comme un visage dans un masque ? Si je découvrais cette peau qui me recouvre, tu verrais que moi aussi, Satan, je suis un de ces êtres damnés comme toi, que je suis ton égal et peut-être ton maître. Satan, peux-tu arrêter une vague ? peux-tu pétrir une pierre entre tes mains ?

— Oui.

— Satan, si je voulais, je te broierais aussi entre mes mains. Satan, qu'as-tu qui te rende supérieur à tout ? qu'as-tu ? est-ce ton corps ? mets ta tête au niveau de mon genou et de mon pied, je l'écraserai sur le sol. Qu'as-tu qui fasse ta gloire et ton orgueil, l'orgueil, cette essence des esprits supérieurs ? Qu'as-tu ? réponds !

— Mon âme.

— Et combien de minutes dans l'éternité peux-tu compter où cette âme t'ait donné le bonheur ?

— Cependant, quand je vois les âmes des hommes souffrir comme la mienne, c'est alors une consolation pour mes douleurs, un bonheur pour mon désespoir ; mais toi, qu'as-tu donc de si divin ? est-ce ton âme ?

— Non ! c'est parce que je n'en ai pas.

— Pas d'âme ? eh quoi ! c'est donc un automate vivifié par un éclair de génie ?

— Le génie ! oh ! le génie ! dérison et pitié ! A moi le génie ? ah !

— Pas d'âme ? et qui te l'a dit ?

— Qui me l'a dit ? je l'ai deviné... Écoute, et tu verras. Lorsque je vins sur cette terre, il faisait nuit, une nuit comme celle-ci, froide et

terrible ? je me souviens d'avoir été apporté par les vagues sur le rivage... Je me suis levé et j'ai marché. Je me sentais heureux alors, la poitrine libre ; j'avais au fond de moi quelque chose de pur et d'intact, qui me faisait rêver et songer à des idées confuses, vagues, indéterminées, j'avais comme un ressouvenir lointain d'une autre position, d'un état plus tranquille et plus doux ; il me semblait, lorsque je fermais les yeux et que j'écoutais la mer, retourner vers ces régions supérieures où tout était poésie, silence et amour, et je crus avoir continuellement dormi. Ce sommeil était lourd et stupide, mais qu'il était doux et profond ! en effet, je me souviens qu'il fut un instant où tout passait derrière moi et s'évaporait comme un songe. Je revins d'un état d'ivresse et de bonheur pour la vie et pour l'ennui ; peu à peu ces rêves que je croyais retrouver sur la terre, disparurent comme ce songe ; ce cœur se rétrécit, et la nature me parut avortée, usée, vieillie, comme un enfant contrefait et bossu qui porte les rides du vieillard. Je tâchai d'imiter les hommes, d'avoir leurs passions, leur intérêt, d'agir comme eux, ce fut en vain, c'est comme l'aigle qui veut se blottir dans le nid du pivert. Alors tout s'assombrit à ma vue, tout ne fut plus qu'un long voile noir, l'existence une longue agonie, et la terre un sépulcre où l'on enterrait tout vif, et puis quand, après bien des siècles, bien des âges, quand, après avoir vu passer devant moi des races d'hommes et des empires, je ne sentis rien palpiter en moi, quand tout fut mort et paralysé à mon esprit, je me dis : « Insensé, qui veux le bonheur et n'as point d'âme ! insensé, qui as l'esprit trop haut, le cœur trop élevé, qui comprends ton néant, qui comprends tout, qui n'aimes rien, qui crois que le corps rend heureux et que la matière donne le bonheur ! Cet esprit, il est vrai, était élevé, ce corps était beau, cette matière était sublime, mais pas d'âme ! pas de croyance ! pas d'espoir ! »

— Et tu te plains ! lui dit Satan, en traînant ses mamelles sur le sable et s'étendant de toute sa longueur, tu te plains ! Heureux, bénis le ciel au contraire, tu mourras ! Tu ne désires rien, Arthur, tu n'aimes rien, tu vis heureux, car tu ressembles à la pierre, tu res-

sembles au néant. Oh ! de quoi te plains-tu ? qui te chagrine ? qui t'accable ?

— Je m'ennuie.

— Ton corps, pourtant, ne peut-il point te procurer les plaisirs des hommes ?

— Les voluptés humaines, n'est-ce pas ? leurs grands baisers, leurs tièdes étreintes ? Oh ! je n'en ai jamais goûté, je les dédaigne et les méprise.

— Mais une femme ?

— Une femme ? Ah ! je l'étoufferais dans mes bras, je la broierais de mes baisers, je la tuerais de mon haleine. Oh ! je n'ai rien, tu as raison, je ne veux rien, je n'aime rien, je ne désire rien... Et toi, Satan, tu voudrais mon corps, n'est-ce pas ?

— Un corps ? Oh ! oui, quelque chose de palpable, qui sente, qui se voie, car je n'ai qu'une forme, un soufle, une apparence. Oh ! si j'étais un homme, si j'avais sa large poitrine et ses fortes cuisses... aussi je l'envie, je le hais, j'en suis jaloux... Oh ! mais je n'ai que l'âme, l'âme, souffle brûlant et stérile, qui se dévore et se déchire lui-même; l'âme ! mais je ne peux rien, je ne fais qu'effleurer les baisers, sentir, voir, et je ne peux pas toucher, je ne peux pas prendre; je n'ai rien, rien, je n'ai que l'âme. Oh ! que de fois je me suis traîné sur les cadavres de jeunes filles encore tièdes et chauds ! que de fois je m'en suis retourné désespéré et blasphémant ! Que ne suis-je la brute, l'animal, le reptile ! au moins il a ses joies, son bonheur, sa famille; ses désirs sont accomplis, ses passions sont calmées. Tu veux une âme Arthur ? Une âme ! mais y songes-tu bien ? Veux-tu être comme les hommes ? veux-tu pleurer pour la mort d'une femme, pour une fortune perdue ? veux-tu maigrir de désespoir, tomber des illusions à la réalité ? Une âme ! mais veux-tu les cris de désespoir stupide, la folie, l'idiotisme ? une âme ! tu veux donc croire ? tu t'abaisserais jusqu'à l'espoir ? Une âme ! tu veux donc être un homme, un peu plus qu'un arbre, un peu moins qu'un chien ?

— Eh bien non, dit Arthur en s'avançant dans la mer, non, je ne veux rien !

Puis il se tut, et Satan le vit bientôt courir sur les flots, sa course était légère et rapide et les vagues scintillaient sous ses pas.

— Oh ! se dit Satan, dans sa haine jalouse, heureux, heureux... tu as l'ennui sur la terre, mais tu dormiras plus tard, et moi, moi, j'aurai le désespoir dans l'éternité, et quand je contemplerai ton cadavre...

— Mon cadavre ? dit Arthur, qui t'a dit que je mourrai ? Ne te l'ai-je pas dit ? je n'espère rien, pas même la mort.

— Les moyens les plus terribles...

— Essaie, dit Arthur qui s'était arrêté un instant sur la vague qui le ballottait doucement, comme s'il se fût tenu debout sur une planche.

Satan se tut longtemps et pensa à l'alchimiste : « Je l'ai trompé, se dit-il, il ne croit pas à son âme. Oh ! tu aimeras, tu aimeras une femme, mais, à celle-là je lui donnerai tant de grâce, tant de beauté, tant d'amour, qu'il l'aimera... car c'est un homme, malgré son orgueil et sa science. »

— Écoute, Arthur, lui dit-il, demain tu verras une fille de tes montagnes, tu l'aimeras.

Arthur se mit à rire.

— Pauvre sot, lui dit-il, je veux bien essayer, ou plutôt essaie de me tuer, si tu l'oses !

— Non, dit Satan, je n'ai de pouvoir que sur les âmes.

Et il le quitta.

Arthur était resté sur les rochers, et quand la lune commença à paraître, il ouvrit ses immenses ailes vertes, déploya son corps blanc comme la neige, et s'envola vers les nues.

V

Il faisait soir et le soleil rougeâtre et mourant éclairait à peine la vallée et les montagnes. C'était à cette heure du crépuscule où l'on voit, dans les prés, des fils blancs qui s'attachent à la chevelure des femmes et à leurs vêtements de dentelles et de soyeuses étoffes; c'était à cette heure où la cigale chante de son cri aigu, dans l'herbe et sous les blés. Alors on entend dans les champs des voix mystérieuses, des concerts étranges, et puis, bien loin, le bruit d'une sonnette qui s'apaise et diminue, avec les troupeaux qui disparaissent et qui descendent. A cette heure, celle qui garde les chèvres et les vaches hâte son pas, court sans regarder derrière elle, et puis s'arrête de temps en temps, essoufflée et tremblante, car la nuit va venir et l'on rencontre dans le chemin quelques hommes et des jeunes gens, et puis elle a seize ans, la pauvre enfant, et elle a peur.

Julietta rassemble ses vaches et se dirige vers le village, dont on distinguait quelques cabanes, mais, ce jour-là, elle était triste, elle ne courait plus pour cueillir des fleurs et pour les mettre dans ses cheveux. Non ! plus de sauts enfantins à la vue d'une belle marguerite que son pied allait écraser, plus de chants joyeux, ce jour-là, plus de ces notes perlées, de ces longues roulades; non! plus de joie ni d'ivresse, plus ce joli cou blanc qui se courbait en arrière, et d'où sortait en dansant une musique légère et toute chaude d'harmonie, mais, au contraire, des soupirs répétés, un air rêveur, des larmes dans les yeux, et une longue promenade, bien rêveuse et bien lente, au milieu des herbes, sans faire attention qu'elle marche dans la rosée et que ses vaches ont disparu, tant la jeune fille est nonchalante et toute mélancolique.

Que de fois, dans ce jour, elle courut après son troupeau; que de

fois elle revint se rasseoir, lasse et ennuyée, et là, penser, ou plutôt ne penser à rien ! Elle était oppressée, son cœur brûlait, il désirait quelque chose de vague, d'indéterminé, il s'attachait à tout, quittait tout, il avait l'ennui, le désir, l'incertitude; ennui, rêve du passé, songe sur l'avenir, tout cela passait dans la tête de l'enfant, couchée sur l'herbe et qui regardait le ciel les mains sur son front. Elle avait peur d'être ainsi seule au milieu des champs, et pourtant elle y avait passé son enfance, se jouant dans les bois et courant dans les moissons; le bruit du feuillage la faisait trembler, elle n'osait se retourner, il lui semblait toujours voir derrière sa tête la figure de quelque démon grimaçant avec un rire horrible.

Elle regarda longtemps les rayons rougeâtres du soleil qui diminuait de plus en plus, et qui décrivait, de place en place, des cercles lumineux qui s'agrandissaient, disparaissaient, puis revenaient bientôt; elle attendit que la cloche de l'église eût fini de sonner et quand ses dernières vibrations furent perdues dans le lointain, alors elle se leva péniblement, courut après son troupeau, et se mit en marche pour retourner chez son père.

Tout à coup elle vit, à une cinquantaine de pas, une vingtaine de petites flammes qui s'élevaient de la terre; les flammes disparurent, mais au bout de quelques minutes, Julietta les revit encore; elles se rapprochèrent peu à peu, et puis une disparaissait, puis une autre, une troisième, et enfin la dernière qui sautillait, s'allongeait et dansait avec vivacité et folie. Les vaches s'arrêtèrent tout à coup, comme si un instinct naturel leur prescrivait de ne plus avancer, et firent entendre un beuglement plaintif qui se traîna longtemps, monotone, et puis mourut lentement. Les flammes redoublèrent, et l'on entendait distinctement des rires éclatants et des voix d'enfants. Julietta pâlit et s'appuya sur la corne d'une génisse, immobile et muette de terreur; elle entendit des pas derrière sa tête, elle sentit ses joues effleurées par un souffle brûlant et un homme vint se placer debout devant elle.

Il était richement vêtu, ses habits étaient de soie noire, sa main

gantée reluisait de diamants; au moindre de ses gestes on entendait un bruit de sonnettes argentines, comme mêlées à des pièces d'or; sa figure était laide, ses moustaches étaient rouges, ses joues étaient creuses, mais ses yeux brillaient comme deux charbons, ils étincelaient sous une prunelle épaisse et touffue comme une poignée de cheveux; son front était pâle, ridé, osseux, et la partie supérieure en était soigneusement cachée par une toque de velours rouge. On eût dit qu'il craignait de montrer sa tête.

— Enfant, dit-il à Julietta, belle enfant !

Et il l'attira vers lui d'une main puissante, avec un sourire qu'il tâchait de faire doux et qui n'était qu'horrible.

— Aimes-tu quelqu'un ?

— Oh! laissez-moi, dit la jeune fille, je me meurs entre vos bras ! vous m'écrasez !

— Eh quoi ! personne ? continua le chevalier. Oh ! tu aimeras quelqu'un, car je suis puissant, moi, je donne la haine et l'amour. Tiens, asseyons-nous ici, continua-t-il, sur le dos de ta vache blanche.

Celle-ci se coucha sur le côté et prêta le flanc, l'inconnu s'assit sur son cou, il tenait d'une main une de ses cornes et de l'autre la taille de Julietta.

Les feux follets avaient cessé, le soleil n'éclairait plus, il faisait presque nuit et la lune, pâle et faible, luttait avec le jour.

Julietta regardait l'étranger avec terreur; son regard était terrible.

— Laissez-moi ! dit-elle, oh ! laissez-moi, au nom de Dieu !

— Dieu ? reprit-il amèrement, et il se mit à rire. Julietta, continua-t-il, connais-tu le duc Arthur d'Almaroës ?

— Je l'ai vu quelquefois, mais c'est comme de vous, j'en ai peur... Oh ! laisse-moi, laisse-moi; il faut que je m'en aille... mon père ! oh ! s'il savait...

— Ton père ! eh bien ?

— S'il savait, vous dis-je, que vous me retenez ainsi, le soir... oh ! mais il vous tuerait !

— Je te laisse libre, Julietta, pars !

Et il laissa tomber son bras qui la tenait vivement étreinte.

Elle ne put se lever, quelque chose l'attachait au ventre de l'animal qui geignait tristement et humectait l'herbe de sa langue baveuse; il râlait et remuait sa tête sur le sol comme s'il se mourait de douleur.

— Eh bien, Julietta, pars ! qui t'empêche ?

Elle s'efforça encore, mais rien ne put lui faire faire un mouvement, sa volonté de fer se brisait devant la fascination de cet homme et son pouvoir magique.

— Qu'êtes-vous donc ? lui dit-elle, quel mal vous ai-je fait ?

— Aucun,... mais parlons du duc Arthur d'Almaroës. N'est-ce pas qu'il est riche, qu'il est beau ?

Ici il se tut, se frappa le front de ses deux mains : « Oh ! qu'il vienne ! qu'il vienne donc ! »

Et puis ils restèrent ainsi tous deux longtemps, bien longtemps, la jeune fille tremblante, et lui l'œil fixé sur elle et la contemplant avidement.

— Es-tu heureuse ? lui demanda-t-il.

— Heureuse ? Oh ! non !

— Que te faut-il ?

— Je ne sais, mais je n'aime rien, rien ne me plaît, surtout aujourd'hui, je suis bien triste, et ce soir encore... votre air méchant... Oh ! j'en deviendrai folle !

— N'est-ce pas, Julietta, que tu voudrais être reine ?

— Non !

— N'est-ce pas, Julietta, que tu aimes l'église et son encens, sa haute nef, ses murailles noircies et ses chants mystiques ?

— Non.

— Tu aimes la mer, les coquilles au rivage, la lune au ciel et des rêves dans tes nuits ?

— Oh ! oui ! j'aime tout cela.

— Et qu'y rêves-tu dans tes nuits, Julietta ?

— Que sais-je ?

Et elle devint toute pensive.

— N'est-ce pas que tu souhaites une autre vie, des voyages lointains ? n'est-ce pas que tu voudrais être la feuille de rose pour rouler dans l'air, être l'oiseau qui vole, le chant qui se perd, le cri qui s'élance ? n'est-ce pas que le duc Arthur est beau, riche et puissant ! Et lui aussi, il aime les rêves, les sublimes extases.

« Oh ! qu'il vienne ! qu'il vienne ! continua-t-il tout bas, qu'il vienne ! elle l'aimera et d'un amour chaud, brûlant, entier, ils se perdront tous deux. »

La lune roulait sous les nuages, elle éclairait la montagne, la vallée et le vieux château gothique, dont la sombre silhouette se dessinait au clair de lune comme un fantôme sur le mur du cimetière.

— Levons-nous, dit l'inconnu, et marchons !

L'étranger prit Julietta et l'entraîna sur ses pas, les vaches bondissaient, galopaient dans les champs, elles couraient, éperdues, les unes après les autres, puis revenaient autour de Julietta en sautant et en dansant; on n'entendait que le bruit de leurs pas sur la terre et la voix du cavalier aux éperons d'or qui parlait et parlait toujours d'un son singulier comme un orgue. Il y avait longtemps qu'ils marchaient ainsi, le chemin était facile, et ils marchaient rapidement sur l'herbe fraîche, glissante sous les pieds comme une glace polie, Julietta était fatiguée, ses jambes s'affaissaient sous son corps.

— Quand arriverai-je ? demandait-elle souvent.

Et son regard mélancolique s'élançait dans l'horizon qui ne lui offrait qu'une obscurité profonde. Enfin elle reconnut, après bien longtemps, la masure de son père. L'étranger était toujours à ses côtés, il ne disait plus rien, seulement son visage était gai et il souriait comme un homme heureux; quelques mots d'une langue inconnue s'échappaient de ses lèvres, et puis il prêtait l'oreille attentivement, silencieux et la bouche béante.

— Aimes-tu le duc Arthur ? demanda-t-il encore une fois.

— Je le connais à peine, et puis, que vous importe ?

— Tiens, le voilà ! lui dit-il.

En effet, un homme passa devant eux, il était nu jusqu'à la ceinture, son corps était blanc comme la neige, ses cheveux étaient bleus et ses yeux avaient un éclat céleste.

L'inconnu disparut aussitôt.

Julietta se mit à courir, puis, arrivée à une porte en bois entourée d'une haie, elle se cramponna au marteau de fer et sonna à coups redoublés. Un vieillard vint ouvrir, c'était son père.

— Pauvre enfant, lui dit-il, d'où viens-tu ? entre !

Et la jeune fille aussitôt se précipita dans la maison, où sa famille l'attendait depuis plusieurs heures avec angoisse; chacun aussitôt poussa des cris de joie, on l'embrassa, on la questionna, et l'on se mit à table autour d'un énorme pot en fer d'où s'exhalait une vapeur épaisse.

— As-tu ramené les vaches ? lui demanda sa mère.

Et sur sa réponse affirmative, elle lui prescrivit d'aller les traire. Julietta sortit et revint au bout de quelques minutes, apportant un énorme seau de fer-blanc qu'elle déposa avec peine sur la table... mais c'était du sang.

— Ciel ! du sang ! s'écria Julietta — elle devint pâle et tomba sur les genoux de sa mère — oh ! c'est lui !

— Qui ?

— Lui enfin, lui qui m'a retardée.

— Qu'est-ce ?

— Je ne sais !

— C'est moi, s'écria une voix qui partait du fond de l'appartement, avec un rire perçant.

En effet l'étranger et le duc Arthur étaient collés contre la muraille.

Le vieillard sauta sur son fusil accroché dans sa cheminée, et les ajusta.

— Grâce pour lui ! s'écria Julietta en se jetant violemment autour de son cou.

Mais la balle était partie, on n'entendait plus rien, les deux

fantômes disparurent; seulement, au bout de quelques instants, une vitre se cassa et une balle vint rouler sur les pavés.

C'était celle que Satan renvoyait.

VI

Tout cela était étrange, il y avait là-dessous quelque sorcellerie, quelque piège magique; et puis, ce lait changé en sang, cette apparition bizarre, le retard de Julietta, son regard effaré, sa voix chevrotante, et cette balle qui venait rebondir autour d'eux, avec leur rire sinistre échappé du mur, tout cela fit pâlir et trembler la famille; on se serra les uns contre les autres et l'on se tut aussitôt. Julietta s'appuya la tête dans la main gauche, posa le coude sur la table, et défaisant le ruban qui retenait ses cheveux, elle les laissa tomber sur ses épaules, puis, ouvrant les lèvres, elle se mit à chanter entre ses dents, bien bas il est vrai; elle murmurait un vieux refrain, aigre et monotone, qui sortait en sifflant; elle se balançait légèrement sur la chaise et paraissait vouloir s'endormir au son de sa voix, son regard était insignifiant et à demi fermé, sa tenue était nonchalante et rêveuse.

On l'écoutait avec étonnement, et c'était toujours les mêmes sons, aigus et faibles, le même bourdonnement; puis peu à peu il s'apaisa, et il devint si faible et si grêle qu'il mourut entre ses dents.

La nuit se passa ainsi, triste et longue, car chacun n'osait remuer de sa place, n'osait dire une parole ni regarder derrière soi. Le vieillard s'assoupit profondément dans son fauteuil de bois, sa femme ferma bientôt les yeux de crainte et d'ennui; quant à ses deux fils, ils baissèrent la tête dans leurs mains et cherchèrent un sommeil qui ne vint que bien tard, mais troublé par des rêves sinistres.

Il eût fallu voir toutes ces têtes sommeillantes et abattues, réunies autour d'une lumière mourante qui éclairait leur front soucieux d'une

teinte pâle et lugubre : celle du vieillard était grave, sa bouche était entr'ouverte, son front était couvert de ses cheveux blancs, et ses mains décharnées reposaient sur ses cuisses; la vieille femme, qui était posée devant lui, tournait de temps en temps la tête de côté et d'autre, son visage était ridé par une singulière expression de malheur et d'amertume; et puis il y avait la figure pâle et paisible de Julietta, avec ses longs cheveux blonds qui balayaient la table, sa chanson monotone qui sifflait entre ses dents blanches, et son regard doux et enivré.

Elle ne dormit pas, mais elle passa les heures de la nuit à écouter le beuglement plaintif de sa vache blanche qui, renfermée dans son étable, souffrait aussi, la pauvre bête, et se tordait peut-être d'agonie sur sa litière humide de sueur.

En effet, quand le jour fut venu et que Julietta sortit pour l'aller faire paître dans les champs, elle portait sur le cou l'empreinte d'une griffe.

Elle sortit, monta la colline d'un pas rapide; arrivée au haut, elle s'assit, mais le bas de ses vêtements et ses pieds ruisselaient, elle avait marché dans la rosée, tant, ce jour, elle était folle et dormeuse tout à la fois; elle courait, puis s'arrêtait tout à coup, portait sa main à son front, et regardait de tous côtés s'il n'allait pas venir.

Il ! car elle aimait, la pauvre enfant ! elle aimait un grand seigneur, riche, puissant, qui était beau cavalier, avait des yeux fiers et un sourire hautain; elle aimait un homme étrange, inconnu, un démon incarné, une créature, pensait-elle, bien élevée et bien poétique.

Non ! rien de tout cela, car elle aimait le duc Arthur d'Almaroës.

D'autre fois, elle retombait dans ses rêveries et souriait amèrement, comme doutant de l'avenir, et puis elle pensait à lui, elle se le créait là, assis sur l'herbe perlée, à côté d'elle; il était là, là, lui disant de douces paroles, la regardant fixement de son regard puissant; et sa voix était douce, était pure, était vibrante d'amour, c'était une musique toute nouvelle et toute sublime. Elle resta ainsi longtemps, les yeux fixés sur l'horizon qui lui apparaissait toujours aussi morne, aussi vide de sens, aussi stupide.

Le soir arriva enfin, après ce long jour d'angoisses, aussi long que la nuit qui l'avait précédé. Julietta resta encore longtemps après le coucher du soleil, et puis elle revint, elle descendit lentement la montagne, s'arrêtant à chaque pas et écoutant derrière elle, et elle n'entendait que la cigale qui sifflait sous l'herbe, et l'épervier qui rentrait dans son nid en volant à tire d'ailes.

Elle s'en allait donc ainsi triste et désespérée, la tête baissée sur son sein tout gonflé de soupirs, tenant de sa main gauche la corde tout humide qui tenait sa pauvre vache blanche qui boitait de l'épaule droite. C'était sur celle-là que Satan s'était assis.

Arrivée à l'endroit où l'inconnu l'avait quittée, la veille, et où le duc Arthur lui était apparu, elle s'arrêta instinctivement, retint fortement sa génisse qui, luttant naturellement contre elle, l'entraîna de quelques pas.

Arthur se présenta aussitôt, elle lâcha la corde, et la vache se mit à bondir et à galoper vers son étable.

Julietta le regarda avec amour, avec envie, avec jalousie; il passa en la regardant comme il regardait les bois, le ciel, les champs.

Elle l'appela par son nom; il fut sourd à ses cris comme au bêlement du mouton, au chant de l'oiseau, aux aboiements du chien.

— Arthur, lui dit-elle avec désespoir, Arthur, oh! Arthur écoute!

Et elle courut sur ses pas, et se traîna à ses vêtements, et elle balbutiait en sanglotant; son cœur battait avec violence, elle pleurait d'amour et de rage. Il y avait tant de passion dans ces cris, dans ces larmes, dans cette poitrine qui se soulevait avec fracas, dans cet être faible et aérien qui se traînait les genoux sur le sol, tout cela était si éloigné des cris d'une femme pour une porcelaine brisée, du bêlement du mouton, du chant de l'oiseau, de l'aboiement du chien, qu'Arthur s'arrêta, la regarda un instant... et puis il continua sa route.

— Oh! Arthur, écoute de grâce un instant! car je t'aime, je t'aime! Oh! viens avec moi, nous irons vivre ensemble sur la mer, loin d'ici, ou bien, tiens! nous nous tuerons ensemble.

Arthur marchait toujours.

— Écoute, Arthur ! mais regarde-moi ! je suis donc bien hideuse, bien laide ? tu n'es donc pas un homme, toi, que ton cœur est froid comme le marbre et dur comme la pierre !

Elle tomba à genoux à ses pieds, en se renversant sur le dos comme si elle allait mourir. Elle mourait, en effet, d'épuisement et de fatigue, elle se tordait de désespoir, et voulait s'arracher les cheveux, et puis elle sanglotait avec un rire forcé, des larmes qui étouffaient sa voix ; ses genoux étaient déchirés et couverts de sang à se traîner ainsi sur les cailloux ; car elle aimait d'un amour déchirant, entier, satanique ; cet amour la dévorait toujours, il était furieux, bondissant, exalté.

C'était bien un amour inspiré par l'enfer, avec ces cris désordonnés, ce feu brûlant qui déchire l'âme, use le cœur ; une passion satanique, toute convulsive et toute forcée, si étrange qu'elle paraît bizarre, si forte qu'elle rend fou.

— A demain, n'est-ce pas, oh, Arthur ! Une grâce ! une grâce ! et je te donnerai tout après, mon sang, ma vie, mon âme, l'éternité si je l'avais ! tu me tueras si tu veux, mais à demain ! à demain sur la falaise... Oh ! n'est-ce pas ? au clair de lune... la belle chose qu'une nuit d'amour sur les rochers, au bruit des flots, n'est-ce pas, Arthur ?... à demain ?

Et il laissa tomber nonchalamment de ses lèvres dédaigneuses deux mots :

— A demain !

VII

A demain ! Oh ! demain ! et elle courut comme une folle vers la falaise, on ne la revit plus dans le village, elle avait disparu du pays.

Satan l'avait emportée.

VIII

Il faisait nuit, la lune brillait pure et blanche, et, dégagée de ses nuages, sa lumière éclairait le cabinet d'Arthur, dont il avait laissé la fenêtre ouverte; il se penchait sur la rampe de fer et humait avec délices l'air frais de la nuit. Il entendit ce même bruit de pattes fines et légères sur les carreaux de son fourneau, il se retourna. C'était Satan, mais, cette fois, plus hideux et plus pâle encore; ses flancs étaient amaigris, et sa gueule béante laissait voir des dents verdâtres comme l'herbe des tombeaux.

— Eh bien, Satan, lui dit Arthur, eh bien, est-il vrai maintenant que j'aime quelqu'un ? crois-tu que j'aie été ému par ces cris, par ces larmes et par ces convulsions forcées ?

— Vraiment, lui répondit le démon en trémissant sur ses quatre pattes, vraiment tu es donc bien insensible ! et tu l'as laissée mourir ?

— Elle est morte ? dit Arthur en le regardant froidement.

— Non; mais elle t'attend.

— Elle m'attend ?

— Oui, sur la falaise. Ne lui avais-tu pas promis ? il y a longtemps qu'elle y est, elle t'attend.

— Eh bien j'irai.

— Tu iras ? eh bien, Arthur, je ne te demande que cette dernière grâce; après, tu feras de moi tout ce qu'il te plaira, je t'appartiens.

— Et que veux-tu que je fasse ?

— Crois-tu que je tienne beaucoup à ton âme, moi ? tu l'aimeras, te dis-je... Arthur, ne m'as-tu pas dit que tu voudrais avoir des passions, un amour fort et brûlant, étranger des autres amours ? eh bien, tu l'auras, cet amour... mais moi, à mon tour, n'est-ce pas ? tu me donneras ton âme ?

— Je n'en ai pas.

— Tu le crois, mais tu en as une, car tu es un homme puisque tu aimeras.

Satan était habitué à voir tant d'orgueil et de vanité qu'il ne croyait qu'à cela ; le malheur ne voit que le vice, l'affamé ne sent que la faim.

— Un homme ? Satan ! Dis, en as-tu vu des hommes qui puissent s'étendre dans les airs jusqu'aux nuages ? — et il déploya ses ailes vertes — en as-tu vu des cheveux comme ceux-là ? — et il montra sa chevelure bleue. — As-tu vu chez aucun d'eux un corps blanc comme la neige, une main aussi forte que celle-là, Satan — et il lui serrait fortement la peau entre ses ongles — enfin, y en a-t-il qui ose jamais t'insulter ainsi ? Puisque tu désires mon âme, tue-moi de suite, écrase ma tête dans tes dents, déchire-moi de tes griffes, essaie et vois si je suis un homme.

Et Satan bondissait sur le pavé, il écumait de rage et, dans ses sauts convulsifs, il allait se frapper les reins sur le plafond. Arthur était paisible.

— Satan, lui dit-il, tu es fort en effet, tu es puissant, je sens que tu peux m'anéantir d'un seul coup, essaie, essaie, ah ! de grâce, tue-moi !... Oui, j'ai une âme, je te la donne, mon âme ; tue-moi, cela t'est facile, car je ne suis qu'un homme.

Le démon sauta sur sa gorge avec un cri infernal qui partait de ses entrailles ; il voulut le saisir, la peau lui glissa sous les dents. Arthur se dégagea la poitrine ; Satan s'élança d'un bond furieux, les griffes en avant, il retomba sans pouvoir effleurer l'épiderme qui était intact et poli ; il bondissait, furieux, éperdu, un aboiement rauque courait sur ses lèvres ensanglantées, ses yeux flamboyaient, il trépignait ; Arthur se coucha sur le sol, étendit ses ailes. Satan glissait dessus, il s'y traînait, y rampait, ouvrait la gueule pour le déchirer, ses griffes s'usaient comme à déchirer un roc ; il bavait, haletant, rouge de colère : pour la première fois il se trouvait vaincu. Et puis l'autre... l'autre riait mollement, et ce rire paisible était éclatant, sonore et comme

mêlé à un bruit de fer; le souffle bruyant qui s'exhalait de sa gorge repoussait Satan, comme la furieuse vibration d'une cloche d'alarme qui bondit dans la nef, rugit, ébranle les piliers et fait tomber la voûte.

Il fallait voir aux prises ces deux créatures toutes bizarres, toutes d'exception, l'une toute spirituelle, l'autre charnelle et divine dans sa matière; il fallait voir en lutte l'âme et le corps et cette âme, cet esprit pur et aérien, rampant, impuissant et faible devant la morgue hautaine de la matière brute et stupide.

Ces deux monstres de la création se trouvaient en présence comme pour se haïr et se combattre, c'était une guerre acharnée, à mort, une guerre terrible,... et qui devait finir entre eux, comme chez l'homme... par le doute et l'ennui.

C'était deux principes incohérents qui se combattaient en face; l'esprit tomba d'épuisement et de lassitude devant la patience du corps.

Et qu'ils étaient grands et sublimes, ces deux êtres qui, réunis ensemble, auraient fait un Dieu, l'esprit du mal et la force du pouvoir! Que cette lutte était terrible et puissante, avec ces cris d'enfer, ces rires furieux, et puis tout l'édifice en ruines qui tremblait sous les pas, et dont les pierres remuaient comme dans un rêve !

Enfin, quand Satan eut bien des fois sauté et retombé sur le sol, haletant et fatigué, l'œil terne, la peau humide d'une sueur glaciale, les griffes cassées; quand Arthur l'eut contemplé longtemps, épuisé de rage et de colère, rampant tristement à ses pieds; quand il eut savouré longtemps le râle qui s'échappait de sa poitrine, quand il eut compté les soupirs d'agonie qu'il ne pouvait retenir et qui lui brisaient le cœur, enfin quand, revenu de sa cruelle défaite, Satan leva sa tête défaillante vers son vainqueur, il trouva encore ce regard d'automate froid, et impassible, qui semblait rire dans son dédain.

— Et toi aussi, lui dit Arthur, tu t'es laissé vaincre comme un homme... et par l'orgueil encore ! Crois-tu maintenant que j'aie dit vrai ?

— Tu n'es peut-être pas un homme, dit Satan... mais tu as une âme...

— Eh bien, Satan, j'irai demain sur la falaise.

Et le lendemain, quand le concierge fit sa tournée dans les corridors, il trouva que les dalles étaient dérangées et usées toutes, de place en place, comme par une griffe de fer. Le brave homme en devint fou.

IX

Julietta attendait le duc, elle l'attendait jour et nuit, courant sur les rochers, elle l'attendait en pleurant, elle l'attendait depuis quatre années.

Car les ans passent vite dans un récit, dans la pensée ; ils coulent vite dans le souvenir, mais ils sont lents et boiteux dans l'espérance.

Le jour, elle se promenait sur la plage, écoutait la mer et regardait de tous côtés s'il n'allait pas venir ; et puis quand le soleil avait échauffé les roches, quand, épuisée, elle tombait de fatigue, alors elle s'endormait sur le sable, et puis se relevait pour aller cueillir des fruits, chercher le pain que des âmes charitables déposaient dans une fente de rochers.

La nuit elle se promenait sur les falaises, errante ainsi avec ses longs vêtements blancs, sa chevelure en désordre, et des cris de douleur ; et elle restait assise des heures entières sur un roc aigu, à contempler au clair de lune, les vagues brisées qui venaient mourir sur la grève et mousser en blanches écumes entre les rochers et les galets.

Pauvre folle ! disait-on, si jeune et si belle ! vingt ans à peine... et plus d'espoir !... Dame ! c'est sa faute aussi, elle est folle d'amour, d'amour pour un prince ; c'est l'orgueil qui l'a perdue, elle s'est donnée à Satan.

Oui, bien folle, en effet, d'aimer le duc Arthur, bien folle de ne

point étouffer son amour, bien folle de ne point se tuer de désespoir; mais elle croyait à Dieu et elle ne se tua pas.

Il est vrai que souvent elle contemplait la mer et la falaise, haute de cent pieds, et puis qu'elle se mettait à sourire tout bas, avec une grimace des lèvres qui faisait peur aux enfants; bien folle de s'arrêter devant une idée de croire à Dieu, de le respecter, de souffrir pour son plaisir, de pleurer pour ses délices. Croire à Dieu, Julietta, c'est être heureuse; tu crois à Dieu et tu souffres ! Oh ! tu es bien folle en effet ! Voilà ce que te diront les hommes.

Mais non, au désespoir avait succédé l'abattement, aux cris furieux les larmes; plus d'éclairs de voix, de profonds soupirs, mais des sons dits tout bas et retenus sur les lèvres, de peur de mourir en les criant.

Ses cheveux étaient blancs, car le malheur vieillit; il est comme le temps, il court vite, il pèse lourd et il frappe fort; mais, plus encore, il faut moins de larmes au désespoir pour amaigrir un homme que de gouttes d'eau à la tempête pour creuser la pierre d'une tombe; les cheveux se blanchissent en une nuit.

Ses cheveux étaient blancs, ses habits déchirés, mais ses pieds s'étaient durcis à marcher sur la terre, à s'écorcher aux ronces et aux chardons; ses mains étaient crevassées par le froid et par l'air âpre de l'océan, qui dessèche et qui brûle comme les gelées du Nord; et puis elle était pâle, amaigrie, avait les yeux creux et ternes, que vivifiait encore un rayon d'amour, qu'éclairait une étincelle d'enfer; sa bouche était entr'ouverte et comme contractée par un mouvement des lèvres involontaire et convulsif. Mais elle avait toujours le teint doré et brûlé du soleil, elle avait toujours ce regard étrange qui séduit et qui attire, c'était toujours cette âme sublime et passionnée, que Satan avait choisie pour tenter la matière endormie, le corps dénué de sens, la chair sans volupté.

Quand elle voyait un homme, elle courait vers lui, se jetait à ses pieds, l'appelait Arthur, et puis s'en retournait triste, désespérée, en disant : « Ce n'est pas lui ! il ne vient pas ! »

Et l'on disait : Oh ! la pauvre folle, si jeune et si belle, vingt ans à peine... et plus d'espoir !

C'était par une nuit belle, radieuse d'étoiles, toute blanche, toute azurée, toute calme comme la mer, qui était tranquille et douce, qui venait battre légèrement les rochers de la falaise.

Julietta était là, toujours rêveuse et solitaire, et puis, je ne sais si c'est un songe, mais Arthur lui apparut.

Arthur ! oh ! mais toujours froid, toujours calme.

— Je t'attends, lui dit Julietta, il y a longtemps que je suis au rendez-vous !

Sa voix tremblait.

— Assieds-toi avec moi, sur cette roche, ô mon Arthur, assieds-toi. Que te faut-il ? la lune est belle, les étoiles brillent, la mer est calme, il fait beau ici, Arthur... oh ! assieds-toi et causons.

Arthur s'étendit à côté d'elle.

— Que me veux-tu, Julietta ? lui dit-il, pourquoi es-tu plus triste que les autres femmes ? pourquoi m'as-tu demandé à venir ici ?

— Pourquoi ?... ô Arthur... mais je t'aime !

— Qu'est-ce ?

— Eh quoi ? quand je te regarde ainsi, tiens, avec ce sourire — et elle passa son bras autour de sa taille — quand tu sens mon haleine, quand de mes cheveux j'effleure ta bouche, eh bien, dis, est-ce que tu ne sens pas là, sur la poitrine, quelque chose qui bat et qui respire ?

— Non ! non ! mais tu es une femme, toi, tu as une âme, oui, je comprends ; moi, je n'en ai pas d'âme — il la regarda avec fierté — et qu'est-ce que l'âme, Julietta ?

— Que sais-je ?... mais je t'aime ! Oh ! l'amour ! l'amour, Arthur, tiens, vous blanchit les cheveux, les miens.

Elle le contempla, elle se traîna sur sa poitrine, elle l'accabla de ses baisers et de ses caresses ; et lui, il restait toujours calme sous les embrassements, froid sous les baisers.

Il fallait voir cette femme, s'épuisant d'ardeur, prodiguant tout ce qu'elle avait de passion, d'amour, de poésie, de feu dévorant et

intime, pour vivifier le corps léthargique d'Arthur, qui restait insensible à ces lèvres brûlantes, à ces bras convulsifs, comme l'attouchement du lézard au contact de la brute. Julietta était bondissante d'amour, comme Satan l'était de rage et de colère.

Elle passa bien des heures sur les joues d'Arthur, qui regardait le ciel azuré, qui pensait sans doute aussi à des rêves sublimes, à des amours, sans penser qu'il avait là, devant lui, dans ses bras, une réalité céleste, un amour d'exception, tout brûlant et tout exalté.

Julietta ! il la laissa tomber épuisée; puis elle tenta un dernier effort... et courut vers les rochers les plus élevés et s'élança d'un seul bond; il se fit un silence de quelques secondes, et Arthur entendit le bruit d'un corps lourd qui tombe dans l'eau. Et la nuit était belle, toute calme, toute azurée comme la mer, elle était douce, tranquille, et ses vagues venaient mourir mollement sur la plage, et puis les vagues roulaient, tombaient et apportaient sur le rivage des coquilles, de la mousse et des débris de navires.

Une vint rouler longtemps, elle s'étendit au loin, puis se recula, puis revint; elle déposa quelque chose de lourd et de grand.

C'était un cadavre de femme.

— Eh bien ? dit Arthur, en regardant Satan.

Et quand celui-ci eut vu que son front était toujours pâle et uni, que son œil était sec et sans larmes :

— Non ! non ! tu n'as pas d'âme, je me suis trompé, continua-t-il en le regardant avec envie, mais j'aurai celle-là.

Et il enfonça son pied crochu dans la gorge du cadavre.

X

Et plusieurs siècles se passèrent.

La terre dormait d'un sommeil léthargique, point de bruit à sa

surface et l'on n'entendait que les eaux de l'océan qui se brisaient en écumant; elles étaient furieuses, montaient dans l'air en tourbillonnant, et le rivage remuait à leurs secousses comme entre les mains d'un géant. Une pluie fine et abondante obscurcissait la lumière douteuse de la lune, le vent cassait la forêt, et les cieux pliaient sous leur souffle comme le roseau à la brise du lac.

Il y avait dans l'air comme un bruit étrange de larmes et de sanglots, on eût dit le râle d'un monde.

Et une voix s'éleva de la terre et dit :

— Assez ! assez ! j'ai trop longtemps souffert et ployé les reins, assez ! Oh ! grâce ! ne crée point d'autre monde !

Et une voix douce, pure, mélodieuse comme la voix des anges, s'abattit sur la terre et dit :

— Non ! non ! c'est pour l'éternité, il n'y aura plus d'autre monde !



TABLE DES MATIÈRES

ACHEVE D'IMPRIMER
PAR
L'IMPRIMERIE SAINTE-CATHERINE
BRUGES, (BELGIQUE).